

Publié le 6 août 2025.
Dernière modification : 17 août 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

LA
COCHINCHINE
ET
SES HABITANTS

PROVINCES DE L'EST

PAR
le Dr J.-C. BAURAC ¹,
médecin de 1^{re} classe des Colonies

OUVRAGE ORNÉ DE 129 GRAVURES



SAIGON
IMPRIMERIE COMMERCIALE REY, CURIOL & Cie
1899

¹ Guillaume Marie Joseph (dit J.-C.) Baurac : né à Lisle, canton de Brantôme (Dordogne), le 8 avril 1859, domicilié à Loches, commune de Salles-Lavalette (Charente), célibataire. Décédé à Saïgon, le 20 novembre 1899.

TABLE DES MATIÈRES

ARRONDISSEMENT DE MY-THO	CHAPITRE I	9
ARRONDISSEMENT DE GO-CONG	CHAPITRE II	45
ARRONDISSEMENT DE TAN-AN	CHAPITRE III	71
ARRONDISSEMENT DE CHO-LON	CHAPITRE IV	89
ARRONDISSEMENT DE GIA-DINH	CHAPITRE V	123
ARRONDISSEMENT DE THU-DAU-MOT	CHAPITRE VI	160
ARRONDISSEMENT DE BIEN-HOA	CHAPITRE VII	199
ARRONDISSEMENT DE TAY-NINH	CHAPITRE VIII	242
ARRONDISSEMENT DE BA-RIA	CHAPITRE IX	299
ARRONDISSEMENT DE CAP SAINT-JACQUES	CHAPITRE X	316
POULO-CONDORE	CHAPITRE XI	327
CONCLUSION		331

AU LECTEUR

L'accueil favorable qui a été fait par le public à notre premier volume : « [La Cochinchine et ses Habitants](#) » ([Provinces de l'Ouest](#)), était la seule récompense que nous désirions.

M. Le Myre de Vilers, député de la Cochinchine, a bien voulu, à la date du 1^{er} septembre 1894, nous adresser ces quelques mots :

« Je vous remercie du beau livre que vous m'avez envoyé. C'est une véritable Encyclopédie de la Cochinchine. Cet ouvrage nous manquait, et sa publication fait le plus grand honneur à l'auteur et à l'éditeur. »

Et, à la date du 12 août 1894, M. Nicolai, administrateur-conseil, devenu plus tard lieutenant-gouverneur de la Cochinchine, nous écrivait :

« J'ai lu et relu votre *Cochinchine*. Les moindres détails ont été saisis et présentés avec le charme et l'autorité de celui qui a vu, qui a pris sa part des labeurs, comme des progrès accomplis et qui, alors, a su trouver la note pour intéresser le lecteur à son œuvre.

« Ce travail manquait à la Cochinchine.

« La monographie de nos divers arrondissements est ici parfaite et complète.

« On y trouve surtout l'auteur consciencieux, dégagé de tout parti-pris, également soucieux de critiquer comme de rendre hommage à nos efforts ; au nom de mes camarades, au nom de ceux qui dorment sous l'herbe de nos divers postes reculés de la Cochinchine, au nom de tous ceux dont vous avez su faire revivre le souvenir, nos félicitations et nos remerciements. »

Nous espérons que la description des provinces de l'Est, que nous avons également parcourues en tous sens depuis 1894, trouvera la même indulgence auprès du lecteur que celle des provinces de l'Ouest.

M. le Ministre des colonies, en nous faisant l'honneur d'approuver la publication de ce nouveau travail, a bien voulu nous adresser cette lettre :

« Paris, le 2 mars 1898.

« Monsieur le médecin de 1^{re} classe,

« J'ai parcouru, avec le plus grand intérêt, le premier volume de l'ouvrage illustré que vous avez publié et qui a pour titre : « La Cochinchine et ses habitants ». Il contient une foule de renseignements utiles à consulter et précieux pour les personnes désireuses de se faire une idée de notre riche colonie indo-chinoise.

« Vous avez sollicité l'autorisation de faire paraître le deuxième volume ; je vous l'accorde d'autant plus volontiers, qu'après avoir pris connaissance du manuscrit, j'ai constaté qu'il complètera utilement l'œuvre commencée.

« Je vous remercie de l'heureuse initiative que vous avez prise de faire connaître, par le livre et par l'image, une de nos plus belles possessions d'outre-mer, et je tiens à vous en exprimer toute ma satisfaction. »

Signé : André Lebon. »

Nous adressons ici nos sincères remerciements à tous ceux qui ont bien voulu nous prêter leur concours en nous fournissant des renseignements utiles.

Si nous avons pu réussir à mieux faire connaître la Cochinchine et ses habitants en illustrant cet ouvrage, comme le précédent, de nombreuses gravures que notre médiocre talent de photographe amateur nous a permis de recueillir dans nos voyages à travers la colonie, nous aurons atteint le but que nous nous étions proposé.

Dr J.-C. BAURAC.

[9]
LA COCHINCHINE
ET
SES HABITANTS

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ARRONDISSEMENT DE MY-THO

Bornes. — Superficie. — Fleuves. — Râches. — Canaux. — Routes. — Cantons. — Villages. — Marchés. — Commerce. — Industrie. — Population. — Vaccine.

Mỹ-tho (ville). — Pont en fer à travées mobiles. — Rue des Cocotiers. — Train express. — Canal Nicolai.

Chợ-gạo. — Distance de Mỹ-tho. — Cù-lao-róng. — Légende. — Marché de Chợ-gạo. — Le chef de canton M. Chung. — Canal Duperré.

Rạch-miễu. — Itinéraire de Chợ-gạo ou de Mỹ-tho à Rạch-miễu. — Population. — Commerce.

Rạch-gấm. — Situation. — Itinéraire de Mỹ-tho à Rạch-gam. — Population.

Chợ-giũa. — Marché. — Route de Mỹ-tho à Chợ-giũa. — Villages que cette route dessert.

Bèn-tranh. — Arroyo de la Poste. — Distance de Mỹ-tho à Bèn-tranh. — Affluents de l'arroyo de la Poste. — Marché de Bèn-tranh. — Population. — Légende sur l'origine de Bèn-tranh.

Tàn-hiệp. — Différentes voies de communication entre Mỹ-tho et Tàn-hiệp. — Trương-lương. — Marché de Tàn-hiệp. — Population. — Jardins d'essais. — Pagode de Chuà-thiên.

Cù-chi. — Marché. — Population. — Cultures. — Route de Tàn-hiệp à Cù-chi. — Commerce. — Industrie. — Pont de Tran-hội-dong. — Canal de Chợ-búng. — Légende sur l'origine de Cù-chi.

Ba-dừa. — Situation. — Île de Năm-thón. — Longueur et largeur de cette île. — Tentatives de cultures, dans cette île, par MM. les officiers de marine Brou et Taillefer. — Marché de Trà-tẩn. — Population. — Marché du Ba-dừa.

Ba-rải. — Cầm-son. — Rạch Ba-rải et ses affluents.

Cày-Lậy. — Marché. — Rạch Cày-Lậy, ses affluents. — Huyện-Chợ. — Commerce. — Route de Cày-Lậy à Mỹ-tho. — Esprits incendiaires de Cày-Lậy. — Le diable. — Superstitions des Annamites. — Ma-lai. — Ma-qui.

[10] Cái-thia. — Situation. — Marché. — Distance de Cái-bè. — Population. — Commerce. — Église. — Rạch Trà-lọt.

An-hu. — Frontière de l'arrondissement de Mỹ-tho. — Population. — Rạch Cái-còi. — Affluents du rạch Cái-còi. — Route de Phong-phù à Ba-dừa.

Cái-bè. — Cái-bè, résidence et pays d'origine de M. le Tông-độc Lộc. Le Tông-độc Lộc. Son dévouement à la France. Guerre de Phù-yên. — M. le Tông-độc Lộc, commandeur de la Légion d'honneur. — Canal du Tông-độc Lộc dans la Plaine des Jongs ; inauguration de ce canal.

Giao-hòa. — An-hòa. Situation. — Population. — Canal.

Thọ-phù. — Mer de Chine. — Distance de An-hòa à Thọ-phù. — Thọ-phù, lieu de convalescence.

Instruments de musique chez les Annamites.

L'arrondissement de Mỹ-tho, qui est formé de la réunion des anciens huyệns de Kiên-hưng, de Kiên-đàng, de Kiên-hòa et de Kiên-phong, a une superficie totale (terrains cultivés) de 99.638 hectares.

Il est borné : au nord, par Tân-an ; à l'est, par la mer de Chine et Gò-công ; au sud, par Vĩnh-long et Bèn-tre ; à l'ouest, par Sa-đéc.

Quatre grands fleuves traversent l'arrondissement : le Fleuve Antérieur, le sông Mỹ-tho, le Cù-ra-đại, le Ba-lai et le Cù-ra-tiểu.

Les rạchs qui sillonnent la contrée sont nombreux ; nous ne citerons que les principaux, en commençant par ceux de l'Est : rạch Ông-lương, près de l'embouchure du Ba-lai, Ka-hon, Ông-vân, arroyo de la Poste, Xoài-múc, Gàm, Bang-long, Ba-bèo ou arroyo commercial, Trà-luộc, Trà-tàn, Ba-rài, Cày-lại, Cái-bè, Trà-lọt, Cái-thia, Cái-côi.

Tous ces rạchs ont une quantité de petits affluents.

Les canaux de l'arrondissement de Mỹ-tho sont : le canal Duperré ou de Chợ-gạo, le canal de Giao-hòa et le canal du Tổng-độc Lộ².

Les principales routes carrossables sont surtout celles qui avoisinent le chef-lieu, celles de Mỹ-tho à Vĩnh-long, par exemple, du tour de l'Inspection et la route stratégique de Saïgon, qui passe à Tân-an. Les chemins vicinaux sont nombreux.

On compte dans l'arrondissement 15 cantons, 202 villages, un assez grand nombre de postes de miliciens, 26 marchés.

.....

² D'autres canaux moins importants ont été creusés ; nous les énumérerons dans la description des contrées.



Église de Mỹ-tho.



Hôtel de ville de Mỹ-tho.

[14] Au point de vue commercial, l'arrondissement de Mỹ-tho jouit d'une grande renommée et possède des marchés et centres d'une importance incontestable :

Marchés	cantons
Mỹ-tho	Thuận-trị
Chợ-cù	Thạnh-phong
Cây lậy	Lợi-trinh
Cái-ngan	Thuận-trị
Chợ dừa	Thuận-bình
Thuộc-nhiêu	Thuận-bình
Xoài-mút	Thuận-bình
Cồ-chi	Hưng-nhơn
Tài-yên	Hưng-nhơn
Trần-định	Hưng-nhượng
Chợ-gạo	Hòa-hảo
Bền-tranh	Thành quơn
Ông-văn	Thành-phong
Chợ-mới	Phong-hòa
Chợ-củ	Phong-hòa
Cà-công	Lợi-trường
Rạch-miếu	Hòa-quới
Ba-dầu	Lợi-mỹ
Tông-ngọ	Lợi-thuận
Chợ-mới	Lợi-trường
Ba-dừa	Lợi-mỹ
Cái-thia	Phong-hòa
Cái-nửa	Phong-hòa
Rạch -gầm	Lợi trường
Bình-hải	Thành-phong
Mỹ-quí-tây	Lợi-trường

[14] Comme dans tous les arrondissements de l'Ouest de la Cochinchine, c'est le riz qui est, ici, la base du commerce. Les terrains de toute la région se prêtent très bien à

cette culture, aussi s'importe-t-il, chaque année, un nombre considérable de piculs de paddy³. La grande majorité des rizières est classée dans la première catégorie.

Les noix d'arec, le bétel, les arachides, les noix de coco, etc., font également l'objet d'un assez grand commerce. C'est généralement à Phnom-penh (Cambodge) que s'exportent ces différents produits, ainsi qu'à Saïgon.

Quant à l'industrie, elle est à peu près la même que dans les autres arrondissements. Il faut, cependant, signaler une ou plusieurs fabriques d'huile de coco qui se trouvent à Mỳ-tho (ville).

D'après les statistiques officielles, qui ne sont pas plus exactes pour l'arrondissement de Mỳ-tho que pour les autres de la colonie, la population se répartirait de la façon suivante :

Français	64
Annamites	230.000
Chinois	2.600
Indiens	62
Malais	2
Total	232.628



Maison des médecins de Mỳ-tho

³ Paddy. — On donne ce nom aux grains de riz encore munies de leur enveloppe. Le picul = 61 kg 500 grammes.

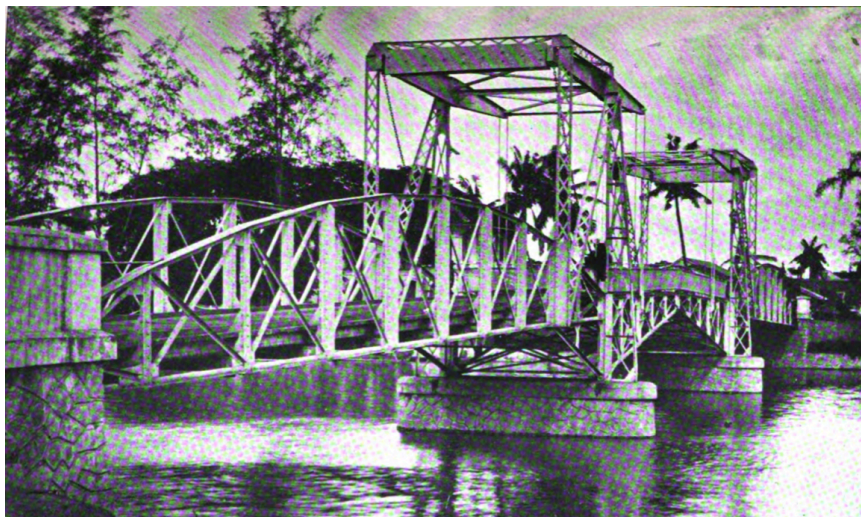


Ancien hôpital indigène de Mỹ-tho

C'est dans quelques-uns des principaux marchés que nous avons cités plus haut et dans certains autres centres qu'ont lieu, tous les six mois, les séances de vaccine ; les sujets présentés chaque [16] semestre atteignent une moyenne de 7 à 8.000. Le chiffre des vaccinations serait certainement bien plus élevé si les ordres de MM. les administrateurs étaient mieux exécutés.

Mỹ-tho (ville). — Nous avons déjà donné un aperçu assez complet sur la ville de Mỹ-tho, et, depuis l'époque où a paru notre premier volume « *La Cochinchine et ses Habitants* », rien de bien particulier n'est venu modifier notre seconde ville de Cochinchine.

Nous nous bornerons donc à citer tout ce qui, depuis 1894, a contribué au développement du commerce, à l'embellissement de ce chef-lieu.



Pont à travées mobiles sur l'arroyo de la Poste à Mỹ-tho

Le pont en fer de 70 mètres, à travées mobiles, qui devait réunir le vieux Mỳ-tho à la rive droite de l'arroyo de la Poste, a été construit.

Depuis l'inauguration de ce pont, c'est un va-et-vient continu non seulement de piétons, mais encore de voitures entre les villages de Đieu hòa et de Chợ-cù.

Non seulement ce pont, dont l'utilité se faisait sentir, a donné une plus grande extension au commerce des deux marchés précités, mais encore a augmenté d'une façon considérable l'animation de Mỳ-tho.

La construction ne laisse rien à désirer, et les compliments qui ont été décernés à M. Denis, ingénieur et représentant de la maison de Levallois-Perret, qui a dirigé les travaux, étaient bien mérités.

Lorsqu'une chaloupe à vapeur ou une grosse jonque est en vue, immédiatement on voit la partie médiane du pont qui se relève, de chaque côté, au moyen d'un treuil mû par deux indigènes et, quand le passage s'est effectué, les travées se rabaisent et la libre circulation reprend son cours.

Dans le prolongement d'un boulevard qui commence au 1^{er} petit tour d'Inspection, ce pont produit un effet vraiment beau.

La rue des Cocotiers, si connue autrefois à Mỳ-tho, ne présente plus aujourd'hui le même aspect ; un administrateur a cru devoir faire abattre tous les cocotiers qui bordaient cette rue, longue de 600 mètres, et tous ces vieux témoins de la conquête ont dû baisser leurs têtes, encore vertes, cependant, sous la hache des cantonniers.

Certains d'entre eux sont légendaires !...

[17] Aujourd'hui, ils sont remplacés par de jeunes arbustes qui, plus tard, donneront, peut-être, plus d'ombre que leurs prédécesseurs, mais qui n'auront pas, sûrement, le cachet peu ordinaire de ces derniers.



Mỳ-tho. — Quai de l'arroyo de la Poste

La Compagnie du chemin de fer de Saïgon-Mỳ-tho s'est enfin décidée à mettre en circulation un train express qui permet aux voyageurs de faire le trajet entre ces deux villes en moins de 2 heures, alors qu'autrefois, on mettait 3 heures pour le même parcours. C'est un progrès qui s'est fait attendre longtemps.

Le canal Nicolai que bien des personnes, en Cochinchine, verraient, avec intérêt, livré à la circulation et qui, certainement, donnerait au commerce de Mỳ-tho une impulsion bien plus grande encore, continue à fournir le remblai nécessaire pour le comblement des terrains marécageux de l'intérieur de la ville.

Il aurait été question de déplacer la gare du chemin de fer et de la transporter au delà du canal. Ce serait, en effet, la seule façon de trancher le point en litige et de permettre à M. Nicolaï de voir ses rêves se réaliser.

Chợ-gạo. — Sur la rive droite du rạch Chợ-gạo et à une heure en chaloupe du chef-lieu, le marché de Chợ-gạo est le plus important du canton de Hòa-hào.

De Mỹ-tho, pour se rendre à ce centre, il faut descendre le Grand Fleuve jusqu'au vàm du rạch Cà-hơn, remonter ce rạch jusqu'au canal Duperré et s'engager ensuite dans le rạch Chợ gạo.

Dans le Grand-Fleuve, on rencontre à droite Cù-lao-róng, île où se trouve le village de Điếu hòa et un petit canal, Khai-lương, qui relie le fleuve à Rạch-miễu ; sa longueur totale est d'environ 400 mètres.

« Cù-lao-róng, ou île de Long-châu, était située autrefois en face de la citadelle.

« Dans le principe, cette île n'existant pas, le fleuve de Mỹ-tho était à cet endroit large et profond et il formait un véritable port, nommé Dê-van-that-Khau (dai-luoi).

« C'était là que se rendaient les bâtiments de commerce, sans cesse allant et venant au mouillage. C'était un lieu très commode et très agréable pour les barques et les navires qui, profitant de la pleine mer, entraient ou sortaient, selon le cas.

[18] « L'an *Mậu thân* (il y a plus de 60 ans), il apparut à la surface de l'eau un banc de sable qui, jusqu'à aujourd'hui, est allé en grandissant et s'élevant de jour en jour. Ce banc affectait la forme d'un dragon (c'est à cela que l'île doit son nom) ; il finit par acquérir la consistance d'une île et fut nommé par l'empereur Gia-long : île du Dragon (Long-châu).

« Cette île, longue d'environ 2 lis, est semblable à une étoile placée au milieu des eaux. Elle sert de défense à la citadelle et s'oppose à ce que les eaux du fleuve aillent en détériorer la rive.

« Le livre *Tram-giư-gia* dit que, lorsqu'il surgit une île du milieu de l'eau, la terre de cette île est excellente et d'un très bon rapport. C'est là une chose qui se vérifie au sujet de l'île de Long-châu. ⁴ »

Les villages de Điếu hòa et de Mỹ-chánh sont les seuls qui se trouvent à gauche, jusqu'au vàm du rạch Cà-hơn, et, sur le même côté, depuis l'embouchure du rạch Cà-hơn jusqu'à l'entrée du canal Duperré, ceux de Tàn-tinh, de Tàn-xuân et de Tàn-hòa.

En remontant le rạch Cà-hơn, on traverse, à droite, quatre villages : Tàn-tinh-đông, An-định, Tàn-xuân et Hòa-thạnh.

Dans le village de Tàn-tinh-đông se trouve l'église de Thù-ngừ, dirigée par un prêtre annamite. Les catholiques indigènes qui composent cette chrétienté sont assez nombreux.

À l'embranchement du canal de Chợ-gạo et du rạch qui porte le même nom, on remarque, sur la rive droite, à l'entrée, une assez belle construction en briques, avec dépendances : c'est le bureau des postes et télégraphes, dirigé par un agent annamite. Ce bureau fut ouvert au public en 1885.

Le marché de Chợ-gạo est sur un đồng ⁵, entre le canal et le rạch. Il est fort bien situé ; la plupart des maisons sont construites en briques, ainsi que le marché lui-même et la maison commune. Une seule rue traverse ce grand centre, dont la population peut être évaluée à 250 habitants.

Chợ-gạo possède une magnifique pagode, une distillerie d'alcool de riz, sous la surveillance d'un préposé européen de la régie, et c'est la résidence du chef de canton

⁴ Description de la Basse-Cochinchine (Aubaret). — Traduction du livre du mandarin Tran-hội-duc.

⁵ Đồng signifie « terrain sablonneux. »

de Hòa-hào, qui habite une [19] maison splendide, en briques (système européen), non loin de la maison commune.

Qu'il nous soit permis de faire une digression en faveur du chef de canton de Hòa-hào, M. Chung, auquel nous garderons toujours un excellent souvenir pour la réception solennelle qui nous fut faite lors de notre dernière séance de vérification de vaccine à Chợ-gạo, au mois de juin 1897.

En prenant l'initiative de nous réserver la surprise que nous sommes heureux de mentionner ici, M. Chung n'a été que l'interprète des sentiments de toute la population de son canton, des 15 villages que comprend ce canton. Nous avons été d'autant plus sensible à cette réception, que nous avons eu, par là, une preuve de plus que l'Annamite est intelligent et sait très bien comprendre, quand il veut, les bienfaits que nous pouvons lui procurer.

M. le chef du service de santé, en Cochinchine, sur notre demande, ayant délégué M. le docteur M..., médecin-adjoint de l'institut vaccinogène de Saïgon, pour nous accompagner dans quelques-unes de nos tournées, afin de se rendre compte de la bonne qualité du vaccin préparé à Saïgon, notre collègue, dont la visite avait été annoncée par nous au chef de canton de Hòa-hào, arriva à Mỹ-tho la veille du jour où devait avoir lieu la vérification de vaccine à Chợ-gạo.

Dès le lendemain, en compagnie de notre collègue et de M. G..., capitaine d'infanterie de marine, commandant le poste de Mỹ-tho, nous embarquâmes sur le *Vaïco* et nous nous rendîmes à Chợ-gạo, après avoir visité le centre de Rạch-miêu.

À la vue de drapeaux tricolores, dont était pavoisé le petit appontement qui se trouve sur le rạch Chợ-gạo, de dômes de verdure et d'un nombre considérable d'indigènes en grande tenue, nous crûmes d'abord à une fête des villages, mais nous ne tardâmes pas à comprendre qu'une réception des plus solennelles nous attendait.

En effet, sur tout le parcours, de l'appontement à la maison commune, parcours qui peut avoir une longueur de 400 mètres et de chaque côté de la rue, des oriflammes avaient été hissées à des bambous peints aux couleurs tricolores.

Le chef de canton, aussitôt après notre débarquement, se présenta le premier à nous et nous témoigna ses marques de respect.

[20] Il était entouré de tous les notables du village de Chợ-gạo qui, après les salutations en usage, nous conduisirent à la maison commune (la mairie).

Sur tout le trajet, échelonné à 15 mètres environ d'intervalle, chaque village, le principal grand notable en tête, venait nous recevoir.

C'était vraiment imposant. Mais nous étions loin de nous douter de ce qui allait se passer dans la suite.

Le marché et la place du marché regorgeaient de monde, de chaque côté de la route, il y avait foule et les abords de la maison commune étaient encombrés par les indigènes venus de tous les points du canton, les uns pour la vaccination, les autres en curieux, et ces derniers étaient certainement les plus nombreux. Les pétards, les bombes, etc., rien ne manquait ce jour-là à Chợ-gạo.

De la rue, jusque sous la vérandah de la maison commune, construite en briques, comme nous l'avons déjà dit, et soutenue par des colonnes énormes, en bois d'essence rare, une double haie d'indigènes, en costume de théâtre et armés de lances, avait été formée.

Au moment où nous pénétrions dans la principale salle de la maison commune, un orchestre, plus que complet, fait entendre un des morceaux les plus en renom du répertoire musical annamite.

Nous primes place autour d'une table, où un vrai lunch nous était offert de la façon la plus courtoise par le chef du canton qui, la musique ayant terminé son morceau, porta notre santé et remit à l'interprète qui nous accompagnait une allocution dans laquelle il exprimait, en son nom et en celui de tous les notables, les remerciements des

Annamites de son canton au corps de santé de Cochinchine pour les grands services qu'il a rendus jusqu'à ce jour, au point de vue de la vaccine, à la population annamite du canton de Hòa-hào.

Il souhaita la bienvenue à notre collègue et nous procédâmes ensuite à la vérification des sujets vaccinés 7 jours auparavant.

M. Chung, ainsi que toutes les autorités annamites de Chợ-gạo, avait voulu, par cette réception peu ordinaire, témoigner leur reconnaissance, non seulement au médecin-vaccinateur, mais faire une démonstration publique en l'honneur de l'Institut vaccinogène de Saïgon.

[21] De retour à Mỹ-tho, nous fîmes part à M. l'administrateur des affaires indigènes B... de l'accueil qui avait été fait au représentant de l'Institut Pasteur de Saïgon.

Un témoignage officiel de satisfaction fut adressé aussitôt au chef du canton de Hòa-hào.

Comme son nom l'indique, Chợ-gạo est un marché important, où le commerce du riz se fait sur une grande échelle. Non seulement, une grande partie des rizières du canton de Hòa-hào sont classées dans la première catégorie, mais encore l'écoulement du paddy qu'on cultive dans toute la région se fait très facilement, étant donné que Chợ-gạo est sur le passage de presque toutes les grandes jonques chinoises de Chợ-lớn.

Le canal Duperré, qui fait communiquer et le Rạch-lá et Mỹ-tho, vient d'être tout récemment nettoyé par la Compagnie des dragages de Cochinchine. Ce travail s'imposait depuis fort longtemps et ne pourra donner qu'un grand essor au commerce de la colonie.

Aujourd'hui, grâce au creusement du canal de Chợ-gạo, non seulement les jonques chinoises et toute la petite batellerie annamite y a libre accès, mais encore le trajet de Saïgon à Mỹ-tho par les vapeurs de la Compagnie des Messageries fluviales s'effectue bien plus rapidement. On n'a plus maintenant à se préoccuper des échouages qui, autrefois, même à marée haute, étaient presque toujours inévitables.

Rạch-mieu. — Si l'on se rend directement de Mỹ tho à Rạch-miêu, on n'a, pour ainsi dire, que le fleuve à traverser, après avoir, toutefois, doublé l'île Rống, ce qui demande une demi-heure environ, en chaloupe.

De Chợ-gạo, le trajet est un peu plus long et peut s'effectuer en une heure. On redescend le rạch Cà-hơn jusqu'au vàm ; de là, on oblique un peu à gauche et, après avoir laissé, à droite, Cù-lao-rống et passé en vue des villages de Phú-thậnh et de Quới-son, à gauche, on arrive à l'entrée de Rạch-miêu, qui n'est éloigné du GrandFleuve que d'une centaine de mètres environ.

À marée basse, en chaloupe, on accoste difficilement. L'appontement, qui se trouve en face de la maison commune et de la pagode du village, est des plus primitifs.

Rạch-miêu est un centre assez populeux ; on y compte 300 habi- [22] tants environ. C'est un marché important, où, comme à Chợ-gạo, le commerce du riz se fait en grand. Les noix d'arec s'y récoltent en abondance et leur trafic est à signaler, ainsi que celui des bananes et des cocos.

Toute la région, dans le canton de Hòa-quới, dont fait partie le centre de Rạch-miêu, renferme quantité de jardins fort bien cultivés et rapportant à chaque propriétaire un revenu très rémunérateur.

Le marché, en lui-même, n'offre rien de particulier et la maison commune est tout à fait ordinaire.

Rạch-gam. — Le marché de Rạch-gàm, situé sur la rive gauche du sông Mỹ-tho, à l'embouchure du rạch qui porte le même nom, est à une heure et demie, en chaloupe,

du chef-lieu. La ligne est directe. Il faut tout simplement remonter le Grand-Fleuve jusqu'au vàm ⁶ du Rạch-gàm.

Plusieurs grands villages se trouvent sur le parcours : Bình-tào, An-đức (chợ Xoài-múc), Tàn-thuận et Mỹ-thuận-tây.

En quittant Mỹ-tho, on laisse, à gauche, la petite île de Lào-hồ, qui est au sud de celle de Thới-sơn et à hauteur de laquelle on passe également. La première peut avoir une largeur de 800 mètres environ ; sa longueur peut être aujourd'hui de 2 kilomètres. Quant à la deuxième, Thới-sơn, qui compte 250 habitants, elle est beaucoup plus grande ; sa longueur totale est de 5 kilomètres et sa largeur de 2 kilomètres. La terre dont elle est formée est excellente et la végétation luxuriante.

Un seul rạch, méritant d'être cité, se trouve sur le même trajet : c'est le rạch Xoài-múc qui traverse le village de An-đức, à 6 kilomètres de Mỹ-tho.

Rạch-gàm est un petit marché qui a une certaine importance. La population de ce centre est assez dense ; on compte plus de 600 habitants.

Un grand nombre d'Annamites de Rạch-gàm se livrent à la pêche, mais la majeure partie de la population cultive les rizières qui sont très fertiles dans cette région.

On y fait un grand commerce de paddy.

[23] Chợ-giũa. — Chợ-giũa, à 40 minutes environ de Rạch-gàm, est considéré, à juste titre, comme un des centres les plus importants de l'arrondissement de Mỹ-tho.

Fort bien situé, sur la rive gauche du rạch Gàm et possédant non seulement un marché magnifique et une maison commune des plus belles, Chợ-giũa a, de plus, l'avantage d'être au confluent de plusieurs petits rạchs assez importants qui, par la facilité de leurs communications avec ce grand marché, augmentent chaque jour son mouvement commercial, dont le paddy est la base.

La place du marché, à Chợ-giũa, est entourée de nombreux magasins chinois qui détiennent des objets d'exportation assez variés. Une longue et large rue se remarque dans ce centre. Elle longe le rạch Gàm et sert de quai à une grande quantité de bateaux annamites, barques, sampans, etc. ; c'est la seule rue que possède Chợ-giũa

On trouve là également un appontement que peuvent facilement accoster les chaloupes à vapeur d'un assez fort tonnage, ainsi que les jonques chinoises les plus grosses venant à Chợ-giũa, soit pour chercher du paddy, soit pour l'exportation de diverses marchandises qu'envoie la place de Chợ-lớn ou celle de Saïgon.

On remarque encore, à Chợ-giũa, une distillerie d'alcool de riz sous la surveillance d'un préposé européen de la régie, une école cantonale, deux pagodes, etc.

De Rạch-gàm à Chợ-giũa, le rạch Gàm traverse les villages de Mỹ-thuận-đông, à droite, et ceux de Kiển-sơn et de Vĩnh-kiếm-tây, à gauche.

Une grande route, qui relie le marché de Chợ-giũa à Mỹ-tho, est très fréquentée. Elle mesure 13 kilomètres. Les villages qu'elle dessert sont ceux de Bình-tào, An-đức, An-đức-đông, Thành phú, Vĩnh-kiếm-đông.

Bèn-tranh. — L'arroyo de la Poste, qui relie Tàn-an à Mỹ-tho et qui a été, comme nous l'avons déjà dit ⁷, le théâtre de plusieurs combats sanglants lors de la prise de Mỹ-tho, traverse, sur son parcours, plusieurs grands marchés, dont celui de Bèn-tranh, situé sur la rive gauche, semble le plus important.

⁶ Vàm, embouchure d'un fleuve ou d'une rivière.

⁷ Prise de Mỹ-tho, 1^{er} vol. page 294. (*La Cochinchine et ses habitants.*)

Il faut une heure, en chaloupe, de Mỹ-tho, pour se rendre à [24 Bèn-tranh. Sur le parcours, se trouvent les villages de Thành-tri, Đao-ngạn, Long-hòa, An-lạc, Lương-phú, sur la rive gauche, Đì'u-hòa, Thành-tri, Long-hội, An-vinh, sur la rive droite. Les rạch qu'on peut citer sont ceux de Gò-cát, de Ac-đông, de Trương-lương et de Chợ-bưng, qui se trouve sur le même parcours.

Le marché de Bèn-tranh, qui possède une population de 300 habitants, est très fréquenté. De nombreuses jonques chinoises et une quantité de barques et sampans annamites descendant à Mỹ-tho, ou remontant l'arroyo de la Poste pour se rendre à Tàn-an, en font un centre très connu et très renommé. Il est vrai de dire que l'importance que Bèn-tranh a prise, depuis nombre d'années, est très grande et que, sous le rapport du commerce de toute sorte qui s'y fait, comme sous celui de sa situation géographique, ce centre est appelé à toujours jouir de la réputation qu'il a acquise.

De magnifiques maisons, construites en briques, et elles sont nombreuses, entourent la place du marché ; une rue, longeant l'arroyo de la Poste, passe devant tous les magasins chinois qui se trouvent là et ne fait, par la faculté qu'ont les indigènes d'accoster facilement à quai, que favoriser l'écoulement des marchandises de ce centre.

Bèn-tranh se trouve dans le canton de Thành-quơn, qui a plus de 4.480 hectares de terre cultivée, soit en rizières, soit en jardins. Les riz de cette contrée sont très estimés.

D'après une légende, le nom de Bèn-tranh viendrait de ce qu'autrefois, un nommé Mai-văn-hông avait construit une maison, magasin dans lequel il avait fait mettre beaucoup de chaume qu'il vendait aux habitants, mais en quantité si considérable, qu'on a donné, depuis, le nom de Bèn-tranh au marché actuel. (*Tranh, chaume.*)

Tan-hiep. — De Mỹ-tho, on peut se rendre au marché de Tàn-hiệp par trois voies différentes : l'arroyo de la Poste et le rạch Bưng (depuis l'embranchement du rạch Bung, qui est à hauteur de Bèn-tranh, jusqu'à Tân-hiệp, on doit se prémunir d'un sampan), la route et la voie ferrée.

De Bèn-tranh, en sampan, le trajet peut s'effectuer en moins de 2 heures. Si l'on suit la route, qui a 12 kilomètres, on peut, de Mỹ-tho, se rendre au marché de Tàn-hiệp en 1 heure 1/2. Enfin, [25] par le chemin de fer, il ne faut que 25 minutes (chemin de fer Saïgon-Mỹ-tho).

Comme la route qui relie le chef-lieu à Tàn-hiệp est parallèle à la voie ferrée, qu'elle longe presque continuellement, les villages traversés par ces voies sont les mêmes : Điếu hòa, Trung-lương, Long-hội, An-vinh, Cừu-viến et Thuận-nhơn.

Le marché de Trung-lương, qui est à 4 kilomètres environ de Mỹ-tho (ville), est une des nombreuses stations de la voie ferrée.

Dans le canton de Hưng-nhượng, Tàn-hiệp est un très grand centre qui possède non seulement un marché très renommé, mais encore une maison commune, une école cantonale, plusieurs pagodes, une distillerie d'alcool de riz, un bureau des postes et télégraphes, une gare, etc.

La population, qui n'est composée que d'Annamites et de quelques Chinois, est assez dense. On y compte 200 habitants environ. Contrairement à Mỹ-tho, chef-lieu, qui est construit sur un terrain de rizières, le marché de Tàn-hiệp est situé sur un *đông*, terrain sablonneux, très propice à la culture du tabac, du maïs et des arachides.

Autrefois, un jardin d'essais a été tenté dans les environs du marché, près de la ligne du chemin de fer. On y récoltait toutes sortes de légumes, des asperges magnifiques, entre autres. Aujourd'hui, nous ne savons pour quelle raison il a été délaissé et le terrain est abandonné aux Annamites qui sauront, certainement, mieux que nous, en tirer profit.

Il se trouve, à Tàn-hiệp, un endroit assez élevé qui était, autrefois, habité par les Cambodgiens. Les Annamites, après l'expulsion des Cambodgiens, y ont fait construire une pagode appelée Chùa-Thiên.

Pendant la conquête, l'autorité française, prétendant que cette pagode servait de refuge aux rebelles, l'avait fait démolir et avait fait construire un fort à la place.

Cu-chi. — Situé sur un *đông*, comme Tàn-hiệp, et à 5 kilomètres de ce dernier centre, le marché de Cù-chi, qui a une population de près de 500 habitants, est un des plus fréquentés de l'arrondissement de Mỹ-tho. Il est surtout renommé par ses riz, son maïs et son tabac.

[26] Un seul petit rạch qui porte le même nom (rạch Cu-chi), relie ce centre à l'arrondissement de Tân-an.

De Tàn-hiệp, on se rend à Cù-chi par la route qui s'embranché sur celle de Mỹ-tho-Saïgon, un peu plus haut que Tàn-hiệp et qui relie ce dernier marché à celui de Phú-mỹ, situé à la limite extrême de l'arrondissement.

Quoique non empierrée, cette route est carrossable pendant la saison sèche. Généralement, c'est à cheval que le trajet est le plus pratique, du moins jusqu'à Cù-chi, car depuis ce marché jusqu'à Phú-mỹ, les immenses rizières que traverse la route et surtout l'imperfection de certains ponts sur lesquels on est obligé de passer, la rendent assez incommode, on pourrait même dire presque impraticable, même à cheval.

La place du marché, à Cù-chi, est très grande et la maison commune qui lui fait suite ne laisse rien à désirer. Presque toutes les maisons sont construites en briques et Cù-chi possède un assez grand nombre de magasins chinois.

On y remarque deux pagodes ; l'école cantonale, qui existait autrefois, a été supprimée il y a plusieurs années.

En dehors du commerce du paddy, du maïs et du tabac, Cù-chi est renommé par l'industrie de ses nattes en *bàng* ⁸.

Un seul pont en fer a été construit dans le canton de Hưng-nhơn, dont dépend le marché de Cù-chi. Ce pont se trouve au village de Tàm-hội-đông. Il mesure 21 mètres de long sur 3 m. 90 de large et date de 1890. Il fut construit par les ordres de M. l'administrateur Sandret.

Un canal, qui porte le nom de Chợ-bưng et qui a une longueur de 10 kilomètres, fut creusé par les ordres du même administrateur. Il se jette dans le canal Bà-bèo.

Légende. — Le marché de Cù-chi doit son nom à un gros arbre qui n'existe plus depuis cinq ans, dont l'écorce était considérée comme un poison très violent. Il n'était éloigné du marché que de 200 mètres.

Ba-dua. — Ba-dừa, situé à la jonction des rạch Trà-tàn et Cáo-ông-bảo, dans le canton de Lợi-mỹ, est un des grands centres de [27] l'arrondissement de Mỹ-tho ; sa population est évaluée à 450 habitants.

Il faut environ 3 heures en chaloupe, du chef-lieu, pour se rendre au marché de Ba-dừa et 2 heures du Rạch-Gầm, qui se trouve sur le même parcours.

Nous avons déjà énuméré, jusqu'au rạch Gầm, les villages qui se trouvent sur la rive gauche du sông Mỹ-tho ; ceux que l'on remarque, depuis le vàm du rạch Gầm jusqu'à l'embouchure du rạch Trà-tàn, qui conduit directement à Ba-dừa, sont : Phú-phong, Bình-chánh-trung, Bình-chánh-đông, Tới-bình-chánh et Trà-tàn.

⁸ *Bàng*, sorte de jonc à tisser les nattes.

Le sông Mỹ-tho, depuis le rạch Gàm jusqu'à Trà-tàn, n'a que trois petits affluents : rạch Rau-răm, Múi et Cái-sơn.

C'est à hauteur du village de Phú-phong que commence la grande île de Nấm-thôn, ainsi nommée parce que, autrefois, elle comprenait cinq villages (*nấm*).

Cette île, qui se termine presque à hauteur du marché de Ba-rài, mesure 15 kilomètres de long sur 3 de large (dans sa plus grande largeur).

MM. les lieutenants de vaisseau Brou et Taillefer la firent mettre en culture, il y a bon nombre d'années. Ce furent, d'abord, des défrichements considérables que ces Messieurs opérèrent. Malheureusement, les résultats qu'ils obtinrent ne furent pas brillants au point de vue de la culture du riz. Les trois ou quatre hectares de terrains ensemencés ne leur profitèrent point. Une invasion de rats, comme on en voit souvent en Cochinchine, détruisit, plusieurs années de suite, toute la récolte.

La culture de la canne à sucre leur fit, alors, entrevoir une compensation très rémunératrice aux pertes qu'ils venaient de faire ; aussi se livrèrent-ils, sans hésiter, à cette branche de l'agriculture. La déception qu'ils éprouvèrent en se livrant à cette nouvelle culture fut aussi grande, sinon plus, que la première. Les indigènes, largement rémunérés pour exécuter le travail que MM. Brou et Taillefer avaient entrepris, non seulement montrèrent une mauvaise volonté sans égale, mais encore, à l'instar des rats qui avaient détruit les rizières, eurent l'idée de déraciner, chaque soir, les cannes à sucre qu'ils avaient plantées le matin.

Découragés, et constatant, surtout, que la malveillance guidait les Annamites, nos deux colons furent, encore, dans la nécessité de songer à une autre exploitation. MM. Brou et Taillefer eurent l'idée, non seulement de faire cultiver les nombreux cocotiers qui se trouvaient alors dans cù-lao Nấm-thôn, mais encore de faire de nouvelles plantations de cet arbre si connu de tout le pays.

Leur mauvaise étoile les poursuivait toujours, car, là encore, ce furent, de leur part, des dépenses considérables qui n'aboutirent à rien et qui, malgré tous leurs efforts, ne leur permirent point d'atteindre le but qu'ils s'étaient proposé.

Tous les cocotiers, surtout ceux de la nouvelle plantation, furent rongés par les vers palmistes qu'on désigne, en annamite, sous le nom de *Con-đuông*.

Ces deux officiers de marine avaient cru, sans doute, qu'après l'envoi de nombreux boulets de canon (nous voulons parler de la conquête !), il était facile aux Français, vainqueurs, de faire de l'huile de coco avec des fruits dont les arbres avaient été plantés par les Annamites, de sucrer leur café avec le produit de cette plante que les indigènes cultivent avec tant de soins et, enfin, de l'*aromatiser* avec quelques verres de *choum-choum*⁹, résultat de la fermentation du riz que les distilleries nombreuses de Cochinchine livrent, depuis si longtemps, à la population asiatique de ce pays.

C'eût été vraiment un miracle de voir, à cette époque, le succès couronner les idées grandioses de ces messieurs, alors que, de nos jours, c'est-à-dire plus de trente ans après la conquête, il est si difficile, aux quelques colons européens connus et estimés, de trouver, même en les payant très cher, des coolies dévoués et fidèles !...

MM. Brou et Taillefer furent obligés d'abandonner cù-lao Nấm-thôn.

Quelques années plus tard, vendue aux enchères publiques, l'île de Nấm-thôn fut achetée par M. le Tông-độc Lộc, de Cái-bè, Annamite dont nous aurons occasion de parler plus loin.

Depuis l'époque où cù-lao Nấm-thôn est la propriété de l'Annamite que nous venons de citer, elle est d'un grand rapport.

Le marché de Trà-tàn, qui est à l'embouchure du rạch qui conduit à Ba-dừa, n'a pas une très grande importance. La population n'atteint pas le chiffre de 100 habitants ; nous ne nous y arrêtons donc pas plus longtemps.

⁹ *Choum-choum*, cognac, eau-de-vie de riz.

[29] Le marché de Ba-dừa, quoique moins renommé que beaucoup d'autres de l'arrondissement de Mỹ-tho, n'en est pas moins un centre important ; la population annamite qui le fréquente chaque jour est très nombreuse.

Le marché, lui-même, construit en briques sur une place assez vaste, à la jonction des rạch Trà-tàn et Cáu-ông-bào, comme nous l'avons déjà dit, est entouré d'un grand nombre de maisons indigènes, parmi lesquelles se trouvent de magnifiques magasins chinois.

On remarque, près du marché, une magnifique pagode annamite, à l'angle du petit rạch Cáu-ông-bào et de la route de Cày-lậy, route qui, sur son parcours, qui est de 7 kilomètres, dessert les villages suivants : Ba-dừa, Mỹ-đông-thượng, Phú-lương, Mỹ-tran, à droite ; Mỹ-khánh, Hòa thuận, Thân-sơn, Hòa-sơn, à gauche.

En dehors du commerce du paddy, des noix d'arec, des cocos, du bétel, etc., Ba-dừa n'offre rien de particulier.

Un canal, qui reliait ce centre au marché de Cày-lậy, ne pourrait qu'augmenter sa renommée commerciale et serait un débouché très commode que la population indigène de toute la contrée ne saurait qu'approuver. Si les routes ont donné, jusqu'à ce jour, de bons résultats, les canaux bien compris ne peuvent en donner que d'excellents : celui que nous signalons serait de ce nombre.

Ba-rài. — Sur la rive gauche du Fleuve Antérieur, à la pointe de l'île Năm-thôn, le centre de Ba-rài est situé presque à l'embouchure du rạch qui porte le même nom.

Du vàm du rạch Trà-tàn à l'embouchure du rạch Ba-rài, il faut, pour effectuer le trajet en chaloupe, une demi-heure.

Contrairement à ce qui est mentionné sur la carte de l'arrondissement, Ba-rài n'est point un marché, mais un grand centre seulement. Du reste, quoique la population soit assez dense, on n'y remarque rien de particulier ; la maison commune elle-même est construite en paillote et les quelques pagodes que possède Ba-rài n'ont rien de remarquable.

On peut en dire autant de Cám-sơn, petit marché situé sur les deux rives du rạch Ba-rài et à une heure environ de l'embouchure de ce même rạch, c'est-à-dire de Ba-rài.

Le rạch Ba-rài, jusqu'à Cám-sơn, a plusieurs petits affluents :

Tắc Trà-tàn, rạchs Bà-gon, Vàm-nhua, Cáu-vàn, sur la rive gauche, et rạchs Thuận-minh, Ba-khòa, Ông-thậm, sur la rive droite.

Les villages qui se trouvent sur ce petit parcours sont au nombre de quatre : Hòa-sơn, Xuân-sơn, Hiệp-hòa et Mỹ-khánh.

Cày-Lậy. — Cày-lậy, dans le canton de Lợi-trình, au nord-ouest de Mỹ-tho, n'est qu'à une heure de Cám-sơn. C'est un très grand marché situé sur la rive gauche du rạch dont il porte le nom. Ce rạch a, comme affluents de gauche : Cáu-vàn, Bá-xá, Ông-thiêm, Nàng-gông, Ông-bàng, Than-ròn, Cái-nửa et Cà-chát. Il n'y a que trois villages sur le trajet de Cám-sơn à Cày-lậy : Hòa thuận, Thân-sơn et Hòa-sơn.



Pont de Cày-lậy

L'arrivée à Cày-lậy frappe le voyageur ami de la belle nature. Non seulement le rạch, par le coude à angle droit qu'il forme d'abord après le pont de fer qui se trouve à quelques centaines de mètres de l'appontement en face du marché, mais encore la situation même du marché de Cày-lậy plaisent à l'œil. Les maisons sont parallèles au marché et presque toutes construites en briques. Les magasins chinois y sont assez nombreux.

De plus, Cày-lậy possède un bureau des postes et télégraphes dirigé par un Annamite, une distillerie d'alcool de riz, sous la surveillance d'un préposé européen de la régie, une école cantonale, où de nombreux enfants indigènes viennent apprendre le quốc-ngũ, plusieurs pagodes fort belles, etc.

Le centre de Cày-lậy a d'autant plus d'importance que c'est la résidence d'un huyện, M. Chợ¹⁰.

Au point de vue du commerce, Cày-lậy ne le cède en rien aux autres grands marchés de l'arrondissement. C'est le riz qui est la principale denrée exportée.

Toute la région du canton de Lợi-trinh est, en effet, très fertile, aussi, à la saison des riz, ce ne sont que sampans et barques annamites, jonques chinoises sur tout le parcours du rạch Cày-lậy et surtout à l'appontement du marché, appontement fort bien construit sur pieux à vis et permettant aux barques et jonques du plus fort tonnage d'accoster.

[31] La population de Cày-lậy, qui compte plus de 400 habitants, n'est composée, en majeure partie, que d'Annamites. Les Chinois, à part les commerçants ; y sont rares. On y rencontre quelques Indiens qui se rendent dans ce centre plutôt pour prêter de l'argent aux indigènes et attendre le moment de la récolte du riz, afin de se faire rembourser à un taux vraiment scandaleux, que pour tout autre chose.

Du reste, aujourd'hui, il en est malheureusement de même pour tous les grands centres de notre colonie. — Si ce n'est pas le Chinois qui arrive, au moyen de

¹⁰ M. le huyện Chợ est chevalier de la Légion d'honneur et médaillé militaire.

stratagèmes plus ou moins déguisés, à faire, pour ainsi dire, rendre l'âme aux trop crédules et trop insouciantes Annamites, l'Indien chetty se charge, lui, de les pressurer selon toutes les règles *juives*.

La route de Cày-lậy à Mỹ-tho, qui n'a pas moins de 33 kilomètres, rehausse encore l'importance de ce centre. Elle dessert de nombreux villages sur son parcours : Thân-sơn, Mỹ-trang, Mỹ-lương, Tàn-hội, Mỹ-quí, Đương-diễm, Hữu-đạo, Vinh-kim-dộng, Thành-phú, Long-đỉnh, An-hội, Trung-lương, Đạo-ngạn et, enfin, Mỹ-tho.

Dans quelques années, Cày-lậy aura une renommée bien plus grande, étant donné les débouchés nouveaux que va lui fournir le magnifique canal du Tòng-dòc Lộc (Tháp-mư-ời).

Si on s'en rapporte aux Annamites, à la rumeur même qui a couru en 1895 dans toute la région, le marché de Cày-lậy et quelques habitations des environs auraient été hantés par les *Esprits*, mais par des esprits incendiaires.

Pendant plus d'une semaine, des blocs de chiffons imbibés de pétrole étaient trouvés sur le toit des maisons après l'anéantissement presque complet, par les flammes, des maisons elles-mêmes. Certains habitants, épouvantés et craignant de voir leurs cái-nhàs brûlées, avaient enlevé la toiture (en paillote) de leurs habitations.

L'Administration, avec raison (peut-être), ne crut pas aux Esprits et, sur quelques plaintes du village, fit une enquête sérieuse sur les faits qui lui étaient signalés.

Un certain nombre de maraudeurs, comme on en rencontre si souvent dans tous les grands centres de Cochinchine, maraudeurs annamites plus ou moins suspects, furent arrêtés.

Depuis cette époque, le marché de Cày-lậy n'a plus eu la visite des Esprits en question, en l'honneur desquels, cependant, de magnifiques *cúng* (libations) furent faits : cochons rôtis, volailles de toutes sortes, fruits les plus recherchés, etc., rien ne laissa à désirer.

« La peur des Esprits, des diables malfaisants, tient sous sa domination la masse des indigènes ; les plus lettrés d'entre eux, les plus cultivés, sont tributaires de ce culte infernal.

« Le *con-ma*, le *ma-quí* (diable) est l'unique auteur de nos infortunes terrestres. Il en existe dans toutes les formes, et du fait qu'un parent, un ami, passe dans l'autre monde, il est placé dans la catégorie des êtres malfaisants, poursuivant les vivants sans merci et sans trêve, cherchant à épouvanter, sur les routes obscures, le passant attardé dans le noir de la nuit ! L'enfant, effrayé, rentre chez lui en disant à sa mère qu'un Esprit lui a jeté des pierres ou qu'il l'a arrêté au milieu de la route du village pour lui faire peur. « *Con-ma nhác tôi* », un diable m'a fait des grimaces, m'a regardé en faisant des contorsions de visage qui m'ont fait peur.

« La mère recommande à ses petits de ne pas aller, le soir, satisfaire aux besoins de la nature sous les grands arbres, de peur qu'un Esprit, d'une essence toute particulière, *ma-lai*, ne mange ses excréments ; il s'en suivrait, forcément, une terrible maladie qui coucherait, en peu de temps, son enfant dans la tombe. » (L. Jammes.)

Comme on le voit, les Annamites, eux aussi, à l'instar de bien d'autres peuples, croient aux Esprits. Mais nous aurons occasion de revenir sur cette question qui nous paraît assez intéressante.

Cai-thia. Sur la rive gauche du rạch Cái-còi, affluent du Fleuve Antérieur, et à 1 heure environ de Cái-bè, le marché de Cái-thia, qui compte plus de 400 habitants, est un de ceux qui peuvent, à juste titre, passer pour le plus important de l'arrondissement de Mỹ-tho.

Situé à l'embouchure du rạch Cái-còi, ce centre, comme celui de Cái-bè, est très renommé au point de vue de son commerce. C'est là, généralement, que les grandes

jonques chinoises viennent mouiller en se rendant dans l'Ouest, et c'est là, aussi, qu'elles se rendent pour chercher le paddy récolté dans la région. Cái-thia est compris dans le canton de Phong-hoà.

[33] Le marché, en lui-même, n'offre rien de particulier, mais, en revanche, la maison commune qui lui fait suite est magnifique.

Cái-thia possède deux grandes pagodes annamites qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'architecture *indigène*.

Une distillerie d'alcool de riz, succursale de celle de Cái-bè, a été mise sous la surveillance d'un Chinois, près du marché.

Au vàm du rạch Mỹ-đức-tây, on remarque une église desservie par un Père annamite. La chrétienté est assez importante et les catholiques indigènes y sont assez nombreux.

Le centre de Cái-thia, en dehors des rues qui sont parallèles au marché et à la maison commune, en possède encore deux autres, celle qui borde le rạch Cái-còi et celle qui longe le rạch Mỹ-đức-tây. Toutes les deux sont fort bien entretenues et les nombreux magasins chinois qu'on remarque ne font qu'augmenter la beauté du paysage, car de magnifiques tamariniers et quelques flamboyants étalent un dôme de verdure tout le long du rạch.

C'est entre les deux centres de Cái-bè et de Cái-thia que se trouve le rạch Trà-lọt, qui conduit directement au marché de Cái-núa, dans le même canton.

Le rạch Trà-lọt, dans son parcours, ne traverse qu'un seul village : Hòa-khánh. Il a deux petits affluents : rạch Chứa, à gauche, et rạch Thông-lựu, à droite.

Le marché de Cái-thia est relié à Cái-núa par une route peu carrossable, du reste, et d'une longueur de 10 kilomètres. Elle dessert les villages de Mỹ-đức-đông et de Hòa-khánh. C'est la même route qui se continue sur Mỹ-tho par Cái-bè.

An-huu. — À l'extrême limite de l'arrondissement de Mỹ-tho et sur la frontière de l'arrondissement de Vĩnh-long, le marché d'An-huu, dont la population peut être évaluée à 600 habitants, est très fréquenté par les indigènes. Le grand commerce de paddy qui se fait dans ce centre lui a valu sa renommée qui sera bien plus grande encore quand le canal du Tòng-độc Lộc aura asséché la partie de la Plaine des Joncs qui sépare An-huu des cantons de Phong-phú et de Phong-hòa.

Les villages de Mỹ-lợi et de Mỹ-đức-tây, dont la population ne tardera pas à doubler, auront des débouchés faciles qui leur permettront, à n'en pas douter, d'écouler les nombreux piculs de paddy qui se récolteront dans ces immenses terrains, restés incultes jusqu'à ce jour.

C'est par le rạch Cái-còi, qui a son embouchure près du Fleuve Antérieur, à Cái-thia, qu'on se rend, en moins de 2 heures, en chaloupe, au marché d'An-huu, marché situé sur la rive gauche du rạch Cái-còi. Deux grands villages se trouvent sur le parcours : An-tày-đông, à droite, et Mỹ-lương, à gauche.

Le rạch Cái-còi offre un aspect charmant, tant au point de vue de ses coudes nombreux, que par ses rives verdoyantes, où abondent manguiers, aréquiers, cocotiers, bananiers, etc. Toutes les cases annamites qu'on remarque sur chacune de ses rives, avec leur petit appontement primitif, lui donnent encore un plus bel aspect. Un artiste peintre trouverait certainement dans ce seul coin de la Cochinchine de quoi utiliser ses couleurs.

Ce même rạch Cái-còi a, comme principaux affluents, depuis Cái-thia, les petits rachs Miều, Cái-sơn, Chanh, sur la rive gauche, et rachs Ông-mé, Mưu, Giao-miêng et Ba-thư, sur la rive droite.

La route de Phong-phú à Ba-dừa traverse le marché d'An-hùu et bifurque entre les rạch Bà-tư et Chanh.

C'est par An-hùu que doit passer, plus tard, la ligne du chemin de fer Mỹ-tho–Vĩnh-long, ligne qui n'est encore qu'en projet.

Cái-bè. — À 5 heures environ du chef-lieu, en chaloupe, par le sông Mỹ-tho et le Fleuve Antérieur, Cái-bè, par sa situation géographique, ses relations commerciales, ses nombreux débouchés, est le centre le plus important de l'arrondissement de Mỹ-tho.

Du vàm de Ba-rài jusqu'à l'embouchure du rạch Cái-bè, il ne faut que 40 minutes pour effectuer le trajet, et 10 minutes depuis ce dernier endroit jusqu'au marché.

Le vàm de Cái-bè est assez large et, sur les deux rives du rạch qui conduit directement au marché, de nombreuses habitations en paillotes et en briques donnent à l'entrée de Cái-bè un aspect vraiment beau.

À hauteur de la maison commune, le rạch Cái-bè se divise en deux branches, l'une qui va jusqu'à An-hiệp et l'autre, jusqu'au village de Bình-phú, dans le canton de Lợi-thuận. C'est sur la rive gauche de ce rạch que sont situés la maison commune et le marché, en face desquels viennent mouiller, généralement, les cha- [35] loupes à vapeur et même les canonnières, car, à cet endroit, le rạch Cái-bè est assez large et assez profond pour permettre à ces dernières de remonter jusque là.

Cái-bè possède un entrepôt d'opium, une école cantonale, une distillerie d'alcool de riz sous la surveillance d'un préposé européen de la régie, un bureau des postes et télégraphes, une église desservie par le R. P. Laurent, missionnaire apostolique, plusieurs appontements pour les chaloupes à vapeur et les grosses jonques de commerce, une grande scierie qui débite les bois venant du Cambodge.

Cái-bè est la résidence et le pays d'origine de M. le Tông-độc Lộc ¹¹ (gouverneur annamite) qui a toujours donné les preuves de son attachement à la France et de son dévouement à notre cause, en Cochinchine.

¹¹ Trán-bá-Lộc.



M. le Tông-độc-Lộc (gouverneur annamite).
(CAI-BÈ)

M. le Tông-độc Lộc est un homme d'un certain âge aujourd'hui ; ses états de services sont brillants. Il est, du reste, commandeur de la Légion d'honneur, seul Annamite, en Cochinchine, avec le Phù de Chợ-lớn, à qui le Gouvernement a cru devoir accorder cette grande distinction honorifique.

De haute stature, élancé, les traits du visage fins, mais un peu durs, ne portant pas de barbe, les lèvres minces, chauve, le front large, le nez très peu annamite, le cou assez long, l'œil scrutateur et méfiant, toujours irréprochable dans ses diverses tenues, la démarche majestueuse, M. le Tông-độc Lộc inspire le respect à tous les Européens qui l'approchent, respect qui se traduit par un sentiment de crainte, de terreur, pourrions-nous dire, chez les indigènes.

L'observateur, tant soit peu physionomiste, après un instant de conversation avec M. le Tông-độc Lộc, ne tarde pas à s'apercevoir que, sous sa froideur glaciale, le personnage dont nous parlons cache non seulement de grandes qualités, mais encore une très grande intelligence ; sa connaissance approfondie de bien des choses : guerre, administration, commerce, industrie, agriculture, etc., etc., ne tarde pas à se révéler.

C'est un profond érudit, auquel il est bien regrettable de voir la langue française si peu familière.

[36] Si M. le Tông-độc Lộc ne s'exprime que médiocrement en français, il faut reconnaître qu'il comprend fort bien notre langue. Il fait comme tous les Annamites ayant conscience de leur dignité ; il préfère répondre dans la langue de son pays, dont il connaît toutes les nuances, plutôt que de se voir exposé au ridicule que susciterait, de sa part, l'emploi d'expressions françaises mal choisies.

Il serait trop long de citer, dans cet ouvrage, tout ce qu'il y aurait à dire sur M. le Tông-độc Lộc ; nous nous résumerons en ne signalant que les faits principaux qui sont à l'actif de ce grand personnage annamite et ne peuvent que lui faire honneur.

Le connaissant particulièrement et n'ayant eu qu'à nous louer toujours de sa courtoisie respectueuse à notre égard, nous n'aurons rendu qu'un faible hommage à un homme que nous estimons et apprécions comme il le mérite, chose que nous n'avons encore constaté dans aucun des nombreux ouvrages écrits sur la Cochinchine et que nous possédons pour la plupart.

M. le Tông-độc Lộc est, cependant, bien connu dans toute la colonie ; aucun Annamite n'ignore que Cái-bè est le lieu de sa résidence et son pays d'origine. Les écrits qu'il a fournis à l'Administration, comme celui que nous trouvons imprimé, en 1880, dans les « Excursions et reconnaissances » et qui a pour titre : *Les prix de culture et le produit des terres en Cochinchine* (traduction de M. Potteaux), alors que M. Trần-bá-Lộc n'était que đòc-phù-sứ (préfet), démontrent bien que ce haut fonctionnaire existait.

La guerre du Phú-yên, en 1886, nous prouve bien son dévouement à la cause française.

Ayant appris que, depuis plus de deux mois, nos soldats, se trouvant engagés dans les forêts de cette province, luttaient sans résultats notables et que la fin de cette guerre aux pirates ne pouvait être prévue, M. Trần-bá-Lộc se présenta au Gouvernement à Saïgon. M. Filippini était, à cette époque, chef de la colonie.

Étant donné ce qui se passe au Phú-yên, dit M. Trần-bá-Lộc au Gouverneur, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous proposer de me laisser lever, en Cochinchine, un certain nombre de volontaires annamites et de m'autoriser, ensuite, étant à leur tête, à me diriger vers les régions où se fait la guerre. Je m'engage, au [37] bout de quelques jours, à vous rapporter la soumission de tous vos ennemis du Phú-yên.

Ayant entendu déjà parler de la valeur guerrière du grand Annamite qui lui tenait un tel langage, M. le Gouverneur n'hésita pas à lui accorder ce qu'il demandait. Trois semaines plus tard, à la tête de deux mille vagabonds recrutés dans tous les villages de Cochinchine, villages qui étaient très contents de se débarrasser de cette vermine, M. Trần-bá-Lộc, après avoir fait donner quelques leçons (maniement des armes) à ses nouvelles recrues, se rendit à Saïgon.

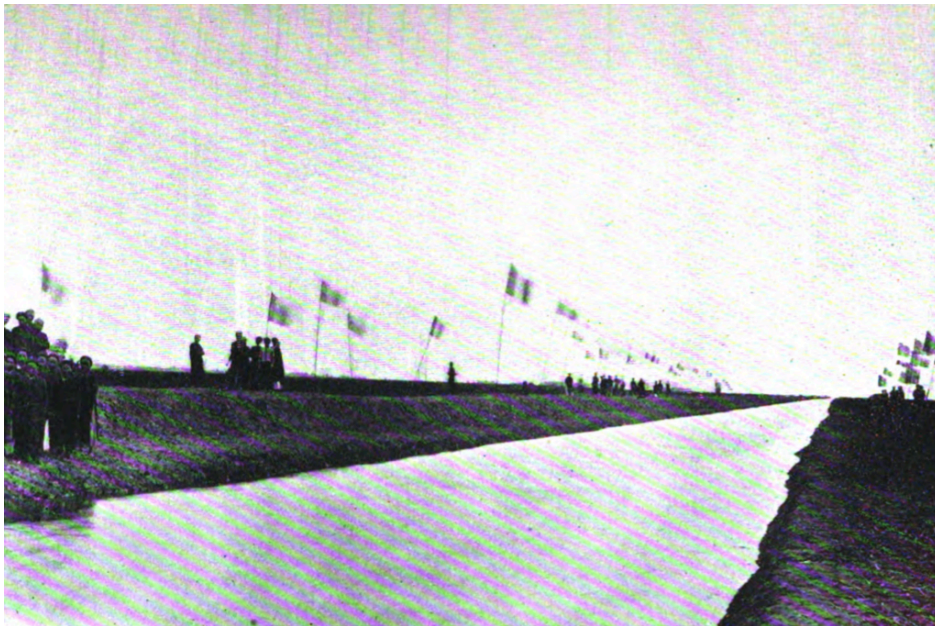
M. le Gouverneur fit mettre à la disposition de M. Trần-bá-Lộc un bateau à vapeur pour transporter, jusqu'à la frontière, les nouveaux engagés volontaires, et ce régiment improvisé se rendit au Phú-yên.

Nous ignorons comment opéra M. Trần-bá Lộc, la façon dont il conduisit sa troupe, les incidents qui purent se produire ; toujours est-il que, peu de jours après, le Phú-yên était conquis. M. Trần-bá-Lộc s'en était rendu maître et revenait victorieux à Saïgon annoncer l'heureuse nouvelle à M. le Gouverneur qui, pour le récompenser, le fit nommer commandeur de la Légion d'honneur.

Les troupes françaises furent rappelées et, depuis cette époque, toute cette immense région est calme.

Qu'avait fait M. le Tông-độc Lộc pour arriver à ses fins dans un laps de temps aussi court ? Nous laissons à ses détracteurs, s'il en a, le soin de le dire.

Quant à nous, s'il nous était permis d'émettre un avis, nous dirions que nous eussions agi comme M. Filippini l'a fait.



Canal Tông-độc Lộc (plaine des Joncs)

M. le Tông-độc Lộc vient de nous donner encore une nouvelle preuve de son attachement en faisant creuser, dans la Plaine des Joncs, un canal qui mesure 46 kilomètres 500, ayant 10 mètres de largeur sur 3 mètres de profondeur, de façon à permettre aux jonques les plus grosses de passer librement.

C'est un travail gigantesque.

Nous avons eu la bonne fortune, le 27 juin 1897, d'assister à l'inauguration de ce canal, en compagnie de M. Bocquillon, administrateur de l'arrondissement, et d'un certain nombre d'autres personnes.

Nous avons pu nous rendre compte, *de visu*, des difficultés que [38] ce travail avait du susciter, mais aussi de son importance future au point de vue commercial.

M. le Tông-độc Lộc a fait œuvre vraiment utile, et cela, en ne dépensant rien à la colonie, puisque les différents villages de la contrée avaient fourni les bras nécessaires sans aucune rétribution.

Dans quelques années, la Plaine des Joncs, cet immense désert, va être mise en culture sur une grande étendue ; une population nombreuse ne tardera pas à venir s'installer dans ce pays, autrefois impénétrable ; le commerce sera d'autant plus florissant que le terrain sera lui-même très propice aux rizières.

Les générations futures de ces contrées ne devront pas oublier que c'est à M. le Tông-độc Lộc qu'elles devront ce qu'elles sont, comme l'a si bien dit M. Bocquillon, dans une magnifique allocution et en présence de plus d'un millier d'Annamites à l'inauguration du canal de l'homme à qui revient tout l'honneur de l'avoir fait creuser ¹².

¹² Le canal du Tông-độc Lộc fait suite au rạch Ba-bèo et vient aboutir, en passant par Mỹ-dire-lậy, près du marché d'An-hứu, dans le canton de Phong-phú.



Habitation de M. le tòng-độc Lộc à Cai-bé.

Le *Mékong*, journal de Saïgon, et dont M. U. Leriche est le directeur, nous fournit l'occasion de reproduire ici quelques vers dus à la plume de M. Tudero et qui dépeignent fort bien M. le Tòng-độc Lộc :

« Ce vieillard à l'aspect sévère,
« Au visage impassible et froid,
« De nos ennemis fut l'effroi ;
« Par crainte, encore, on le révère :
« Il est l'égal d'un vice-roi.

« Cependant, largement affable,
« Chez lui, c'est toujours en amis
« Que tous les Français sont admis.
« À son hospitalière table
« Pour eux, riche couvert est mis.
« Pionnier de notre conquête,
« Toujours fidèle à nos drapeaux,
« Terrible en ses rudes travaux,
« Maintes fois, il trancha la tête
« Aux révoltés de nos rivaux.

[39]

« Aux escarmouches de la guerre,
« Grand, impassible comme un bloc,
« Il opposait un cœur de roc.
« La paix suivait son âme altière :

« Cet homme-là, c'est le Tồng-độc ! ! !

« Maintenant, vieillard pacifique,
« Sous les lauriers qu'il a conquis,
« Dans la brousse ou dans le maquis,
« Il goûte un repos géorgique
« Par son passé si bien acquis.

« Et notre Indo-Chine naissante
« Honorant cet homme de cœur,
« De la Légion de l'honneur
« À son cou mit, reconnaissante,
« La cravate de commandeur. »

Giao-hoa. — An-hoa. — Les deux centres de Giao-hòa et de An-hòa ne sont pas éloignés du chef-lieu ; on peut se rendre facilement au premier, à Giao-hòa, en une heure, par le Grand-Fleuve.

Giao-hòa se trouve à l'entrée du canal qui porte le même nom et qui fait communiquer le sông Mỹ-tho, ou Cambodge, avec le Ba-lai.

Après avoir doublé l'île Ròng et passé à hauteur de cù-lao Phù-thạnh et de cù-lao Đèo, on va directement à Giao-hòa, qui est sur la rive gauche du sông Mỹ-tho.

Ce centre est assez important, mais ne possède pas de marché ; les maisons annamites, sur une assez grande longueur, bordent les deux rives du canal, canal qui, vu son peu de profondeur, n'est pas toujours praticable. Il faut souvent attendre le flot à l'entrée de ce canal, si l'on veut éviter un échouage certain.

La population de Giao-hòa est évaluée à 150 habitants environ. La traversée du canal, à marée haute, ne demande à peine qu'une demi-heure, An-hòa étant très rapproché. La distance, entre ces deux centres, n'est que de 2 ou 3 kilomètres.

An-hòa est situé à l'autre extrémité du canal, près du Ba-lai. Un peu plus grand que Giao-hòa, ce centre ne compte pas une population bien plus élevée. Il faut dire, cependant, qu'il possède, chose à considérer, un bureau des postes et télégraphes, dirigé par un Annamite. Étant donné le va-et-vient continu des jonques, barques et sampans dans le canal et surtout la surveillance qu'exi- [40] gent ses deux entrées, Mỹ-tho est vite prévenu en cas d'incident grave.

Tho-phu. — Thọ-phú, sur la rive droite du Ba-lai, dans le canton de Hòa-thỉnh, à l'extrême limite de l'arrondissement, est situé près de la mer de Chine. On se rend à ce centre, de An-hòa, par le fleuve Ba-lai ; il faut environ 4 heures, en chaloupe, pour effectuer le trajet, à condition, toutefois, que le fleuve soit assez calme. Il arrive souvent des accidents dans ces parages, car le Ba-lai est assez dangereux à certaines époques de l'année.

Thọ-phú est un des centres les plus éloignés de l'arrondissement. Pour s'y rendre, de An-hòa, on passe à hauteur de nombreux villages : Tàn-hưng, Châu-hưng, Thới-lai, Phú-long, Tân-lộc et Phước-thuận. Une seule île, qu'on laisse à droite, se trouve sur le trajet : c'est cù-lao Là.

Le vâm de Thọ-phú n'est pas des plus sûrs ; des bancs de sable, qui se déplacent souvent, peuvent en obstruer l'entrée.

Ce centre, qui possède une population très dense, est un vrai village de pêcheurs. Autrefois, c'était la résidence du chef de canton.

À quelques kilomètres de Thọ-phú, sur les dunes, l'Administration avait fait construire, donnant sur la mer de Chine, une immense case, en paillotes, où les Européens de Mỹ-tho pouvaient venir se reposer.

Les environs de Thọ-phú sont très giboyeux : le sanglier, le cerf (con-huu et con-nai), voire même le tigre, n'y sont pas rares. On peut y faire de fort belles chasses.

Instruments de musique chez les Annamites.

Dans le chapitre III, 1^{er} volume de « La Cochinchine et ses Habitants », nous avons, à propos du théâtre annamite, dit quelques mots de la musique qui accompagne toujours les représentations théâtrales ; nous croyons devoir revenir sur cette question et décrire d'une façon plus complète les divers instruments de musique des indigènes de Cochinchine.

Parmi les instruments à vent, on remarque :

1° Une flûte en bambou d'une circonférence de 0 m 06 à peu près égale sur toute la longueur, qui est de 0 m 52. Sur une des [41] faces et sur la même ligne se trouvent 9 trous ronds dont 1 un peu plus grand que les autres, celui sur lequel doivent s'appliquer les lèvres du musicien et qui reçoit le soufflé nécessaire pour la production du son. Ce trou est placé à gauche, l'instrument se tenant de la même façon par les Annamites que par nos flûtistes français. La distance qui le sépare du premier des autres trous et de l'extrémité de l'instrument, est de 0 m 11. Il est à 0 m 02 1/2 du premier nœud du bambou qui intercepte complètement l'air pouvant venir par le creux du bambou qui existe avant le premier trou. Celui-ci est un peu de forme ovale, long de 0 m 01 sur 0 m 008 de largeur.

Généralement, la grandeur des trous est proportionnée à la grosseur de la flûte.

Les 6 autres trous destinés au doigté, qui font suite au premier, sont un peu moins gros que celui-ci et séparés régulièrement les uns des autres de 0 m 02 ; la longueur totale qu'ils occupent est de 0 m 14. Si le premier est un peu ovale, ceux-là sont ronds.

À 0 m 07 de ces derniers, existent deux autres trous identiques et à une distance de 0 m 02 l'un de l'autre comme les précédents.

Entre la série des 6 premiers trous et les 2 derniers, se trouvent 2 trous transversaux se faisant jour dans le corps du bambou et destinés à laisser passer une petite ficelle ou un cordonnet pour suspendre l'instrument quand le flûtiste ne s'en sert pas.

Contrairement au premier trou qui sert d'embouchure et qui est placé, comme nous l'avons dit, à 0 m 02 1/2 du premier nœud, le bambou se continue creux après le dernier qui est à 0 m 03 1/2 de l'extrémité de la flûte.

2° Une sorte de hautbois, se composant de 4 pièces, s'adaptant les unes aux autres. Le corps de cet instrument est généralement en bois très léger. Le pavillon, ou cornet, a une longueur moyenne de 0 m 17, allant en s'évasant de la base au sommet. Cette première pièce a une circonférence de 0 m 30 à la base, 0 m 15 à la partie médiane et 0 m 09 au sommet.

Un tuyau ou cylindre creux du même bois, percé de 7 trous ovales de 0 m 008 de long et à 0 m 02 environ de distance les uns des autres, s'adapte au pavillon. Ce tuyau a 0 m 22 de long sur 0 m 06 de circonférence à la base, 0 m 05 à sa partie médiane et 0 m 04 au sommet ; généralement, une virole en argent ou en cuivre, qui fait corps avec lui à son extrémité inférieure, lui permet d'être introduit dans la partie supérieure du pavillon qui, elle-même, est, pour ainsi dire, blindée intérieurement d'une mince feuille de cuivre ou d'argent. Le tuyau, une fois adapté au pavillon, ne peut sortir facilement. Il faut dire que son introduction dans le pavillon se fait par en bas.

Les 7 trous percés sur ce tube creux sont tous sur la même ligne, le premier à 0 m 03 du sommet et le dernier à 0 m 04 1/2 de la base.

Entre le premier et le second trou, mais dans le sens diamétralement opposé, est un dernier trou qui est destiné au pouce de la main droite. Les quatre autres doigts de la

même main s'adaptent aux quatre premiers trous du hautbois et les trois trous qui restent sont fermés, suivant les circonstances, par l'index, le médium et l'annulaire de la main gauche, le pouce de cette main étant destiné à soutenir l'instrument, aussi bien que celui de la main droite, et le petit doigt reste libre.

Un second tube, en argent ou en cuivre, long de 0 m 08, s'adapte par en haut au tuyau en bois que nous venons de décrire ; une rondelle en métal, qui est soudée à 0 m 01 de sa base, l'empêche de glisser dans l'intérieur de l'instrument. Du reste, un morceau de papier de soie ou un morceau d'étoffe fine, entourant ce tube, suffit pour éviter l'inconvénient que nous signalons.

Ce dernier petit tube est destiné à supporter la languette mobile et vibrante qu'introduit dans sa bouche le musicien. Cette languette, longue de 0 m 02 ou 0 m 03, n'a pas plus de 0 m 003 de circonférence à sa base qui, elle-même, est de la même grandeur que l'extrémité du tube. C'est un mince roseau qui sert à la fabrication de cette languette.

La longueur totale d'un hautbois ordinaire est de 0 m 48.

« Les instruments à corde, dit M. J. Silvestre, sont les seuls instruments nobles dont les Annamites se servent pour accompagner le débit de leurs morceaux poétiques. Ils ont le *thập-lực-uyên*, ou instrument à seize cordes, en métal, sur des chevalets en bois sonore, en ivoire ou en corne. Ces chevalets se disposent sur un tronc creux, long de quatre pieds et large de sept à huit pouces, à l'une de ses extrémités, à la longueur des cordes et suivant les airs que l'on veut jouer. Ces cordes se touchent au moyen d'un ongle en fer adapté à l'index ou au pouce. Le son de cet instrument est des plus agréables et ressemble au son argentin du clavecin ; il se prête admirablement à la déclamation des morceaux de poésie dans ces langues monosyllabiques et chantées.

« Après lui vient le *nhị-uyên*, ou violon à deux cordes, ayant un long manche monté sur un morceau creux de corne ou de bambou, en forme de pavillon, et garni, du côté où s'appliquent les deux cordes, d'une peau de serpent.

« On joue avec l'archet entre les cordes, qui sont de soie. Les sons, moins forts peut-être que ceux du violon d'Europe, sont cependant agréables et pénétrants.

« Ensuite, on voit le *tam-uyên* à trois cordes, monté aussi sur peau de serpent, et qu'on pince comme la guitare pour marquer la mesure ; le son est très fort et très raide. Puis la guitare grande et petite, qui est à peu près comme la nôtre.

« Enfin, le monocorde, ou *đàn-bau*, fait d'un grand bambou coupé par la moitié et à l'un des bouts duquel passe un manche, tandis qu'à l'autre est une corde d'acier qui va se nouer jusqu'à l'extrémité de ce manche, devenu là très flexible, et qu'on agite légèrement au moyen de l'ouverture calculée des doigts pendant qu'on touche la corde avec une cheville en bois. Le son de cet instrument est très touchant et très délicat : il se prête parfaitement à l'imitation des vagissements d'un enfant ou des soupirs d'une mère attristée, et la nuit, en voyageant, on aime à entendre le lettré ou le laboureur qui veille dans l'obscurité de sa demeure et qui en joue pour se distraire un peu. »

Comme complément de l'orchestre, il y a des tambours, des tambourins, une espèce de petit gong en cuivre, les bois sonores, la crécelle, les cymbales et les vergettes à sapèques.

Il y a trois espèces de tambours. Les plus sonores et ceux qui produisent le plus d'effet sont montés sur 3 pieds. Leur forme n'est pas disgracieuse. Ils se composent d'une peau de buffle tendue et repliée sur une espèce de petit tonneau, dont le bois est très recherché. Généralement, l'extérieur du tambour est peint en rouge et vernissé. La grosseur de l'instrument n'est pas énorme ; chaque tambour, et un orchestre complet en possède toujours 4 ou 6, peut avoir 0 m 90 de circonférence. Il est soutenu à plat par les trois pieds que nous avons signalés, lesquels ont une hauteur moyenne de 1 m 10. L'instrumentiste se tient debout et frappe sur le tambour avec 2 baguettes qui, longues de 0 m 32, sont en bois noir. L'extrémité de ces baguettes est très mince et la

partie que tiennent les mains, la paume, de ces dernières en dehors, a 0 m 07 de circonférence. L'épaisseur de ces tambours est de 0m30 à 0m35. On ne s'en sert que dans les grandes cérémonies.

Le *trông-com* est une espèce de tambour long de 0 m 60 et d'une circonférence de 0 m 18. La peau qui le recouvre est tendue sur un cylindre de bambou par des lanières de cuir qui rappellent un peu les cordes de nos tambours, en France. À une de ces lanières est adaptée, par ses deux extrémités, une sorte de bandoulière qui permet de porter le tambour attaché autour du cou et assez longue pour permettre de toucher facilement avec les mains chaque côté de la peau, car ce tambour se touche avec les mains.

Une espèce de tambourin ayant la forme d'un plat, fait de bois très dur et recouvert d'une peau très épaisse. Sa circonférence est de 0 m 74, son épaisseur de 0 m 08.

Un petit gong en cuivre, de la même forme que le tambourin ci-dessus indiqué, vient s'ajouter à la série de ces divers instruments. Il a 0 m 11 de diamètre et une épaisseur de 0 m 02 1/2.

Percé de 2 petits trous sur le côté, afin de laisser passer un mince cordon, on le tient avec la main gauche et, avec la main droite, on frappe sur un de ses angles avec une baguette en bois. Les sons que rend cet instrument sont quelquefois très purs.

Les bois sonores consistent en deux morceaux de bambou d'une épaisseur de 0 m 02 sur 0 m 14 de longueur ; leur largeur est de 0 m 05. Ils sont percés chacun de 2 trous dans lesquels on introduit une petite corde qui les relie entre eux par leur face externe, un peu dans le genre des castagnettes.

Un fragment de corne de buffle, long de 0 m 11, mais très sonore, rappelle la crécelle ; les cymbales, qui sont d'une dimension bien inférieure à celles que nous voyons en France, et, enfin, les vergettes à sapèques ou triangle.

Telle est la composition de l'orchestre annamite.

Tous ces instruments réunis et entre les mains d'individus qui n'ont pas le moindre sentiment musical, produisent les sons les plus discordants ; c'est une véritable cacophonie qui, cependant, passionne les Annamites.

[45]
CHAPITRE II
ARRONDISSEMENT DE GO-CÔNG



Inspection de Gò-công

Superficie. — Bornes. — Nature du sol. — Routes. — Ponts. Fleuves. — Affluents. — Râchs principaux. — Canaux. — Île de Lợi-quan. — Superficie. — Phare de Cù-a-tiêu. Tumeur du crâne. — Volume et poids de cette tumeur. — Historique de Gò-công. — Quàn Định. — Marche sur Gò-công. — Repaire de Quàn Định. — Ses lettres et ordres verbaux. — L'ennemi de Quàn Định. — Le dơi Thàn. — Nouvelle retraite de Quàn Định. Mort de Quàn Định. — Exposition en public du corps de Quàn Định. — Manifeste de Quàn Định. — Distribution de bàng-cáp en 1867. — Affaire de 1885. Nouvelle distribution de bàng-cáp en 1894. — Agriculture. — Rizières de Gò-công. — Fruits, légumes. — Commerce. Industrie. — Population. — Cantons. — Villages. Chrétientés. Pagodes. — Écoles. — Marchés. — Vaccine.

Gò-công (ville). — Situation. — Canal Salicetti. — Canal Escamier. — Messageries fluviales. — Chaloupes chinoises. — Étendue de Gò-công. — Rues principales. — Marché. — Maison commune. — Hôpital indigène. — Eau potable. — Insalubrité du poste ; causes. — Tombeaux des rois. — Administrateurs de Gò-công. — Lại-cái (*hermaphrodites*).

Tàn-niên-lây. — Distance de Gò-công. — Marché. — Commerce.

Bình-ân. — Marché. — Population.

Tàn-lúc. — Canal Salicetti. — Marché de Tàn-hòa. — Population. — Voiture publique.

Bình-xuân. — Distance de Gò-công. — Population. — Marché.

Chợ-dịnh. — Sông Tra. — Rạch Lá. — Situation de Chợ-dịnh. — Marché. — Maison commune. — Route stratégique de Gò-công à Tàn-an.

Vĩnh-loi. — Marché. — Maison commune. — Pagode. — Population.

Arrondissement de Gò-công. — L'arrondissement de Gò-công, qui est formé de l'ancien huyện de Tàn-hòa, et dont la superficie totale est de 62.698 hectares, est

borné : au nord, par l'arrondissement de Chợ-lớn ; au sud et à l'ouest, par l'arrondissement de Mỹ-tho ; à l'est, par la mer de Chine.

La superficie cultivée est évaluée à 38.993 hectares, et la superficie non cultivée à environ 23.704 hectares.

C'est un des plus riches arrondissements de la Basse-Cochinchine. Le sol est plat et marécageux, mais très propice à la culture du riz, qui est très développée ; aussi, toutes les rizières de Gò-công sont-elles classées dans la première catégorie. Les principales espèces de riz qu'on exporte sont :

Lúa-móng-chim, dont le grain est long, a beaucoup d'arôme et met six mois à mûrir ;

Lúa-móng-tay, dont le grain est long, a beaucoup d'arôme et ne met que trois mois seulement à mûrir ;

Lúa-cà-dung, dont le grain est rond, sans arôme ;

Lúa-đoc et Lúa-voi, dont les grains sont gros et ronds et assez glutineux.

L'arrondissement de Gò-công est très favorisé sous le rapport des routes ; elles y sont nombreuses et fort bien entretenues pour la plupart. Nous ne citerons que les principales : route de Gò-công à Thành-nhựt (19 kilomètres) ; de Gò-công à Chợ-đinh (18 kilomètres) ; de Gò-công à Vinh-lợi (11 kilomètres) ; de Gò-công à Bình-luông-đông (11 kilomètres) ; de Gò-công à Tàn-cương (3 kilomètres) ; de Gò-công à Bền-chùa (12 kilomètres) ; de Gò-công à Tàn-niên-tay (6 kilomètres) ; de Gò-công à Mỹ-lợi (18 kilomètres).

Les différents centres et marchés que ces routes desservent sont : Vinh-lợi, Tàn-hòa, Đông-sơn, Tàn-niên-tây, Bình-an, Hòa-nghi et Long-thạnh.

Un certain nombre de ponts en fer et de passerelles (système Eiffel) ont été construits par les ordres des administrateurs qui se sont succédé à Gò-công. Les principaux ponts sont ceux des rạch Đào, Kiềm, Vọp, Hựu, Là et Ông-kinh. Comme passerelles, on peut citer celles des rạch Bà-hựu, Dương-trần, Ông-lành, Bậtieu, Quán-hạt et Bình-lại.

Les ponts sur pieux à vis sont également assez nombreux. Un seul grand fleuve arrose l'arrondissement de Gò-công, c'est le Cửa-tiêu, qui se jette dans la mer de Chine, près du village de Tàn-thạnh, canton de Hòa-lac-hạ.

Le Cửa-tiêu a comme affluents, sur la rive droite : les rạch Ôngquần, Bà-thâm, Thi cơ, Vọp, Ông-vách, Lọ-ô, Lại-quan, Nhiêm. Tàn-giù, Ngheo, Thi-tây, The-đông, Goi-tre, Ông-riêu, Nô, Rao, Cồn, Đôn, Khém ; sur la rive gauche : rạch Giồng, Ông-mèn, Sáo-thoan, Giá, Cửa, Khâu, Cái-vân, Gòc, Ông, Nam-hồ.

Il faut dire, cependant, que deux autres grands fleuves déversent un peu leurs eaux sur Gò-công ; ce sont : le Soài-rap et le Văico. Le premier limite l'arrondissement au nord et le deuxième au nord-Est.

Les rạch principaux sont : le rạch Lá, qui se jette dans le Sông-tra, et le rạch Gò-công. Ce dernier, qui est un affluent du Sông-tra, est navigable pour les chaloupes jusqu'au chef-lieu et, pour les canonnières, jusqu'à une très faible distance de Gò-công.

Une assez grande quantité de petits rạch, navigables seulement pour les petites embarcations, se trouvent dans l'intérieur de l'ar- [47] rondissement ; ce sont : les rạch Sơn-qui, Gò-giữa, Cái-nhoi, Bàng, Cau-khàn, Ông-rạng, Hựu, Vọp, Kiềm, Chà-là.

Trois canaux ont été creusés par les ordres des administrateurs dont ils portent le nom : canal de Champeaux, canal Salicetti et canal Escamier.

Le canal de Champeaux relie le Cửa-tiêu au village de Tàn-thạnh, après avoir traversé d'immenses rizières ; il coupe les routes de Tàn-hòa à la mer et de Gò-công à Tàn-hòa.

Le canal Salicetti relie le chef-lieu à Tàn-hòa et dessert les villages de Hòa-nghị et de Tàn-duân-Trung.

Enfin, le canal Escamier, qui porte aussi le nom de canal de Vinh-lợi, relie Gò-công à Vinh-lợi et va rejoindre le rạch Gióng qui se jette dans le Cù-tiêu, près du village de Vinh-hựu, dans le canton de Hòa-đồng-hạ.

Île de Loi-quan. — L'arrondissement de Gò-công possède une île immense, au sud, c'est cù-lao Lợi quán, dont la superficie, se composant de rizières et de jardins, est de 1.946 hectares environ, et la superficie non cultivée de 9.243 hectares.

La plus grande largeur de cette île, dont la pointe ouest touche à l'arrondissement de Mỹ-tho, est de 5 kilomètres. Sa longueur totale peut être évaluée à 34 kilomètres environ, entre le Cù-tiêu et le Cù-a-đại.

Deux seuls villages composent cù-lao Lợi-quán : Tàn-thời et Phú-thạnh-đông. Le premier, dont la population est de 900 habitants, comprend 315 inscrits ; le deuxième compte 700 habitants, dont 291 inscrits.

Les rizières de Lợi-quán sont inférieures à celles du reste de l'arrondissement de Gò-công et les jardins ne sont plantés que d'orangers, bananiers, aréquiers.

Les palmiers d'eau poussent en abondance le long des nombreux rạchs ou arroyos qui se jettent dans le Grand-Fleuve. Aucun de ces rạchs n'est accessible aux chaloupes, même d'un très faible tonnage ; les sampans seuls et les pirogues peuvent y naviguer.

Un phare immense éclaire de ses feux, la nuit, l'entrée du Cù-tiêu. Il est situé non loin du poste de Bèn-chùa.



Tumeur du crâne chez un Annamite

C'est dans l'intérieur de l'île de Lôi-quán que, le 28 mars 1890, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer un cas d'affection chi- [48] rurgicale des plus intéressants, tant à cause de sa rareté que par la gravité toute exceptionnelle qu'il présentait.

Un Annamite, le nommé Nguyễn-văn-Long, nous pria de voir son fils atteint d'une maladie dont « aucun cérat annamite », disait-il, n'avait pu enrayer la marche.

Dans cette île de Cù-tiêu, que ne visitent que rarement les Européens, il est probable que l'Annamite en question n'avait jamais vu de médecin français dans son village perdu et, par suite, n'avait jamais songé à s'adresser à l'un d'eux.

Inquiet de la situation de son enfant, il aurait pu cependant se rendre à Mỹ-tho, où existe un hôpital indigène, dans lequel cet enfant aurait été admis et traité par le médecin de l'hôpital militaire.

Il n'y avait pas songé et l'idée lui en fût-elle venue ou lui eût-elle été suggérée par quelqu'un, nous ignorons si le peu de confiance que les Annamites ont dans nos soins ne l'en eût pas détourné. [Ils prétendent que les médicaments français sont bons pour les blancs, mais n'agissent pas sur eux.](#) Ils font cependant quelques exceptions pour certains médicaments, le sulfate de quinine, par exemple.

[L'Annamite, même l'Annamite instruit, ne vient réclamer nos soins que lorsque ses médecins, annamites ou chinois, déclarent qu'ils ne peuvent plus rien pour leur malade.](#)

C'était le cas ici : « Tous les cérats avaient échoué » contre le mal et on s'adressait à nous, qui nous trouvions là par hasard.

En entrant dans la case du nommé Nguyễn-văn-Long, on nous présenta un enfant qu'on nous dit âgé de 17 ans, mais qui, par sa taille et son état général, ne paraissait pas avoir plus d'une douzaine d'années.

Nous fûmes frappé immédiatement par la vue d'une tumeur énorme qu'il portait sur le côté gauche de la tête, tumeur à tel point volumineuse que, vue de derrière, elle offrait l'apparence d'une deuxième tête accolée à celle de l'enfant.

La pesanteur de cette tumeur, en rapport avec son volume, forçait le petit malade à porter fortement sa tête à droite, pour que le centre de gravité de cette dernière, déplacé par le poids de la tumeur, vint passer par l'axe du corps.

La peau en était tendue, rougeâtre ; la surface était sillonnée d'un réseau de veines fortement dilatées.

[49] Nous ne doutâmes pas, à première vue, que nous nous trouvions en face d'une affection grave et, sans pousser plus loin nos investigations, nous proposâmes aux parents de faire admettre leur enfant à l'hôpital indigène de Mỹ-tho, où il serait observé avec soin et traité, si la chose était possible.

Le jeune Annamite entra à l'hôpital le soir même, mais tous les soins furent inutiles ; il n'y avait, comme nous l'avons relaté dans une observation parue dans les *Archives de médecine navale*, rien à tenter en fait d'opération chirurgicale, vu le volume considérable de la tumeur. Elle avait un volume de 3 décimètres cubes et pesait 3 kilos 570 grammes !... ¹³ L'enfant mourut le 4 juin.

Autrefois, Gò-công joua un rôle assez important, à l'époque de la conquête par les Français (1862).

Quần Định, qui était maître alors de cette riche région, semblait peu disposé à se soumettre, malgré l'ordre formel que Phan-tàn-Giàng lui avait envoyé à ce sujet.

« Quần Định se fortifiait à Gò-công, plaçait des batteries sur tous les arroyos qui conduisaient du fleuve à l'intérieur du territoire qu'il occupait et il inquiétait, par des attaques incessantes, les bâtiments français chargés de le surveiller.

¹³ Tumeur du crâne d'origine osseuse et d'apparence anévrysmale (*Archives de médecine navale*, août 1891.)

« M. Guys, lieutenant de vaisseau, capitaine de l'*Alarme*, fut chargé de cette mission difficile. Il connaissait à fond le caractère des Annamites, leurs ruses, leurs défauts et leurs qualités ; il avait pu les étudier pendant le séjour qu'il avait fait à Tâ-y-ninh, comme directeur des affaires indigènes, lorsque l'amiral Charner avait voulu organiser l'administration du pays. Remontant, avec sa canonnière, l'arroyo de Gò-công, aussi haut qu'on le lui avait permis, il tenait l'ennemi serré de près, mais il était mouillé dans un canal étroit, exposé nuit et jour à des volées de mitraille et d'artillerie légère qui lui firent perdre quelques hommes.

« Il passa quelques mois dans cette situation.

« La marche sur Gò-công fut décidée en haut lieu.

« À l'entrée du rạch Lá, dans le grand Vaïco, dit M. Vial, le transport l'*Européen* fut établi en hôpital, centre de ravitaillement et dépôt de charbon. Au près de l'*Alarme*, mouillée dans l'arroyo [50] de Gò-công, fut construite à terre une batterie pour battre le cours du rạch.

« À Đông-sơn, au nord-Ouest de Gò-công, on attaqua vivement de face et à revers les batteries élevées par les insurgés ; une marche rapide, exécutée par le commandant Piétri avec les turcos, décida du succès de ce premier mouvement : à l'est, la corvette espagnole la *Circé* bloquait et devait occuper l'issue du Lang-lơp, dans le Soái-rạp. M. Guys, commandant l'*Alarme*, devait remonter l'arroyo directement et seconder le mouvement principal dirigé par terre par le général Chaumont et le colonel Palanca.

« Des préparatifs considérables avaient été faits pour franchir les marais et les rizières ou pour passer les cours d'eau. Trente bateaux, blindés à l'avant, pouvant supporter chacun six fusiliers ou être transportés à bras par leurs équipages, marchaient avec les colonnes et pouvaient, en quelques minutes, former un pont solide en face de l'ennemi le plus résolu. En arrière des lignes d'attaque, l'avisos le *Forbin* bloquait le Vaïco, à l'entrée du rạch Lá, avec ses embarcations et une lorcha.

« Le 25 février, à huit heures du soir, l'amiral Bonard s'étant assuré que chacun était à son poste, fit donner le signal de commencer l'attaque le lendemain matin. Au jour, chacun se mit en marche. L'ennemi, effrayé, fit quelques décharges d'artillerie et s'enfuit dans toutes les directions, abandonnant ses canons, jetant ses armes et ses uniformes.

« Nous eûmes peu d'hommes tués ou blessés, mais beaucoup de malades à la suite des marches forcées dans les marais, sous un soleil dévorant.

« Le 26 février, au matin, le général Chaumont, à la tête d'une colonne, achevait de traverser l'arrondissement de Tân-hòa (Gò-công) en se dirigeant vers le Sud et prenait possession du dernier retranchement des rebelles à Tráí-cá.

« Ainsi, devant les habiles dispositions de l'amiral Bonard, tous les obstacles accumulés pendant six mois par Quàn Định étaient tombés en une seule journée et les débris des bandes rebelles s'étaient dispersés à travers nos colonnes. »

L'ennemi acharné de la France, que nous venons de nommer, avait pu échapper aux balles de nos vaillants soldats ; mais, la haine dans le cœur et toujours l'idée de vengeance en perspective, [51] Quàn Định ne s'était pas considéré comme vaincu. Il comptait, un jour ou l'autre, atteindre son but.

Quàn Định cherchait à renouveler les manœuvres qui avaient déjà réussi à Gò-công. Il s'était fixé à Lý-nhon, au milieu d'un terrain d'alluvions, couvert d'une épaisse forêt de palétuviers, où une faible partie du sol émergeait à peine au-dessus de la marée haute ; il espérait que nous n'irions l'y chercher qu'après lui avoir laissé le temps de construire des fortifications sérieuses. Une nouvelle expédition, conduite à grands frais d'hommes et d'argent, comme celle de Gò-công, n'était plus nécessaire ; elle aurait singulièrement relevé son importance. Mais il avait été placé sous la surveillance active de quelques officiers résolus, qui ne devaient plus lui laisser un moment de repos. Sa présence fut dénoncée par quelques habitants et, le 25 septembre, MM. Gougéard et Béhic,

lieutenants de vaisseau, commandant les cercles de Gò-công et de Cán-gioc, le faisaient cerner dans son nouveau repaire. C'était un endroit désolé, presque impénétrable, abandonné aux sangliers, aux tigres et aux pirates. Sous les ombrages épais de cette forêt, dont le sol était une vase humide et profonde, les Français et quelques auxiliaires indigènes surprirent le campement annamite, firent quelques prisonniers et saisirent un matériel considérable.

Quàn Định faillit être pris, un mata l'avait saisi par l'épaule, mais il se déroba à son étreinte et le renversa d'un coup de sabre, puis il disparut dans les broussailles. Malgré une poursuite acharnée, il s'échappa, presque seul, dans une mauvaise barque; sa femme fut prise avec quelques-uns de ses compagnons, d'autres moururent de faim dans la solitude où ils erraient sans oser se montrer.

Les papiers de Quàn Định renfermaient beaucoup de renseignements intéressants, les noms de tous ses complices et surtout une correspondance prouvant que ses munitions étaient achetées chez un marchand chinois de Phan-ri, dans la province de Bình-thuận. Rien ne pouvant prouver plus nettement la complicité du gouvernement de Huè, on lui demanda l'extradition de ce Chinois que le gouverneur de la localité prétendait ne pas connaître.

Et M. Vial ajoute : « Quàn Định était l'âme de tous les mouvements ; ses lettres et ses ordres verbaux circulaient de toutes parts, portés de main en main ou transmis de bouche en bouche; tantôt on le croyait à Huè, en mission ; tantôt il s'était laissé voir dans [52] les forêts sur la frontière du Bình-thuận, ou aux environs de Saïgon. C'était une conspiration permanente, savamment ourdie contre notre repos.

« Mais les circonstances avaient déjà bien changé depuis l'année précédente ; pour un grand nombre d'Annamites, nous n'étions plus des oppresseurs et des envahisseurs barbares ; nous avions acquis des partisans dévoués, qui commençaient à croire au succès de notre œuvre, et le célèbre agitateur s'était fait des ennemis personnels par ses actes de violence et de despotisme.

« Son ennemi le plus irréconciliable, qui est aujourd'hui un de nos fonctionnaires indigènes les plus connus et les plus sympathiques, était le Đội Tàn, un de ses meilleurs soldats en 1861. Cet homme pieux, très intelligent, très hardi, d'une bravoure extraordinaire, avait été insulté gravement par Quàn Định. Il vint se mettre à notre service en 1862 et se fit remarquer par son entrain et par son courage sous les ordres de M. Guys, qui commandait l'*Alarme*, lors de la prise de Gò-công. Seul, et armé d'un sabre, Tàn défendit, contre une troupe nombreuse d'insurgés, la tête d'un pont étroit et, après une brillante résistance, fut enlevé par quelques Français au moment où il venait de tomber, le genou fracassé par un boulet de pierrier. Les médecins français voulaient l'amputer pour lui sauver la vie ; il s'y refusa, guérit par un hasard vraiment extraordinaire et reprit avec persévérance son œuvre vengeresse. [Les égards et les bons traitements des Français, qui savent reconnaître l'héroïsme chez les individus des races même les moins favorisées, nous l'avaient attaché par les liens d'une affection profonde.](#) Ses services lui méritèrent la médaille militaire. Il secondait avec ardeur le brave commandant Gougéard, qui traquait avec une activité sans pareille les insurgés des arrondissements de Tàn-an et de Gò-công.

« Tàn pensait que Quàn Định se cachait dans les environs de Gò-công, où sa famille et les parents du roi, nombreux, riches et puissants, devaient lui offrir des asiles sûrs et des auxiliaires dévoués. Une mesure généreuse de l'amiral de La Grandière, conforme aux traditions de l'administration annamite, mais en désaccord avec les règles de notre administration coloniale actuelle, nous procura des auxiliaires inespérés qui nous aidèrent à atteindre Quàn Định. « Une sécheresse très grande avait fait périr les premiers semis [53] dans nos rizières du Sud ; beaucoup de villages, ruinés par l'insurrection, n'avaient pas les moyens de se procurer de nouvelles semences ; l'amiral leur fit avancer les sommes nécessaires pour en acheter, moyennant la promesse de les

rembourser après la récolte. Les mandarins annamites avançaient ordinairement un peu de riz pris dans les magasins de la province, mais ils se montraient plus parcimonieux quand il s'agissait de prêter de l'argent. Les avances faites par le gouvernement de la colonie aux indigènes ont toujours été scrupuleusement restituées après la vente des récoltes par les villages.

« Quelques notables, touchés de voir mettre à leur disposition quelques milliers de francs prêtés sans intérêt, contrariés, d'ailleurs, de la présence et des exactions de Quan Đĩnh, firent savoir à Đội Tàn que son ennemi personnel venait d'arriver à Kièn-phước, petit village situé sur la rive droite du Soài-rạp.

Notre chef de partisans, autorisé à agir avec ses hommes seulement, afin de ne pas éveiller l'attention, cerna, pendant la nuit du 19 au 20 août 1864, la maison où Quan Đĩnh s'était cantonné avec 25 de ses soldats les plus fidèles et resta pendant de longues heures, caché dans les herbes. Il attendit, pour remuer, les premières lueurs de l'aube et se précipita alors à la tête de ses miliciens sur les issues de la maison. Il rencontra une résistance énergique. Quan Đĩnh et ses serviteurs se défendirent comme des héros ; ils se jetèrent en masse vers le dehors pendant que quelques-uns d'entre eux se dévouaient et se faisaient tuer dans la maison. Quan Đĩnh, placé au milieu de ceux qui étaient sortis, fendit d'un coup de sabre le chapeau d'un milicien ; il désarma, d'un contre-coup, un de ses adversaires de son fusil, et il allait atteindre les broussailles sans avoir été touché ; Tàn fit alors feu de son revolver et cria de tirer sur le chef, qu'il aurait préféré prendre vivant. Une balle atteignit le fugitif et lui brisa la colonne vertébrale. Plusieurs prisonniers, cinq cadavres, dont celui de Quan Đĩnh, ses armes et ses papiers restèrent en notre pouvoir.

« Le corps de Quan Đĩnh fut porté à Gò-công et exposé en public, afin que toute la population pût le reconnaître ; il avait une stature élégante, le teint blanc, des traits plus fins et plus délicats que la plupart de ses compatriotes.

« Sa mort produisit une grande impression et consterna les par- [54] tisans de l'ancien gouvernement. À cette occasion, le gouverneur put faire grâce de la vie au đê-độc Huân, celui qui nous avait été livré à Châu-độc et qui nous avait fait des révélations importantes. Les rôles de l'insurrection, trouvés dans les papiers de Quan Đĩnh, portaient les noms de 10.800 enrôlés de gré ou de force sous ses ordres. On put arrêter quelques-uns des plus considérables. On trouva, parmi ses papiers, la proclamation suivante qui fait connaître les aspirations énergiques de cet esprit indomptable et le secret espoir qu'il conservait d'être récompensé un jour par son souverain, dont il a bien soin de ne pas compromettre le nom :

Manifeste de Quan Đĩnh pour la révolte du 8^e mois 1864.

« Nous faisons ce manifeste :

« Depuis que les barbares du large, fiers de la force de leurs navires et de la puissance de leurs canons, sont venus, sans raison, tourmenter nos frontières et répandre partout leur venin, les génies tutélaires et les populations frémissent d'indignation. Plusieurs fois, des ordres suprêmes ont été donnés pour leur opposer des obstacles ; mais résister ou ne pas résister est au cœur de l'homme : on n'a pu tenir contre eux. Serait-il dit, cependant, qu'il n'y a pas à résister ?

Depuis que, par la volonté du peuple, nous avons pris le commandement des trois provinces, nous avons, tout d'abord, à Tàn-hòa, soutenu, par de longs efforts, la guerre contre ces brigands, sans pouvoir compter sur de meilleurs résultats. Il ne nous reste pour confiance que l'affection constante qu'on nous garde et que les immenses bienfaits (nourriciers) de la munificence royale (du « Trào-đĩnh). Oui ! nous prendrons

les roseaux pour étendards ; nous couperons les bambous pour nous faire des armes. Ç'en est fait : jamais de trêve avec les brigands.

Cependant, hélas ! les troupes n'ont rien pour vivre ; ce qu'il en « restait de Tàn-hóa est dispersé et les armes, un instant mises en réserve, n'ayant plus d'hommes qui les gardent, sont enterrées. Il est à craindre que l'affection des populations ne change de direction. En rassemblant le reste des cendres depuis lors, de dix parties, il y en a encore quatre ou cinq ; des achats à peu près suffisants ont été faits et il s'agit maintenant de s'entendre sur les [55] moyens à employer au moment venu de la destruction ; or, pour approfondir tout avec maturité et avec chance de réussite, il faut attendre. Dans un âp de dix maisons, il y a des fidèles (à notre cause) ; comment dit-on qu'il n'y a personne ? Et de tous les hommes qui composaient les corps d'armée, comme tòng-binh et quàn-suôt, qui sont ou de riches propriétaires ou des lettrés occupés à l'élude, il y en a encore un grand nombre qui sont pour nous. Comment se fait-il que, pour arrêter les barbares et pacifier le peuple, personne ne nous conseille et personne ne propose un moyen d'atteindre un si grand résultat, de détruire les brigands et de combler mon espoir ? Comment, de haut en bas, n'est-on occupé que de querelles, de vaines contentions d'ambition et d'intrigues ? Il y aurait des choix d'hommes intelligents et à idées profondes parmi ceux qui se trouvent tout à fait en sous-ordre, qui ne peuvent amener leur entrée au palais du pouvoir et qui restent ainsi tout à fait inutiles.

Pour moi, je ne suis qu'un soldat sans étude et devenu chef par la force des circonstances ; pour combattre, j'ai été complètement livré à ma profonde ignorance, à tel point que je rougis de me trouver au-dessus des trois autres chefs ; à mes côtés, de droite et de gauche, n'ayant personne pour me conseiller, j'ai tout fait avec hésitation et j'ai mendié au vulgaire les bruits répandus qui pouvaient servir à l'utilité générale, les stratagèmes à employer pour détruire les brigands, afin qu'à un signal de tambour, le peuple partout respirât.

Aussi je fais ce manifeste pour prier tous ceux qui appartiennent aux différents corps d'armée, depuis les tòng-binh jusqu'aux quan-suôt, sans distinction de lettrés ou de militaires. S'ils ont pu trouver un moyen de détruire les brigands, soit par eau, soit par terre, soit avec des chars, soit avec des chevaux ou avec des buffles, s'ils ont pensé à prendre un navire ou un fort, s'ils ont trouvé un bon endroit de résistance, un abîme, un précipice pour loger une armée, je les prie tous de me faire part d'un moyen capable d'amener le grand résultat, je les récompenserai en dignités qui ne seront pas petites, en largesses qui ne seront point d'un avaro. Il faut que ceci soit bien connu de tout le monde. Voilà mon manifeste. »

(Traduction faite par le R. P. Legrand de la Liraye,
inspecteur des affaires indigènes, interprète du Gouverneur).

[56] Quàn Đĩnh fut enterré auprès de l'Inspection française, devant un nombreux concours d'indigènes, et on fut obligé de surveiller son tombeau pour prévenir toute tentative d'enlèvement. Quelques-uns de ses partisans les plus fanatiques avaient formé le projet de le faire disparaître et de démentir le bruit de sa mort.

Il y eut encore plusieurs autres révoltes depuis cette époque, mais aucune n'a pu aboutir. En 1867, le tòng-binh Luậ (commandant des troupes) et le quàn Ta furent chargés de distribuer des bàng-cấp dans les villages ; mais ils furent, tous les deux, arrêtés par le Gouvernement français et condamnés à mort.

En l'année Ất-dậu (1885), le nommé Hiên, qui prétendait être gouverneur (nguồn-soái-cháu-thương-biện)(titre insignifiant) se révolta au village de Long-hừu ; un sergent français fut tué dans cette affaire. On arrêta dans divers villages les indigènes qui avaient participé à la distribution des bàng-cấp et ils furent condamnés à mort.

En l'année Giáp-ngũ (1894), l'Annamite Thông-Tiền, du village de Tàn-niêu-đông, distribua également des bàng-cấp dans les villages. L'Administration, ayant été avisée de la chose, fit arrêter Thông-tiền qui fut condamné judiciairement.

Depuis cette époque, toute la région de Gò-công est calme, et il n'a plus été question de rébellions.

Au point de vue de l'agriculture, on peut dire que l'arrondissement de Gò-công est presque exclusivement affecté à la culture du riz ; certaines de ces graines ont un renom très mérité sur les principaux marchés de la Cochinchine, Les rizières sont de trois sortes, suivant qu'elles se trouvent situées sur des terrains élevés, des terrains bas du centre ou des terrains bas bordant la mer et les arroyos.

Les plus belles graines et les récoltes les plus rémunératrices proviennent des rizières cultivées en terrains plats du centre. Ces terrains, bien abrités par des talus, n'ont pas à redouter les inondations d'eau salée et conservent, pendant la saison sèche, un peu d'humidité.

À la saison des pluies, ils retiennent facilement l'eau, et si une sécheresse vient à se produire, ils sont immédiatement mis en communication, par de petits canaux, creusés par les propriétaires, avec les arroyos, dont les eaux sont à peu près douces à ce [57] moment et dans lesquels ils peuvent également écouler, au besoin, leur trop plein d'eau de pluie.

Les terrains bas, situés sur le bord des fleuves, sont moins bons. Les talus ont de la difficulté à résister à la violence des courants et ils sont inondés aux heures de marée. En saison sèche, le sel des eaux saumâtres s'y dépose.

Les terrains élevés sont les moins bons de tous. La terre, desséchée pendant la saison sèche, absorbe, avec avidité, les premières pluies et il est rare d'y voir les eaux atteindre un niveau considérable. La moindre petite sécheresse met toute la future récolte en perdition.

Ce sont les marchés de Saïgon et de Chợ-Lớn qui font la hausse ou la baisse du riz, suivant que les riz sont plus ou moins demandés et que l'exportation sur les pays voisins est plus ou moins considérable. On voit aussi quelquefois des élévations se produire sur les marchés de l'intérieur à la suite de mauvaises récoltes, alors que les Annamites renferment leurs grains dans la crainte d'une disette ou pour jouer à la hausse.

En dehors du riz, l'arrondissement de Gò-công ne cultive de légumes et de fruits que juste ce qu'il faut pour suffire à sa consommation. Certains de ces légumes et de ces fruits font même l'objet d'importations suivies, provenant des arrondissements circonvoisins et de celui de Mỹ-tho, surtout, tels les cocos, les bananes, les noix d'arec, le bétel, que les indigènes de Gò-công ne cultivent qu'en petite quantité, etc.

On a déjà fait des essais de caféiers sur les terrains élevés. Les plants, très bien venus durant la saison des pluies, sont tous morts en saison sèche. Il est à remarquer, en effet, que l'arrondissement de Gò-công est complètement dépourvu d'eau pendant cette saison. Les indigènes sont réduits à consommer l'eau de citernes creusées en pleine terre, sans maçonnerie, où des infiltrations se produisent et où l'eau de pluie emmagasinée devient, par conséquent, saumâtre en peu de temps.

Il est certain que, comme les caféiers, les poivriers, cacaoyers, vanilliers et roucouyers viendraient également bien sur les terrains élevés pendant la saison des pluies ; mais tous ces plants seraient voués à une destruction certaine dès les premiers jours de sécheresse, faute d'eau pour l'arrosage. Y aurait-il un remède au mal ?

[8] Les Annamites ont essayé, mais en vain, de forer des puits qui ne donnent que de l'eau plus ou moins saumâtre. Il est probable qu'aucune couche d'eau douce n'existe dans les sous-sols, par suite du voisinage immédiat de la mer et des grands fleuves. Aussi les indigènes se livrent-ils exclusivement à la culture du riz, la seule rémunératrice et à laquelle quelques canaux de drainage (en complément de ceux que nous avons déjà signalés) pourraient donner un nouvel essor dans les terrains marécageux du bord des arroyos.

Commerce. — Industrie.

En dehors du commerce des riz qui se fait sur une grande échelle, on ne fait plus, dans l'arrondissement de Gò-công, que le petit commerce destiné à pourvoir aux besoins de chaque jour. Ce petit commerce est presque tout entre les mains des Chinois, qui revendent, au chef-lieu, le pétrole, les cotonnades, la quincaillerie, les objets de bimbelerie et de mercerie de Saïgon, les bois et matériaux de construction de Tây-ninh et de Saïgon, la chaux du Bình-thuận, le sucre de Biên-hòa, le poivre d'Hà-tiên, le sel de Bà-rịa, les arachides et le tabac de Gia-định, les soieries de Chợ-lớn, etc.

L'industrie est presque nulle dans l'arrondissement. On y fait et on exporte un peu de poisson salé (8 piastres 33 cents le quintal) et des crevettes sèches (33 piastres le quintal).

De petits paniers en vannerie fine que l'on y fabrique ont aussi une certaine vogue.

Si l'on joint à cela quelques orfèvres, 3 ou 4 chaudronniers, plusieurs cordonniers et un certain nombre de fabricants de cercueils, on aura toute l'industrie de Gò-công.

La population de l'arrondissement de Gò-công, d'après les dernières statistiques officielles, s'élèverait à 68.000 habitants environ, se décomposant ainsi :

Français	15
Annamites	67.500
Chinois	500
Cambodgiens	—
Indiens	8
Total	68.023

[59] Il y a 4 cantons qui comprennent 38 villages :

.....

Cinq chrétientés se trouvent dans l'arrondissement de Gò-công ; elles sont toutes desservies par le même missionnaire, le R. P. Abonnel, qui compte un grand nombre d'années passées dans la colonie.

31 pagodes, tant chinoises qu'annamites, toutes fort bien construites, permettent aux nombreux bouddhistes de se livrer aux cérémonies qui sont en usage dans le pays.

L'arrondissement possède également 1 école d'arrondissement, 4 écoles cantonales et 25 écoles communales.

[60] Les marchés, quoique assez peu nombreux, n'en sont pas moins tous très importants. Les principaux sont ceux de :

Tân-niên-tây

Đông-sơn (ou Chợ-ding)

Vinh-lợi

Tàng-hòa

Bình-ân

Hòa-nghị

Gò-công



Marché de Tàng-hòa

C'est dans ces différents marchés et quelques autres centres populeux, que se rend, tous les six mois, le médecin vaccinateur. La moyenne des sujets inoculés à chaque séance semestrielle est d'environ 5.000, mais il est certain que, si les indigènes qui, aujourd'hui, ont une très grande confiance dans la vaccine, étaient moins insouciants de la santé de leurs enfants, comme de la leur propre, il y aurait un bien plus grand nombre de vaccinations, étant donné l'accroissement de plus en plus sensible de la population annamite.

[Homosexuels travestis]



Lai-ca annamite (hermaphrodite)

Autrefois, il existait dans l'arrondissement de Gò-công plusieurs *types annamites*, comme il y en a encore à Mỹ-tho et dans quelques autres centres et villages de la Cochinchine, qui sont très en faveur auprès des populations asiatiques de ce pays. On les nomme *Lai-cái* (hermaphrodites).

Ces Annamites, qui sont, pour la plupart, des hommes bien constitués (nous avons pu nous en rendre compte *de visu*) vont généralement de village en village et, par les tours de prestidigitation qu'ils font très bien, attirent autour d'eux une foule considérable de curieux. Nous en avons rencontré à Mỹ-tho, par exemple, qui étaient vraiment très adroits. Ils étaient quelquefois quatre ou cinq. Les uns, munis d'un parapluie ouvert, dont le manche reposait sur le bout de leur nez et sur l'extrémité duquel étaient placés plusieurs vases superposés avec une lampe allumée tout à fait au bout, faisaient toutes sortes de contorsions avec leur corps et décrivaient des arcs de cercle avec rapidité dans toutes les directions sans laisser tomber à terre les divers ustensiles soutenus par le parapluie et sans que la lampe fût éteinte ; d'autres exécutaient divers mouvements plus ou moins gracieux, avec un verre, un morceau de

bois sphérique ou une grosse plume d'oie ou de marabout sur le front ou au sommet de la tête.

[61] Ce qui caractérise surtout les *Lại-cái*, c'est qu'il leur est habituel de se vêtir tout différemment des autres Annamites du même genre. Ainsi, ils prendront des vêtements de femme, des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets ; la coiffure sera également celle des femmes, ainsi que la démarche, le son de la voix, la façon de vivre, etc., etc.

Ces indigènes sont généralement amis de la solitude ; ils semblent même avoir conscience du féminisme qui les caractérise, pour ainsi dire. Ils adoptent généralement un tout jeune enfant qui les accompagne toujours et vivent dans le célibat.

La photographie que nous avons faite d'un de ces individus n'a pas été prise à Gò-công, mais représente un Annamite *Lại-cái*, en costume de femme, n'étant hermaphrodite que de nom. Il nous dit être tout honteux, sans pouvoir nous expliquer pourquoi il avait tous les goûts d'une femme, l'allure, le timbre de voix, les parures, le costume, etc. La nature (Bouddha) l'avait fait ainsi et il ne pouvait en comprendre la raison. En France, nous demanda-t-il, n'y a-t-il pas des personnes comme moi ? Ce qui nous fit penser à Marie Lefort....¹⁴.

Go-công (ville). — Gò-công, chef-lieu, est situé à cheval sur le rạch Gò-công qui, dans l'intérieur de la ville, se divise en deux branches, l'une orientale, terminée par le canal Salicetti, qui aboutit au Cù-tiêu, à Bèn-chùa, lieu de relâche des bateaux des Messageries fluviales qui montent au Cambodge ; l'autre, occidentale, qui se continue par le canal Escamier, dont le point de jonction avec le Cù-tiêu est situé à 15 kilomètres, environ, à l'ouest de Bèn-chùa, à la limite des arrondissements de Mỹ-tho et de Gò-công.

Ce dernier canal constitue, pour les bateaux de moyen tonnage, la voie la plus directe entre Gò-công et Mỹ-tho.

On accède à Gò-công, chef-lieu, par le sông Tra et le rạch Gò-công. Un service régulier de chaloupes, établi par les Messageries fluviales, dessert bi-hebdomadairement Gò-công et Tân-an ; le trajet peut s'effectuer en 5 heures.

D'autres chaloupes chinoises et malabares prennent journellement à Gò-công des passagers pour Chợ-lớn et vice-versa. En cha-[62] loupe, de Gò-công à Mỹ-tho, il ne faut pas moins de 4 à 5 heures par le rạch Lá et le canal de Chợ-gạo.

L'arrivée à Gò-công ménage le plus souvent une surprise aux voyageurs. Après avoir suivi les méandres de l'étroit rạch Gò-công, dont les rives, très peu boisées, occasionnent, à marée basse, un sentiment d'oppression, le nouveau débarqué est tout étonné de voir une ville coquette, bien alignée, propre, à l'aspect riche, qu'il était loin de pouvoir soupçonner dans un pays qui, vu du fond du rạch, présente un aspect broussailleux et ressemble à une région désolée. L'apparence est souvent trompeuse, car l'arrondissement de Gò-công est, au contraire, comme nous l'avons déjà dit, par ses belles et vastes rizières, l'un des grands centres de production de céréales de la Cochinchine.

La ville mesure 1.200 mètres de longueur sur 600 de largeur. Le plan cadastral en a été dressé, en 1893, par M. le géomètre Boisson. De belles rues, à angle droit, la coupent en tous sens. Ces rues sont pourvues de caniveaux qui déversent les eaux de pluie, par des puisards, dans des égouts formant une canalisation complète. Les eaux ménagères des maisons sont également amenées dans ces égouts.

Les plus jolies rues sont les rues Forestier, Doceul et Champeaux. La première surtout, par laquelle on débarque à Gò-công, attire l'attention par les belles propriétés

¹⁴ Nous croyons que M. Landes s'est un peu trop avancé dans une note (*Excursions et reconnaissances*, fascicule 25, page 120), en disant : « L'hermaphrodisme va naturellement avec l'impuissance, Puisque les hermaphrodites sont réellement des femmes. »

indigènes qui la bordent, propriétés encloses de murs grillagés, avec portes monumentales en fer forgé. C'est le quartier sélect indigène, où habitent : l'ancien đốc-phú-sù Lê-tàn-Đức ; son fils, Lê-tàn-Giang, sous-chef de canton ; le fils du général Tàn, Huỳnh-công-Viên, dont les maisons sont les plus jolies de la ville avec celle de la nommée Dương-thị-Hương, connue généralement sous le nom de la Bà-Huyện, parce qu'elle est la veuve du très riche huyện Huýnh-đình-Nguơn. D'autres maisons indigènes, de très belle apparence, décorent encore certaines rues de la ville, qui est certainement le poste où il existe le plus d'hôtels indigènes, d'anciens fonctionnaires ou rentiers.



Canal Salicetti



Marché de Gò-công

Gò-công possède un grand marché et une belle poissonnerie, dont l'affermage procure de gros revenus annuels à la commune.

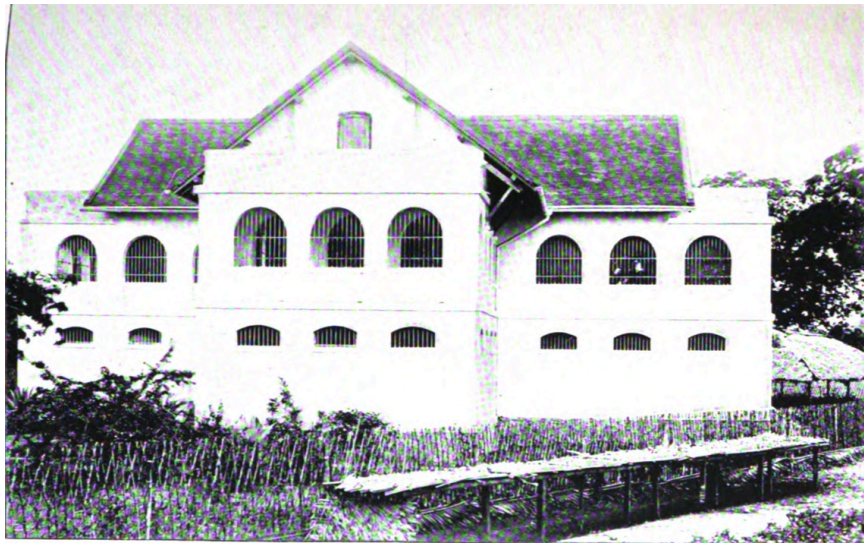
La maison de ville annamite, construite sur la place du marché en 1893, est d'un style très original. La façade principale est faite [63] de maçonnerie en mosaïque. Un kiosque, façon chinoise et annamite, orné de sculptures et dragons dorés, surmonte l'édifice. Derrière la maison commune, se trouve le Đình. La pagode de la ville est située plus loin, derrière l'hôpital des sœurs.



Gò-công. — Mont-de-piété et poissonnerie

Sur le quai, on remarque un monument érigé à la mémoire du lảnh-binh (général) Tàn, qui servit les Français lors de la conquête et fut décoré de la Légion d'honneur pour sa belle conduite. La chaloupe du poste de Gò-công porte le nom du *lảnh-binh*

Tàn, en souvenir des services rendus par Tàn à la cause française. Le quartier européen s'étend de chaque côté du rạch Gò-công oriental.



Gò-công. — Le blockhaus

À gauche, l'hôtel de l'administrateur, les bureaux, la prison, le trài, les magasins, les logements du secrétaire d'arrondissement, du percepteur et du comptable, les forges et chantiers, le camp des tirailleurs, l'ancien blockhaus qui sert aujourd'hui d'école d'arrondissement.



Maison commune de Gò-công

À droite, en bordure sur le rạch, les postes et télégraphes, le service des travaux publics, l'hôpital indigène, l'école congréganiste, les Douanes et Régies. Ce dernier service est établi dans les bâtiments de l'ancien tribunal, supprimé en 1892. Depuis cette époque, Gò-công fait partie de la circonscription judiciaire de Tàn-an. Il ressortit aujourd'hui au tribunal de Mỳ-tho.

L'hôpital indigène est bien tenu. C'est là que se fait l'école. Une nouvelle aile de bâtiment en construction contiendra de nouvelles salles de classe et des dortoirs.

Les différents quartiers de la ville sont réunis par plusieurs ponts en fer et en bois.



Quais de Gò-công

On ne rencontre pas à Gò-công de grandes industries, mais le petit commerce et la petite industrie y sont assez actifs. De nombreux boutiquiers chinois et annamites, installés principalement autour du marché et dans la rue Forestier, débitent aux gens de la ville et de la campagne les articles de fabrication locale et d'importation. Parmi les objets fabriqués à Gò-công et ayant une certaine réputation, nous citerons les petits paniers, les lances indigènes et les jonques de guerre reproduites en miniature avec leurs sculptures, leurs os et leurs attributs.

La ville de Gò-công, ainsi, du reste, que tout l'arrondissement, manque malheureusement d'eau potable. Aussi voit-on, aux alen- [64] tours et dans les villages, de grands trous, creusés de main d'homme et pompeusement décorés du nom de citernes, où l'on recueille, pendant la saison des pluies, l'eau du ciel qui servira à la consommation des habitants durant la saison sèche. Des infiltrations se produisant, malheureusement, dans ces citernes, qui ne sont généralement pas maçonnées, l'eau ne tarde pas à devenir saumâtre et la santé des habitants s'en ressent forcément. L'Administration et quelques riches Annamites possèdent seuls des citernes en ciment. Il arrive même un moment où cette mauvaise eau saumâtre fait défaut et les habitants sont obligés de s'approvisionner, à frais assez élevés, à des sampans d'eau venant de Chợ-lớn.

Est-ce à ce manque d'eau que l'on doit attribuer l'insalubrité, devenue légendaire, de l'arrondissement de Gò-công ? Il est certain que, du jour où l'Administration aura fait forer les puits artésiens qu'il est depuis si longtemps question de construire dans certains arrondissements, les conditions d'hygiène seront améliorées. Mais il y a également d'autres travaux urgents à entreprendre pour faire disparaître la malaria qui souffle sur l'arrondissement. La ville renferme des terrains marécageux qu'il importe de combler. La branche du rạch Gò-công qui la traverse de l'Ouest à l'est, asséchée à marée basse, dégage des miasmes pestilentiels que l'on ne fera disparaître qu'en détournant et comblant également ce cours d'eau, travail qui a été prévu puisque le plan cadastral de Gò-công porte, à la place de ce rạch, un vaste boulevard dénommé

boulevard de Lanessan. Un autre petit rạch, vrai foyer d'infection, déjà à moitié comblé, près de la distillerie, devrait également disparaître en entier et, dans l'intérieur de l'arrondissement, de vastes marais, sur lesquels passent les vents du Nord-Est, réclament une mise en culture immédiate.

Il est, à notre avis, certain que, lorsque ces travaux de remblai et de culture seront terminés, la ville de Gò-công deviendra aussi saine que Saïgon, dont la population, avant le comblement des rạchs, canaux et mares, était également décimée par les fièvres paludéennes.

Nous ne terminerons pas la description du poste de Gò-công sans parler des tombeaux royaux qui se trouvent à 3 kilomètres environ du chef-lieu, et où, chaque année, de grandes cérémonies ont lieu.

Construits au milieu des rizières, ces tombeaux n'ont qu'une [65] médiocre apparence. Une pagode a été élevée à l'entrée qui conduit sur le terrain où reposent les cendres de la famille royale de Tự Đức :

1° Tombeau du prince de Bình-thanh-Bá.

Phạm-đăng-Định est son nom.

C'était un simple dân, originaire de Quan-ngãi, qui vint s'établir à Gò-công, au village de Tàn-niên-đông. En l'année Kỳ dậu (1849), le roi Tự-Đức, dans la 2^e année de son règne, lui donna, en qualité de parent maternel, le titre de Bình-thanh-Bá (3^e ordre royal) ;

2° Tombeau du prince de Phước-an-Hầu.

Il s'appelait Phạm-đăng-Long et était fils de Phạm-đăng-Định. En l'année Kỳ dậu (1849), on lui donna le titre de Phước-an-Hầu (2^e ordre royal).

Il mourut le 3 du 7^e mois de l'année Mậu-ngù (1868) ;

3° Tombeau du prince Quốc-Công, grand-père maternel du roi Tự Đức.

Son nom était Phạm-đăng-Hưng. Il était fils de Phạm-đăng-Long.

Reçu aux examens aux titres de Công-cử, il servit sous les ordres de Gia-Long pendant les révoltes des Tây-sơn.

En la 18^e année de Minh-Mạng (1837), il fut ministre des rites et en la 2^e année de Tự-Đức, il obtint le titre de Lễ-bộ-thư-ơn-thợ-tri-tàn-vinh-lộc-đại-phu-thái-bào-cần-chánh-điện-đại-học-sĩ (vice-roi). Il mourut le 14 du 6^e mois de l'année At-vi (1835) ; on lui décerna, après sa mort, le titre de Đức-quốc-Công (1^{er} ordre royal). Deux femmes de la famille royale ont également leurs tombeaux au même endroit que ceux que nous venons de mentionner :

1° Phạm-thị-Tánh, femme de Phạm-đăng-Long (n° 2), à qui on décerna, après sa mort, le titre de Tăng-phu-Nhơn (femme de mandarin).

Elle mourut le 15 du 9^e mois de l'année Giáp-tuất (1814) ;

2° Phan-thị-Thị, femme de Phạm-đăng-Hưng (n° 4), qui reçut, après sa mort, le titre de Tăng-nhứt-phàm-phu-nhơn.

Elle mourut le 8 du 6^e mois de l'année Tàn-tị (1821).

La nomenclature des administrateurs qui se sont succédé à Gò-công, depuis la conquête, est longue ; aussi, sans remonter si loin [66] et tout en reconnaissant aux plus anciens de ces vaillants pionniers le mérite d'avoir contribué à faire d'un vaste marais une charmante petite ville, nous citerons les chefs d'arrondissement que nous avons connus et qui ont si bien su suivre l'exemple de leurs devanciers ; ce sont : MM. Forestier, Granier, ancien capitaine d'infanterie de marine, Laffont, Deschazeaux, Lagrange, Doceul, Masse, Sellier, et, enfin, M. Hugon. Nous leur rendons un sincère hommage pour l'activité qu'ils ont mise à faire combler ces nombreux cloaques qui

existaient autrefois, surtout pour le dévouement dont chacun d'eux a fait preuve tous les ans, au moment où les épidémies de choléra décimaient la population indigène. Les ayant vu à l'œuvre, il nous est permis d'oser rendre publics les sentiments qui nous animent à l'égard de ces fonctionnaires.

L'administrateur, M. Hugon, qui dirigeait l'arrondissement au moment de notre dernier passage à Gò-công, est un homme plein de zèle et de dévouement. Les lagunes qu'il a déjà fait combler au chef-lieu, tout en agissant prudemment et avec une très grande perspicacité, nous sont un sûr garant qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin et qu'après avoir, au prix de nombreuses difficultés, réussi à faire disparaître cet immense et infect marais qui avoisinait Gò-công, il obtiendra à bref délai le remblaiement du canal qui traverse une partie de la ville, se découvre à marée basse et empoisonne la population. En présence d'une question d'hygiène publique, de salubrité, l'Administration serait coupable si elle s'arrêtait aux protestations de particuliers plus ou moins intéressés.

Tàn-niên-tây. — À 6 kilomètres, au nord-Est de Gò-công, par la route qui dessert les villages de Thuận-ngài et Tàn-niên-đông, le marché de Tàn-niên-tây est situé sur la rive droite du rạch Sơn-qui. C'est un centre très important ; on y compte plus de 800 habitants.

La place du marché est très vaste. On y remarque quelques rues bien tracées et plusieurs magasins chinois de belle apparence. Une magnifique pagode a été construite près de la maison commune, qui, elle-même, est fort jolie.

Tout, à Tàn-niên-tây, fait pressentir la plus grande aisance chez les habitants. Du reste, une grande partie des maisons sont construites en briques et témoignent assez de la richesse de cette contrée.

[67] Le commerce du riz s'y fait sur une grande échelle, mais c'est l'unique commerce important qu'on puisse y signaler.

Deux fois par jour, une voiture publique fait le service des voyageurs entre Gò-công et Tàn-niên-tây, ce qui donne encore une plus grande importance à ce marché qui, cependant, ne possède ni distillerie d'alcool de riz, ni bureau postal et télégraphique.



Maison commune de Bình-án

Bình-án. — De Gò-công à Bình-án, le trajet se fait par la route, qui est directe ; il faut environ une heure pour se rendre au marché.

D'immenses rizières se trouvent sur le parcours et la route ne traverse qu'un seul village, celui de Thuận-ngài.

Le marché de Bình-án, situé à l'est du chef-lieu, est très vaste ; son importance est assez grande. C'est encore le paddy qui fait l'objet du principal commerce de cette localité, où l'on remarque une maison commune magnifique, quelques magasins chinois assez bien achalandés, une pagode et plusieurs autres maisons en briques fort bien construites.

Ce centre est très peuplé ; on y compte plus de 500 habitants.

Tàn-hòa. — Au Sud-Est de Gò-công, dont il est séparé par une distance de 7 kilomètres et sur la route qui porte son nom, le marché de Tàn-hòa ne le cède en rien à celui de Bình-án, non seulement sous le rapport de son importance commerciale, mais encore sous celui des magnifiques constructions qu'on y remarque.

Le canal Salicetti, qui longe la route, relie Gò-công à Tàn-hòa et communique avec le rạch Cửa-khâu, à la bifurcation de la route de Tàn-hòa à la mer.

Le marché de Tàn-hòa n'est pas seulement réputé pour la qualité de ses riz, mais aussi par son poisson de mer. À quelques kilomètres de la mer de Chine, les habitants de Tàn-hòa sont presque tous pêcheurs et il leur est facile de saler une quantité de poissons qui non seulement se vendent au marché, mais encore sont exportés à Gò-công et dans plusieurs arrondissements voisins.

La population de Tàn-hòa est assez dense ; on y compte plus de 700 habitants.

Une voiture publique fait le service chaque jour entre le chef-lieu et ce grand marché, qui est sur le passage du courrier de Bèn- [68] chùa, endroit où font escale les bateaux des Messageries fluviales venant de Saïgon pour se rendre à Phnom-penh et vice-versa, ainsi que quelques gros vapeurs de l'Ouest.

Les voitures publiques, qui font le service des voyageurs, desservent plusieurs grands villages : Hòa-nghi, Tàn-duận-trung et Dương-phước.

Bình-xuân. — Dans le canton de Hoà-lac-thượng et sur la rive droite du rạch Gò-công, le marché de Bình-xuân est à une heure environ en chaloupe du chef-lieu.

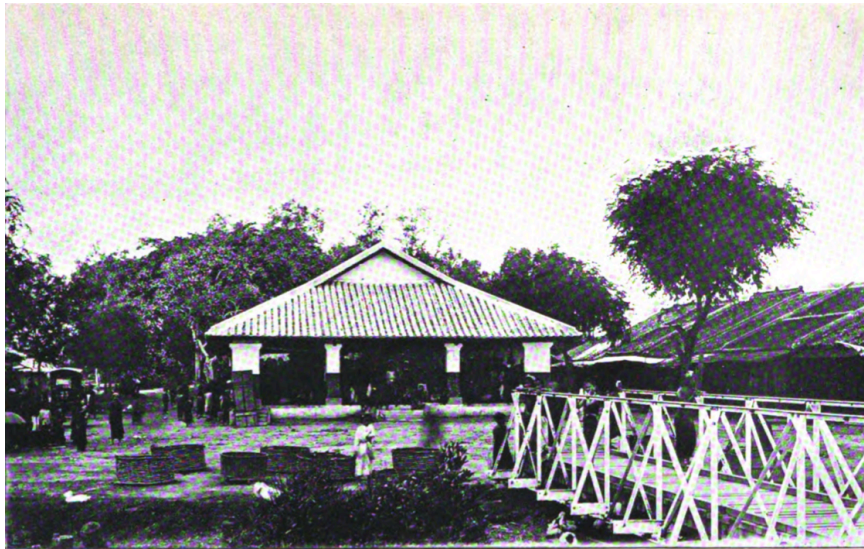
On se rend à ce centre, de Gò-công, presque directement. Par la voie fluviale, qui est la plus longue, on n'a qu'à remonter le rạch Gò-công qui a, comme affluents de droite, les petits rachs suivants : rachs Són-qui, Bà-vách, Ông-hòa, Ngan, Chôt-nhỏ, Chôt-lờn, Giá, Chà-là, Bang, Bô-mai ; comme affluents de gauche, les rachs Rô, Gò-giựa, Cai-nhỏi, Thôn-Thích, Cong-cau-gié, Rómngựa, Đĩnh et Ba-luỳ.

On traverse d'assez nombreux villages dans ce parcours et les principaux sont ceux de Thành-phô, Tàn-niên-đông et de Bình-xuân, sur la rive droite ; ceux de Long-chánh, Bình-công, Bình-thành, Bình-xuân et Đông-sơn sur la rive gauche.

Un appontement, tout nouvellement construit, par les ordres de M. Hugon, administrateur, permet aux chaloupes d'accoster facilement.

La maison commune est située tout près du rạch, à quelques centaines de mètres de l'appontement ; elle est assez ancienne et le confort y fait un peu défaut. Le marché lui-même date d'une époque assez reculée et ne présente rien de particulier.

La population de Bình-xuân n'est pas très dense ; on n'y rencontre guère qu'une centaine d'habitants. Il faut dire, cependant, que ce marché tend à s'étendre de plus en plus, et il est probable que, dans un avenir très prochain, on constatera une augmentation très sensible de la population indigène à Bình-xuân.



Marché de Chợ-ding

Chợ-ding ou Truong-xuân. — À une heure de Bình-xuân, par le rạch Gò-công et le sông Tra, le centre de Chợ-ding est non seulement un des plus peuplés de l'arrondissement de Gò-công, mais encore un des plus importants.

[69] Le rạch Gò-công, de Bình-xuân au sông Tra, n'a pas d'affluent de droite et, jusqu'au même endroit, où il se jette, du reste, il n'a qu'un seul petit affluent de gauche, le rạch Sau.

Le sông Tra qui, à Chợ-ding même, prend le nom de rạch Lá, a deux affluents : les rachs Vep et Hưù

C'est à hauteur du village de Phú-xuân que le rạch Gò-công se jette dans le sông Tra.

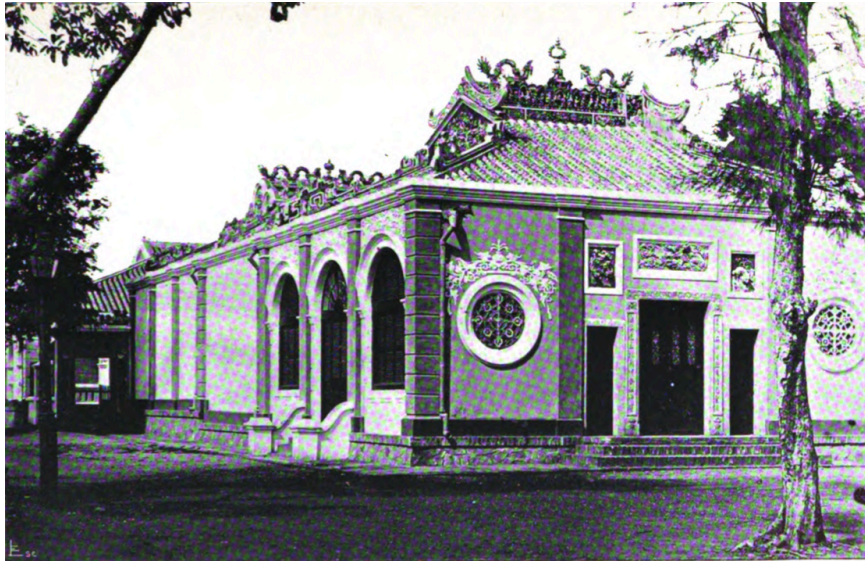
Situé sur la rive droite du rạch Lá, Chợ-ding est un endroit fort beau. Le marché, qui possède un appontement en fer très large, qu'accostent généralement les chaloupes venant de Gò-công ou de Mỹ-tho, est des plus fréquentés.

La largeur du rạch Lá permet à de nombreuses jonques chinoises ou annamites de mouiller en rivière ; aussi y a-t-il, presque journellement, une vraie petite flottille à Chợ-ding.

La place du marché est très vaste et, de chaque côté, des maisons, la plupart construites en briques, donnent à Chợ-ding un cachet tout particulier. On y remarque d'assez nombreux magasins chinois, plusieurs pagodes, une école cantonale, une maison commune.

La population, qui ne se compose principalement que d'Annamites, est fort nombreuse. Chợ-ding ne comprend pas moins de 800 habitants.

La route stratégique de Tàn-an à Gò-công, qui s'embranché sur celle de Mỹ-tho près des villages de Vinh-thanh, dessert ce grand centre et permet d'effectuer le trajet en moins de deux heures. Elle traverse plusieurs grands villages : Đông-sơn, Bình-phuc-tây, Bình-phuc-nhi et Vinh-thanh.



Pagode de Vinh-loi.

Vinh-loi. — Le marché de Vinh-lợi, à l'ouest de Gò-công, est sans contredit, le plus important de l'arrondissement ; il se trouve à 11 kilomètres, par la route, du chef-lieu. Cette route dessert le centre de Vinh-trị, qui est à 3 kilomètres de Vinh-lợi et longe, depuis Gò-công, le canal Salicetti qui fait suite au rạch Gò-công et va se réunir au petit rạch Ông-rang, près du village de Bình-phước.

Vinh-lợi possède une maison commune des plus riches, une magnifique pagode, une distillerie d'alcool de riz, un marché immense, où le commerce du paddy se fait sur une très vaste échelle.



Rạch et passerelle de Vinh-loi.

[70] Sa population, dont le chiffre s'élève à plus de 900 habitants, n'est composée, pour ainsi dire, que d'Annamites ; les seuls Chinois qui habitent ce grand marché sont boutiquiers pour la plupart. Un pont en fer (système Eiffel) a été construit sur le canal Salicetti et relie la route de Gò-công–Vinh-lợi à celle de Đông-sơn.

[71]
CHAPITRE III

ARRONDISSEMENT DE TAN-AN



Tàn-an. — Pont de chemin de fer sur le Vaïco.

Bornes. — Superficie. — Nature du sol. — Routes. — Chemins vicinaux. Fleuves. — Râchs. — Canaux. — Faune. — Flore. — Commerce. — Industrie. — Agriculture. — Population. — Cantons. — Villages. — Chrétientés. — Pagodes. — Marchés. — Vaccine.

Tàn-an (ville). — Situation. — Population. — Chemin de fer. — Messageries fluviales. — Services administratifs. — Suppression de la magistrature. — Pont du chemin de fer. — Le Conseiller annamite Lê-phát-Đat.

Thù-thừa. — Marché. — Moyens de communication entre Tàn-an et Thù-thừa. — Route. — Population. — Pagodes construites sur les rives des fleuves. — Croyances des Annamites. — Esprits con-tinh. — Ma-gia. — Ma-trời. — Ma-dụn. — Ma-lai. — Ma-loạn. — Ma-thán-vòng. — Mộc-chăn. — Con-hòa. — Con-sác.

Kỳ-son. — Situation.

Phú-tày. — Marché. — Population. — Rạch Phú-tày.

Nhựt-tào. — Marché. — Situation. — Rạch Cùi. — Population de Nhựt-tào.

Quàn-tập. — Itinéraire de Nhựt-tào à Quàn-tập. — Village de Tân-trụ ; population.

Hung-nguyên — Thay-bình. — Les moustiques. — Plaies annamites provenant de piqûres de moustiques. — Chrétienté du Père Combes à Trà-bec. — Outardes.

Arrondissement de Tàn-an. — L'arrondissement de Tàn-an, formé de la réunion des anciens huyêns de Thành-thạnh et de Cừu-an, est borné : au nord, par le royaume du Cambodge et l'arrondissement de Tây-ninh ; à l'est, par l'arrondissement de Chợ-lớn ; au sud, par les arrondissements de Gò-công et Mỹ-tho ; à l'ouest, par ceux de Long-xuyên et Sa-đéc.

L'arrondissement de Tàn-an a une superficie totale de 175.616 hectares 71 ares, dont 48.000 livrés à la culture.

Le sol est à peu près analogue à celui de Mỳ-tho, en ne tenant pas compte de la Plaine des Joncs, inondée une grande partie de l'année.

Les principales voies sont :

Route coloniale n° 4, de Saïgon à Mỳ-tho, traversant l'arrondissement de Tàn-an sur une longueur de 28 kilomètres, depuis Bình-nhứt jusqu'à Nhơn-hậu.

Route de Tàn-an à Gò-công (45 kilomètres) sur laquelle il y a 9 ponts ayant une longueur totale de 330 mètres. Cette route dessert les marchés de Tàn-vu, Phú-tây et Thuận-lễ.

Route de grande communication n° 8, de Tàn-an à Phú-tây qui dessert les villages de Bình-quới (marché de Kỳ-son), Bình-phước [72] (marché de Tàn-nhiên) et qui a une longueur de 18 kilomètres et sur laquelle se trouve un pont de 50 mètres.

L'arrondissement de Tàn-an possède une assez grande quantité de chemins vicinaux ou de grande communication, dont les principaux sont ceux de : Bình à Xương-thanh (30 kilomètres) ; de Tàn-an (ville) au marché de Nhứt-tào (18 kilomètres) ; de Tàn-an à Vinh-phong, grand marché ; de Tàn-an à Mỳ-phước (10 kilomètres) ; de Tàn-an à la limite de Mỳ-tho (6 kilomètres).

Deux grands fleuves arrosent l'arrondissement de Tàn-an : le grand Vaïco ou Vaïco oriental, à l'est, entre Tàn-an et Chợ-lớn, et le petit Vaïco¹⁵ ou Vaïco occidental, qui traverse l'arrondissement de Tàn-an dans sa plus grande longueur, depuis son confluent avec le grand Vaïco, au sud-Est, jusqu'au nord-Ouest, où il pénètre dans le Cambodge.

D'autres plus petits cours d'eau sillonnent l'arrondissement en tous sens et rendent faciles les communications avec les divers centres et marchés. Les plus importants de ces cours d'eau ou rạchs sont :

1° L'arroyo de la Poste, allant de Tàn-an (ville) à Mỳ-tho. C'est un des arroyos de Cochinchine les plus fréquentés ;

2° Le rạch Lá, allant du rạch Sông-tra au rạch Kinh-mới (longueur 20 kilomètres) ;

3° Les rạchs Nhứt-tào, Cai-tài et Châu-phê, allant du grand Vaïco au petit Vaïco, près Tàn-an (longueur 20 kilomètres) ;

4° Le rạch Tâm-vu, faisant communiquer le petit Vaïco avec le rạch Kinh-mới ;

5° Le rạch Chanh, qui part du petit Vaïco et pénètre dans l'arrondissement de Mỳ-tho ;

6° Le rạch Kinh-ông-Hónh, allant du village de Nhut-tảo au petit Vaïco (longueur 4 kilomètres 500) ;

7° Le rạch Cai-ro, qui part du petit Vaïco et va se perdre dans la Plaine des Joncs, au Cambodge ;

8° Le sông Cai-rung, qui fait suite au sông Tan-vúng, arrose une grande partie du canton de Mộc-hóa.

[73] Les canaux sont peu nombreux :

Canal Bo-bo, faisant communiquer le petit Vaïco avec le grand Vaïco ;

¹⁵ Le Vaïco occidental ou petit Vaïco est formé à Hưng-Nguyên, par la réunion du Kompong Trabek qui lui amène à Hưng-nguyên, par le canal de Péamséby, une partie des eaux de Tonlé-tock, dérivé du Mékong, et du rạch Tạm-dương formé de plusieurs ruisseaux nés dans le Cambodge. Il coule d'abord sous le nom de rạch Buc-tuc, puis sous celui de Vaïco ; il est grossi par les infiltrations du Mékong dans la Plaine des Joncs, qu'il sert ainsi à drainer en partie. Il passe à Phú-tày et se réunit au Vaïco oriental, en aval de ce poste.

Canal de Mỳ-phước, qui coupe un des coudes du petit Vaïco.

La faune de Tàn-an n'est pas très riche. On ne rencontre guère que du sanglier, du cerf et de l'élan, mais seulement dans la partie Nord de l'arrondissement.

Quant à la flore, à part quelques forêts de tràm, les vastes plaines incultes de cette immense région sont recouvertes de joncs et de hautes herbes.

Le commerce est assez florissant ; le riz et le poisson en sont la base.

L'industrie est presque nulle ; les patentés de l'arrondissement sont presque tous de petits marchands de détail.

L'agriculture ne laisse rien à désirer dans les cantons du bas de l'arrondissement, où la culture du riz, principalement, est très développée ; mais dans les cantons de MỘC-hóa, de CỪU-cư-thượng, dont la superficie est plusieurs fois plus grande que celle du reste de l'arrondissement, les terres qui se trouvent sur le bord des fleuves sont seules cultivées.

Le reste de cet immense territoire, inondé pendant une partie de l'année, est en friche.

Pour rendre ces vastes plaines susceptibles d'être mises en culture, il faudrait percer des routes et creuser des canaux d'irrigation.

Comme nous le disait fort bien M. Lagrange, actuellement administrateur à Tan-an, « la prospérité de l'arrondissement ne pourra s'accroître que lorsque de grands travaux seront accomplis dans les cantons de CỪU-cư-thượng et MỘC-hóa ». MỘC-hóa, surtout, est considérée comme la véritable Plaine des Joncs, immense étendue de terre toujours sous l'eau, comprenant la plus grande partie de Tàn-an, une partie des arrondissements de Châu-độc, Longxuyên, Sa-đéc et Mỳ-tho. Cette plaine, aux époques de sécheresse, laisse voir, par places, des efflorescences d'alun. Or, si on veut rendre cette terre propre à la culture, il faut faire disparaître cet alun, et par une sorte de colmatage, arriver à exhausser le sol par des apports d'humus.

[74] On pourra arriver à ce résultat en ménageant dans cette plaine un certain nombre de drains ayant tous leur point de départ sur le Mékong.

Il est à désirer que cette question soit bientôt à l'étude. Son exécution sera un titre de gloire pour l'ingénieur qui aura donné le tracé et pour les administrateurs qui, avec les faibles ressources dont ils disposent, dans cet arrondissement, auront concouru à l'exécution de cette œuvre.

La population de l'arrondissement est de 69.800 habitants, se répartissant ainsi :

Français	25
Annamites	69.000
Chinois	660
Cambodgiens	100
Indiens	15
Total	69.800

Tàn-an comprend 10 cantons, 120 villages, 1 chrétienté, 5 pagodes, 1 école primaire et 10 écoles cantonales.

.....

[77] Les séances semestrielles de vaccination et de vérification ont lieu dans certains de ces marchés et dans les centres les plus importants de l'arrondissement. Elles

fournissent une moyenne très suffisante de sujets, environ 4.000 chaque fois. Il est à remarquer que les enfants présentés au médecin vaccinateur, sont bien moins robustes et ont l'air bien moins sains dans les parages qui avoisinent la Plaine des Joncs, dans le canton de Mộng-hòa, par exemple, que partout ailleurs, dans les autres parties de l'arrondissement. Ils sont couverts de plaies, surtout les sujets de 10 à 12 ans, plaies que nous attribuons aux piqûres des moustiques qui abondent dans ces contrées.

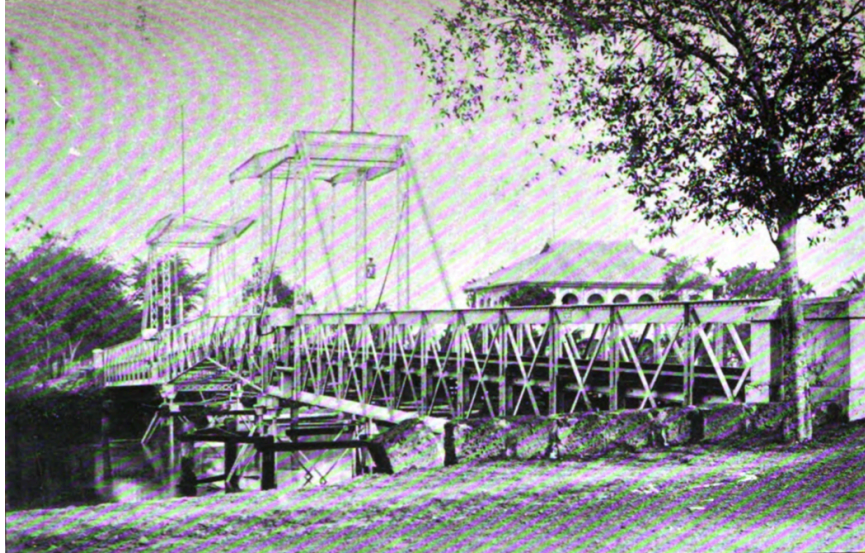
Tân-an (ville). — La ville de Tân-an est située sur la rive droite du petit Vaïco, à l'embouchure de l'arroyo de la Poste, dans l'angle formé par ces deux fleuves et entourée du côté opposé, par un canal de ceinture. Elle est à 600 mètres de la gare du chemin de fer de Saïgon-Mỹ-tho, à 42 kilomètres de Saïgon et à 24 kilomètres de Mỹ-tho.

La population de Tân-an est de 1.800 habitants.

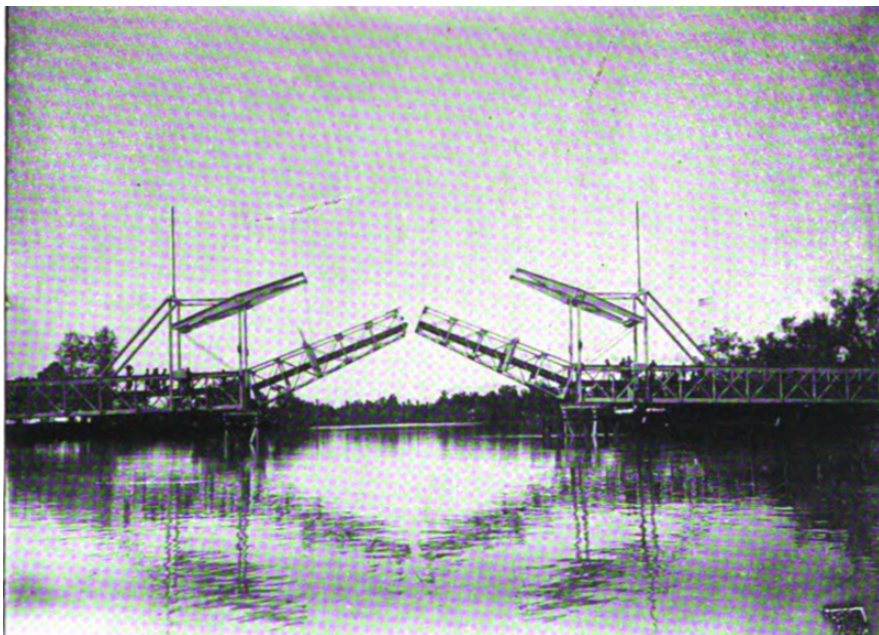
Les maisons des Européens sont toutes en briques. L'inspection, qui menaçait de tomber, a été démolie ; à la même place, on en construit une nouvelle, à étage, qui sera semblable à celle qui existait autrefois.

Le poste est desservi, quatre fois par jour, par le chemin de fer de Saïgon-Mỹ-tho. Un bateau des Messageries fluviales, ayant Tân-an pour tête de ligne, dessert Gò-công et Tra-bèc (Cambodge).

En face de Tân-an, sur la rive opposée de l'arroyo de la Poste, est situé le village de Nhơn-nhượng. Relié au chef-lieu par un [78] grand pont-levis en fer de 80 mètres de long, ce village fait partie de la ville.



Pont de fer à travées mobiles



Pont de fer à travées mobiles (levé)

Des travaux importants, qui vont être repris sous peu (perçement de nouvelles rues, construction d'une route, tour d'inspection, d'un nouveau marché en fer, d'un appontement en fer pour l'accostage des chaloupes, d'une maison commune, etc.) feront bientôt de la ville de Tàn-an un des plus jolis postes de la Cochinchine.

Actuellement, ce chef-lieu d'arrondissement n'offre rien de particulier, quoiqu'il soit, pour ainsi dire, très peu éloigné de Saïgon.

Le marché est vieux, quoique très vaste, et la maison commune des plus simples.

Tàn-an possède un entrepôt d'opium, une école d'arrondissement, un bureau des postes et télégraphes, plusieurs distilleries d'alcool de riz, sous la surveillance de préposés français, un camp de tirailleurs annamites. Ces soldats indigènes sont commandés par un lieutenant d'infanterie de marine, mais généralement par un capitaine et c'est Tàn-an qui fournit le détachement de Gò-công. Il y a également une perception, sous la direction d'un comptable du Secrétariat du Gouvernement.

Autrefois, la justice était représentée, comme dans certains autres postes de Cochinchine, par plusieurs magistrats ; depuis quelques années, le tribunal de Tàn-an a été supprimé et, aujourd'hui, toutes les affaires de cet arrondissement relèvent du tribunal de 1^{re} instance de Mỳ-tho.

Le pont en fer du chemin de fer de Saïgon-Mỳ-tho est à signaler, c'est un magnifique travail. Ce pont, sur le Vaïco, a une très grande longueur ; après celui de Bèn-lúc, il tient le premier rang en Cochinchine, parmi les travaux d'art sortant des chantiers de Levallois-Perret.

L'ex-conseiller colonial Lê-phát-Đạt, qui est un des Annamites les plus riches de la colonie, a l'une de ses résidences à Tàn-an. Cette habitation est fort belle et construite en briques, sur la rive gauche de l'arroyo de la Poste, à l'embouchure de cette rivière elle contribue à donner à Tàn-an un aspect que cette ville n'aurait pas sans cela. C'est surtout de la ligne du chemin de fer qu'on peut s'en rendre compte.

Tàn-an était, autrefois, une préfecture (Tàn-an phù) comprenant [79] deux sous-préfectures : Cừu-cừ-huyện et Thành-thành-huyện. C'était un pays cambodgien.

Le phù (préfet) avait, avant la conquête, sa résidence à Châu-phê, aujourd'hui marché de Cai-tài, village de Bình quê, canton de An-ninh-hạ. Il dirigeait, en même temps, la sous-préfecture de Cừu-an, qui était dépourvue de huyện.

Trois ans après l'arrivée des Français en Cochinchine (1863), la résidence du phù fut transférée au village de Nhơn-thạnh, près de l'entrée du canal de Châu-phê et fut confiée à un phù annamite qui portait le nom de phù Bào, tué par les rebelles quelque temps après.

Thù-thua. — Sur la rive gauche du rạch Gàn cú, le marché de Thù-thừa est, après celui de Tàn-an, le plus important de l'arrondissement. Il est situé en face du canal Bo-bo et relié au chef-lieu par une route carrossable.

De Tàn-an, il faut 2 heures, en chaloupe, pour se rendre à ce centre. On remonte le petit Vaïco jusqu'au rạch Gàn-cú, ce qui demande environ une heure et demie et, du vàm du rạch Gàn-cú, il ne faut plus qu'une demi-heure pour atteindre le marché. Le trajet peut également s'effectuer par voie de terre en moins d'une heure.

Par la voie fluviale, on traverse les villages suivants : Bình-phú, Thọ-cang, Đạo-thanh, Hương-bình, Bình-lương-đông, jusqu'au rạch Gàn-cú, à droite ; Bình-cú, Ngài-hòa, Phú-cương, Phú-thương et Long-thạnh, à gauche.

Les principaux rachs, affluents du petit Vaïco, qui se trouvent sur le même parcours, sont : rachs Cau-đô, Chanh, à hauteur de Phú-cương, Hèn. Le rạch Cai-nhum est le seul affluent un peu important du rạch Gàn-cú.

La population de Chợ-thù-thừa est assez dense ; on y compte 114 inscrits. Un grand nombre de patentés chinois, faisant boutique, sont installés autour de ce marché, dans de jolies constructions en briques.

Les chaloupes à vapeur et les grosses jonques chinoises ne peuvent naviguer dans le rạch Gàn-cú qu'à la marée haute. C'est ce rạch qui relie le grand Vaïco au petit Vaïco.

On peut encore suivre, pour se rendre à Thù-thừa, la ligne que voici : descendre le petit Vaïco jusqu'à hauteur du village de Xà-bày, [80] remonter le grand Vaïco jusqu'à Bình-tử, qui est à l'embouchure du rạch Gàn-cú et, de là, se diriger directement sur Thù-thừa. Du vàm de ce dernier rạch, il faut une heure. Le trajet de Tàn-an, par cette voie, s'effectue en 2 heures et demie ; on passe à Bèn-lúc.

Tout près du vàm du rạch Gàn-cú, se trouve, sur le bord du fleuve, une grande pagode et, non loin de là, on remarque, également sur la rive, à quelques mètres du fleuve, une de ces nombreuses petites constructions en briques, comme on en rencontre très souvent dans le pays et qui ont été élevées en l'honneur des génies, bons ou mauvais.

Comme nous l'avons déjà dit dans la description du centre de Cày-lây (Mỳ-tho), les Annamites sont très superstitieux et les Esprits ne sont pas chose nouvelle pour eux. Selon que ces derniers passent pour plus ou moins redoutables, ils sont plus ou moins craints de la population.

Nous trouvons une occasion de reproduire ici plusieurs passages intéressants empruntés à M. Landes (*Excursions et Reconnaissances*), qui donneront une idée des croyances annamites, de leurs superstitions au sujet des Esprits :

Con-tinh. — Ces esprits, d'une nature particulièrement malfaisante, sont ceux des jeunes filles encore vierges, enlevées par une mort prématurée. S'ils se manifestent d'abord autour de leur tombeau, on peut, par une cérémonie, les forcer à y demeurer (*êm-ma*) ; sans cela, plus tard, ils abandonnent les tombeaux, se plaisent sur les arbres, où on les entend rire d'un rire étrange et apparaissent aux passants sous diverses formes. Si le passant a l'imprudence de répondre à leur appel, son âme s'enfuit de son corps et il devient fou. Ces folies sont les plus dangereuses, et tout l'art des sorciers est souvent impuissant contre elles.

Ma-gia. — Les ma-gia sont les esprits des noyés qui n'ont pas reçu la sépulture. On pense que le roi des enfers ou le génie particulier des eaux, Ông thán hà bá les retient sous les eaux, occupés à des travaux pénibles ; aussi cherchent-ils sans cesse à recruter de nouveaux compagnons pour alléger leur part. Pendant la nuit, ils s'asseyent sur le rivage, sur les troncs d'arbres ; de là, ils se précipitent sur les bateaux pour les faire chavirer, sur les passants, [81] afin de les entraîner. C'est également à eux que l'on attribue les crampes qui saisissent les nageurs.

Ma-troi. — Les ma-troi sont les feux follets qui se promènent par les champs, tout nus et les cheveux épars ; ils sont maigres, défaits, et marchent à un pied de terre. Ces fantômes sont peu redoutés et ils passent, à cause de l'aspect misérable qu'on leur prête, pour le type du paresseux. On dit : paresseux comme un *Ma-troi*.

Ma-đụng. — Les animaux ont une intelligence inférieure à celle de l'homme, mais ils n'en ont pas moins, suivant les Annamites, ce que nous appellerions une âme et, par conséquent, peuvent revenir tout aussi bien que les hommes. Les fantômes de chevaux, de chiens, de porcs, etc., ne sont guère redoutés ; ceux des buffles et des éléphants sont gigantesques, grands comme une maison, noirs ; ils ont reçu le nom de *ma-đụng*.

Ma-lai. — Les ma-lai ne sont pas des revenants ; ce sont des esprits de nature inconnue qui s'établissent au milieu des Annamites avec toutes les apparences de la vie, à ce point qu'un mandarin en avait épousé un sous la forme d'une très jolie fille. Une nuit, qu'il se réveilla, il trouva à ses côtés une femme sans tête. Grand tumulte dans la maison quand, tout à coup, la femme reparut entière et telle qu'on l'avait toujours connue. Pendant la nuit, la tête du ma-lai, suivie de tout l'appareil digestif, se sépare du reste du corps et va se nourrir d'excréments.

Ma-loạn. — Ces esprits sont ceux des soldats, des individus morts dans les révolutions de l'empire, on les entend parler à voix basse, d'une manière précipitée, sans que l'on puisse rien saisir de leurs paroles. L'on dit d'un chuchoteur impatientant, qu'il parle comme un *ma-loạn*, *nói rân như ma-loạn*.

Ma-thân-vòng. — Les ma-thân-vòng sont les âmes des individus qui ont péri par la corde. Ils appellent sans cesse au suicide ceux qui l'ont déjà tenté une première fois ; pour éviter la récidive, lorsque l'on décroche un pendu, il faut avoir soin de couper la corde et non de la dénouer. Cette précaution seule peut déjouer les tentatives des Esprits pour entraîner de nouveau au suicide.

Quand on l'a négligé au début, on est forcé de faire un sacrifice, dans lequel le *ma-thân-vòng* est représenté une corde à la main ; [82] il est brûlé à la fin de la cérémonie, et la corde qui avait servi à la pendaison est coupée en morceaux, ce qui rompt le charme.

Mộc-chàn. — Ces mots, qui désignent le cauchemar, pourraient se traduire littéralement par (le démon) des arbres qui pèsent sur la poitrine ; l'on pense que les démons qui habitent les arbres y restent, quoiqu'ils soient coupés et employés dans la construction d'une maison. Ce sont eux qui donnent le cauchemar en se couchant sur l'homme endormi.

Con-hòa. — Les incendies spontanés, ou passant pour tels, sont attribués à la malignité de certains esprits que l'on appelle con-hòa et qui sont les âmes des individus qui ont péri dans les incendies.

On les voit se glisser sur les toits, sous la forme d'une vapeur bleuâtre, et ils causent, aux jours anniversaires de leur mort ou à autres époques fixes, des incendies particulièrement difficiles à éteindre.

Con-sác. — Ces esprits sont ceux qui s'attaquent aux jeunes enfants et leur donnent des incommodités plus ou moins graves : tressaillements pendant la nuit, boutons à la tête, etc. L'on fait porter aux enfants, pour les garantir de leurs atteintes, toutes sortes d'amulettes : griffes de tigres, vertèbres de vautour, ou encore, l'on suspend un crâne de tigre au-dessus de l'endroit où ils dorment.

Les con-sác sont au nombre de douze, régnant chacun sur une des douze heures de la journée. Dans les sacrifices que l'on fait pour conjurer leur influence, on offre douze mouchoirs rouges, douze miroirs et douze éventails. La mère se place, avec l'enfant, sous une cage de bambou, pendant que le *tháy-pháp* ¹⁶ procède à ses conjurations.

Ky-son. — Le marché de Kỳ-son, dans le centre de Tàn-an, est à 1 heure du chef-lieu. Il est situé sur la rive droite du rạch Ông-trung. On y compte 496 inscrits.

¹⁶ *Tháy-pháp*, sorcier.

Pour se rendre à ce centre, qui est très important, il faut descendre le Vaïco jusqu'à l'embouchure du rạch situé un peu plus haut et, de là, jusqu'au marché, il ne faut que 10 minutes.

[83] Sur le parcours, on trouve, à droite, les villages suivants : Bình-tâm, Bình-quới ; à gauche, ceux de Bình-trung et de Bình-làng.

Le principal rạch qui se trouve sur le même trajet est le rạch Mac, qui va du village de Bình-tâm jusqu'au village de Bình-nguyên, dans le canton de Thành-hội-thượng.

Le rạch Ông-trung est assez large et assez profond pour donner libre accès aux chaloupes et aux grosses jonques. On accoste en face du marché.

La maison commune de Kỳ-son est assez primitive, mais vaste ; tout à côté, on remarque une grande pagode.

La place du marché est spacieuse et entourée d'assez nombreux magasins chinois.

Le commerce du paddy, à Kỳ-son, se fait sur une vaste échelle ; quant à l'industrie, elle est nulle.

Tham-nhiên. – De Kỳ-son au marché de Tham-nhiên, le trajet s'effectue en 1 heure.

Ce centre se trouve sur la rive gauche du Vaïco ; il est assez important. Comme population, on y compte 260 inscrits, ce qui donne une moyenne de 1.000 habitants.

De Kỳ-son à Tham-nhiên, on trouve : à gauche, le village de Bình-tinh et le rạch Ông-hóng ; à droite, les villages de Bình-trị, Phú-xuân, Ai-ngài, et le rạch Tham-vu.

L'apportement qui a été construit à Tham-nhiên permet d'accoster assez facilement ; il est situé en face de la maison commune. Le marché de Tham-nhiên n'est réputé que pour son paddy : il ne s'y fait aucun autre commerce.

Phu-tây. – Phú-tây est un centre important, situé dans le canton de Mộc-hóa, à proximité du petit Vaïco, auquel il est relié par un petit rạch.

Il ne faut qu'une demi-heure, en chaloupe, de Tham-nhiên, pour se rendre à Phú-tây, mais on doit mouiller au vàm du rạch Phú-tây, trop étroit pour donner accès aux chaloupes.

Le marché est situé sur la rive droite du rạch et au milieu des rizières ; il n'a qu'une importance relative au point de vue commercial.

Ce centre est desservi à la fois par la chaloupe qui fait le service de Tàn-an–Gò-công, par la route d'arrondissement n° 29 et [84] par le chemin de grande communication n° 8, qui conduit directement à Phú-tây, en passant par Bình-quới et Bình-phước.

Phú-tây a une population de 580 habitants et possède une belle maison commune en briques.

De Tham-nhiên à Phú-tây, on ne trouve, à gauche, que le village de Triêm-đức ; à droite, celui de Thành-thuỳ et le rạch Thước-lào.

Il est à remarquer que c'est le rạch Phú-tây qui fait communiquer le Vaïco avec le sông Tra.

Nhut-tao. — Le marché de Nhứt-tào, un des plus importants de l'arrondissement, est situé sur la rive droite du rạch Ông-hóng, près du grand Vaïco. Il est relié au chef-lieu par une belle route. Aussi bien que les chaloupes, les canonnières peuvent venir mouiller devant Nhứt-tào.

On peut faire le trajet de Phú-tây à Nhứt-tào en 1 heure. On remonte le petit Vaïco jusqu'au grand Vaïco, que l'on ne quitte qu'au rạch Ông-hóng.

Les villages qui se trouvent sur le parcours sont à gauche, Bình-ninh, Xà-bày, Tàn-phước-tây et Bình-trình-đông ; à droite, Tuân-lê et Chi-mỹ.

Le seul rạch important qu'on trouve est le rạch Cúi, affluent du petit Vaïco et qui conduit au marché de Tuân-lê.

Nhựt tào a une population très dense ; on y compte 750 habitants.

Il existe, dans ce centre, un poste de police composé de 5 miliciens, sous les ordres d'un fonctionnaire indigène.

Quan-tap. — Du marché de Nhựt-tảo à celui de Quàn-tập, il faut 2 heures environ. Quelques villages se trouvent sur le parcours : Tàn-đức, Bình-lang, Bình-tinh, à droite ; Bình-trinh-đông et Quàn-phú, à gauche.

Arrivé à hauteur du village de Quàn-phú, il faut s'engager dans le rạch Nước-man qui conduit directement à Quàn-tập, encore faut-il profiter de la marée.

Le marché est situé sur la rive gauche du rạch Nước-màn, au confluent des rạch Cày-sung et Đông-voi ; il est assez important. Tout autour du marché de Quàn-tập, on remarque une rangée de [85] compartiments en briques, occupés par des marchands, pour la plupart chinois.

Les chaloupes à vapeur ne peuvent aller plus loin que Quàn-tập par le rạch Nước-màn ; un pont en bois se trouve sur ce rạch, tout près du marché. Le peu de profondeur de ce même rạch est déjà un obstacle sérieux pour la grosse batellerie.

Le village de Tàn-trụ, dont dépend le marché de Quàn-tập, est situé non loin de là. On y compte 1.450 habitants. Ce village, qui est relié au chef-lieu par une fort belle route, possède 1 école cantonale et 1 maison commune en briques.

Quàn-tập fait partie du canton d'An-ninh-hạ

Si l'on veut se rendre de Tàn-an à Hưng-nguyên, extrême limite de l'arrondissement, la ligne est directe par le Vaïco occidental et le trajet en chaloupe demande 9 à 10 heures.

Depuis le village de Mỹ-phước, où commence la Plaine des Joncs, le pays change complètement d'aspect : c'est la vaste solitude au milieu des hautes herbes où pullulent des myriades de moustiques.

De temps en temps, on rencontre quelques cases annamites perdues dans cet immense désert, de rares barques cambodgiennes qui descendent de Trà-bec (Cambodge), des vols d'oiseaux aquatiques qu'on ne vient jamais déranger.

Pour donner idée de la quantité de moustiques qui infestent ces parages, nous citerons un seul exemple : Certain soir, très fatigué et afin de reposer à l'abri des piqûres de ces maudits insectes, nous mouillâmes notre chaloupe le Vaïco près du village de Thai-bình, dans le canton de Mộc-hóa. Malgré l'excessive température qui se préparait pour la nuit, nous crûmes qu'il était prudent, après avoir fait mettre bas les feux de notre chaloupe, de fermer tous les sabords de notre embarcation et de coucher sous une moustiquaire aux mailles les plus serrées. Réveillé vers minuit par un ronflement qui était absolument analogue à celui d'une chaudière, quand on commence d'allumer les feux, nous crûmes d'abord que les ordres donnés au patron de la chaloupe n'avaient pas été compris et, aussitôt, nous appelâmes le mécanicien, afin de réparer l'erreur, ne devant lever l'ancre qu'à 6 heures du matin.

Ce dernier nous répondit : « Tôi không có nhúm lửa, nên muỗi [86] nhiều lắm » (je n'ai pas allumé les feux, mais il y a beaucoup, beaucoup de moustiques).

Ayant voulu nous rendre compte du fait, nous nous aperçûmes immédiatement que le mécanicien avait raison ; une nuée de moustiques, entrés dans notre cabine, malgré toutes les précautions prises pour les éviter, nous avait réveillé et induit en erreur.

Le Vaïco occidental est le fleuve de Cochinchine, après le canal de Cá-mau et celui de Rạch-gia, où nous avons constaté la présence d'une si grande quantité de ces maudits insectes.

C'est un peu avant le coucher du soleil, vers 6 heures, chaque soir, que les moustiques font leur apparition et viennent harceler de leurs piqûres les habitants du pays.

Dans certaines contrées, comme celles que nous venons de citer, les indigènes sont obligés de faire brûler des tas d'herbe pouvant répandre une fumée très épaisse autour de leurs habitations, autour des parcs à buffles, car ces pauvres animaux, malgré l'épaisseur de leur peau, ne sont pas exempts des piqûres des moustiques.

Bien souvent même, dans les cases annamites, il faut faire de la fumée pour tenir à l'écart ces horribles insectes ; on a, pour cela, un bois spécial qui, tout en répandant une assez bonne odeur, chasse les assaillants.

Dans certains postes de l'intérieur, les Européens sont bien souvent dans la nécessité, en se mettant à table, de s'envelopper les jambes dans des sacs en toile très épaisse.

La plupart du temps, c'est à une piqûre de moustique que les Annamites doivent ces hideuses plaies aux jambes que nous désignons sous le nom de « plaies annamites ».

Comme de la piqûre de ces insectes résultent de vives démangeaisons, l'indigène, dont la surface du corps laisse déjà bien à désirer sous le rapport de la propreté, ne peut s'empêcher de se gratter et, comme généralement, il a les ongles sales, il s'ensuit un prurit encore plus cuisant qui finit par obliger l'indigène à se déchirer les chairs ; de là, une plaie qui s'agrandit de jour en jour et qui finit par suppurer.

Comme on le voit, le moustique, dont l'utilité ne se fait nullement sentir ici-bas, si ce n'est pour servir de nourriture, en [87] Cochinchine, aux oiseaux et aux margouillats, est un insecte contre la piqûre duquel il faut se garer.

Ne serait-il pas aussi, dans une certaine mesure, pour quelque chose dans les fièvres paludéennes, si fréquentes dans notre colonie ? Vivant uniquement dans les marais, dans l'eau, où il prend naissance, il pourrait bien, par sa piqûre, introduire dans les tissus d'une personne saine le germe de la maladie que nous venons de signaler.



Maison commune de Thai-bình

Hưng-nguyên se trouve sur la frontière du Cambodge. Un poste de miliciens, sous la direction d'un phù, occupait, autrefois, un petit fortin situé sur la rive droite du rạch Hưng-nguyên, en face du poste de la douane qui est sur la rive gauche.

Depuis quelques années, on a rappelé le fonctionnaire annamite qui se trouvait là, ainsi que les miliciens, et il n'existe, aujourd'hui, de l'ancien fort de Hưng-nguyên, que quelques vestiges.



Rade de Soài-riêng (Trà-bec)

La résidence de Soài-riêng est située non loin de là, ainsi que la chrétienté du R. P. Combes, à Trà-bec ; c'est le Cambodge. L'aspect du pays a changé complètement ; ce n'est plus la monotonie fatigante de la Plaine des Joncs, mais bien un terrain plus sec, sablonneux, boisé, et même assez accidenté à certains endroits. Les alentours de la

chrétienté du Père Combes, de Trà-bec, sont très giboyeux : cerfs, sangliers, élans, perdrix, sarcelles, bécassines, pigeons verts, etc., abondent dans ces parages.

En 1891, en compagnie de M. P....., résident à Soài-riêng, qui nous avait invité à une partie de chasse à la bécassine, nous trouvâmes, près de Trà-bec, deux outardes, oiseaux dont la présence n'avait pas été encore signalée dans le pays.

L'outarde a une chair exquise. Aussi le Père Combes, qui est un fin gourmet, depuis que nous lui avons appris que ces otididés se trouvaient dans la région, envoie, de temps en temps, son chasseur annamite à la recherche des outardes et il est bien rare que l'indigène ne rapporte, chaque fois, plusieurs de ces excellents oiseaux.

L'outarde est facile à reconnaître au milieu de bien d'autres échassiers qui vivent en Cochinchine ; elle a la même couleur de plumage que la bécassine, les pattes assez longues, le bec de la poule, le corps de la grosseur de celui d'une oie.

Ces oiseaux ne vivent pas, ici, en bandes, mais par couple, au [88] milieu des rizières. Leur vol est assez lourd et a une grande analogie avec celui du paon. Très méfiants, ils ne se laissent pas approcher facilement ; il faut employer la ruse pour arriver jusqu'à eux, car ils ont continuellement l'œil au guet.

C'est dans les environs de Soài-riêng et de Trà-bec, ainsi que dans la partie nord-ouest de la Plaine des Joncs, que vont nicher, chaque année, les innombrables vols de sarcelles que nous voyons, en Cochinchine, à certaines époques.

[89]
CHAPITRE IV

ARRONDISSEMENT DE CHO-LON



Inspection de Chợ-lớn

Superficie totale de l'arrondissement. — Bornes. — Superficie cultivée et non cultivée. — Nature du sol. — Routes. — Fleuves. — Râchs. — Canaux. — Population. — Cantons. — Villages. — Chrétientés. — Marchés. — Vaccine.

Chợ-lớn (ville). — Population. — Prestataires. — Recensement qui s'impose. — Municipalité de Chợ-lớn. — Police municipale. — Bâtiments municipaux. — Hôpital municipal. — Admission des malades. Service médical. — Canal Fourès. — Eau potable. — État sanitaire. — Tétanos et convulsions chez les enfants nouveau-nés. — Communications entre Saïgon et Chợ-lớn. — Usines à vapeur pour décortiquer le riz. Briqueteries. — Poteries. — Puits verriers. — Scieries. — Description de l'ancien Chợ-lớn. — Pagodes. — Inspection. — Fort de Cày-mai. — Fabrique de céramique. — Fête du Dragon. — Un arrivage de Chinois à Chợ-lớn. — Contrebandiers chinois. — Un truc. — Sociétés secrètes chinoises. — La Terre et le Ciel. — Hôpital indigène de Chợ-quán. —

An-phú-tây. — Traversée de Chợ-lớn en chaloupe. — Situation d'An-phú-tây.

Cán-giuộc. — Marché. — Résidence d'un huyện. — Population. — Route de Cán-giuộc à Gò-den. — Pont de Cáu-Tràm.

Marché de Lò-gạch. — Population.

Long-đinh. — Marché. — Pagode.

Phước-yên-đông. — Situation. — Marché de Lò-gạch. — Population.

Cán-đước. — Itinéraire du marché de Lò-gạch à Cần-đước. — Population. — Ponts en fer. — Route.

Mỹ-lễ. — Population. — Pont suspendu.

Bèn-lúc. — Marché. — Pont du chemin de fer. — Gare de Bèn-lúc. — Bureau des postes et télégraphes.

Arrondissement de Chợ-lớn. — L'arrondissement de Chợ-lớn, dont la superficie totale est de 127.120 hectares, est borné : au nord, par Tây-ninh ; à l'est, par Saigon ; au sud, par Gò-công ; à l'ouest, par Tàn-an.

La superficie cultivée est de 64.500 hectares et la superficie non cultivée de 62.620 hectares.

Le sol, sablonneux à certains endroits, est, en majeure partie, argileux.

L'arrondissement possède un certain nombre de routes assez bien entretenues :

Route de Chợ-lớn à Cán-giuộc, faite en 1867 par les ordres de M. l'administrateur Vigne ;

Route de Chợ-lớn à Câu-an-ha, faite en 1882 par les ordres de M. Brière ;

Route de Rạch-cát à Tàn-tạo (Bà-hom) faite par les ordres du [90] même administrateur, en 1882, ainsi que celle de Bình-chánh à Cán-đước ;

Route de Tàn-thành au canal de Kinh-nước-mặng, faite en 1888 par les ordres de M. Forestier, administrateur, qui a également fait faire celles de Bình-chánh à Long-phú (Bèn-lúc) et de Bèn-lúc au rạch Sòng-tra, en 1889.

Un seul fleuve arrose l'arrondissement : le Vaïco oriental.

Les rachs principaux sont : Rạch Cán giuộc, rạch Cát, sòng Bèn-lúc et rạch Chanh.

Les canaux ne sont pas nombreux ; les deux principaux sont : le canal de Kinh-nước-mặng, creusé en 1878, et le canal des Poteries, qui fait communiquer les rachs Cán-giuộc et Bèn-lúc avec Chợ-lớn.

La population de l'arrondissement de Chợ-lớn, y compris Chợ-lớn (ville), est de 292.100 habitants, se décomposant ainsi :

Français	50
Annamites	169.000
Chinois	123.000
Cambodgiens	30
Indiens	20

L'arrondissement comprend 12 cantons, 72 communes, 21 marchés, 10 chrétientés, 56 pagodes, 9 écoles.

.....

[92] Les principaux centres et marchés sont : Chợ-lớn (ville), Rạch-cát, Chợ-đệm, Rạch-ba-cùm, Bèn-lúc, Sòng-tra, Bà-hom, Cán-giuộc, Cán-đước, Rạch-kiên, Tân-qui, Long-thượng, Long-phụng, Cáo-trâm, Gạo, Gò-đen, Khánh-hội, Kinh-nước-mặng, Kạch-đào, Tân-hòa-đông, Cáo-kho, Tông-điều, Bì-đắc, Phước-vân.

C'est dans quelques-uns de ces centres et marchés que se font les tournées de vaccine. À chaque tournée semestrielle, le médecin vaccinateur inocule un nombre assez considérable de sujets.

La moyenne des enfants présentés à chaque séance est d'environ 4.000.

C'est le médecin de la municipalité de Chợ-lớn qui est chargé de la vaccine au chef-lieu ; les séances de vaccination et de contrôle ont lieu toutes les semaines. Autrefois, ce

service était confié au médecin-chef de l'hôpital de Chợ-quán et au médecin de 2^e classe de la marine ou des colonies placé sous ses ordres.



Hôtel de ville de Chợ-lớn

[93] Chợ-lớn (ville). — La description assez détaillée qui a été faite de la ville de Chợ-lớn dans notre premier volume : « La Cochinchine et ses habitants », page 59, donne une idée à peu près exacte de la ville chinoise.

Nous croyons, cependant, qu'un complément est d'autant plus utile que nous n'avions parlé de Chợ-lớn qu'incidemment, puisque cette ville n'entrait pas dans notre circonscription, notre programme ne s'étendant qu'aux provinces de l'Ouest.

Dans un rapport ¹⁷, qui date de 1896 et qui a pour titre : « Ville de Chợ-lớn », il nous a été permis de puiser des documents authentiques que la municipalité de Chợ-lớn voudra bien nous autoriser à reproduire :

« En 1880, la population était estimée à 45.000 habitants ; en 1895, elle atteint 120.000 pour la population fixe, à laquelle il y a lieu d'ajouter, pendant la saison des riz, plus de 20.000 individus de population flottante. À ce moment, les arroyos et canaux sont tellement encombrés de jonques que la circulation y devient très difficile.

Les recensements tentés jusqu'à ce jour n'ont donné aucun résultat sérieux et l'on s'est toujours buté au mauvais vouloir et à l'apathie des indigènes pour obtenir des renseignements exacts ou à leur crainte de voir augmenter les impôts.

« Le chiffre des prestataires peut, dans ce cas, servir de base d'appréciation ; peu d'Asiatiques échappent à la prestation qu'ils paient en prenant leur carte d'impôt personnel ou de capitation. Le nombre des prestataires a été, en 1895, de 30.000 ; or, on estime, en France, qu'il y a un prestataire pour cinq habitants. Si nous prenons, pour la Cochinchine, le chiffre de 4 (un prestataire sur quatre habitants), chiffre inférieur à la réalité, nous aurons $30.000 \times 4 = 120.000$. Les prestations ne sont payées que par les gens valides de 18 à 55 ans, à l'exclusion des Européens, naturalisés, sujets étrangers,

¹⁷ Ville de Chợ-lớn. — Rapport. — À la Librairie Nouvelle Claude et C^{ie}, Saïgon.

infirmes, femmes, enfants et vieillards. » Si l'on considère qu'un recensement sérieux de la population n'a jamais été fait dans n'importe quel arrondissement de Cochinchine, il est permis, malgré l'augmentation relativement très grande de 1880 à 1895, inscrite dans les statistiques de Chợ-lớn (ville), de supposer que les chiffres donnés sont inférieurs à la réalité.

[94] Mais cette question nous paraît trop importante pour ne pas y revenir. Mieux que n'importe qui, en Cochinchine, nous sommes à même d'aborder ce sujet, et nous espérons bien pouvoir, dans le cours de ce travail, démontrer de la façon la plus claire, la plus évidente, que les statistiques officielles sont loin d'être exactes.

Le gouvernement aura tout intérêt à prendre en considération les éléments d'investigations que nous lui fournirons et trouvera sûrement, s'il le veut, le moyen de remédier à un état de choses qui dure depuis trop longtemps.

Plusieurs fois déjà, nous avons eu l'occasion de faire part de nos impressions à des fonctionnaires très haut placés au sujet de la population de notre colonie et, chaque fois que le cas s'est présenté de démontrer qu'un recensement sérieux de la population indigène s'impose, nous n'avons jamais hésité à le faire.

« Jusqu'en 1873, la ville de Chợ-lớn n'était que le chef-lieu de l'arrondissement de ce nom, comme le sont actuellement Mỹ-tho, Vinh-long, Tàn-an, etc. L'administration en était confiée au 1^{er} administrateur. Une commission municipale, nommée en 1873, n'a fonctionné que trois ans et, de 1876 à 1880, Chợ-lớn a perdu de nouveau son autonomie pour la retrouver le 20 octobre 1879.

« À cette époque, la municipalité actuelle a été constituée sur les bases de la loi du 18 juillet 1837, qui régissait alors les communes de France. La composition de son conseil municipal est fixée par l'arrêté organique du 20 octobre 1879.

« Le personnel de la mairie se compose d'un administrateur maire, ayant sous ses ordres un chef du secrétariat, un commis de comptabilité et d'ordre et de sept indigènes.

« Le service de la voirie comprend un architecte-voyer, inspecteur des bâtiments civils, détaché du service local, un dessinateur-comptable et un expéditionnaire indigène.

« La police municipale comprend : un commissaire de police et 19 brigadiers ou agents répartis dans 5 postes : 1^o poste central ; 2^o poste de Bình-tây ; 3^o poste de Phú-lâm ; 4^o poste du canal Fourès ; 5^o poste de Xóm-cùi. »

Cette police, malgré son augmentation, qui eut lieu en 1889 dans d'assez fortes proportions, est encore, paraît-il, insuffisante. Voici, du reste, ce que nous lisons dans le *Rapport (ville de Chợ-lớn)* :

« Ce personnel européen pourrait peut-être suffire, s'il était doublé d'une police judiciaire et administrative, pour assurer une police municipale proprement dite, telle que la définit l'article 25 de l'arrêté de M. le Gouverneur, en date du 23 janvier 1888.

« Ces polices (municipales) sont spécialement chargées de la sûreté et de la salubrité publiques, de la voirie municipale, de la répression des délits commis contre la tranquillité publique, d'assurer le maintien du bon ordre dans les endroits publics de la ville, de prévenir les accidents et les fléaux calamiteux tels que : les incendies, les épidémies, etc., en provoquant dans ce sens les ordres des autorités de la colonie. Elles tiendront la main à l'exécution des lois et règlements de police. »

La ville de Chợ-lớn exige, en effet, une surveillance de tous les instants. C'est là, il faut le dire, qu'une grande partie des condamnés libérés se retirent, comme le font en France les condamnés dans les grandes villes, pour mieux échapper à la surveillance. Ces condamnés libérés forment, à Chợ-lớn, des groupes de vagabonds et sont le plus souvent les auteurs ou instigateurs de vols. Enfin, ajoute le *Rapport*, on signale, de

temps en temps, une arrivée de Chinois expulsés de Canton, Hongkong ou Singapore, qu'on laisse circuler librement et qui ont mis en pratique tous les genres de vols connus.

Les bâtiments municipaux de la ville de Chợ-lớn sont : l'hôtel de ville, qui appartenait autrefois au Service local, les postes de police, les marchés et abattoirs, les logements du personnel européen, la fourrière, l'école, l'hôpital, la justice de paix.

L'hôpital municipal, entièrement construit par les soins de la ville, est situé près de la gare du chemin de fer de Saïgon-Mỹ-tho, sur la route de Tông-kéou.

Les bâtiments se composent de vastes pavillons isolés dans un jardin, la plupart en fer : un pour les sœurs et la pharmacie, deux pour les malades chinois, un pour les malades annamites, un pour les femmes malades ou en couches et un sixième entouré de murs pour le dispensaire. D'autres plus petits locaux sont affectés aux cuisines, à l'amphithéâtre, aux salles de bains, magasins, cabinets, etc. Tous ces bâtiments sont en très bon état.

Le personnel se compose de :

Quatre sœurs européennes.

[96] La sœur supérieure, directrice de l'établissement, est chargée de la comptabilité et de la pharmacie ; les autres sœurs, des salles des malades annamites, des malades chinois, du dispensaire et des femmes malades.

Quatre sœurs asiatiques.

Trois sont adjointes aux sœurs des salles et la quatrième chargée de la dépense, de la cuisine, des achats et de la nourriture.

Trois infirmières laïques et deux infirmiers.

Trois coolies et un cuisinier chinois.

Un médecin pour l'hôpital et les services extérieurs.

Les malades admis à l'hôpital indigène se composent de :

1° Malades payants, à raison de 0 \$ 25 cents par jour ;

2° Malades remboursant seulement leur nourriture, tels que les malades chinois admis sur la demande de leurs congrégations, qui ne remboursent que les frais de nourriture de leurs congréganistes ; les agents indigènes, cantonniers ou autres employés de la ville ;

3° Les malades indigents et la plupart des filles traitées au dispensaire, sauf les Chinoises, Japonaises et quelques femmes annamites réclamées par leur famille après guérison.

Les malades les plus nombreux sont des indigents hospitalisés pour la plupart par les soins de la police qui les ramasse dans la rue ou bien des femmes malades des arrondissements voisins qui viennent se faire arrêter à Chợ-lớn. Ces malades arrivent, généralement, de l'intérieur, sur un bateau chargé de riz et se font déposer à la ville ou à la porte de l'hôpital par les bateliers pour se faire hospitaliser.

Service médical. — Jusqu'en 1895, le service médical de l'hôpital de Chợ-lớn était assuré par les deux médecins de Chợ-quán. À compter du 1^{er} janvier 1895, le Gouverneur général a nommé un médecin civil pour assurer le service municipal.

Avec l'ancien système, et grâce à la solidarité et à la bonne entente qui existent entre les médecins des colonies, ces derniers étaient toujours aidés gratuitement par leurs collègues ou leurs chefs pour les opérations graves, et le service était assuré d'une façon parfaite en cas de maladies, d'absence ou empêchements quelconques du médecin principal.

En outre, les malades et les Européens pouvaient espérer des [97] garanties beaucoup plus sérieuses avec des médecins qui avaient fait leurs preuves dans les hôpitaux et étaient habitués aux maladies des colonies.

La municipalité de Chợ-lớn a, depuis quelques années, considérablement amélioré la ville, tant par la construction de nouvelles routes dont le besoin se faisait sentir, que par le curage de certains canaux, le renouvellement de quais, la mise en état de viabilité de certaines rues.

Le canal Fourès et le bassin de Lanessan sont les travaux neufs les plus considérables qui aient été faits.

« Un des travaux les plus importants, dit le *Rapport (ville de Chợ-lớn)* a été le creusement du canal Fourès, partant du canal de Quòc-đức, pour aboutir au rạch Lò-gôm, et la construction d'un bassin pour les radoubeurs de jonques.

« Ce travail, qui a été payé en cinq annuités, était devenu indispensable pour dégager les arroyos et canaux qui, à la saison des riz, sont tellement remplis de jonques, que la traversée en devenait souvent presque impraticable et pour assainir la partie marécageuse de Binh-tây, foyer de toutes les épidémies. »

Aucun service pour alimenter la ville d'eau potable n'a pu encore être tenté. Sous Chợ-lớn, il existe une nappe d'eau potable qui alimente dans toute la longueur de la ville une série de puits, particulièrement dans la bande comprise entre l'arroyo Chinois et la rue de Cày-mai.

La découverte de cette nappe d'eau remonterait à Monseigneur l'évêque d'Adran, qui aurait fait construire le puits qui porte encore son nom et qui est situé sur la berge de l'arroyo couverte par les eaux à marée haute. Ce puits est entouré d'une solide maçonnerie qui empêche les infiltrations. Lors de la construction, par les Travaux publics, de la culée du grand pont en fer sur le quai de Mỳ-tho, les infiltrations de la nappe ont rendu les travaux difficiles. Cette nappe n'est souvent qu'à quelques mètres au-dessous du sol et les puits qu'elle alimente sont inépuisables ; ils fournissent une eau très pure qui, analysée à diverses époques par le service pharmaceutique de l'hôpital militaire de Saïgon, a été reconnue parfaite. Chợ-lớn ne manque donc pas d'eau potable, mais il faut souvent aller la chercher assez loin. C'est même à plusieurs de ces [98] puits, près du Lò-gôm, que les bateaux-citernes des Annamites venaient et viennent encore puiser l'eau potable qu'ils allaient vendre jusqu'à Tàn-an et même Mỳ-tho, avant l'inauguration du chemin de fer.

L'état sanitaire s'est amélioré d'une façon très sensible par suite des nombreux travaux d'assainissement, construction d'égouts et trottoirs, comblement de marais, percement de nouvelles rues, creusement de canaux, plantation d'arbres, etc. Les épidémies n'ont plus la violence qu'elles avaient autrefois ; la variole tend à disparaître et les fièvres ont beaucoup diminué, ainsi que les maladies des voies respiratoires. Toutefois, ces deux dernières maladies font encore de nombreuses victimes en raison de l'insalubrité des compartiments, bas et sans air, que la population asiatique continue à habiter, le sol n'en est souvent formé que de terre battue.

C'est sur les enfants nouveau-nés et pendant les premiers jours de la naissance, que la mortalité frappe le plus durement. Ces décès sont occasionnés par le tétanos ou les convulsions et, après les 8 ou 15 premiers jours, par la diarrhée ou l'athrepsie.

Le tétanos et les convulsions sont, en général, pour ne pas dire toujours, le résultat des soins inintelligents donnés aux jeunes enfants par les parents et les sages-femmes indigènes, ignorantes et superstitieuses. Ils sont causés soit par le manque de propreté dans la ligature du cordon ombilical, qui est enveloppé de linges malpropres, enduits d'huile prise dans une lampe quelconque, soit par la routine des parents, qui donnent aux enfants âgés à peine de quelques heures, du thé, des médicaments chinois ou de la purée de riz. Cette nourriture, donnée prématurément aux enfants nouveau-nés, est une cause principale de la diarrhée infantile ; les Asiatiques, qui ne font aucun usage de lait ou de laitage, ne peuvent admettre que le lait de la mère ou de la nourrice puisse suffire à la nourriture de l'enfant !

Les communications entre Saïgon et Chợ-lớn sont assurées par trois lignes ferrées : le chemin de fer de Saïgon à Mỹ-tho, le tramway de la route Haute et le petit tramway à voie étroite de la route Basse.

Des chaloupes à vapeur font le service des marchandises et voyageurs asiatiques avec les divers points de la Cochinchine et principalement le Cambodge.



Usines à décortiquer le riz

[99] Chợ-lớn possède 7 usines à vapeur pour décortiquer le paddy et blanchir le riz; ces usines peuvent travailler, par jour, 96.400 piculs de paddy, donnant 44.000 piculs de riz cargo et 24.200 piculs de riz blanc, à raison de 68 kilos au picul.

Les principaux genres de commerce ou d'industrie que l'on trouve à Chợ-lớn sont :

Briqueteries, qui fabriquent les tuiles, carreaux, briques, etc., employés dans les constructions, dont les produits sont transportés dans toute la Cochinchine.

Poteries, qui fabriquent les marmites, jarres, vases à fleurs, ustensiles grossiers de cuisine, etc., et tout particulièrement la poterie de Cày-mai, qui fabrique des ouvrages en terre cuite vernissée et peinte, avec décors en relief.

Petits verriers, qui fabriquent les verres grossiers, verres de lampes et verres de fumeries d'opium.

Tanneurs, teinturiers, tailleurs de pierre, ouvriers d'art, sculpteurs, etc.

Importantes scieries de bois et nombreux chantiers de radoubeurs et constructeurs de jonques.

Enfin, les magasins de dépôt de toutes les marchandises d'exportation venant de l'intérieur ¹⁸.

¹⁸ Nous sommes heureux de rendre hommage à M. l'administrateur Rossigneux, actuellement maire de Chợ-lớn, qui, depuis quelques années, a su donner à la ville un développement considérable.

[Auguste-Bernard Rossigneux. Né à Pesmes (Haute-Saône), le 30 avril 1845. Marié à Cholon, le 27 octobre 1898, avec Anna Nguyễn thi Do. Administrateur de 1^{re} classe, maire de Chợ-lớn (1893-1898).]



Chợ-lớn. — Rue de l'Inspection

La ville de Chợ-lớn est percée aujourd'hui de rues nombreuses et de boulevards magnifiques ; un développement de quais de plusieurs kilomètres de longueur rehausse encore l'aspect de cette immense cité chinoise.



Chợ-lớn. — Avenue de Jaccaréo

Si on remonte à une vingtaine d'années seulement, on verra combien la ville de Chợ-lớn s'est embellie. Les deux routes qui la mettent en communication avec Saïgon ont, elles-mêmes, changé complètement d'aspect.

M. Pétrus-Ký, dans ses « Souvenirs historiques sur Saïgon et ses environs », fait une description fort intéressante de la route Basse et de la route Haute de Chợ-lớn, ainsi que de l'ancien Chợ-lớn :

« Promenons-nous un instant maintenant, dit l'auteur, sur la route Basse de Chợ-lớn, jusqu'au delà de Chợ-lớn.



L'arroyo de Chợ-lớn

[100] « L'arroyo Chinois, nommé autrefois rạch Bèn-nghé, a reçu son nom actuel des Français qui, remarquant que cet arroyo conduisait à la ville de Chợ-lớn, dont les habitants les plus nombreux étaient les Chinois commerçants, et servait à transporter les marchandises de ces mêmes commerçants à bord de leurs jonques mouillées à Xóm-chiêu (entre le fort du Sud et les Messageries maritimes), lui donnèrent naturellement le nom d'arroyo Chinois.

« Le nom de Bèn-nghé, d'après le *Gia-định-thông-chí*, vient de ce qu'autrefois, dans cet arroyo, des buffles et surtout des bufflons (nghé) se baignaient.

« Sur les deux rives de cet arroyo, encombré de bateaux de toutes sortes, des maisons sur pilotis constituaient, pour ainsi dire, deux remparts épais et rendaient le passage de l'arroyo un peu étroit.

« Le marché le plus considérable et dont le commerce était le plus actif, se trouvait depuis le mât des signaux jusqu'à la rue Mac-Mahon, dont le parcours, jusqu'à la prison, était habité par des devins et des tourneurs (*dày-thây-bói et đường-thợ-tiện*). Les maisons de ce bazar étaient les mieux bâties, toutes en bon bois et couvertes en tuiles.

« De là, jusqu'au marché de *Câu-ông-lành*, était le territoire du village de Long-hưng-thôn, couvert de maisons sur la rive et au delà de la route. Sur la rue Boresse actuelle, il y avait un méchant chemin, sur les bords duquel étaient bâties les cases des esclaves laotiens affranchis ; ils fabriquaient des seaux à porter l'eau avec des feuilles de palmiers d'eau.

« Sur l'arroyo qui va à l'abattoir (rạch Câu-ông-lành) était jeté un pont en bois fait par un lành-bình qui demeurait près de là.

Le pont a donné son nom à tout le quartier (Cầu-ông-lãnh), ou pont de Monsieur le Général.

« Plus loin, on trouve le pont appelé Cầu-muôi (pont du sel), parce qu'à cette époque, les petits bateaux de mer (ghe cù) venaient là vendre du sel. On y a trouvé encore, assez longtemps après la prise de Saïgon, des meules couvertes de feuilles. C'était le grand dépôt de sel. En avançant, nous trouvons le pont du nom de Cầu-kho et un peu plus loin devant nous, celui de Bà-tiệm. Cet espace a reçu le nom de Cầu-kho (pont des magasins), Chợ-kho (marché des magasins, à cause de la présence de magasins (Kho cấm thao) [101] que Gia-Long y avait fait construire pour recevoir les impôts en nature provenant de l'intérieur de la Cochinchine. Ce village portait le nom de Tàn-triêm-phường.

« Du pont de Bà-tiệm jusqu'à celui de Bà-đô, on trouvait les villages de Hòa-thành et Tàn-thành, appelés vulgairement Xóm-lá (faubourg des paillotes) et Xóm-côm (côm-bắp, com chùi, gâteaux de maïs) ; sur la rive opposée, on vendait aussi des feuilles cousues et ce commerce lui faisait donner également le nom de Xóm-lá.

« Entre le pont de Bà-đô et celui de Cầu-hộc était le village de Bình yên. Là, des propriétaires occupaient des lots de terrain et faisaient le commerce d'échange avec des jonques venant du Nord.

« Le Cầu hộc tire son nom d'un puits dont les parois étaient en bois et formaient un cadre régulier (giếng-hộc) ; c'est sur une des rives de cet arroyo de Cầu hộc qu'on trouve aujourd'hui encore un puits qui fournit une eau claire et potable et bonne surtout à la fin du thé.

« De cet arroyo à la buse placée près de l'hôpital de Chợ-quán (Lò rèn thợ Vấp), était le territoire du village de Tàn-kiềng.

« L'hôpital de Chợ-quán se trouve dans le territoire de Phú-hội-thôn. Il y avait là des fours à chaux. Au delà de l'hôpital, on trouve un pont qui marque le commencement du village de Đức-lập et puis Tàn-châu, vulgairement Xóm-câu, quartiers de pêcheurs.

« Un peu plus loin, est le village de An-bình-thôn, vulgairement appelé Xóm-dầu (Phụng-du) jusqu'à l'arroyo du Rạch-xóm-dầu. On en faisait le dépôt d'huile, surtout de l'huile d'arachide. De l'arroyo, où se trouvent aujourd'hui les dragues, jusqu'au pont de l'usine à décortiquer, était le village de An-bình, dont une partie se trouvait de l'autre côté de l'arroyo Chinois, aujourd'hui village de An-hòa, où l'on voit la pagode de l'association des bateaux de passage (vạn-đò).

« L'arroyo sur lequel on trouve un beau pont avant d'arriver à l'usine avait reçu le nom de Rạch-bà-tĩnh, qu'il conserve encore à présent. Il pénètre dans l'intérieur jusqu'au grand tamarinier de la route Haute.

« Un peu plus loin, on trouve le puits dit d'Adran, qui se trouvait autrefois sur la rive, mais l'action de l'eau du Vịnh-bà-thượng l'a détaché du rivage, de sorte qu'il est bien avant dans l'arroyo. Sur cette rive, étaient établis les décortiqueurs de riz.

[102] « De là, le village de An-diên s'étendait jusqu'au pont de fer appelé autrefois Cầu-bình. Ce quartier était connu sous l'appellation vulgaire de Xóm-chì (quartier du fil). C'était là qu'était autrefois l'arroyo qui faisait communiquer le Bèn-nghé avec le Ngà-tư, en passant par Lò-gôm. Le canal Bà-thượng, celui qui va aujourd'hui de Chợ-lớn au Ngà-tư, a été creusé par le vice-roi Lê-van-Duyệt, le Grand-Eunuque.

« Suivons, maintenant, la route Haute de Saïgon à Chợ-lớn. L'administration française a conservé à cette fameuse route son ancienne direction, en élargissant et en empierrant la chaussée. M. Ollivier, qui était chargé de la construction de la citadelle, l'avait tracée pour mettre Chợ-lớn en communication directe avec Saïgon.

« On distribua aux parents trois ligatures et une pièce d'étoffe de coton pour chaque tombeau qui devait être enlevé de là. La route était plantée des deux côtés d'une rangée de manguiers et de jacquiers alternés.

« Sur l'emplacement de la prison et du nouveau palais de justice, il existait un marché du nom de Chợ-da-còm (marché du banian courbé). Il existait, en effet, là, un banian énorme, dont le tronc était courbé. Outre les denrées qu'on y vendait, une rangée de boutiques y avaient leurs étalages de tambours, parasols, selles, bonnets de bacheliers, etc.

« Après ce marché, toujours à droite, se trouvait l'ancien marché de Chợ-đùi (marché de la soierie grossière), où l'on s'occupait du commerce de ce genre de soie grège. Un peu plus loin, avant d'arriver à la route de Thuận-kieu, était Xóm-đem-buồm, quartier de nattes à voiles. Aujourd'hui, le nom de Chợ-đùi s'applique à toute la partie supérieure de la rue Boresse jusqu'au delà du chemin de fer.

« À partir de la route de Thuận-kieu jusqu'au haras, on voyait le marché de Diêu khiên et celui de Cày-da-thằng-mọi.

« Il y a des gens qui disent que ces deux noms s'appliquent au même marché ; Cày-da-thằng mọi veut dire le banian aux esclaves. Diêu khiên est le titre d'intendant militaire. Le marché avait été construit et inauguré par un intendant. De là son nom.

« Mais, pourquoi cette appellation : banian aux esclaves ? Elle provenait de la marchandise qu'on étalait à ce marché. On y ven- [103] dait une espèce de chandeliers en terre cuite, ayant la forme d'un esclave noir (Laotien), qui porte sur sa tête un lampion, dans lequel on met une mèche nageant dans de l'huile d'arachide ou de coco.

« Ce marché, qui s'étendait depuis le devant de la maison Blancsubé jusqu'au chemin de fer, était rempli de maisons et de boutiques.

« Avant d'arriver au haras, la Plaine des Tombeaux déverse son eau dans l'arroyo qui passe devant la maison Blancsubé, de sorte que cette partie de la route était dans un état constant d'humidité. On lui donnait le nom de Nước-nhì, eau s'égouttant.

« Au haras, on voyait la pagode de Kim-chương, construite sous Gia-Long, sur l'emplacement d'une ancienne pagode cambodgienne. Elle devint célèbre par suite de deux événements lugubres, sur lesquels existe un voile que l'histoire n'a, jusqu'ici, qu'incomplètement soulevé :

« Le roi Duệ-Tông, oncle de Gia-Long, et le prince Mục-Vương, qui étaient tombés aux mains des Tây-sơn, le premier à Bassac (Cà-mau), en 1776, le second à Ba-vác, ancienne province de Vinh-long, aujourd'hui dans l'arrondissement de Bèn-tre, au nord-est de Mò-cày, peu après Duệ-tông, furent, dit-on, exécutés dans cette pagode en 1776.

« Là où se trouvent aujourd'hui les tirailleurs annamites était le Panthéon (Hiền-trung-tu, pagode des fidèles glorifiés, vulgairement Miêu-công-thán, pagode des serviteurs qui ont bien mérité de la patrie). Construite par ordre de Gia-Long, elle était dédiée à la mémoire de ses serviteurs, auxquels le gouvernement, à des époques fixes, faisait solennellement des offrandes et des sacrifices.

On y mettait des tablettes d'inscription de chacun des hommes de mérite qui s'étaient illustrés au service de l'État. Celles des Français morts au service de Gia-Long s'y trouvaient aussi.

« Une autre pagode, aujourd'hui occupée par les officiers des tirailleurs indigènes, située devant le mur d'enceinte et flanquée de deux mares plantées de nénuphars, qui embaumaient la route Royale, a été construite également du temps de Gia-Long. Elle portait les noms de Miêu hội đồng ou Miêu-thinh.

« Devant ces pagodes, sur le bord de la route, aux deux extrémités de leur limite, se dressaient deux colonnes, en briques ou en [104] pierres, bien maçonnées. Sur ces

colonnes étaient inscrits les mots : khuinh-câi, hạ mà (ôtez le chapeau, descendez de cheval).

« Au bout du sentier qui longe la ferme des Mares jusqu'à la route stratégique, se trouvait une pagode du nom de Chùa-ông-phúc ou Chùa phật-lớn, aujourd'hui démolie.

« Après la buse qui communique avec la source du rạch Câubà-đô, l'on remarque les tombeaux de deux princes : Hoàng-thủy, Hoàng-trot, fils, dit-on, de Nguyễn-văn-nhạc ; à ce point, existait autrefois un marché appelé Chợ-mai (marché du matin).

« En face de l'avenue de l'église de Chợ-quần, dans la plaine, se dressait la pagode de Kim-tiên, sur les fondations de laquelle on en a construit une autre du nom de Nhơn-sơn-tự.

« Vis-à-vis de l'avenue de l'hôpital, se trouvait la pagode de Gia-điền, qui n'existe plus aujourd'hui.

« De là à Chợ-lớn, on trouve tout d'abord le Xóm-bột, village où l'on faisait et vendait de la farine, sur les deux bords de la route. Après ce hameau, on arrive au marché de Chô-hôm (marché où l'on se rassemblait le soir).

« Derrière ce marché, on trouve encore la pagode de Trán-Tương, un des officiers de Gia-Long, tué par les Tây-sơn. Gia-Long y érigea une pagode en son honneur.

« Sur un petit arroyo (où sont les pagodes du cimetière chinois), il y avait un petit pont appelé Cầu-linh-yên. D'après la tradition, un soldat, du nom de Yên, portait sur ses épaules Gia-Long fuyant devant les Tây-sơn qui le poursuivaient. Arrivé à ce point, il fut remplacé par un autre soldat. Fatigué, il s'attarda à se reposer ; les Tây-sơn arrivèrent et le mirent à mort. Gia-Long fit construire, en cet endroit, une pagode consacrée à sa mémoire. Le village s'appelait Tàn-thuận ou Hàm-lương.

« Le grand tamarinier avait sous son ombrage des quán (auberges) appelés quán-bánh-nghệ. De là à la rue des Marins, l'agglomération de maisons constituait le Xóm-côm et le Xóm-chì.

« Promenons-nous maintenant dans l'ancien Chợ-lớn.

« Le Chợ-lớn (grand marché) proprement dit, se trouvait à l'emplacement de Chợ-rày d'aujourd'hui.

« La partie comprise entre la rue des Marins jusqu'à l'arroyo de Chợ-lớn était habitée par des Minh-hương, métis chinois habillés à l'annamite et constitués en village privilégié.

[105] « L'arroyo de Chợ-lớn était bordé de grands magasins bâtis en briques appelés tàu-khậu et loués aux Chinois qui venaient de Chine une fois par an sur des jonques de mer. Ils apportaient leurs marchandises dans ces magasins, où ils vendaient soit en gros, soit en détail, pendant leur séjour à Saïgon.

« Le pont, qui conduit au grand marché actuel, s'appelait Cầu-đường (pont de sucre) ; on y vendait du sucre candi, en tablettes, en pots, etc.

Le bord du canal, qui passe devant la maison du đòc-phù de Chợ-lớn, formait la rue Phò-xếp et le pont sur la route de Cày-mai avait nom Cầu-phò.

« L'angle formé par les canaux, depuis le marché jusqu'au pont de fer, avait pour village Quới-dược et pour marché Chợ-khinh.

« L'arroyo de Chợ-lớn, depuis le pont du marché (Cầu-đường) jusqu'à celui de Cầu-khâm-sai et au Lò-gôm, était bordé de maisons d'espace en espace.

« Le marché de Lo-rèn, à la place de l'église actuelle de Chợ-lớn, était habité par des forgerons et des fabricants de fil de fer (quần-mậu-lái).

« En allant à Cày-mai, on rencontre le pont qui s'appelait Cầu-ông-tiêu.

La pagode de Cay-mai était, autrefois, une pagode cambodgienne, entourée de tous les côtés de mares, dans lesquelles on faisait des régates en l'honneur de Bouddha. Cette pagode avait été restaurée par les Annamites sous Minh-Mạng ; Nguyên-tri-Phường, venu en Cochinchine avec Phan-thanh-Giàng, la dota d'un kiosque à étage.

« Le nom de la pagode ainsi que de la colline vient de l'arbre *mai*, dont les fleurs blanches sont très estimées des Chinois et des Annamites.

L'inspection actuelle de Chợ-lớn était autrefois la résidence du huyện de Tân-long.

« Revenons sur nos pas, nous voilà à *Chợ-quán*.

« Le nom de Chợ-quán, appliqué aux villages de Tân-kiềng, Nhơn-giang, Bình-yên, était celui du marché qui se trouvait sous les grands tamariniers de l'avenue de l'hôpital de Chợ-quán. Il y avait beaucoup d'auberges : de là le nom de chợ (marché), quán (auberge).

« Entre l'avenue de l'hôpital et la ferme des Mares, était le vil- [106] lage des fondeurs : Nhơn-ngài (aujourd'hui Nhơn-giang). On y remarque les vestiges d'un ancien village cambodgien. Une grande pagode cambodgienne, avec des tours en briques, se trouvait sur une propriété. En y creusant, on trouve des briques cambodgiennes, des nénuphars en terre cuite, de petits Bouddhas en bronze, en pierre. Il y reste encore deux blocs de granit bien polis et ornés de sculptures en relief.

« De Chợ-quán jusqu'à la route qui descend à Câu-kho, ce bord était habité et parsemé de maisons entourées de jardins.

« Le haut de la route de Câu-kho, jusqu'à la maison Blancsubé, était aussi occupé par des propriétaires. Du temps de Gia-Long, cette partie était peuplée misérablement par des mendiants qui, voyant arriver les troupes des Tây-sơn à la poursuite du roi Gia-Long, s'attroupèrent et battirent du tam-tam avec un vacarme épouvantable.

« La marche des Tây-sơn s'arrêta : ils se figurèrent qu'ils rencontraient des obstacles sérieux à franchir. Gia-Long fit construire des maisons pour loger ces mendiants, en récompense du service qu'ils lui avaient rendu dans cette circonstance.

« Ce hameau portait le nom de Tân-lộc-phương. »

Depuis cette époque, tout a bien changé, tant au point de vue des nombreuses et magnifiques constructions à étages qu'on voit entre Saïgon et Chợ-lớn, qu'à celui des moyens de communication entre ces deux villes, qui sont aujourd'hui assurées, comme il a déjà été dit, par trois lignes ferrées. Prochainement, toute la traversée de Chợ-lớn se fera par le grand tramway, qui aboutira à Bình-tây, après avoir traversé la ville dans sa plus grande longueur, et desservira toute la partie la plus populeuse.

Étant donné l'extension considérable que prend Chợ-lớn, qui a déjà une superficie de 872 hectares 61 ares, il est probable que, dans un avenir prochain, les deux rives du canal des Poteries verront s'élever de nouvelles maisons et qu'un certain nombre d'usines à décortiquer le paddy ne tarderont pas à être construites.

Chợ-lớn possède une fort belle inspection qu'habite un administrateur de 1^{re} classe des affaires indigènes, lequel est secondé par un administrateur-adjoint, une perception, un bureau des postes et télégraphes, une ferme d'opium, un camp de tirailleurs annamites, commandés par un capitaine d'infanterie de marine et un block- [107] haus situé à Cày-mai et occupé par un peloton d'infanterie de marine.

C'est à côté de ce blockhaus que se trouve la fabrique de céramique de Cày-mai. Elle est constituée par un hangar et par un four grossier en briques. Des ouvriers chinois travaillent là assez artistement et quelques objets qui sortent de leur fabrique sont vraiment bien faits, comme certains groupes de personnages, des assiettes, des vases, des poissons divers qui ne manquent pas d'originalité. Avec des moyens très rudimentaires, ils parviennent à fabriquer des objets relativement finis. Comme le dit si

bien M. Delteil ¹⁹, « rien ne peut donner une idée du peu d'exigence de l'ouvrier chinois. Il travaille beaucoup, ne se plaint jamais, se contente du strict nécessaire en fait de vêtements, de nourriture et de logement, économise sur tout et paraît toujours gai et content. Quelle différence avec l'ouvrier de nos grandes villes, si exigeant et si peu consciencieux, en général !

« Il semble que les Chinois, que nous traitons pourtant de barbares et de vieux peuple corrompu, aient depuis longtemps résolu le problème social que nous poursuivons en vain depuis tant d'années. Quand nous connaîtrons mieux les mœurs et les habitudes de ce peuple, nous pourrons, sans aucun doute, prendre de lui des leçons de sagesse, de modération et d'organisation sociale. »



Pagode chinoise

Nous ne quitterons pas Chợ-lớn, pour pénétrer dans l'intérieur de l'arrondissement, sans dire un mot de la grande fête annuelle, que célèbre, avec les plus grandes pompes, la cité chinoise : nous voulons parler de la fête du Dragon.

« Un événement qui, par ses solennités, fait oublier, pour un instant, la rapacité légendaire des Chinois, leur âpreté au gain extraordinaire, c'est celui qui ramène tous les ans la procession religieuse du grand Dragon. Elle n'est pas banale, en effet, cette procession fastueuse, à laquelle prennent part les cent mille Fils du Ciel de la cité chinoise, depuis les enfants en bas-âge jusqu'aux vieillards décrépits. La fête du Dragon, le *Yun-cô*, comme ils l'appellent dans leur langue, est aussi l'occasion de somptueuses saturnales dans les riches intérieurs. C'est la fête nationale, pour ainsi dire, où le patriotisme est remplacé par cette cohésion religieuse, par cet avatar de la superstition qui soulève les masses dans un même élan.

« La religion préside à tous les actes orientaux ; elle est dans toutes les cérémonies familiales, et tandis que les pagodes nombreuses de la ville chinoise rivalisent d'ardeur pour grouper les diverses congrégations qui se disputent leur capitale, le commerce qui, au fond, est tout chez le peuple, devient la cheville ouvrière de cette activité prodigieuse de 3 jours.

« Car la fête dure 3 jours et, matin et soir, le long serpent doré promène deux fois par jour ses anneaux fantastiques.

¹⁹ *Un an de séjour en Cochinchine.* — Challamel, Paris.

« Tout Chinois qui se respecte doit, ce jour-là, faire partie de la procession ou y être représenté. Seuls, les impotents, les gardiens et les pompiers restent à la maison centrale, pour surveiller, pendant leur absence, les intérêts des patrons.

« D'abord, les pagodes des 7 congrégations, métropolitaines ou secondaires, les petites chapelles où résident les sorciers et les ermites ; les sanctuaires renommés, objet d'une vénération particulière, mettent en branle leurs bonzes et leurs assistants.

« Un mois avant le *Yun-có*, le bonze, tout de jaune vêtu, parcourt les rues de la ville, s'arrêtant de porte en porte pour recueillir l'obole de chacun. Il reçoit mollement, sans un remerciement ni un sourire, sans qu'un muscle de sa face vienne trahir sa pensée, tant il est persuadé que chacun doit faire son devoir en cette circonstance solennelle !...

« Les préparatifs terminés, les chefs se rassemblent à la pagode cantonnaise pour régler l'ordre du cortège et les détails de la cérémonie. Puis, on tire au sort les porteurs du Dragon ailé, insigne honneur que chacun se dispute. Autrefois, le Dragon ailé (*con-róng-bay*) venait annuellement de Chine, où des mains tendres de jeunes filles travaillaient des mois et des mois à sa confection. Vers 1890, la douane, tracassière, voulut imposer le fantastique animal à son entrée en Cochinchine. Les fils de l'Empire du Milieu, plus malins que les chefs de la douane, renvoyèrent le Dragon d'où il était venu, ce qui devait amener une série épouvantable de malheurs sur la tête des Barbares.

« Par une coïncidence bizarre, cette année-là, la mortalité française fut si grande que les Chinois ne manquèrent pas de l'attribuer au peu de religion des maîtres de la colonie.

[109] « Le *con-róng* est fabriqué à Chợ-lón, à l'aide de papier doré et de carton-pierre. L'or et les émaux recouvrent ses écailles et arrivent à représenter, sur cet animal énorme, long de 30 à 35 mètres, une valeur de 1.000 à 1.200 dollars ! !

Toutes les maisons de commerce de Saïgon et de Chợ-lón contribuent généralement, et chacun séparément, à la grandeur de la fête. Après avoir fourni à la caisse des pagodes une certaine somme, elles doivent, au moyen de leur personnel, former un groupe spécial.

« C'est ainsi que chaque négociant a sa bannière couverte de caractères qui ne sont que la reproduction de sa raison sociale, accompagnée de devises et de mots de ralliement.

« On ne peut se faire une idée des rivalités pacifiques qui, à ce moment, se font jour dans ces groupes. Chaque maison de commerce essaye de surpasser, d'éclipser même sa voisine par le nombre de ses oriflammes, de ses lanternes multicolores remplies de lumière, de ses pavillons étincelants.

« Les rois de la finance tiennent la tête. Les grosses sociétés, qui monopolisent le commerce du riz, suivent en bon ordre. Puis, c'est le tour des grands magasins de soieries de la rue de Canton ; le menu fretin est dispersé ça et là, encadré au milieu des grandes compagnies, qui couvrent de leur pavillon protecteur leur raison sociale de moindre envergure, mais qui, peut-être, grandira un jour.

« Chaque groupe, chaque pagode et même chaque raison sociale a sa musique particulière, ne s'occupant aucunement de celle de son voisin, exécutant ses morceaux à sa manière. On juge de la cacophonie indescriptible qui règne au sein de cette foule grouillante, dont le chiffre atteint, à Canton et dans les grandes villes chinoises, trois cent mille processionnaires, dans les années exemptes d'épidémies.

« Les enfants en bas-âge, les petites filles surtout, doivent figurer dans le cortège. Tantôt réunis par groupes, tantôt montés sur des chevaux richement caparaçonnés, les enfants représentent, munis de longues barbes et vêtus convenablement, des personnages fameux de l'histoire, de gracieuses théories, des scènes de théâtre.

« On les voit, parfois, par groupes de cinq à six, juchés sur un échafaudage, où des épées flamboyantes paraissent les supporter.

[110] Et tous ces minois trop rouges, barbouillés de carmin, tranchent sur les faces glabres des grandes personnes du cortège, comme des coquelicots sanglants au milieu d'un parterre de fleurs.

« Le soir, la procession offre un coup d'œil féerique. Les milliers de lumières, les torches, les feux de Bengale percent, en serpentant le long des rues tortueuses, l'obscurité intense de la nuit.

« Partout le bruit des bombes et des pétards ébranle les édifices, couvrant la ville entière d'un nuage de poudre. On brûle, à cette occasion, à Chợ-Lớn (ville), plus de cent mille francs de pétards.

« Ce n'est pas sans discernement que sont jetés ces artifices qui craquent, à l'instar d'une fusillade, et dont le crépitement lointain s'entend de toutes les directions.

« Au passage du Dragon volant, plusieurs hommes, devant chaque maison, sont préposés à cet office.

« Les riches étalent, pendant la journée, comme une marque de piété, comme un trophée commercial donnant la mesure de leur aisance, les montagnes d'artifices qu'ils doivent brûler le soir.

.....
« Voici un être humain ruisselant de sang, les cheveux en désordre, les joues percées d'aiguilles et de lames de couteaux.

« Il brandit, des deux mains, des sabres effilés, avec lesquels il se fait des entailles.

« De temps à autre, il essuie ses plaies sanguinolentes avec des carrés de papier argenté qu'il jette à la foule avide. Cet homme, c'est le sorcier, le devin des pagodes, le *Ông bóng* redoutable, qui guérit les maladies, jette des sorts terribles et prédit l'avenir.

« Au même instant, un bousclement se produit devant les portes des demeures ; les tireurs de pétards s'apprêtent à faire feu de toutes leurs batteries.

« Et des paniers d'artifices s'enflamment, enveloppant le tréteau sur lequel est juché le saint homme, que les porteurs, en dansant, promènent sur les pétards.

« On fait, à la hâte, quelques bribes de cérémonies sur son passage. On brûle des papiers bénits, on allume des cierges, on répand du vin de riz, etc., etc. De ces cérémonies dépendront le bonheur et la prospérité de l'année tout entière.

.....
« Les pagodes annamites suivent derrière avec leur garde-robe défraîchie.

[111] « Leurs ornements loqueteux tranchent sur la richesse chinoise comme une sapèque de cuivre à côté d'une pièce d'argent.

« Et la musique infernale recommence, mariant le bruit strident des cymbales de cuivre avec les détonations lugubres du tamtam.

« C'est le tam-tam de la pagode, grosse caisse démesurée et fort lourde, recouverte d'une peau de buffle ou d'éléphant.

« Les tam-tam en métal, ou gongs, sont plus agréables à entendre, quand ils sont frappés avec régularité par de vrais connaisseurs.

« Et le cortège s'épand dans la ville, bruyant, tintamarresque, déchirant.

« Un nouveau venu chercherait vainement, au milieu de tous ces bruits formidables, une idée de culte, mais le penseur et le philosophe qui savent réfléchir et observer avec justesse dégagent de ce fatras l'idée maîtresse, la raison pure de cet ébranlement colossal, de cette force cachée, qui pousse tout un peuple à ces manifestations religieuses.

« Sur leur base inébranlable et éternelle, reposent la vie, le progrès, l'évolution des nations orientales, qui représentent sur notre planète plus d'un tiers de l'humanité. » (L. Jammes, Saïgon.)

Comme toutes les agglomérations, comme tous les entassements humains, la ville de Chợ-Lớn doit, on l'imagine, donner du fil à retordre aux investigations policières.

Mais ces difficultés sont d'une espèce particulière, car ici, l'entassement n'est ni ordinaire, ni banal.

Nous conseillons vivement à ceux qui ont quelques moments à perdre, aux heures vespérales, quand les ouvriers regagnent leurs antres, d'aller se poster dans les ruelles adjacentes au grand marché central.

La loi inventée par les sociologues d'Europe relativement au cube d'air nécessaire à un être humain leur apparaîtra sous des formes singulières et portant une atteinte sérieuse aux problèmes physiques généralement admis.

Une chambre, longue de 10 mètres environ, sur une largeur moitié moindre, engloutit, devant nous et deux de nos amis, 74 individus fort bien constitués et réclamant pour leurs poumons une quantité requise d'oxygène.

[112] C'était un soir d'*arrivage* : un navire allemand venait de déverser dans les quartiers populeux de la ville un flot humain de travailleurs, estimé à 800 miséreux.

Le problème du logement, très difficile à résoudre, à première vue, fut tourné avec une habileté toute chinoise, qui nous fit rire de bon cœur.

Comme la chambre des 74 émigrés était matériellement trop exiguë pour permettre à chacun de s'étendre sur les nattes sordides, l'entrepreneur du logement avait disposé trois étages dans la pièce.

Des trous, percés dans le mur et supportant des traverses, offraient un espace tout trouvé.

Des voliges minces de Singapore, recouvertes de nattes, permettaient à une vingtaine de Célestes de dormir commodément dans ces multiples compartiments de portefeuille. On dirait que les lois de l'hygiène n'ont pas été faites pour eux ! !

Se portent-ils moins bien que les Occidentaux, confortablement logés dans leurs maisons européennes ? Le fait est que le provisoire d'une installation si étrange dure souvent plusieurs semaines et plusieurs mois.

N'avions-nous pas raison de, trouver cet entassement urbain moins que banal, dans la série de l'habitation humaine ?...

Les jours de fête ou de gala, lorsque la population flottante augmente et que les habitants du Céleste Empire quittent leurs demeures pour vaguer dans les rues, la circulation devient, dans plusieurs quartiers, extrêmement difficile. Les représentants de la force publique sont comme noyés dans ce flot mouvant.

En esquissant les mœurs de cette curieuse population, uniforme de costumes, mais souvent de sentiments et d'appétits si dissemblables, nous avons dit que la plupart des crimes au sein des masses restaient presque toujours impunis.

Il ne nous est jamais venu à l'idée, cependant, de donner des instincts démesurément sanguinaires et criminels à la nation chinoise. Nos observations nous prouvent, au contraire, que, sous le rapport de la criminalité constatée en dehors de leur pays d'origine, les Célestes n'ont rien à envier aux peuples de l'Occident.

Le Chinois est rarement méchant et assoiffé de meurtre, sans raison déterminante. Le contingent annuel fourni par les 80.000 [113] habitants mâles de la cité ou des agglomérations suburbaines n'a rien qui doive nous effrayer. Ces émigrés sont, en général, probes et sincèrement attachés à leurs pratiques religieuses. Une règle de conduite qui n'exclut pas la droiture en affaires, est la pierre de touche de toutes leurs grosses opérations.

.....
« Comme contrebandier, le Chinois reste maître inimitable sur toute la surface de l'univers.

« Dans ce pays français, où les lois mitigées nous donnent un renom de bon caractère chez l'immigrant aussi bien que chez l'indigène, la fraude chinoise a établi ses quartiers généraux.

« La résignation avec laquelle les contrebandiers surpris en flagrant délit payent les fortes sommes, nous a toujours laissé perplexe et nous a fait longtemps réfléchir.

« Les vulgaires entremetteurs sentent derrière eux de puissantes maisons de Chợ-lớn, qui n'abandonnent jamais leurs employés fidèles et c'est avec une véritable satisfaction que, vaincus par une fatalité du sort inéluctable, ils crachent les amendes formidables, en se disant, peut-être, qu'ils ont assez gagné précédemment.

« Une fois n'est pas coutume ! Il suffit de passer 5 fois sans encombre, pour combler le déficit.

.....

« Un *truc* fort intéressant est le suivant :

« À travers les rues silencieuses de la ville chinoise, quand le couvre-feu de minuit a éteint les lanternes fumeuses des étalages, les amateurs d'émotions pourront se laisser glisser le long des murailles et surprendre la trame de quelque conjuration, d'une fraude ou d'un crime, ourdie à la faveur des ténèbres de la nuit.

« Nous avons consulté plusieurs policiers rompus aux mille machinations des sociétés criminelles ; quand le ciel est sans lune, les associations de voleurs et contrebandiers marchent en groupes disciplinés, guidés dans les ténèbres par des ordres inconnus et des voix invisibles.

« Il y a quelque dix ans à peine, le *truc* n'était pas encore éventé ! Ce qui n'empêche, que de temps à autre, les contrebandiers d'opium exhument prudemment leur invention surannée, passée, dans l'esprit des policiers, à l'état de vieille mécanique. Voici donc la manière de s'en servir :

[114] « Quand un bateau, ayant à son bord une caisse d'opium, arrive sous les ponts de la ville, les pisteurs, immobiles sur la berge, semblent écouter un cliquetis de baguettes sonores, frappées en cadence dans un vague lointain.

« La précieuse marchandise se rapproche ; plus près aussi s'entend le cliquetis des baguettes, qui épand ses bruits de xylophone, dans le silence du soir.

« Pour convoier la chère denrée, les contrebandiers ont mobilisé tous les marchands de soupe qui, à défaut de cris trop bruyants, dans les rues désertes, appellent les clients en battant, l'un contre l'autre, deux morceaux de bois sonores, et auxquels les Annamites ont attribué l'onomatopée assez juste de *lôc-côt lôc-côt*.

« Par extension, ce nom va jusqu'à la soupe de gaillon, que vendent ces petits restaurants ambulants, promené de par les rues de Chợ-lớn, sur les épaules d'un gars solide.

« Et, au coin des rues principales, le marchand de bouillon frappe, suivant les conventions établies, ses deux lamelles de bambou, l'œil braqué dans l'embrasure des carrefours vides.

« La caisse d'opium glisse dans un sampan, sur les eaux tranquilles. Une sonnerie haletante, saccadée, annonce, de loin, un événement insolite ; le sampan s'arrête pour continuer sa route quelques instants plus tard, car un redoublement cadencé avertit que tout est rentré dans l'ordre. La relève des sentinelles policières a disparu dans l'obscurité.

« Et la caisse d'opium va de l'avant, assurée ainsi sur son chemin par une garde vigilante.

« Pas de surprise possible, l'alarme des sonneries dit que tout va bien.

« Les voleurs qui cherchent à faire un coup dans un riche magasin ont souvent les marchands *frappeurs* pour complices.

« On partage les bénéfices et tout le monde est content.

« On conçoit jusqu'à quel point la sécurité peut être poussée avec des moyens semblables.

« Ce moyen de télégraphie *acoustique* ne semble-t-il pas bien trouvé ?

« Et ces gens-là ne se dénoncent jamais, quand ils opèrent entre adhérents de la même congrégation, de la même famille, comme ils disent. » (L. Jammes.)

[115] Ce n'est pas surtout au point de vue du vol et de la contrebande que la gent chinoise offre le plus de dangers. Il y en a un sur lequel on ne saurait trop veiller et qui,

dans un avenir prochain, pourrait devenir plus inquiétant qu'on ne suppose, nous voulons parler des sociétés secrètes. Et M. Raoul Postel, dans son ouvrage : « À travers la Cochinchine » ²⁰, le fait très bien pressentir quand il s'exprime en ces termes :

« Peu à peu, les Chinois ont pullulé dans notre possession d'une façon véritablement effrayante ; aujourd'hui, ils constituent près d'un tiers de la population asiatique. Ils y ont importé, naturellement, leurs sociétés secrètes, dont nos gouverneurs sont restés si longtemps sans se préoccuper.

« Chose plus grave ! Malgré l'antagonisme très marqué des deux races, les Chinois ont fini par entraîner les Annamites à l'affiliation. Bien que n'ayant plus conservé actuellement aucun espoir de nous expulser des rives du Don-naï et du Mékong, ces derniers n'ont pas voulu perdre cette suprême occasion de protester contre l'occupation de leur sol par l'étranger, et un certain nombre de mécontents se sont incorporés à la Société la Terre et le Ciel. Nous comprenons, en nous plaçant au point de vue indigène, cette tentative désespérée des vaincus ; mais nous comprenons beaucoup moins, en nous plaçant au point de vue des intérêts français, qu'on ait pu s'obstiner, pendant plus de 20 ans, à fermer les yeux sur un péril imminent. »

Hôpital indigène de Chợ-quan. – L'hôpital indigène de Chợ-quán est à 2 kilomètres environ de Chợ-lớn, sur la route Basse.

Cet établissement, qui n'était, dans le principe, qu'une ambulance militaire, sous la direction d'abord de l'intendance militaire, ensuite du commissariat de la marine, fut, vers 1864, converti en hôpital annamite. L'administration en fut confiée aux sœurs de Saint-Paul de Chartres, sous la surveillance du chef du bureau municipal, puis à un magasinier-comptable, sous les ordres de l'inspecteur des affaires indigènes de Saïgon, et, le 14 janvier 1870, sous la direction et la surveillance du chef du 1^{er} bureau de la direction de l'intérieur.

[116] Le 18 mars 1871, un arrêté a autorisé, à titre d'annexe du dispensaire, l'œuvre de refuge déjà existant à Chợ-quán.

Depuis l'arrêté du 14 décembre 1874, l'hôpital indigène de Chợ-quán est placé sous la direction supérieure du directeur de la prison centrale de Saïgon, qui administre ces deux établissements en régie. Il a sous ses ordres, pour l'administration spéciale de l'hôpital : 1 sous-directeur, 1 agent comptable, 1 infirmier-major chargé de la police, 13 infirmiers et infirmières, 1 concierge magasinier.

Les travaux d'entretien de l'hôpital, les améliorations, la confection du mobilier, des effets des malades sont exécutés par les prisonniers de la maison centrale, surveillés par un gardien européen. Le service de santé est confié à un médecin des colonies (autrefois de la marine), assisté d'un médecin de 2^e classe.

Le règlement intérieur de l'hôpital de Chợ-quán a été définitivement établi par un arrêté, en date du 17 juin 1875.

Un nouvel arrêté, qui certainement ne sera pas le dernier, a de nouveau séparé les deux services : prison de Saïgon, hôpital de Chợ-quán (8 avril 1878).

L'hôpital peut contenir plus de 150 malades. Il comprend une salle d'Indiens, une salle de Chinois, une salle d'Annamites, une salle de femmes et une salle de réserve, plus un dispensaire de filles soumises.

C'est sur l'hôpital de Chợ-quán que sont généralement évacués les tirailleurs annamites des postes de l'intérieur atteints de maladies graves, ainsi que les prostituées que la police arrête dans la plupart des grands centres et qui, malades, vont de porte en porte propager des affections contagieuses.

²⁰ À travers la Cochinchine. — Paris, Challamel aîné, éditeur.

An-phu-tây. — De Chợ-lớn à An-phú-tây, le trajet, en chaloupe, est assez court ; il faut environ 1 heure de l'appontement de l'inspection, lequel est situé à côté du premier pont en fer qui porte le nom de pont « Jaccaré ».

De nombreuses barques annamites et jonques chinoises empêchent la libre circulation des chaloupes à vapeur dans l'arroyo Chinois et la traversée de Chợ-lớn est vraiment difficile. Il est vrai que l'arroyo n'est pas très large et que deux jonques chinoises suffisent pour obstruer le passage.

[117] Néanmoins, avec un peu d'adresse de la part du pilote, ou *tài-công*, on arrive à se frayer une voie.

La ligne est directe, de Chợ-lớn à An-phú-tây par l'arroyo Chinois et le canal des Poteries qui, tout récemment, a été dragué à une assez grande profondeur.

An-phú-tây se trouve au croisement des rạch Cán-giuộc et Nước-lên. On accoste à toute marée ; la maison commune est à 20 mètres environ de l'appontement, sur une des rives du rạch Cán-giuộc.

C'est un marché d'une importance tout à fait relative ; on y compte 120 inscrits, soit une population moyenne de 400 habitants.

On remarque, à An-phú-lay, deux pagodes annamites, dont l'une est située au marché même et la deuxième à 1 kilomètre environ du centre.

En face de la maison commune et sur la rive opposée du marché d'An-phú-tây, une immense scierie chinoise a été construite. Le commerce des bois et celui du paddy se font sur une vaste échelle à An-phú-tây ; les différentes essences de bois débitées viennent des forêts de Tây-ninh par la rivière de Saïgon et l'arroyo Chinois.

Can-giuoc. — Le marché de Cán-giuộc, un des plus importants de l'arrondissement de Chợ-lớn, sur la rive droite du rạch Cát, est à 3 heures, en chaloupe, du chef-lieu.

On s'y rend par le canal des Poteries, ancien ruộc Ngựa, le rạch Cán-giuộc et le rạch Cát.

Les principaux villages qu'on traverse sont : à droite, Phú-định, Bình-điền, Hưng-lương, Qui-đức, Tân-kim ; à gauche, Đông-phú, Tân-liên, Đa-phước et Phước-khanh.

Un assez grand pont en fer relie le village de Đa-phước au village de Qui-đức ; il a été construit en 1873.

Cán giuộc possède une école cantonale, un bureau des postes et télégraphes, une pagode, un entrepôt d'opium dirigé par un préposé européen. C'est, en outre, la résidence d'un huyện, qui a sous ses ordres plusieurs miliciens.

Autrefois, d'abord après la conquête, Cán-giuộc était la résidence d'un administrateur des affaires indigènes.

On y remarque une distillerie d'alcool de riz, appartenant à des Chinois, mais sous la surveillance d'un préposé européen de la [118] régie ; une grande scierie qui débite les bois venant du Cambodge ou des provinces de l'Est proprement dites, comme Thù-đầu-một, Biên-hòa et Bà-rịa. Cette scierie est dirigée par des Chinois.

Il se fait, à Cán-giuộc, un grand commerce de riz ; l'industrie y est presque nulle.

La population de ce marché n'est composée que d'Annamites mélangés à un petit nombre de Chinois. On y compte 600 habitants environ.

En face du marché est un appontement assez large, sur pieux en fer, qui a été construit il y a environ 10 ans. À marée haute seulement, l'accostage des chaloupes est possible ; il n'en est pas de même à la basse mer, vu la trop grande quantité de vase qui se trouve accumulée à cet endroit. On est donc obligé d'aller mouiller au large, dans le rạch.

Cán giuộc ne possède pas de canaux ; deux routes seulement sont à signaler : la route cantonale et la route coloniale n° 3.

La route cantonale va de Cáu-giuộc à la gare de Gò-đen ²¹ et traverse les villages suivants : Trương-bình, Mỹ lộc, Phước-lâm, Long-hòa, Long-khê et Phước-lợi. Cette voie de communication a été faite par les ordres de M. l'administrateur Forestier, en 1887.

La route coloniale, qui passe derrière le poste de Cán-giuộc, a été faite par les ordres du même administrateur.

Un pont en fer, de 160 mètres de longueur, a été construit sur le rạch Cáu-tràm, en 1893-94.

Étant donnée sa situation géographique, Cán-giuộc est un centre d'avenir ; une quantité de jonques chinoises, de barques et sampans annamites allant à Saïgon ou se rendant à Mỹ-tho ou Gò-công, battent continuellement les eaux du rạch Cát.

Les riz de toute cette contrée sont fort appréciés et les terrains ont une grande valeur. Aussi, chaque case annamite respire-t-elle l'aisance et les habitants sont-ils tous assez riches.

La pêche est une source d'un assez grand revenu pour les indigènes qui s'y livrent.

Long-định. — Sur la rive gauche du rạch Cáu-tràm, Long-định, centre assez important, est environ à une heure de Cán-giuộc, [119] dans le canton de Phước-điền-thượng, à l'embouchure du petit rạch Hôc-hưu.

Une passerelle en fer a été jetée sur le rạch Cáu-tràm, près de Cán giuộc, et relie les villages de Thành-khanh et de Trương-bình.

Entre Cán-giuộc et Long-định, se trouvent les villages suivants : à droite, Trương-bình, Long-phú, Tân-điền ; à gauche, Thành-ba, Mỹ-lộc, Phước-hậu, Long-khanh.

Une route vicinale qui, pendant la saison sèche, est assez carrossable, relie le marché de Long-định à celui de Cán-giuộc.

En 1887, par les ordres de M. Forestier, on construisit un pont en fer d'une longueur de 28 mètres, sur 2 mètres 50 de large. Ce pont fait communiquer le village de Phước-hậu et celui de Quý-đức. Long đình possède une pagode assez ancienne ; elle aurait été construite sous le règne de Tự-Đức.

Le marché lui-même n'offre rien de particulier et le carré de maisons qui l'entourent ont une assez maigre apparence : quelques mercantis chinois et des marchands de poissons en abondance. Cependant, Long-định jouit d'une très grande réputation, mais c'est surtout au point de vue du paddy. Les habitants de ce centre ne se livrent à aucune industrie et se fournissent à Chợ-lớn pour tout ce dont ils ont besoin.

Phuoc-yên-dông ou marché de Lo-gach. — À l'entrée du canal Nước mặng qui relie le rạch Cán giuộc au Vaïco, le marché de Lò-gạch est très important, non seulement au point de vue de son commerce, mais par sa situation géographique. À l'instar du centre de Cán-giuộc, le marché de Lò-gạch est fort bien situé.

Il a été construit en 1879, par les ordres de M. l'administrateur Brière.

Phước-yên-đông possède, sur le Vaïco, à l'extrémité du canal, un fort, qu'habitent, aujourd'hui, un certain nombre de miliciens annamites, préposés à la surveillance des différents affluents du Vaïco qui, souvent, sont infestés de pirates et de contrebandiers de toutes sortes.

La population de Phước-yên-đông, qui s'élève à 200 habitants environ, est composée presque tout entière d'Annamites ; quelques rares Chinois ont construit des maisons près du marché, principalement des magasins.

²¹ Le nom de gò-den est un nom annamite qui vient d'un petit monticule existant autrefois dans le pays (Gò) et de ce qu'il y avait à cet endroit beaucoup de sable noir (đen).

[120] Le commerce du riz est le seul qui puisse être signalé. Comme industrie, les Chinois possèdent, à l'entrée du canal, sur le rạch Cán-giuộc, une très grande scierie.

Un seul côté, à part de très rares cases annamites, est habité, sur le canal, autrefois appelé par les indigènes Kinh-nước-mặng, canal de l'eau salée. Il ne nous a pas été possible d'en connaître la raison. C'est le côté où se trouve le marché qui renferme toutes les cases d'un bout du canal à l'autre.

Can-duoc. — Du marché de Lò gạch à Cán-đước, il faut une heure et demie environ, par le canal Nước-mặng, le Vaïco et le rạch Cán-đước.

Les villages que l'on traverse sont à droite, Phước-yên-đông et Phước-yên thôn ; à gauche, ceux qui se trouvent sur le parcours, dépendent de l'arrondissement de Gò-công.

Cán-đước est un nom cambodgien, mais les Annamites ont donné au village le nom de Tàn-ân.

La population de ce centre est annamite ; on y compte environ 500 habitants.

On y remarque de nombreuses maisons en briques : la maison commune, construite depuis deux ans, par les ordres de M. l'administrateur Lucciana, rehausse encore le marché lui-même, où sont installés plusieurs magasins chinois de fort belle apparence et les quelques rues qui y aboutissent. Ces rues sont très propres, ce qui paraît bizarre chez un peuple où la saleté règne en maîtresse ; elles ont même, nous ne saurions le cacher, un très bel aspect.

À Cán-đước, il n'y a que le commerce du riz qui mérite d'être mentionné.

Les quelques industriels qui s'y remarquent sont très rares et ne sortent point de l'ordinaire ; il en est de l'industrie, à Cán-đước, comme de celle de presque tous les autres centres de l'intérieur : quelques bijoutiers annamites, plusieurs forgerons et c'est tout, ou à peu près.

Cán-đước possède deux grands ponts en fer, qui ont été faits sur les chantiers de Levallois-Perret, ancienne maison Eiffel.

Les routes n'abondent pas dans ces parages ; il n'y en a qu'une, c'est la route coloniale n° 3, qui relie Cán-đước à Chợ-lớn. Elle est carrossable sur tout son parcours.

[121]

Mỳ-le. — Situé au centre de l'arrondissement de Chợ-lớn, Mỳ-lễ, sur la rive gauche du rạch Nha-ràm, est à une heure et demie de Lò-gạch.

Pour se rendre à Mỳ-lễ, on doit remonter le rạch Cán giuộc jusqu'à hauteur du village de Long-phong et s'engager, ensuite, dans le rạch Nha-ràm, qui n'est accessible aux chaloupes qu'à marée haute. Du vàm du rạch Nha-ràm jusqu'au marché de Mỳ-lễ, il faut environ 35 minutes.

Mỳ-lễ possède 300 habitants ; c'est un marché très important. Comme les divers marchés de l'arrondissement déjà décrits, celui de Mỳ-lễ est renommé pour son commerce de paddy. L'industrie y est absolument la même que dans les autres centres.

La route coloniale n° 3 relie le marché de Mỳ-lễ à Cần giuộc et Chợ-lớn.

Un pont suspendu en fer, construit en 1895, fait communiquer le village de Thuận-thanh et celui de Tàn-lân.

Une petite pagode chinoise se trouve dans le marché même de Mỳ-lễ, ainsi qu'une pagode annamite.

À 3 kilomètres environ du marché, on remarque une chrétienté, dirigée par un Père annamite.

De Lò-gạch à Mỳ-lễ, on traverse plusieurs grands villages : à droite, Tàn-tập, Đông-thân, Long-phụng, Kin-mỳ ; à gauche, Tàn-lân.

Les rachs, sur le même parcours, sont peu nombreux ; les principaux sont à droite, rạch Lào-hiệu ; à gauche, rạch Cán-đước et rạch Nha-ràm.



Marché de Bèn-lúc

Bèn-lúc. — Bèn-lúc est un nom cambodgien que les Annamites ont conservé à ce centre ; le nom du village était Phước-tự, qui a été réuni à Long-phú.

Du marché d'An-phú tây, pour se rendre à Bèn-lúc, il faut traverser un centre assez important, le marché de Chợ-đệm, situé sur la rive droite du rạch Nước-lèn, en face du village de Tàn-nhứt, et par les rạchs Ông-cùm, Bà-cùm et le sông Bèn-lúc, on va directement au marché de Bèn-lúc.

Ce centre forme, pour ainsi dire, la limite des arrondissements de Chợ-lớn et de Tàn-an au vàm, qui se trouve à 800 mètres environ du marché.



Pont de Bèn-lúc.

[122] Un pont en fer, vrai chef-d'œuvre, dont nous avons déjà parlé dans notre 1^{er} volume « La Cochinchine et ses habitants, » a été construit sur le Vaïco par la maison Eiffel. Il se trouve à peu près à 1 kilomètre de la maison commune et à 300 ou 400 mètres de la gare du chemin de fer, gare où s'arrêtent tous les trains de la ligne Saïgon–Mỳ-tho.

C'est là que se trouve la principale bifurcation ; la gare de Bèn-lức n'est éloignée que de 600 mètres du marché lui-même.

Bèn-lức possède une école cantonale, qui a été créée sous l'administration de M. Brière.

La maison commune ne date que de 4 ans et a été construite par les ordres de M. Forestier.

On remarque encore, à Bèn-lức, un bureau des postes et télégraphes, dirigé par un Annamite. La douane est représentée par un préposé européen.

Une pagode annamite est située tout près du marché. D'An-phú-tây à Bèn-lúc, on rencontre un certain nombre de villages et les principaux sont : à droite, An-lạc, Tàn-kiên, Tânnhựt, Tàn-bừu, Thành-hà, Long-phú ; à gauche, An-phú-tây, Tân-túc, Mỳ-yên, Tàn-bừu, An-thanh.

Les rạchs principaux sont : à droite, rạch Mước-lèn, Bàu-gộc, Cai-tàm, Bà-phong, Ông-khởi, Rit, Bà-cùm, Cày-trom, Tàn-tập, Ông-cừu, Hương-biêu, à gauche, rạch Cung, Bào-mong, Bà-bà, Ông-đó, Ông-Còm, Bà-cùm, Chung, Tre et Vĩnh.

Un dos-d'âne se trouve près du village de Tàn-bừu ; à marée basse, il est très difficile de le franchir en chaloupe ; les jonques d'un assez fort tonnage sont, elles-mêmes, obligées d'attendre le flot à cet endroit, quand elles sont surprises par la basse mer.

ARRONDISSEMENT DE GIA-DINH



Inspection de Gia-dinh

Bornes de l'arrondissement. — Superficie. — Géologie. Routes. Cours d'eau. — Canaux. — Sources. — Population. — Chrétientés. — Religion des Annamites. — Cantons. — Villages. — Marchés. — Commerce. — Industrie. — Historique de Gia-dinh. — Lignes de Chí-hòa. — Amiral Charner. — Nguyễn-tri-Phương. — Bataille sanglante. — L'enseigne de vaisseau Lareynière. — Mort de Nguyễn-tri-Phương. — Champ de bataille de Chí-hòa. — Plaine des Tombeaux. — Vaccine.

Gia-dinh (ville). — Promenade de l'inspection. — Tramway de Saïgon-Gò-váp. — Marché. — Tombeau du Grand-Eunuque Lê-văn-Duyệt. — Son histoire. — Anecdote ou légende concernant Gia-dinh. — Thư-huần.

Bà-quẹo. — Route du champ de courses. — Tombeau de M. Lareynière. — L'indigo. — L'arachide. — Huile d'arachide. — Population de Bà-quẹo.

Bà-điểm. — Marché. — Fort de Thuận-kiếu.

Quán-tre. — Route stratégique de Tây-ninh. — Pagode de Tàn-thời-nhì. — Tabac. — Fabrication du tabac annamite.

Gò-váp. — Marché. — Population. — Fruits, légumes. — Bananier. — Aréquier. — Oranger. — Pamplemousse. — Pomme cannelle. — Goyave. — Papaye. — Mangue.

Hồc-Món. — Marché. — Situation. — Résidence d'un phù. — Maison commune. — Population. — Dòc-phù Ca. — Sa mort. — Ses titres à la reconnaissance du Gouvernement français.

Củ-chi. — Situation. — Marché.

Thù-đức. — Marché. — Résidence d'un huyện. — Historique. — Pagode de Hòa-nghiêm. — Légende.

Arrondissement de Gia-định. — L'arrondissement de Gia-định n'a plus, de nos jours, comme étendue, que la moitié, environ, de l'ancienne province de ce nom. Il ne comprend plus que les huyện de Bình-long (Hộc-môn), de Nhài-an (Thù-đức) et de Bình-đương (centre).

Il est borné : au nord, par les arrondissements de Thù-dậu-một et de Tây-ninh ; au sud, par la mer de Chine et l'arrondissement de Gò-công ; à l'ouest, par l'arrondissement de Chợ-lớn ; à l'est, par les arrondissements de Biên-hòa et du Cap Saint-Jacques.

La superficie totale de l'arrondissement de Gia-định est d'environ 180.000 hectares, dont un quart à peu près est encore inculte.

La nature du sol est assez variée : au centre et à l'ouest, les terrains sont, en majeure partie, argilo-sablonneux ; on y rencontre partout de belles rizières et de magnifiques jardins. Vers le Sud, dans les vastes cantons de Cán-giờ et de An-thịt, les terrains, formés d'alluvions, sont presque tous submergés par les eaux de [124] la mer pendant les hautes marées. Au nord-ouest, le sol est assez élevé, sablonneux, un peu argileux, ce qui le rend très propice à la culture du tabac qui se fait, dans cette région, sur une vaste échelle.

Comme voies terrestres, l'arrondissement de Gia-định tient, certainement, le premier rang parmi tous les arrondissements de la colonie. De larges routes empierrées et carrossables sillonnent aujourd'hui Gia-định en tous sens, même les villages les plus reculés.

Les principaux cours d'eau qui arrosent l'arrondissement sont : le Đông-nai, le Soài-rạp, la rivière de Saïgon, le rạch Tra, le rạch Chiệt, le rạch Đông-nhiên, l'arroyo de l'Avalanche, le rạch Ông.

Deux canaux sont à signaler : le canal Đông-diên et le canal de Tham-lương.

Dans la région de Thù-đức, on rencontre de nombreuses sources d'eau très limpide et très saine.

Quelques-unes de ces sources, dont le débit est considérable, comme celle de Xuân-trường, jouissent d'une grande réputation. À Xuân-trường, des Européens de Saïgon ont installé une immense piscine.

La population de l'arrondissement de Gia-định est de 178.129 habitants, se décomposant ainsi :

Français	42
Annamites	179.936
Chinois	1.144
Indiens	7

Sous le rapport de la religion, Gia-định renferme environ 8.000 catholiques, groupés en 8 chrétientés et dirigés par 6 missionnaires français et deux annamites. Ces chrétientés sont : Thù-thiêm, en face de Saïgon ; Thị-nghè, au premier pont de l'Avalanche ; Thù-đức, Tàn-hưng et Tàn-qui ; An-nhon et Hanh-thông-tây.

Le reste de la population est bouddhiste, ou plutôt appartient au culte des Esprits. Si les Annamites font intervenir, quelquefois, les bonzes bouddhistes dans leurs enterrements ou dans leurs sacrifices anniversaires, c'est plutôt pour se conformer aux usages ; mais, au fond, ils ne croient guère à leurs pratiques ni à leur dogme. Comme nous l'avons déjà dit, le seul culte que tout le monde reconnaît, c'est le culte des

Esprits, bons ou mauvais. Aussi voit-on [125], en Cochinchine, beaucoup moins de pagodes de Bouddah que de temples dédiés aux génies tutélaires (Thán) et aux anciens personnages illustres. Et ces temples sont bien plus riches, bien plus fréquentés que les bonzeries, qui sont, la plupart, de misérables paillotes.

À ce sujet, M. L. Jammes, très autorisé en la matière, car, depuis de longues années, il vit au milieu des Annamites, s'exprime en ces termes, dans une étude très approfondie, sur la religion des Annamites :

« La question n'est pas facile à résoudre ; elle mérite une étude approfondie pour être traitée avec compétence.

« Tous ceux qui ont cherché à se mettre au courant des mœurs des Annamites et qui ont vécu, à une époque quelconque de leur séjour dans ce pays, de la vie intime du foyer, savent, pour peu qu'ils connaissent la langue, que les indigènes de l'Indo-Chine possèdent une morale très élevée.

« Les Annamites sont placés parmi les adeptes fervents de la religion bouddhique, religion extraordinaire, sans Dieu, dont le but final est le néant, l'anéantissement dans le sein de la divinité éternelle !

« Étonnante conception, théorie religieuse inouïe qui tient sous sa loi plus de cinq cent millions de disciples ! !

« Ma connaissance assez parfaite du langage vulgaire m'a permis de dégager la vérité réelle de cet ensemble métaphysique et de rechercher la valeur exacte attribuée par les indigènes à cet ensemble religieux.

« Théoriquement, les Annamites ne devraient pas croire en Dieu, le bouddhisme répudiant toute conception théosophique, dans le sens que les religions occidentales, ou d'origine sémitique, attribuent à ce mot.

« Cependant, la réalité des faits nous force à reconnaître, en étudiant les origines, qu'il existe chez les habitants de l'Annam, un état moral où l'homme puise, dans le sentiment unique du vrai, ce qu'on a coutume de désigner grossièrement comme une récompense de la vertu et de la piété, récompense ayant son point de départ hors de l'homme lui-même. Or, cette prétendue récompense est placée dans un tel rapport avec ce dont elle doit être le prix, qu'un Dieu devient nécessaire pour en assurer l'union, puis, de cette nécessité, on déduit aussitôt une preuve de l'existence de Dieu.

[126] « Pour détruire cette théorie, que j'ai pu vérifier avec assez d'exactitude, chez les Annamites, il faudrait rentrer dans de nombreuses considérations, nous permettant de prouver, avec l'école positiviste, que l'acte moral est par lui-même inséparable de son action réflexe sur le sentiment ou, en d'autres termes, que la théorie mécaniste de la conscience exclut toute notion d'un être supérieur, d'un Dieu punissant les méchants et protégeant les faibles.

« Sur des milliers d'Annamites que j'ai interrogés, je n'en ai pas trouvé un seul (et je parle ici de la classe instruite) qui ait pu me donner une exacte représentation du bouddhisme. Je dirai même qu'un grand nombre s'éloignaient énormément de la théorie.

« On comprendra facilement que la conception élevée et trop métaphysique du but suprême du bouddhisme n'ait pu se conserver qu'à l'aide d'une culture intellectuelle qui, chez la plupart des indigènes réputés lettrés, se rencontre très rarement.

« Mais alors, dira-t-on, donnez-nous un aperçu de la religion professée par les Annamites. S'ils ne sont pas bouddhistes, que sont-ils ?

« Dans le chaos, dans cet ensemble obscur de rites et de croyances populaires, l'idée absolue du Nirvana bouddhique, de l'évolution compliquée des existences postérieures, jusqu'à anéantissement final dans le sein du non-être, ne se retrouve plus aujourd'hui. Le peuple a formé, de toutes pièces, une espèce de religion, où le culte des morts tient la plus grande place. On peut dire que le culte des ancêtres concentre complètement tout le bagage spiritualiste que les Chinois (ou peut-être un autre peuple) ont légué aux enfants de l'Annam.

« On entend souvent parler de *Ông-phật*, le bon Dieu dans le sens vulgaire, que le visiteur remarque sur l'autel du foyer. C'est la divinité énorme, ventripotente des pagodes, souriant placidement avec cet air de bonté qui frappe toujours dans les statues de Bouddha.

« Si les Annamites l'implorent parfois, c'est uniformément avec cette idée qu'ils ont devant eux un être supérieur éternel, gouvernant le monde, autour de tout ce qui est, idée que nous retrouvons exactement dans le dogme des religions sémitiques. Les malheureux qui implorent ne voient pas autre chose qu'une charnelle et palpable représentation de *Ông-phật*. »

[127] Et si on ajoute à tout cela que la peur des Esprits tient sous sa domination la masse des indigènes comme nous l'avons déjà dit, on reconnaîtra que, dans cet amas inconcevable de dogmes, de cultes, de pratiques, de croyances, il n'est guère possible de savoir si les Annamites ont bien une religion.

L'arrondissement de Gia-định comprend 18 cantons et 192 villages.

.....

[130] Les principaux marchés de l'arrondissement de Gia-định sont les suivants :

Marché	Canton
An-lộc-đông	Bình-trị-thượng
An-nhơn-xà	Bình-trị-thượng
Bình đức	An-thổ
Bà-chiếu	Bình-trị-thượng
Bình-lý	Bình-thạnh-trung
Giống-ông-tò	An-bình
Cầu-thạnh	Cán-giờ
Gò-công	Long-vĩnh-hạ
Cây-lơn	An-thủy
Gò-váp	Bình-trị-thượng
Thù-đức	An-diễn
Long-kiển	Dương-hòa-hạ
Bền-cò	Long-luy-trung
Thị-nghè	Bình-trị-trung
Xà-tài	Dương-hòa-thượng
Phú-xuân-đông,	Bình- trị-hạ
Quán-tre	Bình-thạnh-hạ
Bà-đi ể m	Dương-hòa-thượng
Hóc-môn	Long-tuy thượng
Bà-quẹo	Dương-hòa-thượng
Cù-chi	Long-tuy-hạ
Chợ-mới	Bình-thạnh-hạ
Trường-lộc	An-thành
Đất-hộ	Bình-chánh-thượng
Chợ-mới	Bình-chánh-thượng
Trao-trào	Long-vĩnh-hạ

[131] Le grand nombre de marchés de Gia-định indique assez l'importance de son commerce et de son industrie. Par sa proximité de Saïgon, centre de toutes les importations et exportations de la colonie, l'arrondissement de Gia-định a vu se développer, chaque jour, son commerce. La nature de son sol se prête admirablement à ce mouvement ; toutes les productions connues dans la Cochinchine s'y trouvent. Les tabacs de Gò-váp et d'Hóc-môn, les sucres bruns, l'huile d'arachide, les ananas, etc., sont très appréciés dans la colonie.

L'arrondissement possède, en outre, un grand nombre de barques de toutes grandeurs, qui vont chaque jour dans tous les coins de la Cochinchine et du Cambodge, transportant ses multiples produits et les denrées qu'elles prennent à Saïgon pour les échanger contre toutes sortes de marchandises qu'elles vont revendre ensuite à Chợ-lớn. Tous ces mouvements, toutes ces transactions ont encore augmenté le bien-être des habitants et ont fait de Gia-định une des plus riches provinces de la Cochinchine.

Il y a, de plus, dans l'arrondissement, plusieurs exploitations agricoles dirigées par des Européens et de nombreuses concessions de terrain qui seront bientôt mises en culture.

L'histoire de la province de Gia-định est presque l'histoire de la Cochinchine elle-même, car cette province a été de tous temps l'objectif de toutes les opérations militaires qui ont eu lieu dans cette partie de l'empire d'Annam, depuis la conquête de ce pays par les Annamites sur les Cambodgiens jusqu'à son annexion à la France.

[132] L'arrondissement de Gia-định fut la résidence du roi du Cambodge vers la deuxième moitié du XVII^e siècle. Cette province ne fut occupée définitivement par l'Annam qu'en 1675, à la suite d'une expédition que le seigneur du Sud, Hiên-Vương, y envoya pour réprimer une révolte de Chinois.

Jusqu'à la création de la ville de Saïgon, qui fut détachée de son territoire, la province de Gia-định était toujours la capitale de la Cochinchine.

L'arrondissement de Gia-định est assez riche en faits et en monuments historiques. C'était, d'abord, dans un de ces villages, à Thàn-hòa, qu'au début de la conquête française, le maréchal Nguyễn-tri-Phương établissait ses fameuses lignes de défense connues des Français sous le nom de *lignes de Chì-hòa ou Ki-hòa*.

Avec des moyens restreints et tout à fait primitifs, le maréchal annamite était parvenu à faire de ces travaux un camp si solide et si bien disposé, que 3.000 hommes de troupes de l'amiral Charner, appuyés d'un corps de Tagals espagnols, ne s'en sont rendus maîtres qu'après deux jours d'attaques vigoureuses.

Voici, du reste, une relation très intéressante, qui est due à la plume de M. Jammes et dont les détails lui ont été fournis par de vieux colons qui assistèrent à la lutte de l'amiral Charner, dans les rangs de l'armée :

« L'amiral Charner, dès son arrivée à Saïgon, étudia la situation et fut stupéfait des progrès accomplis, depuis son départ, par l'armée annamite.

« Il fallait, sans perdre une minute, frapper un grand coup et terroriser ces masses asiatiques, grisées par quelques succès de début.

« L'amiral passa ses troupes en revue dans l'enceinte de la citadelle et, après avoir prononcé une allocution vibrante, pleine de cœur et de patriotisme, il prit ses dispositions de combat.

« En avant, mes enfants, vive l'Empereur et vive la France !

« L'amiral annamite occupait Chợ-lớn et Gò-váp, positions redoutables, menaçantes, qui tenaient cette poignée de braves comme dans un cercle de fer. Le général Nguyễn-tri-Phương comptait plus de 30.000 hommes et les partisans levés dans les campagnes voisines, armés d'épieux et de bâtons, faute de fusils, venaient à chaque instant grossir l'effectif régulier.

[133] « Il n'y avait donc plus de temps à perdre ; il fallait livrer une bataille décisive ou mourir dans les rizières sans espoir de retour au pays natal.

« Du 7 février au 25, des ouvrages en terre furent construits sur la route de Tây-ninh, presque en face du camp retranché des Annamites. Il était nécessaire, avant tout, d'effrayer ces derniers par les effets de l'artillerie.

« Un capitaine de génie fit des prodiges ; en 8 jours, la redoute défilait n'importe quel coup de main hardi.

« La position des Annamites, dans la plaine, était formidable. Sur une ligne immense, s'étendant depuis les faubourgs de Chợ-lớn jusqu'au village de Tân-định, rue Nationale prolongée, à Saïgon, le gros de l'armée campait à l'abri de défenses bastionnées, construites avec un art militaire consommé par le généralissime. Le centre des forces avait été réuni et concentré dans un camp adossé au village de Chí-hòa.

« Ce gros village, dont il ne reste plus, aujourd'hui, que quelques cases misérables, se voit encore derrière une haie de verdure, à mille mètres de la route de Tây-ninh, à gauche du champ de courses, presque juste à l'endroit où bifurque l'embranchement qui mène au tombeau de l'évêque d'Adran.

Les curieux apercevront même, en cherchant, des restes de défenses en terre durcie, que le temps a épargnées, en dépit des averses torrentielles de la saison pluvieuse.

« À cheval sur la grande route, le camp annamite présentait donc un flanc trop développé pour être attaqué sur tous les points à la fois.

« Dès l'aube du 25 février, 40 pièces de canon, démasquées par un mouvement latéral des troupes françaises, ouvrirent le feu sur le village et criblèrent d'obus les magasins à poudre de l'armée ennemie. Presqu'aussitôt, un de ces magasins sauta, jetant, par son explosion, l'épouvante dans les rangs annamites.

« Par une feinte savamment combinée, qui fit croire à une attaque générale du camp retranché dans le village, Nguyễn-tri-phương replia ses deux ailes pour soutenir le choc. C'est tout ce que désirait l'amiral Charner, qui avait, comme de juste, compté sur les terribles et salutaires effets des décharges à mitraille. Onze canons, traînés par des hommes sur la terre durcie, par un soleil de feu, [134] marchent à fond de train jusque en avant des redoutes. Les boulets ronds des Annamites, qui venaient avec peine rouler au pied des pièces, étaient salués par les rires et les lazzi de nos soldats.

« Tout à coup, un feu nourri de onze pièces met en déroute les artilleurs ennemis.

« Nguyễn-tri-phương, blessé à la cuisse par un éclat d'obus, est entraîné par ses soldats en dehors du feu des batteries. Un général, jeune, imberbe, plein de courage, ramène les troupes qui, ainsi qu'un ouragan déchaîné, se précipitent en jetant des cris sauvages, sur les rangs pressés des Français.

« Une centaine des nôtres tombent tués ou blessés ; un commencement de panique se déclare. Le colonel des troupes françaises (l'amiral dirigeait la bataille de loin), croit, pendant quelques minutes, que tout est perdu ! Ç'en est fait de notre conquête ! Tous les efforts, tous les prodiges des enfants de la France sur ces rives inhospitalières vont être réduits à néant.

« Cependant, le capitaine qui commande l'artillerie reprend son sang-froid et, profitant de la cohue annamite, ouvre un feu nourri, presque à bout portant, sur les soldats de Nguyễn. La mitraille fait des ravages effroyables ; l'armée annamite se replie sur ses ouvrages de défense et couvre de nouveau le village de ses flancs. Tout est à recommencer quand le soleil disparaît derrière les forêts lointaines ; les soldats de la France n'ont pas mangé de toute la journée.

« Le soleil levant du 26 février devait éclairer une de ces boucheries humaines dont aucune plume ne saurait donner l'exakte description.

« Un peu avant l'aube, le colonel Testar, forcé de reconnaître une position sur la gauche du village, s'aventure imprudemment jusque sous la palissade, reçoit à bout portant la décharge d'un pierrier et tombe raide. Mais il a eu le temps de dresser le plan d'une redoute savamment construite et le Tagal qui l'accompagne repart à cheval, emportant, sous une grêle de balles, le corps de son chef.

« Les Annamites n'avaient guère que des armes défectueuses, des fusils à pierre, pour la plupart, quelques batteries de canons en bronze, donnés autrefois aux empereurs par les Français. Ils faisaient surtout grand bruit avec leurs batteries de pierriers, sortes d'énormes canardières portées par quatre hommes et tirées [135] par les servants sur les épaules de leur compagnons. Régulièrement, les quatre soldats roulaient à terre à chaque décharge, par la violence du recul. Les blessures occasionnées

par les grenailles de fer, qui servaient de projectiles à ces canardières, étaient considérées comme dangereuses par les médecins.

« Plusieurs batteries d'énormes canons de bois dur composaient le système défensif des redoutes. Il arrivait, souvent, que ces armes trop chargées, dans le feu de l'action, éclataient, tuant ou blessant jusqu'à dix individus derrière elles. Cependant, ces pièces balayaient fort bien la plaine, avec des paquets de mitraille, à une distance de 300 et 400 mètres environ.

« Dans les rangs de l'armée ennemie, se trouvaient aussi des compagnies entières de Moïs, Stiengs et Pnongs cambodgiens que les milices du vice-roi de Saïgon étaient allées chercher jusqu'au fond de leurs forêts vierges.

« Ces misérables sauvages, glacés d'épouvante par les détonations de l'artillerie, se contentaient de jeter des cris épouvantables ! C'était la seule consigne qu'ils avaient reçu mission de remplir pour effrayer les Français ! Ils étaient complètement nus et brandissaient leurs boucliers, leurs arcs, leurs flèches et leurs épieux de rotin durci au feu.

« Ceux qu'épargnèrent nos armes s'enfuirent en criant comme des bêtes féroces avant la fin de l'action du côté de Tây-ninh et oncques jamais on n'entendit plus parler de ces sauvages qui, avant de rentrer dans leurs forêts sombres, durent avoir un étrange spécimen de la civilisation de l'Occident.

« Vers 8 heures du matin, l'armée ennemie fléchissait d'une manière visible. Des bandes nombreuses, serpentant au loin dans la plaine, semblaient faire défection et s'enfuyaient du côté de Chợ-lớn. Un jeune enseigne de vaisseau, trop prompt à n'écouter que son courage, et ne cherchant pas à deviner l'explication de ce mouvement, se mit à leur poursuite avec une poignée de marins de la compagnie de débarquement. Surpris dans un marécage, où son cheval, s'enfonçant jusqu'à mi-jambe, s'arrêta subitement, il fut massacré par une trentaine de réguliers qui, de loin, remarquèrent sa sortie imprudente. Quatre matelots payèrent de leur vie leur dévouement à leur chef.

« Le commandant Lareynière, comme l'appelaient ses hommes [136] sur le champ de bataille, appartenait à une des meilleures familles du Midi.

« Brave jusqu'à la témérité, tenace jusqu'à l'excès, il était destiné à fournir une brillante carrière. Il avait à peine 23 ans ! Son corps repose encore aujourd'hui au bord de la route de Tây-ninh, au milieu d'une touffe de bambous, à l'endroit même où il trouva la mort avec ses compagnons d'armes.

« Un modeste mausolée, entouré d'une grille, recouvre les restes de cet enfant de la patrie, devant lesquels les Français se découvrent avec respect, en lisant l'épithaphe glorieuse gravée sur le marbre :

ICI REPOSE L'ENSEIGNE DE VAISSEAU LAREYNIÈRE
MORT AU CHAMP D'HONNEUR ! !

« Mais il faut en finir ! Le soleil, perpendiculaire au zénith de la plaine, annonce qu'il est midi. La chaleur est terrible, la soif torture les plus endurants.

« Après avoir permis aux troupes de se replier loin des feux ennemis, pour boire quelques gorgées d'eau-de-vie, le général Vassoigne, de l'infanterie de marine, part à cheval à la tête des cavaliers manillais, suivi par 2 régiments de troupes reposées. « À la baïonnette, s'écrie Vassoigne, allons, mes enfants, en avant et sus à ces moricauds ! » L'artillerie balaie le terrain, pendant que les deux régiments, franchissant la première enceinte, se disposent à clouer sur place les premiers rangs ennemis.

« Les Annamites ne s'attendaient pas à voir les soldats de l'Occident s'élancer ainsi à l'arme blanche. Ils ont beau jeter des cris sauvages, les Français, les Tagals, évitant des chausse-trappes, les trous de loups, remplis de lancettes de bambou acérées, coupantes comme du verre et, dit-on, même empoisonnées, continuent leur chemin

avec fureur, à travers les ouvrages de défense, tandis que l'artillerie attaque le village par un mouvement tournant.

« Ç'en est fait, la déroute commence ; les chefs sont impuissants à ramener les fuyards.

« Un jeune général, désespéré, allume lui-même un magasin et se fait sauter avec 5 ou 6 de ses compagnons d'infortune. Le village est en flammes, les deux enceintes principales sont abandonnées.

[137] « Derrière les palissades du réduit intérieur, un feu nourri nous tue, cependant, beaucoup de monde.

« Il faut faire avancer deux pièces d'artillerie pour balayer ce centre de résistance, à une distance de cinquante pas... Vassoigne, blessé, s'adosse au parapet d'un bastion et continue à donner des ordres. On l'emporte au quartier général. La blessure est grave, mais il ne mourra peut-être pas. Le colonel Rouart prend sa place. Il est 4 heures du soir.

« La dernière enceinte, bastionnée par deux doubles rangées de palétuviers, achève sa résistance héroïque. Tous les Annamites s'y sont fait tuer jusqu'au dernier.

« Le général en chef, Nguyễn-tri-Phường, blessé, sur un lit de camp, regarde tranquillement la plaie béante qu'un éclat d'obus a faite à sa jambe. Il refuse de saluer le colonel qui entre et insulte ses vainqueurs jusqu'à ce que la dernière goutte de sang ait achevé de couler. Il rend le dernier soupir en vouant les Français aux divinités infernales.

« Les derniers rayons du soleil couchant éclairent cette scène de carnage qui s'appelle *le champ de bataille de Chí-hòa*. Le clairon rassemble les hommes, la patrouille des chasseurs à pied recherche les derniers pillards manillais, qui arrosent la victoire dans un magasin rempli de jarres de *choum-choum* (vin de riz).

Le brave colonel Palanca, blessé au pied, est porté sur une civière sur le front des troupes et chacun se découvre avec respect.

« Il fait nuit noire quand le gros de l'armée quitte la plaine ensanglantée. Au loin, perçant la nuit, des milliers de points lumineux s'avancent.

« Des chefs de village, des notables, des préfets, terrorisés par la nouvelle de notre victoire, viennent en habits de fête, chargés de présents, faire leur soumission.

« Dès que les positions sont garanties et suffisamment gardées, l'amiral regagne, à la tête de ses soldats, la citadelle de Saïgon.

« *Les troupes exercées du vice-roi de Saïgon montrèrent, en diverses circonstances, une bravoure que des armées aguerries d'Europe n'auraient pas désavouée.* La plaine de Chí-hòa, qui vit s'effondrer, en un seul jour, la fortune et l'orgueil indomptable de la cour impériale, abrite sous ses replis les ossements blanchis de ses meilleurs serviteurs.

[138] « La conduite de nos soldats fut au-dessus de tout éloge.

« En quittant les rives de la Cochinchine, le vainqueur de Chí-hòa tint à honneur d'écrire que, « dans le cours de sa longue carrière, qui datait du premier empire, il n'avait jamais rencontré une réunion d'officiers, de marins et de soldats qui fussent plus généreusement animés de l'ambition si noble de faire leur devoir ! ²² »

Comme on peut s'en rendre compte par cette relation qui nous rappelle la conquête de la Cochinchine, l'arrondissement de Giadinh a été le théâtre de luttes sanglantes.

Dans la description que nous allons faire de l'intérieur de cette immense province, nous aurons l'occasion de rapporter d'autres faits intéressants. Certains centres de l'arrondissement, au point de vue historique, méritent d'être signalés.

Dans le canton de Dương-hoa-thượng, un peu plus loin de Thành-hòa, aux villages de Phú-thạnh et de Hòa-hung, on remarque une grande plaine (Plaine des Tombeaux) qui est le cimetière de prédilection des Chinois et des Annamites de Saïgon et des

²² Souvenirs historiques. (L. Jammes).

environs. D'après une vieille tradition, ou plutôt d'après un ancien oracle, cette plaine renferme des veines du Dragon, qui ont la vertu de rendre riches et heureux les descendants de ceux qui ont la chance d'être enterrés sur une de ces veines. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette plaine, c'est un tertre élevé où furent enterrés 1.137 rebelles, massacrés en 1834, par les troupes de l'empereur Minh-Mạng, lors de la reprise de la citadelle de Saïgon sur les partisans de Khôi ²³. Ce tombeau est appelé par les Annamites *mà-biên-tru* (butte de la terreur), ou *mà-ngụy* (tombe des rebelles).

Étant donné le grand nombre d'habitants que possède l'arrondissement de Gia-định, non seulement les séances semestrielles de vaccination et de vérification sont très suivies, mais encore fournissent un nombre considérable de sujets. Certaines tournées du médecin vaccinateur dans Gia-định lui ont donné l'occasion d'inoculer plus de 7.000 enfants !

Autrefois, l'arrondissement de Gia-định était celui où les épidémies de variole faisaient le plus de ravages ; les statistiques indigènes relatent que la mortalité était de 75 %, chiffre qui semble fantastique et qui se retrouve, cependant, dans certaines provinces de l'Ouest, que la variole n'épargnait guère, à l'époque où l'introduction du vaccin n'avait pas encore rendu les services qu'on constate aujourd'hui.

Gia-định (ville). — La promenade de l'Inspection, qui fait le tour de la ville de Saïgon, conduit, par une route large et bien entretenue, au centre de Binh-hòa, connu des Français sous le nom de Gia-định.

La distance qui sépare Gia-định de Saïgon est de 3 kilomètres environ, en passant par le village de Thị-nghê ou Phú-mỹ. Le trajet est plus court encore si l'on se rend de Saïgon à Gia-định par Đát-hộ, grand centre qui se trouve dans l'axe des casernes d'infanterie de marine et qui commence au boulevard de la Citadelle. L'aspect gracieux que présente actuellement Gia-định ne peut que faire supposer, pour plus tard, des embellissements avantageux. Déjà, de nombreuses constructions en briques, une maison commune fort belle, une série de compartiments à étage pour la population asiatique, l'installation de nouveaux logements pour les miliciens, etc., venant s'ajouter à une magnifique inspection, aux bureaux de M. l'administrateur, à l'habitation assez luxueuse de son adjoint, donnent à Gia-định un cachet qu'il n'avait jamais eu auparavant.

Le tramway de Saïgon-Gò-váp augmente encore l'animation que procurait déjà à la localité le grand mouvement des voitures qui traversent Gia-định le soir, à partir de 5 heures, car c'est à ce moment que commence la série des promeneurs de Saïgon. La route, alors, est encombrée de voitures de maîtres ou de louage dans lesquelles sont étendues trois ou quatre personnes qui « jouissent avec béatitude de l'air frais que fait naître le mouvement de la voiture. »

Gia-định possède une perception, un bureau des postes et télégraphes, une école d'arrondissement, une école primaire et une école d'adultes.

²³ Nguyễn-văn-Khôi était un officier supérieur annamite qui fut dégradé par ordre et sommé de se rendre à Hué. Au lieu d'obéir, il se révolta, s'empara de la citadelle de Saïgon et des provinces de l'Ouest.



Marché de Gia-dinh



Maison commune de Gia-dinh

Le marché, nouvellement construit, est situé sur une immense place ; il est en fer et très spacieux.

[140] Entouré de nombreux magasins chinois, il ne laisse rien à désirer ; la proximité de Saïgon et les abattoirs de Đát hộ et de Gia-định même le rendent très important.



Tombeau du Grand-Eunuque Lê-văn-Duyệt

Au point de vue historique, cette localité possède un tombeau remarquable qui renferme les restes du Grand-Eunuque Lê-văn-Duyệt qui vint, autrefois, comme vice-roi à Saïgon sous le règne de Minh Mạng, notre ennemi juré :

« Lê-văn-Duyệt estimait les Français et comme sa présence à Huê nuisait à la conduite et aux odieuses combinaisons de Minh-Mạng, ce dernier se rendit à Saïgon.

« Il arriva à propos pour réprimer une insurrection des Cambodgiens de Trà-vinh (1822) qui, armés d'arbalètes, de haches et de bâtons, eurent d'abord quelques succès, grâce surtout à leur manière de combattre.

« C'est surtout après le départ du Grand-Eunuque Duyệt pour Saïgon que les mauvais instincts de Minh-Mạng, à l'encontre des Européens, se dessinèrent nettement. Il profita de l'éloignement de cet honnête et énergique vieillard pour lancer son premier édit d'interdiction contre la religion catholique et les Européens, en général, ordonnant de fermer et de démolir les églises.

« Toutefois, l'influence de Lê-văn-Duyệt, malgré son éloignement, empêcha cette première tentative d'aboutir à des poursuites rigoureuses et générales.

« Le Grand-Eunuque se trouvait à un combat de coqs quand le décret de Minh-Mạng lui parvint : « Comment, s'écria-t-il, nous persécuterions les coreligionnaires de l'évêque d'Adran et de ces Français, dont nous mâchons encore à l'heure qu'il est le riz entre nos dents ? Non ! ajouta-t-il, déchirant dans un mouvement d'indignation l'édit royal, tant que je vivrai, on ne fera pas cela ; que le roi fasse ce qu'il voudra après ma mort. » Son héroïque opposition aurait donc eu pour résultat d'entraver quelques années les méchants projets de Minh-Mạng, qui garda une profonde mais vaine rancune contre le loyal et brave soldat.

« Il n'osa, cependant, rien entreprendre directement de son vivant contre lui, car il redoutait l'ascendant de ce glorieux vétéran, mandataire de son père, son propre tuteur et son précepteur, que la grandeur de ses services avait rendu à peu près inviolable. « Mais il se vengea bassement, il faut le dire, après sa mort, qui [141] eut lieu en 1831. Minh Mạng fit profaner son tombeau qui fut enchaîné et sur lequel il fit appliquer 100 coups de bâton, seule honteuse et misérable vengeance qu'il put tirer d'un illustre serviteur, qui, à côté de Gia-Long, de Thiêng, de Vô-Tánh, des officiers français et de tant de vaillants compagnons, avait anéanti les Tây-sơn et refait le royaume d'Annam.

« Ce tombeau fut restauré par Thiệu Trị, fils et successeur de Minh-Mạng. On peut le voir, aujourd'hui, réparé et entretenu, juste hommage, par les soins de l'administration française, en face de l'Inspection de Gia-định ²⁴. »

Plusieurs histoires assez curieuses concernent Gia-định ; nous citerons celle qui nous semble la plus répandue parmi la population annamite.

« Autrefois, vivait à Gia-định un homme que l'on appelait le thù Huón ²⁵. C'était un thơ-lại (écrivain de bureau) qui avait commis bon nombre d'injustices en cherchant son profit au détriment des autres ; avec le temps, il était devenu très riche. Sa femme étant morte, il renonça à son emploi et comme il n'avait pas d'enfant, il était tout triste de se voir sans personne à qui laisser ses grands biens. Il se résolut donc à aller au Tonkin acheter des curiosités.

« Arrivé à la province de Quảng-yên, il s'arrêta au marché de Mạnh-ma, où viennent commercer les vivants et les morts, et il y rencontra sa femme qui y était venue des enfers. Les deux époux furent tout joyeux de se revoir ; le mari dit à la femme : « Que fais-tu aux enfers depuis que tu y es descendue ? — Je suis, dit-elle la nourrice du fils du roi et je m'y trouve admirablement bien. » Le mari lui dit : « Nous avons longtemps vécu ensemble comme époux et, depuis ta mort, je te regrettais vivement. Maintenant que nous nous sommes retrouvés, il faut que tu m'emmènes avec toi pour que je voie un peu ce pays. » Sa femme lui répondit : « Viens si tu veux, mais tu ne pourras demeurer longtemps ; au bout de trois ou quatre jours, il te faudra partir. » Les deux époux descendirent donc ensemble aux enfers, la femme cacha son mari dans la cuisine, mais celui-ci demanda à parcourir les diverses chambres [142] pour voir quel sera le châtiment des vivants après leur mort. Sa femme le mena dans une de ces chambres, où il vit une énorme cangue. Tout effrayé de cette vue, il dit à sa femme de le mener auprès du maître de cet enfer et demanda à celui-ci comment il se faisait que cette cangue restât vacante.

—« Je la réserve, répondit l'autre, pour le thù Huón. — Quel crime a-t-il donc commis sur terre, demanda le thù Huón ? — Quand il était thơ-lại, dit le juge infernal, si quelqu'un avait commis une faute légère, il le poussait à la mort. Avec lui, l'innocent devenait coupable ; il prêtait à intérêt et les intérêts accumulés finissaient par égaler je ne sais combien de fois le capital ; il a ainsi souvent manqué à ses devoirs d'humanité. ainsi, dit le thù Huón, sa femme n'est-elle pas punie aussi ? Non, répondit le juge, le crime est du fait du mari et, seul, il sera châtié. Le thù Huón lui demanda alors ce qu'il devrait faire pour laver ses fautes et l'autre lui dit qu'il devait dépenser son bien en cérémonies expiatoires et en aumônes.

« Le thù Huón dit à sa femme de le ramener bien vite sur la terre au marché de Mạnh-ma, d'où il retourna tout droit à Gia-định. Il fit venir des bonzes et distribua de nombreuses aumônes, si bien qu'au bout de trois ans, il avait dépensé les sept dixièmes de son bien. Il revint alors au marché de Mạnh-ma et attendit sa femme pour la prier de

²⁴ C'est le tombeau entouré de grilles que l'on voit en arrivant de Saïgon. Les constructions placées en arrière sont des temples élevés pour le culte de sa mémoire.

²⁵ Thù est un titre donné à des employés de rang inférieur, secrétaires de phù ou de huyện.

le ramener aux enfers voir ce qu'était devenue la cangue qui lui était destinée. Sa femme y consentit et il trouva la cangue rapetissée des neuf dixièmes. Il en fut tout joyeux et demanda au maître de cet enfer comment il se faisait que cette cangue, qui était si grande, se fût réduite ainsi. Celui-ci lui répondit : « C'est parce que, sur la terre, le thù Huón a fait des cérémonies et des aumônes, ses fautes se sont allégées et la cangue s'est rapetissée. S'il avait distribué tous ses biens, elle aurait disparu.

« Le thù Huón revint de nouveau sur la terre, fit encore une fois une grande cérémonie, puis établit sa demeure sur un radeau de bambous au point que l'on appelle encore aujourd'hui le Nhà-bè, maison du radeau, à la jonction du Đông-nai et de la rivière de Saïgon. Là, il distribua de l'argent, du riz, des vivres et des marmites, jusqu'à ce que tous ses biens fussent dépensés. Il bâtit aussi, à Biên-hóa, une pagode que, de son nom, l'on appelle la pagode de thù Huón.

« Il vit alors en rêve un personnage qui lui dit que, grâce à son [143] amour pour l'aumône, non seulement ses fautes avaient été effacées, mais que, dans une existence future, il jouirait d'un grand bonheur. De ce rêve, je ne sais ce qui en est ; toujours est-il que, plus tard, du temps de l'empereur Đạo-Quang, il fut envoyé à la cour d'Annam une lettre demandant s'il y avait eu, au pays de Gia-định, un individu nommé thù Huón. Le roi d'Annam répondit que oui et s'enquit des motifs de cette demande. On lui répondit qu'à sa naissance, l'empereur Đạo-Quang portait, inscrits en lettres rouges, sur la paume de la main, les mots suivants : le thù Huón de Gia-định, dans le royaume de l'Extrême-Sud. L'on sut ainsi que le thù Huón s'était incarné dans la personne de l'empereur Đạo-Quang et celui-ci fit don à la pagode de thù Huón, à Biên-hóa, de trois statues de Bouddha en or ²⁶. »



Champ de courses de Saïgon

Ba-queo. — À 1 heure environ de Saïgon, par la route, Bà-queo est un centre d'une importance relative. On s'y rend par la route du champ de courses, qui est situé près du village de Thành-phược. C'est sur cette route que s'embranché celle qui conduit au

²⁶ Landes. — Contes et légendes annamites.

tombeau de l'évêque d'Adran et qui est très rapprochée de l'usine connue autrefois sous le nom de *La Bonne Espérance*.

À 1 kilomètre environ de l'embranchement que nous venons de signaler, se trouve le tombeau de M. Lareynière, enseigne de vaisseau, dont nous avons déjà parlé au sujet de la prise de Chí-hòa, en 1861.

Depuis le champ de courses, sur tout le parcours, on remarque de vastes champs d'arachides ; la culture de l'indigo y est très florissante. Les procédés d'extraction de cette dernière plante sont encore très grossiers et demandent à être perfectionnés ; elle est, cependant, susceptible d'offrir un rendement très rémunérateur.

« Les indigotiers sont des herbes, des sous-arbrisseaux ou des arbrisseaux, couverts de poils fourchus, à feuilles composées d'un nombre impair de folioles, se réduisant même parfois à une seule. Les fleurs, roses ou purpurines, sont disposées en grappes ou en épis. L'étendard persiste ordinairement, tandis que les ailes et la carène tombent de très bonne heure.

« L'étamine supérieure est libre ; la gousse est coriace ou submembraneuse, cylindrique, tétragone ou plane.

[144] « On a distingué dans ce genre 270 espèces environ distribuées dans toutes les régions chaudes du globe entier.

« La plupart d'entre elles sont cultivées en vue de l'extraction de l'indigo.

« L'indigotier est une plante bisannuelle, mais, généralement, elle est épuisée dès la première année ; aussi faut-il la ressemer tous les ans.

« Pour extraire l'indigo, on coupe les plantes et on les dispose par couches dans une très grande cuve appelée *trempoir*, dans laquelle on épuise les feuilles par l'eau, l'alcool ou l'éther. La solution ainsi obtenue est blanche ; on la porte alors dans une autre *batterie*, où on l'agite fortement pendant 15 ou 20 minutes avec de grandes perches. La liqueur bleuit sous l'action de l'air et l'addition d'une certaine quantité d'eau de chaux facilite beaucoup la précipitation de la matière colorante. »

Nous avons cité l'arachide ou pistachier de terre ; disons un mot de cette plante :

« L'arachide souterrain a sa racine fusiforme couverte d'un certain nombre de tubercules pisisiformes. La tige est ramifiée et est couverte de poils s'élevant à une hauteur de 0 m 40 environ. Les feuilles, d'un beau port, sont composées de deux paires de folioles et munies de stipules lancéolées. Les fleurs se développent par bouquets de 3 à 6 à l'aisselle des feuilles et sont petites et jaunâtres ; les supérieures sont mâles, les inférieures femelles ou polygames.

« Après la fécondation, il se produit un phénomène assez curieux. Les fleurs mâles se flétrissent et tombent ; l'ovaire des fleurs femelles, court à l'origine, s'allonge peu à peu, se recourbe vers la terre et finit par s'y enfoncer pour y accomplir sa maturation à plusieurs pouces au-dessous de la surface. Le fruit se présente alors sous terre comme une gousse longue, de consistance assez coriace, parcheminée, étranglée entre les graines, au nombre de 2 à 4. Ces graines sont de la grosseur d'une noisette, rougeâtres ou brunes avec un hile blanc. On les désigne souvent sous le nom de *pistaches de terre*.

« Elle est cultivée depuis longtemps dans tous les pays chauds, en Afrique, en Chine, au Japon, et dans les Etats-Unis d'Amérique.

[145] « Dans la graine d'arachide, on trouve pour 100 parties :

« 43 à 50 d'huile ;

« 27 à 28 de matières albuminoïdes ;

« 13 d'amidon ;

« 7 de sucre et de gomme.

« L'huile qu'on en extrait, peu altérable et non siccative, est comestible et d'une importance considérable au point de vue commercial. Les qualités fines sont employées

pour l'alimentation, les autres comme huile à brûler ou pour la fabrication des savons²⁷ ».

Bà-quẹo possède une école cantonale, un petit marché approvisionné par le village de Tân-sơn-nhứt, une pagode, etc.

La route, qui se trouve à 500 mètres environ avant d'arriver au marché de Bà-quẹo, conduit directement à Chợ-lớn : elle passe derrière le champ de courses.

La population du centre de Bà-quẹo n'est pas très dense ; on y compte 150 habitants.

Ba-diem. — Sur la même route que Bà-quẹo et à 1 heure de ce dernier centre, se trouve le marché de Bà-điểm, qui est très important et renferme une population dont le chiffre des habitants dépasse 500.

La place du marché est très vaste ; on y remarque un assez grand nombre de maisons en briques, de grands magasins chinois, une maison commune splendide.

Les environs de Bà-điểm sont ravissants ; partout des jardins, des champs de tabac, des plantations d'aréquier, des bananiers. Les légumes de toute sorte abondent dans toute la contrée ; du reste, le sol sablonneux qui rend les environs de Gia-định si aptes à toutes les cultures est le même à Bà-điểm.

À 1 kilomètre environ du marché, on remarque l'ancien fort de Thuận kiểu, qui fut utilisé autrefois pour la défense du pays par les Annamites. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges de ce vieux fort.

Quan-tre, Pour se rendre de Bà-điểm à Quán-tre, on doit aller rejoindre la route de Tây-ninh, route stratégique, et l'on bifurque ensuite, à droite, pour suivre une route sablonneuse, non [146] encore empierrée. Cette route dessert plusieurs petits hameaux et passe devant la pagode de Tân-thời-nhì. Elle relie la route stratégique de Tây-ninh à celle de Quán-tre. Il faut une heure environ pour effectuer le trajet en voiture. Sur tout le parcours, on ne voit que d'immenses champs de tabac qui, dans ces endroits, est cultivé sur une grande échelle.

Il est regrettable que, jusqu'à ce jour, le commerce n'ait pu tirer parti des tabacs indigènes, car les paysans cultivent cette plante avec grand soin.

« Labourage, sarclage, arrosage, rien ne laisse à désirer. La plante rapporte beaucoup, parce que l'exubérance de végétation naturelle au sol permet de laisser toutes les feuilles se développer à leur gré. Le tabac annamite est, généralement, parfumé ; mais il n'est pas très fort, ce qui tient à ce qu'on ne le fait point fermenter. » Il est combustible et toxique, ce qui tient au manque de potasse et à l'excès de nicotine. Des essais de graines étrangères ont été faits, mais les mêmes inconvénients se sont manifestés. « Il est donc très douteux, dit le R. P. Louvet, qu'on puisse tirer parti du tabac indigène autrement que pour la consommation locale qui, d'ailleurs, est considérable, car tout le monde fume en Annam, même les femmes et les enfants.

« L'instrument destiné à fabriquer le tabac à fumer est formé de deux morceaux de bois assemblés à angle droit, l'un vertical. Ce dernier est muni d'une large fente, où l'Annamite accroupi passe le pied gauche pour le tenir solidement. L'autre morceau est percé d'un trou, où la main gauche fait glisser le tabac roulé en carotte au fur et à mesure que coupe un couteau à deux manches, tenu d'un côté par le pied droit comme par une charnière et, de l'autre côté, par la main droite, qui l'élève et l'abaisse. Les habiles font, avec cet instrument, du tabac à fumer d'une extrême ténuité. ²⁸ »

Au milieu de ces immenses plaines sablonneuses, la question d'arrosage devrait inquiéter les Annamites, étant surtout donné les longs jours de sécheresse. Il n'en est

²⁷ Brehm. — Le plantes.

²⁸ De quelques cultures spéciales. (Raoul Postel).

rien. Ils creusent de petits puits au milieu des champs de tabac et, au moyen d'un long morceau de bois terminé en fourche, qui soutient une grande perche formant balancier, grâce à un énorme poids fixé à l'une de ses extrémités, ils font pénétrer, à une assez grande profondeur, le [147] seau ou arrosoir qui est à l'autre bout et c'est ainsi qu'ils puisent l'eau nécessaire à l'arrosage de leurs plantations. Ce système est des plus primitifs et des plus simples. Matin et soir, les Annamites font fonctionner ces appareils, qui ne laissent pas de posséder une certaine originalité.



Marché de Gò-váp

Go-vap. — De Quán-tre à Gò-váp, par la route, il faut une heure et demie.

En quittant Quán-tre, on remarque, à un quart d'heure environ de ce dernier centre, un marché assez important: c'est le marché de Trung-hưng. Un peu plus loin est un immense terrain planté d'arbres de toutes sortes, surtout de manguiers, et qui appartenait autrefois au Đốc-phù-sù Trán-tù-Ca, personnage annamite dont nous aurons l'occasion de parler.

Le marché de Go-váp est le plus important de l'arrondissement de Gia-định. — Il est situé à moins de 3 kilomètres du chef-lieu ; on y compte 1.500 habitants environ.

La maison commune est très grande et le marché, construit en briques, est immense.

Gò-váp possède, en outre, une école cantonale, un abattoir, une pagode chinoise et une pagode annamite. C'est, de plus, la tête de ligne du nouveau tramway Saïgon-Gò-váp.

Le marché de Gò-váp est très fréquenté par les indigènes ; il est relié à Saïgon (ville) par la route de Gia-định, qui va rejoindre la route coloniale au village de Phú-nhun, à la bifurcation du Tour d'inspection et de la route qui conduit au tombeau de l'évêque d'Adran.

C'est Go-váp qui approvisionne en grande partie Saïgon de fruits les plus variés ainsi que de légumes : bananes, noix d'arec, oranges, citrons, pamplemousses, pommes-cannelles, corossols, goyaves, mangues, mangoustans, ananas, melons, concombres, courges, papayes, etc., etc.

La *banane*, dont il y a beaucoup d'espèces, et qui rend de grands services, est un fruit très sain, qui vient par régimes, ou grosses grappes, portant quelquefois quarante à cinquante fruits.

« Le bananier est peut-être l'arbre le plus utile à la nutrition que produise l'Indo-Chine. Aucun végétal n'est, d'ailleurs, aussi fécond en livres d'aliment. Il pousse avec une extrême rapidité. Ses [148] racines se composent d'un grand nombre de fibres cylindriques, longues, surmontées d'une balle qui sert de tige, d'où s'élèvent les pétioles des feuilles engainés les uns dans les autres. Chaque feuille a plusieurs pieds de surface : son milieu est formé par une grande nervure, d'où sortent des nervures secondaires, horizontales et parallèles entre elles. Du centre des pétioles naît la hampe, qui supporte de très grandes fleurs violacées. Une grappe de fruits jaunâtres, longs chacun de sept à huit pouces, succède à la fleur. Cette grappe porte le nom de régime ; elle est d'un volume énorme. La Cochinchine produit deux sortes de bananiers. Le premier ne fait qu'y végéter ; sa racine est vivace, mais les feuilles périssent après la maturité des fruits. Les lieux bas et humides sont favorables à sa végétation ; là, il acquiert jusqu'à douze pieds d'élévation. Le second se distingue du précédent par ses feuilles plus aiguës, ses fruits plus petits, mais succulents et sucrés.

« La saveur de la banane peut être comparée à celle d'un mélange de beurre, de fécule et de sucre. Ce fruit se mange cru ou cuit.

Il forme la base de l'alimentation de l'indigène et c'est aussi le seul mets dont l'Européen ne se dégoûte jamais. En écrasant des bananes bien mûres et les faisant passer au travers d'un tamis pour en retirer la partie fibreuse, on obtient une pâte avec laquelle on prépare un pain fort nourrissant : cette pâte, presque entièrement composée de fécule, peut, lorsqu'elle est sèche, se conserver longtemps ²⁹. »

L'*aréquier*, qui produit la noix que l'on chique avec le bétel, est un bel arbre de la famille des palmiers, qui monte en colonne mince et droite, et porte un panache de feuilles du plus gracieux effet, comme dit le Père Louvet dans la description qu'il fait de cet arbre. La grappe des noix sort à la naissance des feuilles et s'étale en bouquet de fleurs blanches, qui répandent aux environs une odeur très suave, assez semblable à celle de l'oranger. L'*aréquier* est d'un bon rapport, mais il est assez délicat et ne vient bien que dans les terrains noirs et humides et produit de loin un très bel effet. Les Annamites ne le cultivent guère qu'autour des maisons.

M. Postel, qui a fait également une description de l'*aréquier*, s'exprime en ces termes : « L'*aréquier*, le plus gracieux des arbres [149] tropicaux, est une sorte de palmier qui a, comme le cocotier, des racines fibreuses, une tige cylindrique marquée d'inégalités circulaires, de grandes feuilles ailées, engainées à leur base, recouvertes d'un tissu réticulaire lorsqu'elles sont jeunes, des régimes de fleurs mâles et femelles mêlées ensemble et renfermées, avant leur épanouissement, dans des spathes. Son tronc, et c'est ce qui le distingue, est également droit dans toute sa longueur. Les divisions des feuilles sont plus larges ; celles qui terminent la côte sont, ordinairement, tronquées et dentelées à la pointe. Son écorce est lisse et assez épaisse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, d'une substance analogue à celle de la muscade et de même grosseur, mais plus dure et veinée intérieurement. »

L'*orange* est un fruit très commun en Cochinchine, à peu près de la même grosseur que celle que nous voyons en France, mais restant toujours verte, même quand elle est arrivée à maturité. Elle est loin d'égaliser, comme goût, l'orange de Nice.

L'oranger de Cochinchine est un bel arbre qui atteint de 4 à 6 mètres.

Les indigènes ne considèrent l'orange que comme fruit comestible et n'utilisent pas la partie extérieure ou zeste. En France, il n'en est pas ainsi ; le zeste fournit par expression une quantité d'huile volatile. Ce produit est connu sur le marché sous le nom d'*essence d'orange* ou bien encore d'*essence de Portugal*. On l'obtient principalement en frottant les oranges dans un récipient garni de pointes, nommé écuelle. C'est l'élément principal des préparations vendues sous le nom d'*eau de Lisbonne* et d'*eau de*

²⁹ Postel. — De quelques produits du règne végétal. — À travers la Cochinchine.

Portugal. Elle est très employée dans la parfumerie et son odeur rafraîchissante en fait un article très recherché.

Nous ignorons à quelle variété d'oranger appartient une certaine orange que nous avons souvent remarquée à Mỳ-tho et qui serait originaire de Cái-bè. Le fruit est beaucoup plus gros que celui d'Europe et la peau ne ressemble en rien à l'orange commune de la Cochinchine ; toute la partie extérieure de cette orange est parsemée de boursouflures qui ressemblent à des verrues. Le goût de ces oranges est exquis.

Le *citron* de Cochinchine est bien moins gros que celui que nous avons en France et de qualité inférieure ; comme l'orange, il reste toujours vert.

[150] Le *pamplemousse* est un fruit d'une saveur douce et fade ; elle n'est guère comestible et n'est, pour ainsi dire, qu'un fruit de curiosité, de fantaisie et d'apparat.

L'arbre qui la produit ressemble beaucoup à l'oranger. Il atteint une hauteur de 10 à 12 mètres. Ses feuilles ont des pétioles ailées et ses fleurs sont toutes blanches ; il est armé d'épines et ses jeunes pousses sont parfois pubescentes ; ses fruits sont très gros et atteignent souvent la taille d'un melon ; ils sont globuleux, colorés en jaune soufre en dehors, verdâtres en dedans, quelquefois rougeâtres.

La *pomme-cannelle*, très appréciée des Européens, est un fruit rond de la grosseur d'une pomme, dont la chair est délicieuse. Son inconvénient est d'être rempli de pépins.

La *goyave* sert à faire des confitures et se mange à l'état frais. Les goyaves ont une chair rouge, rose ou verdâtre, pulpeuse, d'un goût aromatique fort agréable. Les graines sont très nombreuses dans la pulpe, avec laquelle on est obligé de les avaler.

Le goyavier est un petit arbre de 3 à 6 mètres de haut, dont le tronc s'exfolie chaque année, portant des feuilles ovales, elliptiques de 0 m 08 à 0 m 12 de longueur. Les fruits sont arrondis ou pyriformes, lisses, bosselés, de la grosseur environ d'un œuf de poule, colorés en jaune roussâtre et très parfumés à leur maturité.

La *papaye*, ou fruit du papayer, a un goût excessivement fade et aqueux ; les Européens la mangent confite au vin ; quant aux Annamites, ils la mangent cuite, sans assaisonnement, ou bien la font cuire comme une citrouille, avec de la viande.

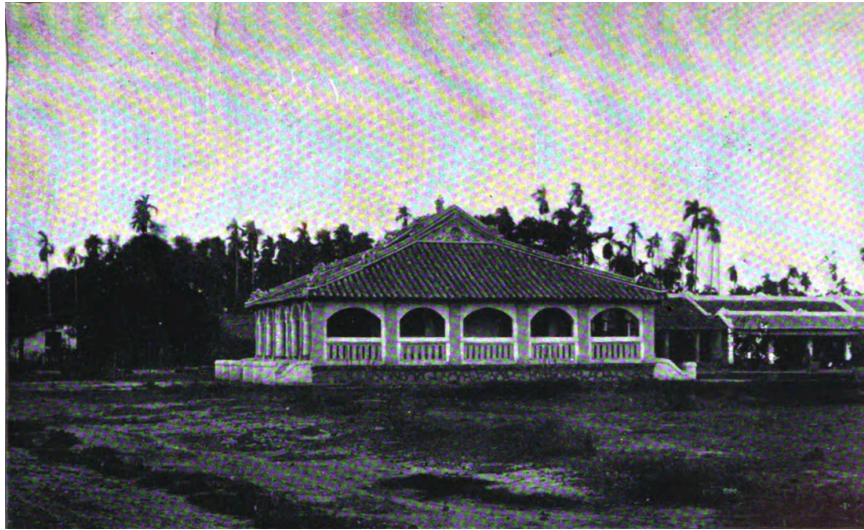
« Le *papayer* (*carica papaya*) est un arbre dioïque pouvant atteindre de 6 à 10 mètres de hauteur sur (0 m 30 de diamètre environ. Il dure peu de temps. La tige est cylindrique, simple, sans branches, couverte d'une écorce épaisse, verdâtre, marquée de cicatrices laissées par la chute des feuilles. Celles-ci, rassemblées à la cime de l'arbre et profondément découpées en 7, 9 ou 11 lobes, ressemblent beaucoup à celles du figuier ; les feuilles des pieds mâles sont plus grandes que celles des pieds femelles.

« Les fleurs naissent au sommet de la tige, au milieu des feuilles, et se montrent pendant presque toute l'année. Les mâles sont d'un blanc teinté de jaune, portées sur des pédoncules grêles, pendants, de 0 m 60 à 1 mètre de long. Les fleurs femelles sont très nombreuses, d'un blanc de neige, portées sur des pédoncules courts, simples et pendants.

« Le fruit, ou *papaye*, est suspendu au sommet de la tige, à l'endroit où naissent les feuilles. C'est une baie de la grosseur et de la forme d'un petit melon, marqué de plusieurs côtés, d'abord vert foncé, puis jaune rougeâtre et creux à l'intérieur à maturité ; il contient une pulpe fougueuse, succulente, présentant sur les parois de nombreuses graines brunâtres. Cet arbre est originaire des Moluques ³⁰ ».

³⁰ Brehm. — Les plantes.

La *mangue*, beau fruit ovale, à noyau central, a un goût de térébenthine assez fort, qui déplaît d'abord, mais on s'y habitue vite. D'après les remarques de beaucoup de personnes, ce fruit est peu sain et l'on ne doit en user qu'avec modération.



Maison commune d'Hóc-môn

Hóc-môn. — Le marché d'Hóc-môn est situé à 18 kilomètres de Saïgon, sur la route stratégique de Tây-ninh. C'est, après Gò-váp, le centre le plus important de l'arrondissement de Gia-đinh. De Saïgon, on se rend à Hóc-môn par la route nationale prolongée qui va rejoindre celle de Gò-váp et de Quán-tre, et enfin celle de Tây-ninh.

Hóc-môn est la résidence d'un phù. Il possède une école cantonale, un bureau des postes et télégraphes, une distillerie d'alcool de riz sous la surveillance d'un préposé européen de la régie, plusieurs pagodes, etc.

La maison commune est des plus belles, et le marché, nouvellement construit, ne laisse rien à désirer. Il est situé sur une place immense et se compose de deux ailes de bâtiments parallèles. La route le borde d'un côté. Une quantité de magasins chinois, sur la rive droite du petit rạch Hóc-môn, terminent cette immense place transversalement ; d'autres maisons, dont quelques-unes à étage, sur une assez grande longueur, sont parallèles à la route, mais de l'autre côté du marché et de la maison commune.

Ce centre est très peuplé ; on y compte plus de 1.800 habitants. On y fait un grand commerce de tabac.

Hóc-môn est resté célèbre depuis l'affaire qui eut lieu en 1885 et dans laquelle fut tué un vieux et fidèle serviteur de la France, M. le ðòc-phù Ca, chevalier de la Légion d'honneur. Il s'agit d'une rébellion.

[152] Le complot était si bien préparé et le soulèvement fut si prompt, nous dit un Annamite, si inopiné, que personne ne s'en était douté six heures auparavant.

Malgré les événements qui se déroulaient à cette époque au Tonkin et au Cambodge, rien ne faisait supposer, en Cochinchine, une insurrection de ce genre. Partout, les Annamites se livraient à leurs occupations habituelles et aux préparatifs de la grande fête du Têt, lorsque, tout à coup, dans l'après-midi du 8 février, ces paisibles cultivateurs quittent leurs champs, s'arment de lances, de bâtons, etc., et se concentrent pour aller se mettre sous la conduite des chefs qu'ils avaient choisis.

M. le ðòc-phù Ca, qui résidait à Hóc-môn, ne connut ce mouvement que trop tard ; les rebelles n'étaient plus qu'à 6 kilomètres de son poste, à Bà-điễm. Ils pillaient les villages sur leur passage, incendiaient les maisons.

M. le ðòc-phù Ca croyait plutôt à un acte de brigandage, de piraterie, comme on en voit souvent dans le pays, qu'à un soulèvement des habitants ; aussi ne fit-il rien pour sa défense personnelle ou pour celle de son poste. Sur 13 gardes civils ou miliciens qu'il avait sous ses ordres, il en expédia 1 à Gia-định pour prévenir M. l'administrateur et 5 pour se porter au devant de ces malfaiteurs et tâcher de les arrêter.

Quelques heures après, vers sept heures du soir, le poste d'Hộc-môn fut cerné et pris d'assaut par une bande de 600 à 700 hommes. M. le ðòc-phù Ca, qui se trouvait dans le poste, opposa une courageuse résistance aux rebelles, mais il finit par tomber criblé de blessures. Sa vieille femme, qui était avec lui, fut brûlée vive pendant l'incendie du poste.

Le lendemain, la tête du ðòc-phù Ca fut retrouvée au-dessus d'un réverbère.

Après avoir incendié Hộc-môn, les rebelles revinrent sur leurs pas pour se diriger sur Saïgon, mais, rencontrés par les miliciens que M. l'administrateur Bataille avait expédiés sitôt que la nouvelle de l'incendie de Bà-điểm lui fut connue, ils furent repoussés et dispersés.

On avait cru un moment que la vengeance seule contre M. le ðòc-phù Ca était le mobile de ce soulèvement de la population, mais l'enquête à laquelle on a procédé sur cette affaire a démontré [153] que c'était dans un but purement politique que cette insurrection avait eu lieu. Les chefs rebelles ont affirmé, au cours de l'instruction, qu'ils n'avaient voulu prendre le poste d'Hộc-môn que pour avoir un point d'appui pour leurs futures opérations sur Saïgon.

Ces indigènes, dans leur naïveté, avaient, sans doute, ajouté foi aux paroles d'un meneur, probablement un émissaire de l'Annam, qui leur avait dit que deux armées de secours venant, l'une du Bình-thuận et l'autre du Cambodge, devaient se joindre à eux aussitôt après la prise d'Hộc-môn et l'explosion de la poudrière de Saïgon !

Le phù Ca était un des agents les plus utiles et les plus estimés de notre administration. Voici en quels termes le *Journal officiel* énumérait ses titres à la reconnaissance du gouvernement français :

« Le phù Ca appartient à cette classe intelligente et active des propriétaires qui sont l'élite de la population de nos campagnes. Attachés profondément au sol, laborieux, dévoués à l'ordre et à la prospérité de leurs villages, ces cultivateurs, dont les nombreuses familles embrassent quelquefois tout un canton dans leurs alliances, sont l'âme du pays et l'appui le plus solide de toute domination équitable. Aujourd'hui, qu'ils ont reconnu la force et la droiture de notre administration, ils se rallient franchement aux Français et ont donné déjà des preuves nombreuses de leurs bonnes intentions.

« Pendant le blocus de Saïgon, le phù Ca, notable, puis maire du village de Hạnh-thông-lây, près de Gò-váp, servait le gouvernement annamite contre nous ; il reçut plusieurs fois des éloges des mandarins pour le zèle qu'il déploya dans ces circonstances difficiles.

« Après la bataille de Chi-hòa, lorsque toute la contrée fut soumise, il s'inclina loyalement devant la seule autorité régulière qui fut capable de protéger les habitants et donna souvent des preuves de son dévouement au bien public.

« Nommé chef de canton, il montra un zèle et une activité à toute épreuve, afin de repousser les voleurs des villages confiés à ses soins. De nombreuses bandes de pillards s'étaient formées des débris de l'armée annamite et dévastaient les campagnes. Il les poursuivit sans relâche. Plusieurs de ceux qui l'ont connu à cette époque se rappellent qu'il allait reprendre, avec quelques-uns de [154] ses voisins, les barques enlevées par les pirates jusque dans les districts occupés par les rebelles.

« Chargé du huyện de Hộc-môn en 1862, il fut un des rares fonctionnaires annamites qui surent traverser sans faillir les épreuves délicates de l'insurrection de Gò-công, ce dernier effort du mandarinisme. Vigilant et courageux, il ne fut pas attaqué

dans sa résidence et put donner à temps quelques bons avis qui servirent à prévenir les tentatives désespérées des agents de Quàn Định.

« Aimé et estimé de ceux qui le connaissent, il apporte, dans l'administration de son arrondissement, l'ardeur et la volonté opiniâtre qu'il mettait autrefois à faire prospérer ses terres ; il a reçu de nos officiers quelques notions d'arpentage ; il fait construire des routes, rectifier et élargir les anciens chemins, il a tiré un assez bon plan cadastral de ses villages. Toujours intrépide et résolu, il aime à chasser et a affronté plusieurs fois les tigres face à face. Il a de nombreux enfants, auxquels il apprend à aimer la France ; son fils aîné, qui est allé en Europe avec l'ambassade de 1863, parle bien notre langue et est employé dans les bureaux de l'administration.

« Le phù Ca, avec sa figure énergique et grave, est le type le plus complet de l'homme d'action et d'intelligence, qui a compris déjà la supériorité de notre civilisation et la nécessité, pour les Annamites, de s'initier promptement aux connaissances des Européens. Dès qu'il s'est soumis, il s'est instruit des dogmes de la religion catholique et il a été converti par un de nos vaillants apôtres, le R. P. Puginier, qui nous a quittés pour des contrées plus reculées, laissant d'excellents souvenirs dans la colonie.

« À six kilomètres de Saïgon, au-delà du Gò-vấp, s'élève au milieu des champs une petite chapelle à laquelle conduit une route ombragée, qui traverse des jardins et des hameaux prospères. C'est la chapelle du village de Hanh-thông-tây. Tous les dimanches, deux ou trois cents chrétiens s'y réunissent pour entendre la messe, à laquelle assiste le phù Ca, qui vient exprès d'Hộc-môn. Il est l'âme de cette petite réunion, toute française par ses croyances et par son dévouement. En voyant ce petit noyau de fidèles recueillis et pleins de confiance, on se sent touché et ému, on a foi dans l'avenir. »

Et c'est la tête du đòc-phù Ca qui fut, quelques années plus tard, tranchée par des mains barbares et exposée comme nous l'avons dit plus haut !

[155]

Cù-chi. — À 15 kilomètres environ d'Hộc-môn, par la route de Tây-ninh, le centre de Cù-chi est peu important.

Le marché n'offre rien de particulier et la maison commune est des plus modestes. L'école cantonale que possède Cù-chi, construite en briques, est la seule habitation digne de remarque.

Ce centre, comme presque tous les villages de la contrée, dans le canton de Long-tuy-ha, est assez pauvre. Les rizières sont devenues de plus en plus rares, depuis Hộc-môn, où elles n'abondent pas, du reste, et les ressources du pays, étant donné la nature du sol, ne sont pas grandes. Aussi y a-t-il un tout petit commerce et le marché de Cù-chi est loin d'être renommé.

Cette contrée n'est propice qu'à quelques cultures, comme celle du tabac, par exemple, et encore ne récolte-t-on que du tabac de qualité inférieure. Les immenses prairies que l'on remarque de tous côtés pourraient faire croire un instant que les habitants trouveraient dans l'élevage des bestiaux une compensation au manque de rizières ; mais il a été reconnu que l'herbe qui pousse dans cette région est malsaine et qu'aucune exploitation n'est possible de ce côté.

Au point de vue de la nourriture, les habitants eux-mêmes de cette région sont assez mal partagés, car il y a fort peu de cours d'eau et, par le fait, absence de poisson ; or, tout le monde sait que le poisson et le riz sont la base de la nourriture des Annamites. Ils doivent, par conséquent, s'approvisionner ailleurs.



Maison commune de Thù-đức

Thù-duc. — Au nord de Gia-định, à 4 kilomètres environ du chef-lieu, Thù-đức, marché non seulement très important, mais encore très peuplé, est situé sur les deux rives du rạch Thù-đức, affluent de la rivière de Saïgon.

La route de Saïgon à Biên-hòa traverse ce grand centre, mais elle est interrompue par la rivière de Saïgon, un peu plus haut que le point A. Un bac, à cet endroit, sert à passer les voyageurs et les voitures.

Autrefois, Thù-đức possédait une inspection ; actuellement, un huyện annamite y a sa résidence. La plupart des maisons, construites en briques, offrent un très bel aspect. La place du marché est très vaste. La maison commune est, pour ainsi dire, princière ; elle se trouve en face du marché et lui fait suite.

[156] On remarque, en outre, à Thù-đức une magnifique école cantonale, un bureau des postes et télégraphes, une distillerie d'alcool de riz, plusieurs pagodes chinoises et annamites. Une église, desservie par un missionnaire français, est également située dans la localité.

Le marché de Thù-đức, comme celui de Gò-váp, est très fréquenté par la population indigène et son mouvement commercial est très grand. Un grand nombre de négociants chinois sont venus s'y installer et les magasins qu'ils possèdent près du marché ne le cèdent en rien à bon nombre de ceux de Saïgon.

Plusieurs voitures publiques, transportant les voyageurs, font presque toutes les deux heures la route de Saïgon à Thù-đức, ce qui donne à ce centre un assez grand mouvement ; c'est à Thù-đức également que passent les voitures qui font le service entre Saïgon et Biên-hòa.

Le nom de Thù-đức rappelle celui du 4^e roi de la dynastie des Nguyễn (1847) :

« Thiệu-Trị, lorsqu'il n'était que prince royal, avait épousé une fille de Gò-công, nommée Cô-Hầu. Cette jeune fille fut présentée par sa tante, femme jeune encore, qui, elle-même, ne déplut point au prince. La tante et la nièce eurent chacune un fils. La tante donna le jour au prince Hoàng-Bào ou An-Phong, et la nièce mit au monde

quelque temps après le prince Hoàng-Nhám (Tự Đức). Ce dernier fut choisi par Thiệu Trị pour lui succéder.

« Il fut donc proclamé roi par les ministres dépositaires du testament royal, reconnu par la cour sous le nom de Tự-Đức. Comme tous les souverains de l'Annam, Tự-Đức reçut l'investiture impériale ³¹. »

C'est sous le règne de Tự-Đức, dit M. Luro dans son ouvrage intitulé : « Pays d'Annam », que les rivalités des Cochinchinois et des Tonkinois, qui semblaient apaisées sous Gia-Long, Minh-Mạng et Thiệu-Trị, redevinrent ardentes comme l'ont tristement prouvé les événements, et M. Luro termine en ces termes :

« Ainsi s'est formée cette nation annamite fortifiée pendant dix siècles par son contact avec la civilisation chinoise et rajeunie par le sang des diverses races qu'elle a subjuguées ou refoulées dans son extension vers le Sud. Cette nation, en partie conquise par les Fran- [157] çais, semblait appelée à peupler progressivement l'Indo-Chine entière. S'arrêtera-t-elle dans son essor ? Tarirons-nous en elle cette puissance d'expansion, plusieurs fois séculaire, qui est un des caractères de son génie ?

« Si nous savons étudier sa langue, son histoire, ses lois, ses mœurs et son antique organisation pour diriger ses aptitudes et les porter au plus haut degré de perfectionnement, si nous savons nous emparer de son esprit, capter sa confiance, lui faire apprécier notre civilisation, nous assurerons à la France l'empire de l'Indo-Chine. »

M. Luro écrivait ces lignes en 1878 ; les remarques qu'il avait faites à cette époque sont très justes. Espérons que l'avenir les confirmera.

Ce ne sont pas toujours les hommes d'État, nous disait un Annamite, qui ont le privilège de temples élevés pour le culte de leur mémoire. Les particuliers, les simples dân qui, par leurs vertus, par leur générosité, ont fait du bien à leurs compatriotes et à leur village peuvent également prétendre à cet honneur ; leur souvenir se transmet à la postérité et, chaque année, à l'anniversaire de leur mort, ils ont aussi des sacrifices publics offerts à leurs mânes.

C'est ainsi qu'une pagode, bâtie par une femme charitable, a pu se conserver à travers les âges. Cette pagode, située au village de Linh-chiêu-đông, derrière le marché de Thù-đức, porte le nom de Hòa-nghiêm, mais elle est plus communément appelée pagode de la dame Hiên ou du Bouddha à 18 bras, à cause d'une statue à 18 bras qu'on y vénère. Le nom de la dame Hiên lui vient de sa fondatrice. La légende de cette pagode a été rapportée par M. Landes, dans le tome IX des *Excursions et reconnaissances*. M. Landes écrit Hiên le nom de la fondatrice de la pagode en question et c'est Hiên qui est le vrai nom.

« Au village de Linh-chiêu-đông, à Thù-đức, vivait une femme riche, mais sans enfants, du nom de Hiên. N'ayant personne à qui laisser sa fortune, elle bâtit la pagode de Hòa-nghiêm et fit don d'un lot de terrain dans lequel tout le monde pût venir enterrer ses morts. À sa mort, elle alla s'incarner en Chine. Le nouveau-né portait, inscrit sur la paume de sa main, en caractères rouges, les mots suivants : « La dame Hiên, du village de Linh-chiêu-đông, dans la province de Gia-định, royaume de l'Extrême-Midi. » L'empereur [158] de Chine, après s'être enquis des faits, fit des présents à la pagode de Hòa-nghiêm et demanda qu'on lui donnât la tablette de sa fondatrice, mais le village n'y consentit pas et lui en fit seulement fabriquer une copie. »

M. Landes ne dit pas dans quel corps l'âme de la dame Hiên alla se loger en Chine, tandis que notre narrateur annamite affirme, avec plusieurs autres personnes du pays, que c'était dans le corps d'une princesse impériale ! De là s'explique la sollicitude de Sa Majesté le Fils du Ciel pour cette pagode et son désir de posséder la tablette de sa fondatrice.

³¹ Pétrus Ký. — Cours d'histoire annamite.

Il existe également à Thù-đức, au village de Linh-chiêu-tây, trois tombes dites de la famille Hó.

Le traité conclu entre la France et l'Annam, le 15 mars 1874, a assigné à cette famille un lot de 100 mẫu de terrain, dont les revenus sont consacrés à sa subsistance et à l'entretien des tombeaux. Ces terrains, ainsi que les hommes descendant de cette famille, sont exempts de tous impôts et de toutes corvées.

Cày-lon. — Dans le canton d'An-thuy, sur la route de Saïgon à Biên-hòa, à 5 kilomètres environ de Thù-đức, situé sur un đông, se trouve le marché de Cày-lon qui, malgré son importance tout à fait relative, n'en est pas moins un centre assez renommé. Le terrain, dans cette région, est sablonneux et se prête très bien à la culture du tabac, du maïs, des arachides, etc. ; aussi, sur tout le parcours, depuis Thù-đức, voit-on d'immenses champs bien cultivés. Une faible partie de ces vastes plaines est destinée aux rizières. Cày-lon est un pays assez riche ; du reste, la population de cette contrée respire une grande aisance.

Le centre de Cày-lon compte un nombre assez considérable d'habitants. Le marché, quoique déjà ancien, est très grand, mais la maison commune est très simple. On y remarque une école cantonale construite en briques ; plus de 60 élèves annamites viennent y apprendre le quốc-ngữ. On ne constate pas la présence d'une seule pagode à Cày-lon, chose peu ordinaire.

Plusieurs villages sont desservis par la route qui relie Thù-đức à Cày-lon : Tàn-phú, Ngải-hòa, Tàn-quói. Elle passe non loin du tombeau de la famille Hô et de certaines sources que nous avons déjà mentionnées.

[159] Binh-trung. — Binh-trung, au nord-ouest de Gia-định et à une heure, en chaloupe, de Saïgon, est situé dans le canton de An-bình, sur la rive gauche du rạch Ông-to. C'est un marché en formation.

Pour se rendre à ce centre, on doit descendre la rivière de Saïgon jusqu'au rạch Ông-tô qui conduit directement à Binh-trung, à condition, cependant, qu'il y ait pleine mer, car, à marée basse, ce petit rạch n'est pas navigable.

Le marché de Binh-trung est relié à la banlieue de Saïgon par la route régionale qui s'arrête au village d'An-lợi-xả.

Les riz de cette contrée sont assez renommés, ainsi que le tabac.

Plusieurs autres centres de l'arrondissement de Gia-định seraient à décrire ; les moyens de communications pour s'y rendre étant, pour ainsi dire, impraticables, nous n'en parlerons pas. Il nous suffira de citer ceux qui, sur la rivière de Saïgon, nous ont semblé les mieux situés et où l'on peut aller facilement en chaloupe :

Trương-cùu, Mỳ-đức, Phước-hậu, Vĩnh-thuận et An-thị (ce dernier est sur le sông Long-tào).

Nous avons visité à peu près tous les villages et hameaux compris dans les cantons de Cán-giuộc et de Dương-hòa-hạ ; ils sont très espacés et leur description nous paraît inutile. Cán-giuộc, seul, qui est un assez grand centre, mérite d'être signalé. Il est situé près du Cap Saint-Jacques, en face de la baie de Gành-rài.

ARRONDISSEMENT DE THU-DAU-MOT



Inspection de Thù-dáu-một

Formation de l'arrondissement. — Bornes. — Étendue. — Géologie. — Fleuves. — Rivières. — Routes. — Agriculture. — Faune. — Flore. — Ethnographie. — Commerce. — Industrie. — Monuments historiques. — Faits historiques. — Cantons. — Villages. — Population. — Marchés. — Vaccine.

Thù-dáu-một (ville). — Situation. — Inspection. — Tirailleurs annamites. — Défense du poste. — Marché. — Maison commune. — Service des chaloupes à vapeur. — Église. — Commerce. — Bois. — Pagode de Bà-lựa. — Tombeau du mandarin Bà-hội-Quới. — Son historique.

Búng. — Distance du chef-lieu. — Fruits. — Mangoustan. — Marché. — Maison commune. — École. — Église. — Fabrique de poteries. — Pagode. — Abattoir. — Distillerie. — Population.

Lái-thiên. — Marché. — Population.

Thương-hiệp. — Sol. — Population. — Pagode. — Bœufs et buffles du Laos. — Hauts plateaux.

Bèn-súc. — Situation. — Aspect du pays. — Villages. — Commerce. — Industrie.

Bèn-cát. — Situation géographique. — Route. — Rivière de Thị-tính. — Marché. — Postes et télégraphes. — Résidence du chef de canton, M. Thàn. — Chasse à l'éléphant. — Flèches empoisonnées. — Préparation du poison pour les flèches.

Thị-tính. — Charrettes à bœufs. — Ancien fort. — Char à buffles.

Chơn-thanh. — Distance de Bèn-cát. — Aspect du pays. — Fort.

Hon-quàn et pays moi. — Situation. — Cán-lê-trou. — Cán-le-tiam. — Culture du jute. — Moisson. — Rouissage. — Mois. — Commerce. — Agriculture. — Riz. — Maïs. — Millet. — Fêtes. — Tabac. — Industrie. — Vaccine.

Arrondissement de Thù-dáu-một. — L'arrondissement de Thù-dáu-một (dont le chef-lieu est situé au village de Phú-cường) est formé du territoire de l'ancien huyện de Bình-an. Il est borné : au nord, par le Protectorat du Cambodge ; à l'est, par l'arrondissement de Biên-hòa ; au sud, par l'arrondissement de Gia-định et à l'ouest, par l'arrondissement de Tây-ninh.

Peu après la prise de Biên-hòa par l'amiral Bonard (décembre 1861), Thù-dáu-một fut érigé en arrondissement, sous la direction d'un inspecteur des affaires indigènes. Son territoire fut rattaché plus tard à celui de Biên-hòa (janvier 1888) et reprit ensuite son autonomie le 27 décembre 1892.

L'arrondissement de Thù-dáu-một a une longueur de 100 kilomètres environ sur une largeur variant de 20 à 30 kilomètres ; son orientation va du sud-ouest au nord-est. La superficie totale des terrains cultivés est de 11.804 hectares 47 ares.

La partie sud-ouest, comme la plupart des rizières de la Basse-Cochinchine [161], est formée de terrains d'alluvions ; au fur et à mesure qu'on remonte vers le nord-est, le pays s'élève et le sol devient plus argileux. On rencontre, toutefois, au centre, à la place occupée autrefois par des forêts qui ont été détruites, quelques terrains siliceux.

Il existe, au nord, une petite chaîne de montagnes appelée Lấp-vò, dont l'ossature en granit bleu indique un terrain de soulèvement.

Outre de nombreux gisements de kaolin qui approvisionnent onze poteries, on rencontre quelques carrières de pierre de Biên-hòa (argile et fer) et plusieurs marnières dont la terre est peu propre à la confection de briques ou de tuiles.

Plus au nord, sur la frontière du Cambodge, on trouve quelques affleurements de fer.

Mais la principale richesse de l'arrondissement consiste dans ses forêts, fort belles, à l'est et au nord.

Deux rivières limitent le territoire de Thù-dáu-một :

1° Au nord et à l'est, le sông Bé qui l'arrose sur un parcours de 100 kilomètres ;

2° Au sud et à l'ouest, la rivière de Saïgon, sur un trajet de près de 200 kilomètres.

La rivière de Thị-tính, qui prend sa source un peu au-dessus de cette localité, à Cai-yên, se jette dans la rivière de Saïgon ; elle a une longueur d'environ 60 kilomètres. Ses affluents sont : le rạch Cày-bôn, suối Nôi et suối Đông.

L'arrondissement de Thù-dáu-một est, en outre, sillonné par une quantité de petits rachs dont les principaux sont : Rạch Bà-lựa, Trau, Ông-màn, Cau, Dừa.

Les ruisseaux ou suối abondent, surtout chez les Moïs et dans la région montagneuse du Lấp-vò.

L'arrondissement possède des routes nombreuses et très bien entretenues ; nous ne citerons que les principales : route de Thù-dáu-một à Saïgon, qui va jusqu'à Bình-lợi, passant par Búng et Lái-thieu ; route de Thị-tính, passant par Bèn-cát ; route de Trương-hiệp ; enfin, la route de Kra-tié, qui va jusqu'au Cambodge, traversant les cantons moïs et passant par Chơn-thành et Ông-quàn ; route de Biên-hòa.

[162] Les cultures les plus diverses peuvent être tentées dans l'arrondissement de Thù-dáu-một ; on a déjà obtenu d'excellents résultats sur les riz, arachides, tabacs, cannes à sucre, thé, haricots, maïs, concombres, pastèques, bétel et, en un mot, sur toutes les cultures maraîchères, ce qui indique un terrain d'excellente qualité. L'indigo, le rocou, le poivre y viennent admirablement et un essai de jute tenté à Hồng-quàn a parfaitement réussi en 1893 ; un nouvel essai, entrepris en 1895, a donné une récolte abondante.

Quelques plantations de café Libéria, cacao et vanilles ont été faites et ont donné de bons produits.

L'arrondissement est un des plus favorisés au point de vue de la variété et de la quantité des fruits qu'on y trouve ; mangues, mangoustans, ananas, cocos, bananes, litchis, oranges, mandarines, pamplemousses, citrons, jacquiers, noix d'arec, etc., etc., abondent sur chaque marché.

La culture des vers à soie n'est pas très importante ; on compte, néanmoins, une douzaine de magnaneries qui ont donné d'assez beaux échantillons de leurs produits, lors du concours régional agricole du 26 mai 1895.

La faune de l'arrondissement de Thù-dáu-một est très riche et peut procurer les émotions les plus diverses à un chasseur. On rencontre, en effet, des éléphants, rhinocéros, buffles sauvages, bœufs sauvages, tigres, panthères, léopards, ours noirs, renards, sangliers, cerfs, chevreuils, élans, agoutis, lièvres, etc.

Les oiseaux offrent beaucoup de variétés ; nous citerons les paons, faisans, poules sauvages, perruches, pluviers, pigeons ramiers, tourterelles, merles, calaos, aigrettes, poules d'eau, perdrix, cailles, alouettes, bécassines, etc., etc.

Les singes sont représentés par un grand nombre d'espèces. On trouve aussi le pangolin, grand destructeur de fourmis, le porc-épic, plusieurs espèces de tortues de terre et d'eau douce, le paresseux, quelques écureuils ou rats palmistes.

Dans la famille des reptiles, on rencontre le cobra ou serpent à lunettes, le trigonocéphale, le serpent corail, le petit serpent minute, le python, le boa et plusieurs espèces de couleuvres. Les iguanes, geckos, margouillats doivent être protégés, car ils sont terribles pour la destruction des insectes.

[163] Les batraciens sont représentés, à Thù-dáu-một, par la grenouille comestible, la grenouille-bœuf et le crapaud.

Parmi les insectes, dont quelques familles sont trop nombreuses, nous citerons les abeilles, les fourmis, les termites, les cantharides, les moustiques, etc.

On rencontre aussi le scorpion, le cent pieds, différentes espèces d'araignées.

Il y a beaucoup de poissons et les plus communs et les plus estimés des indigènes sont : le cá-lót, le cá-trê et le cá-rô. Il y a également des caïmans, des crabes, des chevrettes dans les deux rivières qui limitent l'arrondissement. La pêche est assez difficile, à cause de la profondeur des cours d'eau et des moyens dont disposent les Annamites qui, la plupart du temps, se contentent d'assécher des marais pour capturer le poisson. Les engins dont se servent les indigènes sont, généralement, l'épervier et la ligne ; le tramail est aussi très employé par eux.

La flore est considérable et offre un champ des plus vastes à un amateur ; les orchidées, fougères, cycas et plantes bulbeuses existent en grande quantité et sont des plus variées.

Les forêts, qui sont au nord de l'arrondissement, contiennent les essences les plus rares. Il faut citer le trắc, espèce d'acajou, le cà-m-lai et le cam-xè, assez rapprochés du premier ; le gò et le sao, deux bois excellents pour les constructions, et le dáu, plus commun, souvent employé dans les travaux, mais d'une qualité très inférieure aux premiers.

On trouve aussi des rotins et une espèce de palmiers fournissant une fibre très solide.

Le miel, la cire, les huiles et résines se recueillent également en abondance dans les forêts de Thù-dáu-một.

Les industries indigènes ne sont pas très importantes : à part quelques usines à sucre et quelques forges tenues par des Annamites, on trouve des poteries dirigées par des Chinois. La poterie de Lái-thiêu, la plus importante de toutes, fabrique des objets dans le genre de Cày-mai, près Chợ-Lớn, mais d'un travail moins fini. Il y a quelques ateliers de charpentiers, menuisiers et sculpteurs où les Annamites exécutent d'assez beaux travaux.

[164] Au point de vue ethnographique, l'arrondissement de Thù-dầu-một offre des variétés de races nombreuses. On trouve, en effet, des *Annamites, Chinois, Moïs, Stiengs, Tamoums, Cambodgiens, Laotiens*.

Il n'existe, pour ainsi dire, pas de monuments remarquables à Thù-dầu-một ; néanmoins, la pagode de Bà-lỵ, située à 3 kilomètres du chef-lieu, près d'une petite rivière, mérite d'être visitée. On trouve encore, près des bureaux de l'inspection, le tombeau d'un riche indigène, nommé Bà-hội-Quới, qui date de 1853, et, sur la route du cimetière, un autre tombeau d'un général annamite de Minh-Mạng.

Comme faits historiques concernant l'arrondissement, nous n'en connaissons qu'un ; c'est M. Pétrus Ký qui nous le fournit dans son *Cours d'histoire annamite*, deuxième volume, page 182 :

« Les Cochinchinois avaient bien essayé d'arrêter la marche des envahisseurs³². Đuệ-Tông, qui s'était d'abord réfugié à Tourane, l'avait quitté pour passer en Basse-Cochinchine, s'y ménager une retraite et former un centre de résistance. Il arriva à Saïgon le 25 du 12^e mois 1774. Il avait laissé dans la province de Quảng-nam, au lieu dit Cu-đê, pour soutenir la lutte et entretenir la fidélité et l'espoir de la cour, le prince Mực-Vương, son héritier présomptif.

« Nhạc, le chef des Tây-sơn, pour les besoins de sa politique, envoya le général chinois Lý-Tài à la rencontre de Mực-Vương, pour lui faire escorte et lui rendre tous les honneurs de son rang.

« Mais Mực-Vương ne tarda pas à reconnaître que les honneurs qu'on lui accordait n'étaient qu'un stratagème. La prise de Huè par les Tonkinois et l'ambition de Nhạc, qu'il devina facilement, lui firent comprendre qu'il était entre deux ennemis également redoutables et presque prisonnier de l'un d'eux.

« Ayant donc réussi à s'attacher le général Lý-Tài, il passa, lui aussi, en Cochinchine et vint rejoindre son père à Saïgon.

« Il arriva par Thù-dầu-một (où il campa tout d'abord à son arrivée) avec une armée chinoise et reçut, le 4^e jour du 11^e mois 1775, des mains de son père, Đuệ-Tông, l'investiture et le titre de seigneur.

L'arrondissement de Thù-dầu-một comprend 12 cantons et 119 villages. Les marchés sont au nombre de 10.

.....

³² Les Tây-sơn.

[167] La population de l'arrondissement de Thù-dầu-một, si l'on devait s'en rapporter aux statistiques officielles, serait de 57.500 habitants, se répartissant ainsi :

Français	25
Annamites	55.600
Chinois	400
Indiens	12
Moïs	1.500 (?)

Le recensement chez les Moïs est très difficile, étant donné que ces individus vivent, pour ainsi dire, à l'état sauvage et qu'il n'est pas toujours facile de pénétrer chez eux ; dans ces conditions, il est prudent de s'en rapporter à l'affirmation des principaux chefs. Nous ne voulons parler, ici, que des Moïs des cantons de Lộc-minh et de Phước-lễ ; les autres sont absolument indépendants et vivent dans leurs forêts à l'abri de tout contrôle.



Marché de Thù-dầu-một

Les 10 marchés que possède l'arrondissement sont :

Marché	Canton
Thù-dầu-một,	Bình-diễn
Chợ-búng	Bình-chánh
Lái-thiếu	Bình-chánh
Bung-cáo	Bình-thổ
An-phú	Bình-thổ
Ông-trao	Bình-thổ
Tông-dơn	Bình-thiện
Tông-thu	Bình-thiện
Bền-cát	Bình-hưng
Chợ-Thánh	Bình-hưng

Comme pour les autres arrondissements de Cochinchine, c'est dans les principaux centres et marchés de Thù-dầu-một qu'ont [168] lieu, tous les six mois, les tournées de vaccine. Mais ici, étant donné que la population est peu dense et les villages très espacés les uns des autres, le chiffre des sujets présentés dans chaque séance est bien moins élevé que partout ailleurs. La moyenne des enfants vaccinés à chaque tournée semestrielle ne dépasse pas 2.500. Il faut dire aussi que les Moïs, qui vivent toujours retirés au milieu des bois, sont encore bien en retard au sujet de la vaccine, malgré que la variole fasse de grands ravages parmi eux. Quoique très réfractaires au début et méconnaissant absolument les bienfaits que pouvait semer parmi eux la vaccine, ils commencent à exécuter les ordres donnés par l'Administration. C'est ainsi qu'à Chợ-thàn et à Hồng-quần, grâce au zèle et surtout au dévouement d'un garde-forestier, M. Folacci, qui habite cette région depuis nombre d'années et qui a pu, par conséquent, se faire connaître de la population moï, nous avons eu la satisfaction d'inoculer le vaccin à un petit groupe d'individus. Une distribution d'images d'Épinal que nous leur avons faite a produit le meilleur effet. Du matin au soir, nous avons constaté la présence d'une trentaine d'individus. Leur ayant promis de leur donner de nouvelles images, du tabac, etc., quand nous reviendrions chez eux, nous en vaccinâmes 350 un an après.

Nous aurons l'occasion de revenir sur la question des Moïs, que nous avons déjà décrits sommairement dans notre premier volume « La Cochinchine et ses Habitants », et nous compléterons cet aperçu par des détails qui seront peut-être intéressants.

Thu-dau-mot (ville). — Sur la rive gauche de la rivière de Saïgon, à 22 milles de cette ville par la voie fluviale et à 33 kilomètres par la voie terrestre, Thù-dầu-một est un des postes les plus pittoresques de la Cochinchine. Les bâtiments de l'inspection, élevés sur une petite éminence qui domine le fleuve, entourés de grands arbres, en font une résidence charmante.

Outre un administrateur des affaires indigènes, qui a sous ses ordres 80 miliciens annamites, le personnel européen comprend : 1 administrateur-adjoint, 1 comptable, 1

percepteur, 4 gardes-forestiers, 1 professeur, directeur de l'école, 1 conducteur des travaux publics, 1 contrôleur et 1 préposé des Douanes et Régies, 1 receveur des postes et télégraphes.



Miliciens annamites

[169] Une compagnie de tirailleurs annamites, sous les ordres d'un capitaine d'infanterie de marine, est répartie entre les arrondissements de Biên-hòa, de Thù-dáu-một et de Bà-rja.

La section qui occupe Thù-dáu-một est généralement confiée à un lieutenant.

Au point de vue stratégique, le poste offre peu d'importance ; il peut être facilement défendu avec les moyens d'accès que donne la rivière de Saïgon, qu'il commande, ainsi que les routes du Cambodge, de Biên-hòa et de Saïgon.

Le marché de Thù-dáu-một, situé sur une place immense, est construit en briques, non loin de la rivière de Saïgon ; il est très grand et réunit, chaque jour, un grand nombre d'indigènes. De magnifiques habitations annamites et chinoises l'entourent et les magasins chinois qu'on y remarque sont très bien achalandés.



Maison commune et mont-de-piété de Thù-dáu-một

La maison commune, située dans le prolongement du marché, ne laisse rien à désirer sous le rapport de la construction, d'un style fort élégant. Tout à côté, se trouve le mont-de-piété qui est également fort beau.

De nombreuses rues traversent la ville en tous sens ; elles sont bien tracées et assez propres.

Un service de chaloupes à vapeur fonctionne deux fois par jour entre Thù-dáu-một et Saïgon : il en est de même entre Biên-hòa et Thù-dáu-một, que dessert une voiture publique deux fois par jour également. Dès que les communications entreprises entre Giadinh et Tây-ninh seront terminées, l'arrondissement de Thù-dáu-một sera relié par des voies terrestres avec ses voisins.

Le poste possède une église desservie par un missionnaire français et une école d'arrondissement.

Au point de vue commercial, Thù-dáu-một jouit d'une grande réputation pour ses bois ; les essences les plus recherchées sont : le cam-xe, le cam-lai, le sao, le gò et le trắc.

M. A. Henry, administrateur de 1^{re} classe des affaires indigènes, a fait plusieurs travaux très intéressants et fourni des renseignements très utiles sur les différentes essences de bois de la Cochinchine ³³. Comme la question forestière n'est guère de notre ressort et que nos connaissances sur ce sujet sont très restreintes, [170] nous nous autoriserons des études de M. Henry pour décrire les cinq essences de bois que nous venons de citer :

« Cam-xe. — Le cam-xe est un fort bel arbre qui présente deux sous-variétés : le cam-xe des grandes forêts de l'Est et celui des montagnes de l'Ouest et du Sud du Cambodge ; le premier fournit de magnifiques pièces de bois ayant 0 m 33 à 0 m 50 d'équarrissage, sur 10 à 12 mètres de longueur ; le deuxième, des courbes de barques et de bateaux de première valeur. Le fond de la couleur du bois des deux sous-variétés est un rouge vineux, strié de reflets oranges foncés, dans la variété de l'Est, et de reflets violets dans celle de l'Ouest. Les courbes en cam-xe ont de 2 à 5 mètres de corde et on

³³ Renseignements techniques sur la valeur relative des différentes essences de bois de la Cochinchine — Henry (1891, Saïgon). — Imprimerie Rey et Curiol.

en trouve qui ont de 0 m 30 à 0 m 40 d'équarrissage ; elles sont douées d'une flexibilité assez grande pour qu'on puisse en faire des courbes de baleinières.

« Le cam-xe est plus lourd que l'eau ; c'est un bois presque sans aubier et à croissance lente. Nous estimons qu'il faut 300 ans pour qu'un cam-xe courbe atteigne 1 m 35 de circonférence. Il existe trois espèces de bois plus flexibles que le cam-xe, mais aucun plus résistant. Il résiste seul aux tarets de mer, c'est du fer ; le cam-xe (Luật) ou flotté extrait de la tourbe repousse une hache américaine.

« Cầm-lai. — Le căm-lai est un magnifique bois de construction qui n'atteint pas ses dimensions extrêmes en Cochinchine, où il ne dépasse guère 1 m 20 de circonférence, tandis qu'au Cambodge et dans le haut Mékong, on en trouve de 2 m de circonférence ; son bois très dense, très serré est d'un beau rouge brunâtre strié de jaune orange foncé, avec reflets vineux, se rapprochant de celle couleur spéciale aux vins appelés « pelure d'oignon ».

« Comme ce bois sert à faire beaucoup de petits objets confectionnés au tour, qui servent à orner les demeures des indigènes, on conçoit aisément que là où l'industrie des tourneurs sur bois s'est développée, les căm-lai ont dû disparaître.

« Il sert également à faire des panneaux sculptés pour les pagodes ; les incrusteurs s'en servent aussi et le font passer pour du trắc-vàng.

« Il a dû en exister pas mal dans l'arrondissement de Thù-dáu-một entre Thị-tính, Chơn-thành, Chơn-ri, Lại-sơn et Lấp-vò, car les fabricants de roues de charrettes tirent beaucoup de rayons des rằys de cette contrée ; seulement, on ne trouve généralement que [171] des bűches de căm-lai entièrement dépouillées de toute écorce, de tout aubier par le feu, le soleil et l'eau et d'une dureté excessive. Ces bűches sont droites, se fendent facilement et ont de 0 m10 à 0-15 de diamètre sur 2, 3, et 4 mètres de longueur ; elles proviennent de căm-lai déjà adultes, coupés il y a peut-être un siècle.

« Ce bois, tel que nous le possédons, est éminemment destiné à faire des meubles ; si nous avons des pièces semblables à celles que possède encore le Cambodge, il est évident qu'elles pourraient être employées dans de grosses charpentes, mais quel n'en serait pas le prix : 100 \$ le mètre cube ; 300 \$ les 2 mètres cubes au moins, car le prix croît plus vite que le volume.

« Le căm-lai résiste au soleil, à l'eau, à la terre humide, sans doute aux tarets. On en fait des meubles, des rayons de roues, des objets d'ornement, des cercueils, etc.

« Trắc. — Les trắcs sont des arbres d'une venue moyenne, qui tiennent de l'if et des sao, que nous décrivons plus loin. Par leurs formes, leurs feuilles, quoiqu'elles ressemblent à celles des sao, sont beaucoup plus effilées et maintiennent toujours leurs pointes tournées vers le haut. Le bois de la variété noire — car il y a 4 variétés de trắcs — ressemble au palissandre ; ceux des variétés orange et ocellé tiennent de l'acajou de Honduras ; celui de la variété blanche ressemblerait au bois de satin blanc moucheté, bois de l'Orénoque. Les trois principales variétés, le noir, le jaune et l'ocellé, résistent au soleil, à l'eau et à la terre humide.

Tous les bois de trắc sont chers et assez rares ; la valeur commerciale des billes croît beaucoup plus vite que leurs dimensions. « Les moindres billes de trắc noir valent de 50 à 60 \$ le mètre cube pour l'exportation à Canton ; le trắc ocellé, s'il était plus connu et plus commun, en vaudrait le double. Le trắc orangé vaut encore de 45 à 50 \$ le mètre cube. Enfin, il est à supposer que le trắc blanc aurait un prix élevé s'il était dans le commerce.

« Les trắc ne sont généralement employés que pour faire des meubles et pour l'ébénisterie. Cependant, on fait, avec ce qu'on appelle des trắc de rằys, des rayons de roues de charrette, dans le canton de Bình-lâm (Thù-dáu-một) ; si on frappe sur ce bois ainsi employé, bois qui est trempé en quelque sorte, avec un maillet en bois dur, il

résonne comme une cloche. On fait également des manches de haches, de ciseaux, avec le trắc ocellé.

« Trắc noir. — Bois très dur qui devient de plus en plus rare ; sa tranche, quand il est vieux et complètement desséché, est d'un noir brûlé. Il est susceptible de prendre un beau poli, mais ne possède ni l'éclat de l'ébène, ni celui du palissandre. Une fois poli, il est rare de trouver ce bois au-dessus de certaines dimensions, soit 0 m 25 d'équarrissage sur 3 mètres de longueur ; encore est-il fort rare à ces dimensions.

« Trắc orangé. — C'est le moins rare des trắcs ; sa fibre est assez longue mais manque de force. Il est moins dur et moins lourd que le trắc noir ; on le trouve avec des dimensions plus fortes que le trắc noir, soit 0m30 d'équarrissage sur 3 mètres de longueur. Il serait moins résistant que le trắc noir ; sa tranche, en longueur, présente un fond rouge foncé strié de bandes oranges foncées. Il est d'un emploi assez commun dans l'ébénisterie et dans la confection des meubles.

« Trắc ocellé. — Variété de trắc très rare. On ne le trouverait, paraît-il, que dans l'île de Honray (Rạch-gia).

« Sao noir. — Magnifique bois qui tend à devenir assez rare aujourd'hui, à cause de la consommation imprévoyante qu'on en a fait. Fraîchement coupé, ce bois présente une couleur difficile à décrire ; mais après peu de temps exposé à l'air, il devient d'un beau marron. Le sao noir résiste bien à l'eau et à la chaleur mais les termites finissent par l'attaquer ; quant aux tarets, ils le percent à jour en une semaine. Il est donc impropre aux constructions destinées à séjourner en eau salée ou saumâtre. Cependant, on l'emploie encore beaucoup, mais s'il n'est pas doublé, il est bientôt détruit. Il fournit des courbes plus légères que celles du cam-xe, mais elles sont moins flexibles et moins résistantes ; il est très employé dans les grandes constructions. Autrefois, les pièces de 0 m 80 d'équarrissage sur 16 mètres de longueur n'étaient pas rares.

« Le sao noir, jeune, possède toujours un aubier assez fort, ainsi que tous les autres sao, du reste ; on voit qu'il est absurde de le couper jeune, il faut attendre qu'il ait de 150 à 200 ans et de 1 m 50 à 1 m 70 de circonférence.

« À dessiccation parfaite, le sao noir peut être employé partout, sauf là où il pourrait être attaqué par les tarets. Sa valeur commerciale varie de 22 à 18 \$ le mètre cube. Il est encore employé comme bordages de barques et de gros bateaux.

[173] « Gò-mậ́t ou noir. — Cet arbre n'est autre que celui qui fournit les madriers presque noirs dont les Annamites font des lits de camp ; on en trouve qui ont jusqu'à 1 m 20 de largeur sans aubier, et qui doivent provenir de troncs ayant de 5 à 6 mètres de circonférence. « Ainsi que les essences de premier choix, les gò sont durs, lourds, poussent lentement et leurs bois passent du rouge vineux au noir.

« Le gò-mậ́t est cassant sous un petit volume et, souvent, débité en madriers, il se fend. Il résiste à la chaleur, à l'eau, à la terre humide, pourvu qu'on ne lui laisse pas d'aubier, mais les termites finissent par l'attaquer et les tarets le percent à jour.

« Gò-bóng-lao. — Cette deuxième variété de gò est très inférieure à la première. Bois néanmoins dur, fibres lamelleuses, difficile à travailler, se débite en madriers épais pour faire des lits de camp, est sujet à se fendre s'il est exposé à la chaleur. C'est généralement celui qui est vendu sous le nom de gò. Débité en planches, il devient cassant ; en un mot, il convient de l'employer soit en poutres, soit en forts madriers. On trouve des colonnes énormes en gò-bong-lao dans les pagodes qui ont des siècles.

« À l'état de bordages faits à la hache, il est encore d'un bon usage, ne résiste pas aux termites ni, à plus forte raison, aux tarets ; son bois affecte une couleur rouge-brun sale inégal et strié de noir.

« Comme les sao, les gò ont une variété : ba-mia ; cette variété est rare ; comme bois, elle ressemble beaucoup au sao.

« Le gò pousse à peu près partout dans les forêts, pourvu que la pente du terrain soit assez douce ; on ne le rencontre jamais sur le flanc des montagnes ; suivant le sous-

sol et la végétation qui l'entoure, il affectera la forme d'un parapluie, d'un dôme, ou il s'élèvera en pyramide et donnera des pièces de 10 mètres et plus. Ainsi, sur les plateaux à sous-sol de latérite, au nord de Thù-dầu-một, on trouve des gò de 5 mètres de hauteur totale qui poussent comme les badamiers de Saïgon, avec cette exception que leurs troncs n'ont souvent pas 1 mètre de hauteur. Chez les Moïs, entourés de hautes futaies, ils se développent en hauteur, mais ce sont des exceptions. Les graines de gò sont très grosses, enveloppées dans des gousses garnies d'épines ; les feuilles, en forme de cœur obtus, les font facilement distinguer ; il y en a, du reste, partout où il y a des taillis.

[174] « Dans le domaine forestier, on rencontre des gò énormes qui, au premier coup d'œil, paraissent avoir été épargnés ; si on les examine de près, on reconnaît qu'ils sont creux de bas en haut et l'énigme est résolue. Cependant, autrefois, on en abattait encore pour les dérouler et nous attribuons la conservation de cette essence à cette particularité qui paraît, en rendant la coupe une opération inutile, avoir conservé des porte-graines. »

Comme ces différentes essences de bois se rencontrent également dans les forêts de Biền-hòa, Tây-ninh et Bà-rịa, nous avons cru qu'il était bon de les faire connaître dès le début. En avançant vers l'est, nous en trouverons certainement d'autres, peut-être beaucoup moins recherchés, mais très utiles.

Comme nous l'avons déjà dit, à 3 kilomètres environ de Thù-dầu-một, se trouve la pagode de Bà-lỵ, construite en 1890 ; sa superficie est de 500 mètres carrés, La construction de cette pagode a demandé une année entière. Elle est consacrée au génie protecteur du village de Phú-cường (Thù-dầu-một), génie qu'on désigne sous le nom de Phú-cường-linh-thân (génie très sacré). Son titre, donné par le roi d'Annam, est Thành-hoàng-phú-cường. On y célèbre deux cérémonies par an ; l'une a lieu le 15 du mois de janvier, l'autre, le 15 octobre. La première cérémonie, faite en l'honneur du grand génie protecteur, s'appelle Kỳ-yên (fête pour obtenir la paix) ; la deuxième se nomme Thù-tê (fête du mois de belle lune).

Le génie principal de la pagode de Bà-lỵ est Thành-hoàng ; c'est lui qu'on honore le plus. Son autel est placé au milieu de la pagode. À sa droite et à sa gauche, se trouvent deux petits autels consacrés aux sujets de ce génie.

Chaque grande cérémonie dure un jour et une nuit. Tous les notables, grands et petits, se réunissent tous en grande tenue et viennent se prosterner devant leur protecteur.

On place toujours devant l'autel principal une boîte cylindrique dont l'une des deux ouvertures est fermée, dans laquelle on a mis cent petites baguettes plates. Chacune de ces baguettes porte des caractères chinois. Celui qui veut savoir son avenir vient se mettre à genoux devant cet autel pour demander à voix basse ce qu'il désire. Il prend au hasard une de ces baguettes et, après avoir pris connaissance de ce qui est contenu sur une de ses faces, il en [175] prend une copie sur une feuille de papier, puis va la porter à un sorcier connaissant les caractères chinois, afin qu'il traduise et interprète l'inscription.

Les habitants de Phú-cường ont une confiance illimitée dans le génie de la pagode de Bà-lỵ. Chaque fois qu'ils veulent entreprendre de grands travaux, ils s'adressent au génie protecteur.

Les bûcherons ne se mettront jamais en route pour aller couper des bois dans la forêt sans avoir fait des vœux au génie et lui avoir offert, en sacrifice, des victuailles : porcs, poulets, œufs, bananes, oranges, etc., etc. Au retour des forêts, si les radeaux sont bien vendus, ils tiennent leurs promesses.

C'est pour cela, sans doute, que les marchands de bois de Thù-dáu-một ont eu la générosité d'offrir à ce génie protecteur des bois fort beaux qui ont servi à faire les magnifiques autels sculptés et dorés qu'on remarque dans la pagode de Bà-lỵa.

Le tombeau de l'Annamite Bà-hộ-Quới, dont nous avons signalé la présence tout à côté de l'Inspection, ne date pas de 1853, comme les indigènes de la localité nous l'ont affirmé, mais remonterait à une époque bien plus éloignée, si nous nous en rapportons à M. L. Jammes qui aurait eu des renseignements plus précis :

« Il existe, dit-il, à Thù-dáu-một, tout à côté de la maison de l'administrateur, un tombeau antique, couvert d'inscriptions en caractères chinois. À cet endroit fut enseveli, il y a cent vingt ans, un grand dignitaire de l'empire, chargé de gouverner provisoirement la province révoltée. Les écrits qui me sont tombés sous la main apprennent que des funérailles splendides lui furent faites et qu'un tombeau magnifique lui fut construit par ordre du roi.

« Les travaux d'infrastructure de ce tombeau sont bien plus conséquents, paraît-il, que tous ceux que nous voyons à la surface du sol. Dans la chambre principale du caveau, le cercueil fut déposé à côté de l'autel des ancêtres ; à droite et à gauche et dans deux galeries adjacentes, les objets chers au défunt pendant sa vie. Un grand compartiment, faisant suite au sépulcre, renfermait pour trois mois de vivres destinés aux deux gardiens mois qui devaient mourir, après complet épuisement de provisions, à côté de la dépouille du grand homme. Les écrits mentionnent même jusqu'à la liste des comestibles déposés dans le tombeau.

[176] « Outre plusieurs piculs de riz et de poissons secs, les deux malheureux avaient pour trois mois de luminaire, représentés par trois énormes jarres d'huile de coco.

« Un petit trou, ménagé au-dessus de la voûte sépulcrale, permettait à l'air de se renouveler et de constater par le mince filet de fumée, produit, par les lampes funèbres, que les deux infortunés vivaient toujours. Ces deux sauvages mois avaient été capturés par les soldats de Thù-dáu-một au cours d'une incursion opérée sur leur territoire, pour les punir de leurs nombreuses déprédations sur la frontière annamite. Ils furent donc murés vivants dans ce tombeau funéraire, et le dernier moellon de granit qui acheva de fermer la voûte leur cacha pour jamais le dernier rayon de soleil. Ils vécurent, dit-on, plus de cinq mois dans cette prison affreuse et lorsque les chefs du village cessèrent d'apercevoir la pâle colonne de fumée qui sortait par le petit orifice, ils vinrent en grande pompe boucher la dernière communication du sépulcre avec l'air extérieur.

« Les annales annamites prétendent que les grands dignitaires d'autrefois adoptaient la coutume barbare de faire garder leur dépouille, au fond des tombes, par un enfant esclave qu'ils achetaient fort cher. Le gardien devait être, la plupart du temps, une jeune fille vierge, dont la pureté devait être constatée par deux matrones de l'endroit. Comme les deux sauvages dont je viens de parler, la pauvre enfant était murée vivante dans le sépulcre du grand dignitaire, avec les trois mois de vivres traditionnels.

« Il existe, paraît-il, à côté de Gò-váp, un tombeau de grand mandarin de l'empire qui ensevelit ainsi vivantes deux jeunes filles de l'endroit. À Thù-dáu-một, la superstition est venue greffer sur cet événement une série de contes fantastiques. Les vieilles femmes du village prétendent que les deux gardiens sauvages ne sont pas morts et que, parfois, des gémissements, venus des profondeurs, se font entendre dans la nuit sombre. »

Bung. — Le marché de Búng, sur la route de Thù-dáu-một à Saïgon, est à 6 kilomètres environ du chef-lieu ; il faut près d'une heure, en voiture, pour effectuer le trajet; la route est directe.

Sur tout le parcours, ce ne sont que vergers, arbres fruitiers de toutes sortes : mangoustaniers, manguiers, litchis, aréquiers, cocotiers, etc., etc. C'est, du reste, la région de Búng et de Lái-thiêu [177] **page manquante**

[178] est en face du marché ; une assez grande église, desservie par un missionnaire français, domine Búng par sa situation. Les catholiques qui fréquentent cette église sont assez nombreux.

Búng possède, en outre, une fabrique de poteries ; on y fait de petites tasses dont se servent généralement les Annamites.

On remarque aussi une assez jolie pagode, un abattoir, une distillerie d'alcool de riz, etc., etc.

La population de ce centre est de 970 habitants, presque tous Annamites.



Marché de Lái-thiêu

Lai-thiêu. — Une distance de 5 kilomètres sépare Búng du marché de Lái-thiêu, qui est également situé sur la route de Thù-dầu-một à Saïgon.

Lái-thieu est le centre le plus important de l'arrondissement de Thù-dầu-một. Si le marché de Búng est très fréquenté par les Annamites, celui de Lái-thiêu, dont la population est bien plus considérable (il y a 444 inscrits), offre beaucoup plus d'animation. C'est le centre où il se vend le plus de fruits de toutes les provinces de l'Est.

Les moyens de communication avec la capitale, Saïgon, sont très faciles et, par conséquent, permettent au commerce de se développer tous les jours.

La chaloupe à vapeur fait escale près de Lái-thiêu et transporte journellement un grand nombre de voyageurs, commerçants, industriels ou autres, ce qui augmente encore le mouvement de ce grand marché qui possède plusieurs sucreries importantes dirigées par des Annamites, une maison commune très vaste, de nombreux magasins chinois, une ferme d'opium sous la surveillance d'un entreposeur, une distillerie d'alcool de riz, une école cantonale, etc., etc.

Le marché de Lái-thiêu, situé sur une place immense, est construit en briques et forme deux grandes halles, au milieu desquelles sont plantés deux énormes cây-dầu (arbres à huile) qui ont plus de 50 ans.

Si on se rend de Thù-dầu-một à Lái-thiêu par la rivière, le trajet peut s'effectuer en 1 heure ; de Saïgon, il faut 2 heures environ, en chaloupe.

Non seulement les canonnières peuvent remonter jusqu'à Lái-thiều, [179] mais encore bien plus haut que Thù-dầu-một, jusqu'à Bèn-súc.

Tuong-hiep. — Dans le canton de Bình-thò et connu des Annamites sous le nom de Bưng-câu, le marché de Tượng-hiệp, à 5 kilomètres environ du chef-lieu, par la route, est assez important, quoique la région que comprend ce canton ne soit pas très riche en céréales. Les terrains de cette contrée ne sont guère propices qu'à la culture des patates, des ignames, des arachides, du maïs, de la canne à sucre, etc., etc.

La population de ce centre est évaluée à 300 habitants. Le marché n'offre rien de particulier et la maison commune est des plus simples.

Tượng-hiệp possède une pagode, une école cantonale. Les quelques magasins qu'on remarque près du marché sont assez mal achalandés ; ils appartiennent à des Chinois.

C'est généralement à hauteur du marché de Tượng-hiệp que stationnent les convois de bœufs et de buffles venant du Laos. En face de Tượng-hiệp, se trouvent, en effet, de hauts plateaux qui dominent la plaine et où les marchands de bœufs et de buffles laotiens sont à peu près en sûreté, car ils peuvent exercer sur leurs animaux une surveillance continuelle ; ils sont ainsi à l'abri des voleurs qui ne font pas défaut dans ces parages.

Ces conducteurs laotiens campent au milieu de leurs troupeaux et attendent là, après avoir prévenu l'inspection de leur présence, que les acheteurs de Thù-dầu-một et des environs viennent choisir les bêtes qui leur paraîtront remplir les conditions voulues. Depuis que la route de Kratié est faite jusqu'à Thù-dầu-một, il y a plusieurs convois de bœufs et buffles et même de chevaux chaque année ; ces animaux viennent de Bassac et de Stung-treng.

Bèn-súc. — Sur la rive gauche de la rivière de Saïgon et à 3 heures en amont de Thù-dầu-một, se trouve le marché de Bèn-súc, dans le canton de Bình-thanh-thượng.

Le trajet en chaloupe est des plus agréables ; après avoir dépassé le vàm du rạch Thị-tính, les rives changent absolument d'aspect : ce ne sont plus ces berges vaseuses où fourmillent les palétuviers, cette plaine monotone, mais bien un terrain sablonneux, des arbres de haute futaie, qui forment des dômes de verdure, des élévations [180] du sol qui rappellent un peu la France, le pays étant assez accidenté. C'est la forêt dans toute sa splendeur. Au fur et à mesure qu'on remonte la rivière, qui se rétrécit progressivement, l'aspect est de plus en plus beau.

On traverse, du chef-lieu à Bèn-súc, d'assez nombreux villages, tous situés sur la rive gauche, car ceux qui se trouvent sur la rive droite sont sur le territoire de Gia-định ; nous ne citerons donc que les villages compris dans l'arrondissement de Thù-dầu-một, ainsi que les rạchs : Chan-thiền, Trượng-bính, An-phù, Phù thuận, An-thuận, An-thạnh-thôn, An-thạnh-tây, Thành-điền.

Les rạchs sont peu nombreux : rạchs Trau, Ông mản, Cầu, Thị-tính.

Bèn-súc possède un assez grand marché mais de très médiocre apparence, une maison commune assez primitive, une école cantonale construite en briques, une fort belle pagode.

Ce centre est surtout réputé pour son commerce de bois. L'industrie y est presque nulle ; elle n'est représentée, pour ainsi dire, que par la fabrication de torches de résine. Le pays est très giboyeux ; on y rencontre toute sorte de gros animaux, même le tigre.

Bèn-cat. — Bèn-cát, sur la route de Thù-dầu-một à Thị-tính et à 30 kilomètres environ du chef-lieu, par la voie de terre, est un centre situé, pour ainsi dire, au milieu des forêts. Son importance est bien relative au point de vue commercial, mais il faut dire que sa situation géographique le fait prendre en considération. Bèn-cát est, en effet, le point central où viennent aboutir la route de Thị-tính et celle de Kra-tié.

Les villages que dessert la route de Thù-dầu-một à Bèn-cát sont au nombre de cinq : Trương-an, Câu-định, Vinh-xương, Thạnhhòa et Mỹ-thạnh.

On peut également se rendre à Bèn-cát par la voie fluviale et, pour cela, il faut remonter la rivière de Saïgon jusqu'au rạch Thị-tính, qui conduit directement à Bèn-cát. Le trajet peut s'effectuer en moins de deux heures.



Marché de Bèn-cát

Le marché de Bèn-cát occupe un assez grand espace ; il est construit en briques.



La maison commune de Bèn-cát

La maison commune, qui est séparée du marché par la route, offre un assez bel aspect ; elle est située tout [181] à côté du bureau des postes et télégraphes, lequel est sous la direction d'un employé annamite. Bèn-cát possède encore une école cantonale, ancien logement d'un garde forestier.

La résidence du chef de canton se trouve à un kilomètre du marché. C'est une fort belle habitation, supportée par des colonnes en essence de bois rare. Le chef de canton, Nguyễn-văn-Thân, est, du reste, un Annamite très riche, qui reçoit fort bien les Européens et très considéré par ses compatriotes. Les Français qui se livrent à la chasse trouveront en lui un aimable compagnon, toujours disposé à faire plaisir. Lui-même, grand chasseur, connaît parfaitement l'art cynégétique et jouit d'une réputation bien méritée à ce point de vue. Plusieurs éléphants sont déjà tombés sous son arme redoutable, mais le chef de canton Thân n'observe pas toujours les règles de la prudence pour terrasser ces énormes pachydermes.



Un Annamite tueur d'éléphants

Le dernier éléphant qu'il tua, en notre présence, au mois de juin 1895, nous fournit une preuve de sa témérité. Après avoir chargé son fusil Lefauchaux calibre 16, il introduisit dans l'un des canons une longue baguette en bois de fer, au bout de laquelle se trouvait la flèche empoisonnée et fit feu sur un magnifique éléphant à une distance de 15 mètres. Le pachyderme, blessé mortellement, fut s'abattre 800 mètres plus loin. Ayant fait remarquer à Thân que le fusil aurait pu éclater, il nous répondit froidement qu'il procédait toujours de la sorte pour la grosse bête.

Il est bien difficile de savoir quelle est la matière qu'emploient les Annamites pour empoisonner leurs flèches. Souvent, nous avons essayé de les questionner à ce sujet, mais ils ont presque toujours pris des faux-fuyants pour nous cacher leur secret.

Voici quelle serait, d'après le chef de canton Thân, la façon de procéder des Annamites pour la préparation du poison, car les Cambodgiens, les Moïs, les Stiengs et tous les sauvages des forêts ont un système particulier :

1° On prend, dans la forêt, une espèce de liane connue sous le nom de Cày-vòi-vòi. Il faut se garder de la prendre près de la route ou de la maison ; l'urine de l'homme ou celle de la femme lui est tout à fait contraire et lui enlève toutes ses propriétés.

On la coupe en petits morceaux de la grosseur du doigt et on les met dans un grand panier (Thúng đú-gia)(mesure de paddy).

2° On prend, également, dans la forêt, une autre liane appelée [182] *Đây-đỏ-đẻ*, qu'on coupe comme la précédente et dont les morceaux sont placés dans un grand bol annamite dit *Cái-tô*.

3° Dans un bassin, rempli d'eau, on exprime du jus de tabac de qualité supérieure; celui de Gò-váp est le plus employé.

Ces trois matières sont introduites dans une marmite en terre (*Cái-trà*) qui contient deux jarres d'eau (*Cái-tình-nước*).

On fait bouillir le tout pendant 12 heures, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de liquide que la valeur d'une tasse à café.

Le poison est préparé.

Pour s'assurer de l'efficacité du médicament, comme disent les Annamites, on prend un lézard, duquel on coupe un bout de la queue, et on enduit, avec le nouveau poison, l'endroit fraîchement sectionné.

Si, au bout d'un quart d'heure, l'animal est mort, c'est que le poison est très actif et peut être employé avec toutes chances de succès.

On entoure le bout de la flèche qu'on désire empoisonner d'un morceau de coton assez épais et retenu par plusieurs tours de fil.

On verse ensuite le poison sur le coton qui entoure la flèche, de façon qu'il soit bien imprégné de cette matière.

Il faut avoir soin de ne pas toucher le poison avec les mains ; on se sert généralement d'une cuillère.

Certains poisons végétaux connus des Annamites ont une action très rapide ; cerfs, sangliers, bœufs sauvages, meurent sitôt après avoir reçu la flèche empoisonnée qui leur a été décochée.



Convoi de charrettes à bœufs

Thi-tinh. — Le poste de Thi-tinh est perdu, pour ainsi dire, au milieu de forêts ; il est situé à 25 kilomètres environ du marché de Bèn-cát. Il ne faut pas moins de 5 heures, en charrette à bœufs, pour effectuer le trajet.

La charrette à bœufs, dans la province de l'Est, est le seul moyen de transport pratique. Quoique les ressorts de ce véhicule ne soient pas toujours très doux, avec un

matelas cambodgien, une natte et un petit oreiller, on peut faire de longs voyages à travers bois et dans les chemins les plus rocailleux et les plus remplis d'ornières, sans trop de fatigue. De bons bœufs trotteurs font 5 ou 6 kilomètres à l'heure ; le seul inconvénient de la charrette à bœufs est qu'elle produit un bruit très désagréable, qui est dû au frotte- [183] ment continuel de l'essieu en bois contre le moyeu des roues. Ce grincement fatigue, mais à la longue, l'oreille s'y habitue.

La charrette à buffles, à roues pleines, est bien plus désagréable sous tous les rapports, surtout sous celui de la lenteur avec laquelle marchent ces animaux.

Le poste de Thị-tính ne possède pas de marché et la maison commune consiste en une simple paillote.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le logement affecté au garde forestier européen, ancien fort, occupé autrefois par des troupes indigènes, car Thị-tính a toujours été un point sur lequel ont été dirigées de nombreuses bandes de rebelles.

Thị-tính rappelle quelques faits historiques :

1° L'expédition de Thị-tính et la dispersion des rebelles du Nord, le 8 novembre 1868 ;

2° L'expédition du 6 avril 1870, contre les Stiengs.

Chon-thanh. — La distance qui sépare Bèn-cát de Chơn-thành est de 32 kilomètres ; le trajet se fait ordinairement en charrette à bœufs. La route est large et bien empierrée. Sur tout le parcours, la vue est charmante. Ici, un petit ruisseau d'eau claire et limpide, là, des coqs et des poules sauvages picorant dans la vallée, au milieu d'une clairière ; à certains endroits, un con-man (chevreuil) se dérobant sous bois, à certains autres, deux ou trois paons sortant du fourré et suivant la lisière de la forêt ; des quantités de tourterelles, de pigeons verts, de perruches prenant leurs ébats au soleil, juchés très haut au sommet des arbres ; quelques cases annamites, situées sur un plateau, des arbres d'une hauteur prodigieuse, tout, en un mot, est vraiment beau et le voyageur ne peut s'empêcher de ressentir une impression agréable quand il va de Bèn-cát à Chơn-thành. Et à tout cela, si on ajoute des pentes assez rapides, peu espacées les unes des autres, des penchants de collines aux reflets les plus variés, suivant la position qu'elles occupent par rapport au soleil, une végétation luxuriante, des essences de bois parfumé, qui répand, par intervalles, une odeur des plus douces, on n'aura qu'une faible idée de ce que nous avons éprouvé en traversant ces parages.



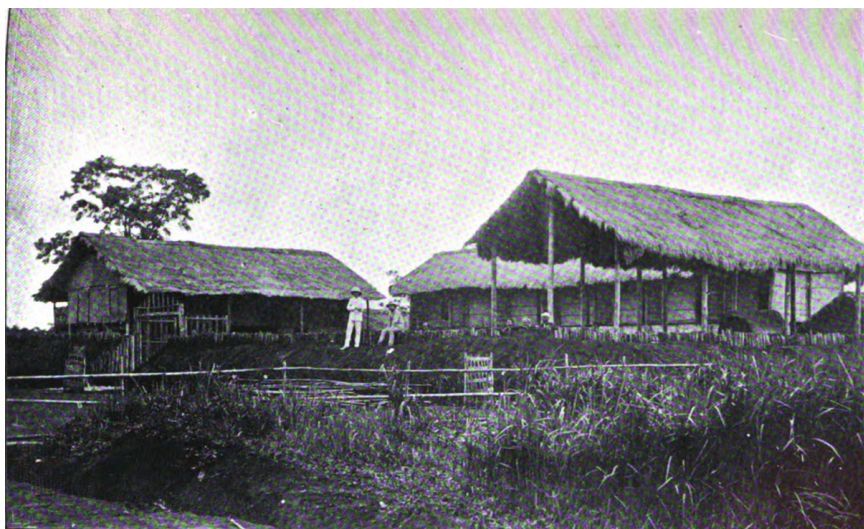
Fort de Chơn-thành

Le poste de Chơn-thành est situé au milieu d'une grande clairière, entouré, de tous côtés, par une forêt très épaisse. On y remarque [184] un fort occupé par un détachement de tirailleurs annamites que commande un sergent français, une maison commune peu luxueuse et l'habitation d'un garde-forestier.

Ce centre n'est important qu'au point de vue de sa situation géographique. Il commande, en effet, la route de Thù-dầu-một à Kra-tié, sur laquelle se trouve également Hón-quàn, poste situé à 25 kilomètres plus loin, en amont, en pays moi.

Un garde-forestier est absolument indispensable dans cette région, très boisée, et où la coupe des bois se fait sur une grande échelle.

Le poste de Hón-quàn permet également de surveiller la frontière et d'empêcher les Moïs qui habitent cette contrée de faire des râys ³⁴.



Fort de Hón-quàn

³⁴ Brûlis (ndlr).

Hon-quàn et pays moi. — La route qui dessert Chơn-thành se continue, comme nous venons de le dire, sur Hón-quàn ; elle n'est pas encore empierrée sur une bonne partie de son parcours. Elle offre un aspect encore plus pittoresque depuis Chơn-thành que de Bèn-cát à ce dernier poste ; les pentes sont plus nombreuses et plus rapides, les coteaux plus élevés et le terrain change surtout à partir du dernier village annamite. Bientôt la forêt de bambous remplace les grands bois et, sur un parcours de plus de 15 kilomètres, le pays n'est plus du tout le même.

Hón-quàn est situé sur un plateau assez élevé et se compose de quelques cases ; un poste de miliciens annamites a été installé. Les villages mois sont tous cachés dans les environs, au milieu des bambous. Le village de Hón-quàn se trouve à 3 kilomètres environ du poste, celui de Srock-bê à 4 kilomètres. Le Cán-lê-Trou est à 6 heures de marche ; une distance de 65 kilomètres le sépare de Bèn-cát et 21 kilomètres de Cán-lê-tiam ; c'est dans ce dernier trajet qu'on rencontre le plus d'accidents de terrain ; c'est une succession de collines à pentes raides. Les villages mois qui se trouvent sur le parcours sont : Srok-ngoua, Srok-yenh, Thieram-tonté, Moriel, Srok-banh-Núi et d'autres de moindre importance.

En 1894, plusieurs colons et fonctionnaires, consultés au sujet de la culture du *jute* en Cochinchine, répondirent que des essais pourraient produire de bons résultats.

[185] C'est alors qu'on fit les premiers essais à Hón-quàn, essais qui donnèrent d'assez bons résultats.

Ayant eu l'occasion de visiter les terrains choisis pour cette culture, nous avons constaté que la récolte de 1895 s'annonçait sous les meilleurs auspices.

« La moisson du jute, dit un journal du Tonkin, dont les semis ont été faits avec les graines du Bengale, peut commencer au moment où la plante est en fleurs ou dès que la fleur se fane et que la cime des plantes commence à jaunir, dès que la base prend une teinte un peu blanc-verdâtre et avant la formation des graines.

« C'est alors le meilleur moment pour récolter le jute, si l'on désire obtenir une fibre fine et douce ; la qualité supérieure du jute provient de la plante coupée en pleine floraison.

« Si l'on attend que le jute soit trop mûr et monte à graines pour le couper, on obtient un poids plus considérable de filasse, mais elle est de moins bonne qualité. Elle est dure, manque de lustre et présente des couleurs variées.

« Pour récolter le jute, on le coupe ou on l'arrache. Lorsque le jute est vigoureux, si on opère par un temps sec et sur une terre un peu argileuse, on le coupe à 2 ou 3 centimètres du sol, à la serpe, faucille ou coupe-coupe.

« Cette manière d'opérer oblige de n'employer que des coolies habitués à manier la serpe, coupe-coupe, etc., sans détériorer les tiges.

« Lorsque le jute se trouve dans une terre légère, on l'arrache facilement, ce qui est, dans certains cas, préférable ; il est aisé, avec un coupe-coupe et un pillier de bois, de couper la racine de la tige à la distance voulue.

« Aussitôt coupées, on groupe les tiges qui sont triées en trois grandeurs, petites, moyennes et grandes ; elles sont mises en bottes de 50 à 60, on les laisse étendues sur le champ pendant un jour ou deux, exposés à l'action du soleil, qui sèche et en détache les feuilles.

« On peut également, aussitôt les tiges coupées et triées, placer ces gerbes sous l'eau pour le rouissage.

« Mais si l'on désire obtenir des filasses régulières, on procède à leur assortiment.

« On réunit ensemble toutes les tiges fortes, les tiges de moyenne grosseur, les tiges fines et on retire les pieds altérés ou noircis.

[186] « On obtient ainsi trois qualités de jute et on a double intérêt à faire cette opération, parce que les grosses tiges rouissent plus tôt que les courtes, le jute nouvellement coupé plus facilement que le jute sec, celui qui a végété dans un sol ombragé plus aisément que le jute qui a été semé un peu clair et a végété en plein soleil.

« Les racines, séparées des tiges, sont employées comme combustible.

« Il en est du jute comme de beaucoup d'autres plantes : il a, par la reproduction, une tendance à dégénérer et on ne doit récolter des graines que sur des pieds vigoureux qui ont pu mûrir complètement isolés les uns des autres.

« Une fois les tiges coupées, triées, assorties, on les fait passer au rouissage.

« Le rouissage a pour but de faire dissoudre, sous l'influence de la température, la gomme qui enveloppe les fibres et de rendre la tige cassante, afin de pouvoir aisément la séparer de la fibre.

« Il n'y a ni instrument ni machine pour le rouissage du jute ; tout le travail se fait à la main et par l'action de l'eau ordinaire.

« Le rouissage en eau dormante ou stagnante est inférieur au rouissage à eau vive ; il fournit de la filasse jaune-brunâtre, couleur peu favorable.

« En outre, le rouissage se fait plus irrégulièrement et donne plus de déchet.

« Le rouissage en eau dormante se fait dans un trou rempli d'eau, ou une mare ayant un ou deux mètres de profondeur.

« Lorsqu'on rouit le jute, l'installation des tiges sous l'eau se fait de la façon suivante :

« On plante quatre bâtons à l'endroit où l'eau est profonde, un coolie se met dans l'eau, reçoit d'un autre les paquets de jute qu'il dépose entre les bâtons, en les plaçant horizontalement les uns à côté des autres, par lits successifs, de façon à ce que le côté des racines d'une couche repose sur la tête des liges de la couche inférieure.

« Quand le trou est rempli, on charge les bottes de planches et de bambous sur lesquels on met des pierres, de façon à ce que les tiges soient bien au-dessous de l'eau.

« Ces précautions prises, on abandonne le jute. Les feuilles qui sont encore adhérentes aux tiges corrompent l'eau et la brunissent.

[187] « Le rouissage à eau dormante est plus rapide que le rouissage à eau courante et beaucoup plus employé que ce dernier.

« La durée de l'immersion est assez difficile à préciser : la décomposition de l'eau, le degré de température, l'état des plantes au moment où on les a coupées, etc., modifient plus ou moins la durée du rouissage.

« Cependant, on peut donner, comme moyenne du rouissage, de 8 à 12 jours pour les plantes coupées en fleurs et de 12 à 18 jours pour celles coupées en graines.

« Il est très important de retirer les tiges en temps opportun.

« Le jute qui a subi une trop longue immersion perd de sa force et de sa flexibilité et est plus difficile à travailler.

« Le jute qui n'a pas fermenté suffisamment est moins nerveux, moins résistant.

« On doit s'assurer tous les jours, à partir du cinquième jour, de l'état du progrès du rouissage.

« Une eau stagnante, chargée de matières végétales en décomposition, facilite le rouissage.

« Lorsqu'on est à proximité d'une rivière, on noie les tiges dans la partie la moins courante et quelquefois en pleine rivière.

« La fibre traitée en pleine rivière est plus forte, plus nerveuse et plus blonde que celle des étangs et les déchets moins considérables.

« Cependant, il est nécessaire, pour que le rouissage puisse se faire, que la température de l'eau ne soit pas au-dessous de l'atmosphère ambiant.

« Le rouissage est terminé quand la fibre n'adhère plus à la tige et lorsque, froissant le jute entre les mains, toutes les fibres se détachent aisément du bois.

« On procède alors de la façon suivante à la séparation de la fibre, de toutes les parties ligneuses et agglutinantes de la tige :

« Le cultivateur, se tenant jusqu'à la ceinture dans l'eau fétide, commence, à l'aide d'un maillet, par battre l'extrémité la plus grosse d'un paquet de tiges, afin de séparer les fibres du bois.

« Il tient dans sa main ces fibres séparées et, poussant les tiges auxquelles elles appartiennent de haut en bas au-dessous de l'eau, arrache les fibres très facilement, sans les casser, la résistance de l'eau suffisant pour les détacher.

« Après avoir arraché ainsi les fibres, on jette en dehors de l'eau les troncs et on lave immédiatement la filasse, en agitant la fibre au-dessus de la tête ; on la frappe à plusieurs reprises sur la face de l'eau en la ramenant contre lui-même, on éparpille la fibre sur la surface de l'eau jusqu'à ce que tous les points noirs aient disparu et que la substance gluante de l'écorce soit complètement enlevée par l'eau.

« Généralement, le jute est nettoyé dans l'eau qui a servi au rouissage, mais si l'on peut laver les fibres dans une eau propre, la filasse est claire et blanche.

« Quand on peut donc le faire, pour nettoyer le jute, l'eau courante est préférable à toute autre.

« On extrait toute l'eau de la fibre, puis on jette cette fibre nettoyée sur la terre sèche et on continue à procéder de la même manière avec un autre fagot de tiges.

« Les fibres nettoyées sont remaniées et suspendues sur des cordes ou bambous pour être séchées au soleil.

« Lorsque la filasse aura été exposée à l'air pendant trois ou quatre jours, qu'elle sera complètement sèche, elle sera mise en paquets pour être livrée au commerce. »



Piège à panthère

La courte description que nous avons faite des Moïs dans le premier volume de *La Cochinchine et ses Habitants*, quoique donnant une idée générale de ces peuplades au point de vue anthropologique, mœurs, coutumes, habitat, nourriture, etc., etc., est loin d'être complète. Aussi croyons-nous utile et intéressant de revenir sur cette question, afin de parler du commerce et de l'agriculture chez les Moïs, sujet qui, du reste, a fait

l'objet d'un travail très sérieux, dont l'auteur est M. Carrau (Pierre), travail qui a paru en 1882 dans les *Excursions et reconnaissances*.

« À proprement parler, dit l'auteur, le commerce n'existe point dans ces contrées éloignées et à peu près privées de toutes voies de communication.

« Les quelques trafics qui s'y font ne sont que des échanges, et rien ne possède de valeur fixe.

« Tout dépend, à cet égard, de la saison dans laquelle on se trouve, de l'abondance de la récolte passée, de l'espoir que donne celle qui vient, des lieux de production, de ceux où se fait l'échange [189] et de beaucoup d'autres raisons encore, parmi lesquelles doit être mise en premier lieu la différence du besoin ou du désir qu'éprouvent ceux qui veulent faire échange et ceux avec lesquels on veut faire échange.

« L'état des routes et la difficulté des voyages influent également beaucoup sur les relations commerciales de ces pays, où une des entraves les plus sérieuses qui s'y rencontre est un manque complet de sécurité ; car même dans les régions soumises depuis longtemps à la domination française et où le mal est bien moindre qu'ailleurs, les risques à courir sont beaucoup trop sérieux et nombreux pour que les gens n'y regardent point à deux fois avant que de se risquer à sortir de leurs villages, afin d'aller trafiquer à une distance quelconque, si faible soit-elle.

« De plus, toujours à cause de l'insécurité constante qui règne dans le pays, les quelques routes, lorsqu'il y en a, qui relient les villages entre eux sont, la plupart du temps, obstruées et rendues impraticables, ce qui rend forcément long, pénible et onéreux le transport des articles d'échange.

« Aussi les transactions commerciales sont-elles rares et faut-il, pour qu'ils s'y livrent, que les gens soient vivement pressés par le besoin.

« On ne trouve pas, du reste, parmi les Moïs, d'individus ayant un goût quelconque pour le commerce.

« Il faut ajouter, en passant, que si le goût commercial est à peu près nul chez ces gens, les qualités *ad hoc* sont complètement absentes.

« Il résulte forcément de ce triste état de choses que tout se consomme sur place, et que ces gens, ne communiquant que fort rarement entre eux et plus rarement encore avec des gens de nationalité étrangère, sont, pour la plupart, fort pauvres et tous aussi arriérés que possible.

« L'agriculture existe chez les Moïs à l'état sinon rudimentaire, au moins élémentaire le plus absolu et, pour qui connaît suffisamment ces gens, peut apprécier à sa juste valeur leur caractère primitif et routinier, tout donne lieu de croire que le genre de culture dont se servent les Moïs d'aujourd'hui doit être identiquement celui qu'employaient les Moïs des siècles passés.

« Ils cultivent le riz, le maïs, le millet, le sésame, la courge et le [190] giraumon ; peu de légumes, quelques plantes à tubercules farineux, le coton, l'ortie de Chine, le tabac, le poivre, la canne à sucre, le bétel, l'arec et quelques arbres fruitiers, tels que le ouatier, le jacquier, le manguier, le tamarinier, etc.

« Mais de toutes ces cultures, les seules qui soient pratiquées assez en grand pour mériter d'être considérées sont : le riz, le maïs, le sésame et le tabac.

« Le coton, lui-même, ainsi que le bétel, l'arec et l'ortie de Chine ne sont l'objet que de cultures locales et non générales.

« Quoiqu'il en soit, nous allons nous efforcer de donner un aperçu détaillé de chacune de ces sortes de cultures en usage dans ce pays.

« Nous ne parlerons que pour mémoire du riz cultivé dans les terrains marécageux, car très peu de sauvages emploient ces endroits, qu'ils regardent comme insalubres, et ceux qui y sèment leur riz imitent exactement pour cela ce qu'ils ont vu faire aux Annamites.

« Mentionnons seulement en passant que, d'après les dires des gens experts, ces rizières sont d'une fertilité prodigieuse et complètement inépuisable.

« Le riz de terrain sec est cultivé par tous les Moï d'une façon à peu près identique :

« Un Moï qui veut faire un champ de riz cherche sur le territoire de son village ³⁵ l'endroit qui lui paraît le plus propice.

« Cet endroit doit, pour que le terrain en soit de bonne qualité, être inculte depuis le plus long temps possible.

« Quand il a fait son choix, le Moï prend possession de l'emplacement qu'il se propose de défricher, en l'entourant de bambous placés par terre bout à bout, et, à défaut de bambous, de branches d'arbres ou de lianes.

« Cette ligne de démarcation, si faible qu'elle soit, est consacrée par un usage immémorial et forme une borne à laquelle on n'oserait toucher.

« Lorsque le moment propice est arrivé, celui qui a ainsi retenu un endroit dont il veut faire un champ convoque les parents et [191] amis qui demeurent dans son village, leur donne à boire et à manger, puis, avec leur aide, procède à un abattage préliminaire, en coupant toutes les menues broussailles qui encombrant son terrain.

« Pour ce qui est des arbres, arbustes ou bambous qui s'y trouvent, ils ne sont coupés que 15 à 20 jours plus tard par les mêmes individus, convoqués de nouveau à cet effet.

« Ces deux coupes se font lorsque la saison sèche est bien établie ; on laisse ensuite sécher pendant plusieurs mois tout le bois abattu et on le brûle aussitôt qu'on le juge arrivé à un degré de sécheresse suffisant.

« Il n'y a plus, après cela, qu'à procéder aux semailles. À cet effet, le terrain étant préparé, comme nous venons de le dire, on attend que quelques jours de pluie ayant humecté le sol, la germination du grain soit facile à se produire.

« Les hommes s'arment alors de perches en bois dur, longues de 5 à 6 mètres, un peu moins grosses que le poignet, évidées d'un bout en forme de pelles d'aviron et légèrement pointues à l'autre.

« L'homme chargé du soin du piquage parcourt, en suivant une ligne droite, le champ défriché ; il marche à petits pas, relevant et laissant tomber alternativement et régulièrement chacun des deux piquoirs qu'il tient à chaque main.

« Ces piquoirs, frappant le sol de leur bout pointu, y font des trous de 4 à 5 centimètres de profondeur.

« Derrière les piqueurs s'avancent les semeuses, ce travail étant ordinairement laissé aux femmes.

« Chaque semeuse porte, fortement attaché sur le ventre, au moyen d'une courroie en rotin tressé, un panier contenant le grain de semence.

« Elles tiennent, en outre, à la main un tuyau de bambou creux d'une longueur de 70 à 80 centimètres.

« Prenant ce tuyau de bambou de la main gauche, elles en dirigent le bout inférieur sur chacun des trous laissés par les piquoirs et laissent tomber la semence par le bout supérieur qui, pour plus de commodité, est, d'habitude, taillé en biseau.

« Ce tuyau de bambou conduit ainsi la graine dans les trous préparés, sans que les personnes qui s'en occupent aient besoin de se baisser.

[192] « Quant à ce qui est de recouvrir le grain confié à la terre, il n'en est pas autrement question : la première ondée qui tombera est chargée de ce soin ; tout au plus, dans certains endroits où les gens sont plus actifs et plus intelligents, ils mettent exprès les pieds sur les trous après y avoir déposé le grain.

« Tous les soirs, avant de quitter le travail, les semeurs marquent l'endroit achevé, en le délimitant au moyen de perches posées par terre bout à bout.

³⁵ Quoique rien ne puisse délimiter le territoire de son village, si ce n'est quelque tradition venant on ne sait d'où et d'une époque indéterminable, le sauvage est jaloux du terrain qu'il regarde comme lui appartenant, et nul n'oserait empiéter sur un territoire voisin, par crainte des représailles qu'il attirerait infailliblement sur lui et sur son village.

« S'ils ne prenaient pas cette précaution, il pourrait arriver qu'il tombât pendant la nuit une forte ondée et que celle-ci, nivelant le terrain, fasse disparaître les traces du travail achevé.

« De sorte qu'il y aurait toutes chances, ou pour faire deux fois le même travail, ou pour laisser, sans l'ensemencer, un espace de terrain plus ou moins considérable.

« Dès que les semailles sont terminées, commence pour le Moï une série de travaux et de veilles dans lesquels la moindre omission peut compromettre la récolte.

« Au moyen de quelques arbres laissés exprès debout dans son champ, ou, à défaut, de bambous plantés en terre, il installe des battoirs en bois qu'il peut manœuvrer du haut d'une hutte construite dans l'endroit le plus élevé, d'où il peut le mieux surveiller sa plantation.

« Il se sert de rotins fendus en guise de cordes pour manœuvrer ses battoirs formés tout simplement de morceaux de bois secs et durs, quelquefois de deux tuyaux de bambou, qu'une tension un peu forte sur la ficelle qui les fait mouvoir force à se choquer violemment l'un contre l'autre, en produisant un bruit retentissant.

« Ce bruit, joint aux cris d'énergumène que pousse le sauvage, en voyant les oiseaux dévaliser son champ, suffit ordinairement pour faire sauver ceux-ci.

« La précaution que nous venons de citer est excellente du temps que le grain est encore en terre ; mais elle serait complètement inutile, aussitôt qu'ayant germé, il commence à pousser.

« Dès ce moment jusqu'au jour où les épis seront à peu près mûrs, la récolte n'a plus à redouter les attaques des granivores.

« Le danger est loin d'être amoindri pour cela, car le riz en herbe possède un attrait irrésistible pour à peu près tous les animaux de la forêt, tant sauvages que domestiques.

[193] « Le Moï est donc obligé d'enclore solidement son terrain et de veiller attentivement, surtout la nuit, pour le défendre contre les invasions des hôtes de la forêt.

« Malgré tous ses soins, il arrive assez souvent que, l'obscurité et la pluie aidant, son champ est dévasté pendant la nuit, sans qu'il puisse s'y opposer.

« Il se venge alors en faisant des jours dans sa palissade et en installant dans chacun un piège assez ingénieux formé d'une longue et forte lame en bambou qui, projetée vigoureusement par une pièce de bois faisant ressort, traverse presque infailliblement le corps de l'animal qui, voulant pénétrer dans le champ de riz, choque une liane tendue en travers de l'espace laissé libre dans la palissade.

« Lorsque le riz a atteint un pied et demi de hauteur environ, l'herbe, qui a également poussé en même temps, menace de l'étouffer.

« Il faut donc sarcler la récolte, sous peine de la perdre irrévocablement.

« Le maître du champ convoque ses parents et amis, hommes, femmes et enfants, et tous, armés du sarcloir, petite piochette composée d'une lame en fer emmanchée dans un bout de bambou, long de 80 centimètres à 1 mètre et aiguisé à sa partie convexe, répondent à son appel et, dans un jour ou deux, mettent son champ en état.

« La lame de ce sarcloir a de 15 à 30 centimètres de long, et tout au plus 5 ou 6 centimètres de large dans sa plus grande largeur.

« Certains terrains exigent deux sarclages avant que la récolte ne soit arrivée à maturité.

« Lorsque les épis commencent à se former, les singes menacent les récoltes et, si l'on ne prend garde à ces animaux malfaisants, ils ne sont pas longtemps avant de dévaster le champ dans lequel ils font irruption.

« Une fois les épis mûrs, outre les herbivores, dont nous avons parlé plus haut, et les singes, les paons et les perruches sont fort dangereux ; ceux-là, prenant l'épi dans leur bec, en enlèvent tous les grains par un coup de bas en haut ; celles-ci, prévoyant les jours difficiles, coupent les épis entiers et les transportent tels que dans les troncs d'arbres creux où elles ont fait élection de domicile.

« On a vu de ces trous renfermer jusqu'à quinze et vingt kilogrammes de paddy.

« Malgré toutes les péripéties dont nous venons de parler, il arrive un moment où, entière ou non, la moisson est prête et n'a plus besoin que d'être recueillie.

« Il y a encore une nouvelle convocation de parents et d'amis ; on boit du vin de riz et l'on mange de la viande, puis ensuite tous se rendent sur les lieux et récoltent le riz, qui est transporté et emmagasiné au fur et à mesure dans le bas de la hutte au milieu du champ, laquelle est conditionnée de façon à pouvoir servir dans ces occasions de magasin provisoire.

« Toutes les tribus moïs ne suivent pas le même système pour récolter le riz.

« Dans certaines contrées, les moissonneurs, armés du même panier qui sert aux semis, prennent exemple sur les paons et grappillent les épis de riz en les prenant à la main par le bas et les tirent de bas en haut, de façon à enlever tout le grain, qu'ils jettent dans le panier qu'ils portent devant eux en ceinture.

« Ce mode est défectueux au possible.

« Dans d'autres endroits, les moissonneurs coupent les épis à quelques centimètres de leur base et en font des paquets gros comme le poignet, qu'ils attachent avec un brin de paille et emmagasinent en meules, la pointe des épis tournée en dedans.

« Enfin, dans d'autres endroits, le Moï, plus intelligent, coupe son riz au moins à moitié tige et le met à mesure en meules fort bien arrangés, qui ne diffèrent de celles que l'on fait en Europe que parce qu'elles sont longues, au lieu d'être rondes, et que leur hauteur ne dépasse jamais cinq ou six pieds.

« Ces meules sont laissées à l'air libre et résistent parfaitement au vent et à la pluie.

« Un champ de riz ne peut être ensemencé consécutivement avec succès que pendant deux ou trois ans ; passé ce temps, les récoltes seraient insignifiantes et ne vaudraient pas la peine qu'elles coûtèrent.

« Ces terrains sont donc abandonnés pour n'être repris que dix, quinze ou vingt ans après, alors qu'on juge qu'ils ont eu le temps de reprendre une vigueur nouvelle.

« Lorsque tout le riz d'un village est récolté, chacun transporte [195] au village le produit de sa moisson et le renferme dans son magasin ; après quoi, les fêtes des riz vont leur train.

« Mais, ainsi qu'il y a deux récoltes, il y a deux fêtes, et la splendeur de celles-ci est proportionnée à l'abondance de celles-là.

« La première récolte, ou récolte hâtive, est ordinairement assez mince, car les champs cultivés à cet effet sont d'une faible étendue, et le riz que l'on recueille est destiné seulement à aider le Moï à attendre les grandes moissons.

« Une simple jarre de vin de riz et un poulet ou, tout au plus, un jeune cochon, font d'habitude, à eux seuls, les frais de la fête.

« Quant à la grande récolte, c'est une autre affaire : l'abondance règne au logis et chacun s'efforce de prouver sa gratitude envers la divinité protectrice des riz en lui offrant et dépensant en son honneur force victuailles et force boissons, avec accompagnement de musique.

« Ces fêtes durent plus d'un mois, car chacun invitant non seulement tous les gens de son village, mais encore pas mal d'étrangers, est obligé de se rendre, à son tour, à toutes les invitations qu'il reçoit, ce qui n'est pas une mince opération, surtout si l'on pense que tels richards donnent des fêtes qui durent jusqu'à trois et quatre jours.

« Lorsque ces fêtes sont terminées, le sauvage paie ses dettes, fait des achats (toujours avec du riz) ; enfin, mène si bien sa barque qu'au bout de deux mois, trois mois au plus, il ne lui reste plus un seul grain de riz et que la famine s'installe chez lui.

« Il lui reste alors la ressource d'aller déterrer une espèce d'igname sauvage assez commune dans le pays ; mais cette igname est fort difficile à se procurer, car elle est toute en longueur et s'enfonce perpendiculairement dans le sol à mesure qu'elle grossit, de telle sorte qu'une de ses racines, pour arriver à la grosseur du mollet, atteint vingt à vingt-cinq pieds de profondeur.

« La connaissance de cette particularité serait bien capable d'effrayer un Européen, mais elle ne peut influencer des sauvages qui, patients par nature, le sont encore bien davantage lorsque la faim les pousse.

« Ils coupent une perche de bambou droite et longue et fendent le gros bout en une dizaine de morceaux, auxquels ils donnent, au moyen d'une garniture en bambous refendus, une forme évasée.

[196] « Ils se servent ensuite de cette perche en frappant la terre avec le gros bout, perpendiculairement et au ras de l'igname qu'ils veulent avoir.

« La terre s'engage dans le gros bout du bambou et, de temps en temps, le sauvage qui s'en sert le retire du trou et le secoue pour le débarrasser de la terre agglomérée à l'intérieur.

« Il fait ainsi des trous perpendiculaires de 15 à 20 centimètres de diamètre sur 5 à 6 mètres de long.

« Lorsque celui qui creuse le juge à propos, au lieu de piquer la terre, il pique l'igname qu'il casse aisément et dont il ramène un à un les morceaux, car les morceaux du gros bout de bambou dépassent un peu la garniture qui les relie entre eux.

« Maïs. — Le maïs est mélangé au riz de semence hâtif et semé pêle-mêle avec lui dans les mêmes trous.

« Le hasard seul fait qu'il est plus ou moins serré, ce qui ne l'empêche pas de pousser fort bien et d'être bon à manger deux mois au moins avant le riz avec lequel il a été semé.

« Le maïs se récolte tendre, au fur et à mesure du besoin journalier, et se mange l'épi entier, grillé tout simplement sur le feu.

« Cette nourriture est très rafraîchissante et, quoique peu fortifiante, elle n'en est pas moins la bienvenue, arrivant, comme elle le fait, toujours au moment où la privation de riz se fait sentir le plus cruellement.

« Chacun met quelques épis à sécher pour servir de semence l'année suivante et tout est dit.

« Millet. — Le millet est également mélangé au riz de semence, mais non point au riz hâtif ; la tige devient très forte et les épis sont énormes comme longueur et comme grosseur.

« Malgré les avantages que pourrait offrir cette graine, elle n'est cultivée que par quelques tribus, et encore plutôt comme friandise que comme article d'alimentation.

« Sésame. — Le sésame fait l'objet d'un commerce d'échange assez sérieux ; c'est pourquoi on le sème en assez grande quantité, toujours en le mélangeant avec le riz de semence.

« Lorsqu'il est mûr, on arrache les pieds et on les met sécher au soleil en bottes que l'on bat, lorsqu'elles sont sèches, pour en faire tomber le grain.

« Mais, quoique à quantité égale, la valeur du sésame soit juste [197] cinq fois celle du paddy, et que sa culture soit aussi commode, sinon plus que celle de cette céréale, la routine est tellement grande chez ces sauvages qu'il n'y en a pas un qui voudrait cultiver en grand cette plante.

« Tabac. — Le tabac est peut-être la seule plante que le sauvage cultive avec soin.

« Il le sème d'abord dans un coin de terrain préparé et fumé, puis, lorsqu'il atteint une certaine taille, il le transplante dans un autre endroit, où une couverture grossière, placée à quelques pieds au-dessus du sol, le préserve des trop grandes chaleurs.

« Lorsque le temps est venu, le Moï retire tous les jours les feuilles qu'il juge suffisamment avancées, les coupe et les fait sécher, puis enferme le tabac ainsi préparé dans des tubes de bambou, où il le tasse vigoureusement.

« Ces tubes, ainsi remplis, sont bouchés avec de l'herbe sèche et conservés au-dessus des foyers. »

Pour ce qui concerne l'industrie chez les Moïs, elle n'est pas complètement nulle, car ils savent produire ce dont ils ont strictement besoin. Mais, comme le fait remarquer un de nos collègues, M. le docteur Aurillac, dans un petit ouvrage qu'il fit sur la Cochinchine, tout le savoir des Moïs, du côté de l'industrie, se borne à la construction de la case, dont la charpente témoigne cependant d'un certain génie. Ici, évidemment, ils cherchent avant tout la durée et la solidité, mais ils sacrifient aussi à l'élégance. Dans cette construction, tout ce qui pourrait nuire à l'équilibre est supprimé. La part du coup d'œil est une considération secondaire. L'art disparaît devant les lois de la mécanique et celles-ci sont pleinement observées. Mais, comme cette charpente est vue tout entière de l'intérieur de la case, ils l'ornementent le plus possible. C'est leur unique luxe ; [nos charpentiers sont moins artistes, et les Annamites eux-mêmes, qui sont très avancés sous ce rapport dans le charpentage de leurs pagodes, produisent des œuvres inférieures](#). Cet édifice, qui se démontrera pour être emporté quand la tribu émigrera, est composé de pièces jointes par des chevilles de bois. On n'y trouverait pas la moindre parcelle d'un métal quelconque. Le Moï, du reste, ne connaît qu'un métal : le fer, et il ne l'emploie qu'à la confection de ses instruments aratoires et de ses flèches meurtrières.

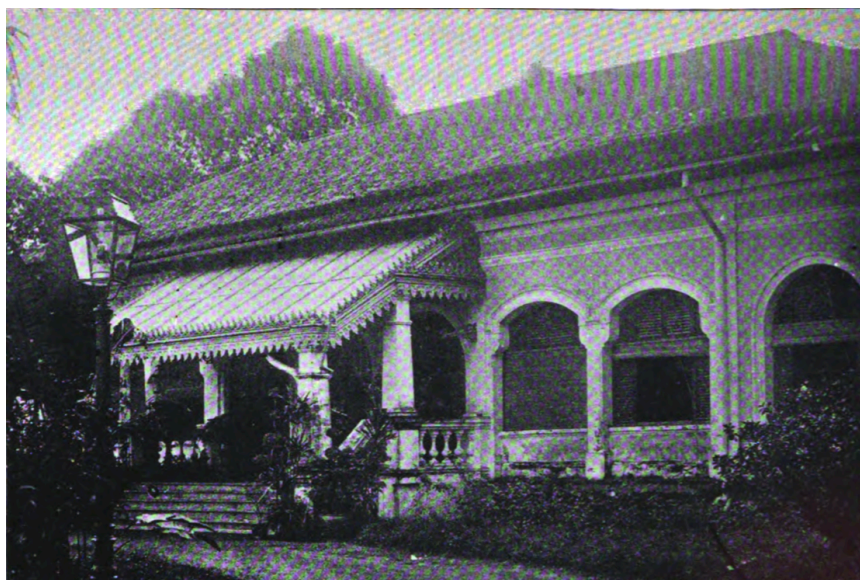
[198] Les nombreuses tournées de vaccine que nous avons faites dans les diverses contrées habitées par les Moïs nous ont permis de constater que ces sauvages, dont les noms diffèrent suivant les endroits où ils ont élu domicile, ont tous, ou à peu près tous, le même caractère, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, le même genre de vie, toutes choses qui ont déjà été mentionnées par bon nombre d'explorateurs ou par des personnes habitant le pays, comme le père Azémar, qui, sur les Stiengs, a fait paraître des notes très intéressantes. Nous nous proposons bien d'emprunter à ce missionnaire plusieurs passages ayant trait à cette question, tout en lui laissant le mérite de ses observations.



Adultes et enfants moïs

[199]
CHAPITRE VII

ARRONDISSEMENT DE BIEN-HOA



Inspection de Biên-hòa

Formation de l'arrondissement. — Superficie. — Bornes. — Géologie. — Orographie. — Fleuves. — Affluents. — Râchs principaux. — Île de Đại-phô (cù-lao Phô). — Cantons. — Villages. — Chrétientés. — Commerce. — Industrie. — Poteries. Briqueteries. — Étude sur les industries de terres cuites en Cochinchine. — Marchés de l'arrondissement. — Vaccine.

Biên-hòa (ville). — Situation géographique. — Prise de Biên-hòa par les Français. — Marché. — Eau. — Services administratifs.

Chợ-đồng. — Marché. — Population. — Aérolithes.

Long-thành. — Đông-môn. — Concession de M. Yung. — Population.

Đồng-váng. — Marché. — Ancien parc à éléphants. — Canne à sucre. — Fabrication du sucre annamite. — Culture de la canne à sucre.

Tàn-uyên. — Situation. — Île de Bình-chanh. Marché de Tàn-uyên. — Bureau des postes et télégraphes. — Historique. — Légende.

Tri-an. — Colons européens. — Concession Bénecke. — Habitation de M. Epardeau, négociant en bois. — Rapides de Tri-an. — Leur origine. — Cày-gáo. — Cày-an. — Village moi. — Moïs à queue. — Habitations moïs. — Une cérémonie bizarre chez les Moïs. — Brelam. — Rivière de Brelam. — Les Stiengs ou Moïs de Brelam. — La chasse chez les Stiengs. — Fusils. — Flèches empoisonnées. — Pièges.



Bureau de l'Inspection et perception de Biên-hòa

Arrondissement de Biên-hòa. — Formé de la réunion des anciens huyêns de Phước-khánh et de Long-thành, l'arrondissement de Biên-hòa, dont la superficie totale est de 197.500 hectares environ, est borné ; au nord, par les pays mois ; à l'est, par le royaume d'Annam et le Bình-thuận ; à l'ouest, par Thù-dầu-một ; au sud, par l'arrondissement de Bà-rịa.

La formation géologique de Biên-hòa est à peu près la même que celle de Thù-dầu-một. Il faut dire, cependant, que de la chaîne de montagnes qui s'élève entre la mer de Chine et le bassin du Mékong et de la chaîne principale de l'Annam, qui descend dans la province de Bình-thuận, se détachent des ramifications qui pénètrent dans l'arrondissement de Biên-hòa. Il est vrai que ce ne sont que de petites collines. Leur squelette est granitique. Le bassin a été rempli par une argile ferrugineuse, comme le dit M. Bouinai, tantôt compacte, comme dans toute la région mamelonnée habitée par les sauvages, presque partout ailleurs plus ou moins poreuse et formant ce conglomerat que les Annamites ont désigné sous le nom pittoresque de *pierre d'abeilles* et que nous avons appelé *pierre de Biên-hòa*, parce qu'on le trouve à des profondeurs diverses dans le sous-sol de tout cet arrondissement.

[200] Enfin, la couche la plus superficielle est formée de sable presque pur.

Les collines de Biên-hòa sont très boisées ; il faut citer le Sơn-lư et le Chứa-chang qui sont les plus élevées et très propices à certaines cultures.

Un seul grand fleuve, le Đông-nai, arrose l'arrondissement. Né de l'Annam, il est formé par la réunion de deux petites rivières : le Da-lou et le Da-mré. Il se dirige au sud-ouest jusqu'à son confluent avec la rivière de Saïgon, à 10 kilomètres en aval de la capitale. Son cours supérieur, pendant lequel il reçoit le Sòng-bé sur sa rive droite, traverse une vallée très accidentée et difficile à parcourir ; il est coupé de bancs de sable et de rochers donnant naissance à des rapides. Son eau est claire et saine. La vallée du bas Đông-nai est un pays de plaines couvert de forêts.

Le Đông-nai passe à Tân-uyên, à Biên-hòa. L'action de la marée se fait sentir jusqu'à 200 kilomètres de son embouchure, à 100 kilomètres en amont de Saïgon.

Le Sòng-bé prend sa source en Annam et se jette dans le Đông-nai à Trị-an.

Les principaux affluents du Đông-nai sont : Rạch Nước-trong, Vàm-voi, Bà-chéo, Ca-mát, Ông-yên, Lái-nguyệt, Thù-quiêm, Câyngà, Bèn gò, Nhà-thó, Đá-hàng, Lông-

công, Thâm-mang, An-hào, Các, Mương, Vàm, Bà-bô et Thù-huồng, depuis le rạch Đông-môn jusqu'à Biên-hòa.

Ceux du Sông-bé, sur la rive gauche, sont : Rạch Thành-bình, Bac, Già, Mà-đà, suối Linh, suối Bi-hảo, suối Cài ; sur la rive droite, suối Cái, suối Ngon, suối Cát.

L'île de Đại-phò ou cù-lao Phò est à peu près la seule de l'arrondissement qui mérite d'être citée. Autrefois, les Chinois y fondèrent un établissement de premier ordre sur lequel les mandarins annamites prirent modèle plus d'une fois.

L'île fut complètement défrichée par les Célestes. Une grande voie, pavée de larges dalles, fut tracée sur toute sa longueur. Une superbe pagode bâtie par les Chinois et restaurée, plus tard, par les Annamites, existe encore.

On montre aussi, dans cette île verdoyante, la trace de fonderies de marmites, de fabriques de chaux et même une manufacture de canons en cuivre, que les Fils du Ciel vendaient au roi d'Annam.

[201] Dans l'histoire et la description de la Basse-Cochinchine, traduites par M. Aubaret et qui sont dues à la plume du haut mandarin Trần-hội-Dức, nous trouvons, sur Cù-lao-phò, la note suivante :

« L'île de Đại-phò, vulgairement appelée Cù-lao-phò, est encore nommée Đông-phò et enfin Cùu-châu (île du dragon) à cause de ses nombreuses sinuosités, qui lui donnent la ressemblance d'un immense dragon dans l'eau. Cette île est située dans l'Est de la citadelle, à plus de 3 lis de distance. Elle a une longueur de 7 lis et sa largeur est égale aux deux tiers de sa longueur. Elle est placée devant la citadelle (le chef-lieu) comme un beau poisson d'or préposé à sa garde. Elle forme dans la rivière une barrière de pierre suffisamment élevée pour la protéger.

« La rivière *Phước-long* l'entoure de toutes parts, en se dirigeant vers le sud, et le banc de sable de *Sa-ha* l'entoure au Nord. Autrefois, il existait un pont qui reliait cette île au continent. Ce pont était très grand, très large et très solide ; il communiquait directement avec la route conduisant à la citadelle.

« L'an *Dinh-màu*, dixième année de Thé-Tôn (1748), un homme de *Phước-kiến*, nommé Lê-văn-Quang, passa dans l'empire d'Annam et vint au printemps se fixer sur l'île Đại-phò pour y faire du commerce. Le monde jouissait alors de la plus profonde paix et ce Chinois en profita pour mettre à exécution les projets qu'il nourrissait secrètement. Ayant réuni plus de 300 hommes, il se déclara prince de Đại-phò. Un nommé Hà-Cu devint son général en chef et deux autres individus furent constitués généraux de l'aile droite et de l'aile gauche. Ces rebelles avaient l'intention de s'emparer de la citadelle de Biên-hòa.

« Cependant, l'envoyé impérial Nguyễn-cu-Can, qui commandait à Biên-hòa, étant un homme très habile dans l'art de la guerre, les rebelles le craignaient extrêmement : aussi leur intention était-elle de s'en débarrasser d'abord, afin de rendre la chose faisable.

Les conjurés profitèrent donc de la grande solennité du premier jour de l'an pour faire tenir cachés dans les boutiques une trentaine d'hommes courageux et résolus et, pendant que ces conjurés, parés de leurs plus beaux habits de fête, s'introduisaient dans l'habitation du Khâm-sai (envoyé impérial) pour le féliciter et le saluer, les assassins sortirent à l'improviste armés de leurs sabres et en frappèrent le Khâm-sai, qui fut gravement blessé. Celui-ci, étant [202] parvenu à saisir un sabre, mit à mort 5 ou 6 assassins. Mais aussitôt, tous les conjurés s'introduisirent dans le campement militaire, où ils s'emparèrent de lances et enveloppèrent de tous côtés le Khâm-sai, déjà très affaibli par ses blessures. Malheureusement, comme il tenait un sabre à la main, il fut empêché par une barrière dans laquelle s'embarrassa la poignée de son arme ; cela le fit chanceler et tomber ; les assassins se précipitèrent sur lui et le massacrèrent.

« Cependant, les soldats de la garnison étant accourus en toute hâte, les conjurés prirent la fuite et s'empressèrent de se réunir sur le pont de leur île pour en faire une barricade infranchissable.

« Le mandarin annamite Nguyễn-Cừong, ayant rassemblé sous ses ordres les soldats de terre et de mer, se rendit avec eux sur la rive nord (côté de Biên-hòa) ; mais voyant la défense énergique du pont, il n'osa pas le franchir et il y mit le feu. Ce mandarin fit aussitôt connaître la position dans laquelle il se trouvait au commandant de Mội-xui, nommé Tông-phước-Đại, qui, s'étant réuni à lui, l'aida à s'emparer du rebelle Lê-văn-Quang, avec cinquante-sept principaux conjurés. Ces hommes appartenant au Fils du Ciel (l'empereur de Chine), l'empereur d'Annam n'osa pas les faire exécuter sur-le-champ ; il les fit mettre en prison et rendit compte de ces faits à l'empereur de Chine.

« Les principaux coupables furent, dans la suite, renvoyés en Chine et soumis à la juridiction du vice-roi du Phước-kiển, qui les fit exécuter.

« Quant au pont, il ne fut plus réparé jusqu'à la révolte des Tây-sơn, époque à laquelle on l'abandonna entièrement.

« On se rend maintenant en barque du continent sur l'île et du côté du sud (de l'île) est établi un bac pour communiquer avec le marché de Bình-trân, vulgairement appelé Chợ-lò-chì ; on se rend par terre de ce marché à la province de Gia-định.

« L'écueil Thạch-nghê, situé à 3 lis et demi dans l'est de la citadelle et dans le sud du cours du Phưốc-long (Đồng-nai) est formé d'une pierre semblable à un lion dont la tête serait ornée de cornes ; ces cornes sont apparentes hors de l'eau. La roche a une longueur de 10 brasses. Une grande moitié de cette roche est quelquefois apparente. Le lion regarde la citadelle. À l'époque des basses eaux, la roche paraît presque entièrement.

[203] « L'écueil Cừu-tịch, appelé aussi Thạch-nan, est placé au milieu du cours du Phưốc-long et dans le sud de l'île Cù-lao-phò, à une distance de 4 lis de la citadelle. Cet écueil est incliné vers le nord ; il se compose d'une grande quantité de roches de toutes dimensions, dont quelques-unes montrent leur tête hors de l'eau. Les eaux s'écoulent rapidement à travers ces roches, et lorsque le vent soulève les flots, il en résulte un grand danger pour les barques, qui doivent les veiller avec le plus grand soin. Audessous de cet écueil, vit une carpe noire, longue de 6 à 7 pieds ; ses yeux sont semblables à des éclairs et ses écailles sont comme autant d'étoiles. Lorsque la nuit est profondément sombre, ce poisson se dirige vers la pagode de *Lê-thành-hữu*, et là, il prend ses ébats dans l'eau, tantôt bondissant à de grandes hauteurs, tantôt s'élevant à peine comme s'il voulait adorer l'esprit de la pagode.

« Dans le nord de l'écueil, il est un chenal très profond et qui donne passage aux plus grandes barques de mer. C'est là qu'autrefois, les grandes jonques de commerce prenaient leur mouillage. »

Les routes de l'arrondissement de Biên-hòa sont assez nombreuses ; voici les principales :

Route coloniale n° 2, partant de la limite de Gia-định et allant jusqu'à celle de Bà-rịa (69 kilomètres) ;

Route d'arrondissement n° 16, partant du 26^e kilomètre de la route coloniale n° 2, allant jusqu'au Đồng-nai, en face de Tân-uyên (14 kilomètres) ;

Route d'arrondissement n° 15, partant du camp des tirailleurs et allant jusqu'à la limite de Thù-dầu-một (8 kilomètres) ;

Route d'arrondissement n° 17, partant de la route d'arrondissement n° 15, allant jusqu'à Tân-uyên (12 kilomètres) ;

Route d'arrondissement n° 18, de Tàn-uyên à Chanh-hưng. Elle n'est pas empierrée, mais serait cependant d'une grande importance, car elle traverse un grand nombre de villages ;

Route de Phú-trạch à Trian (22 kilomètres). Commencée sous l'administration de M. de Lanessan, cette route n'a pas été terminée. On a fait le terrassement jusqu'à Cày-giáo, soit une longueur de 56 kilomètres.

Les routes vicinales sont également en assez grand nombre ; ce sont : les routes de l'Inspection à la route Coloniale n° 2 (1 km. 600) ; de l'église du chef-lieu au marché de Bền-gò (8 kilom. 800) ; de Bạch-khôi à Tàn-phong (3 kilom. 740) ; de Bình-đa (dans cù-lao Phô) ; de Bình-thành à Tàn-huệ (3 kilomètres) ; de Tàn-vạng à Tàn-ba (9 kilom. 372) ; de Bình-ý à Tàn-triệu (3 kilomètres) ; route coloniale n° 2 à Tập-phước (13 kilom. 800) ; route de Phước-cang (2 kilom. 910) ; de Đông-môn à Mỹ-hội (5 kilomètres) ; de Phước-thành à Phước-khánh (23 kilom. 778).

L'arrondissement de Biên-hòa est divisé en 9 cantons annamites, 1 canton mixte (Annamites et Cambodgiens), 5 cantons mois, 1 canton cambodgien, ce qui fait un total de 16 cantons, comprenant 183 villages. Il contient, en outre, 1 poste militaire français à Biên-hòa, plusieurs postes de miliciens, 12 marchés, 1 école primaire centrale et un certain nombre d'écoles cantonales, 5 églises desservies par des missionnaires français et par des Pères annamites. Les églises desservies par des missionnaires sont les suivantes : Biên-hòa (ville), Tàn-triệu, Mỹ-hội, Bền-gò, Phước-vĩnh ; celles de Long-thành, de Tàn uyên, de Ban-lợi ne sont visitées que de temps en temps par les Pères.

.....

[207] Au point de vue commercial, l'arrondissement de Biên-hòa tient un des premiers rangs des arrondissements de l'Est de la Cochinchine ; quoique les rizières n'y abondent pas, elles fournissent cependant un grain assez estimé et le commerce du riz est assez important. Le commerce des bois est celui auquel se livre la plus grande partie de la population. Plusieurs Européens même ont, pour ainsi dire, élu domicile dans le pays pour ne s'occuper que de ce dernier commerce, qui semble très bien réussir à certains d'entre eux. Biên-hòa est, en effet, l'arrondissement qui fournit les meilleures essences de bois de la colonie. Nous aurons l'occasion, en parcourant cette immense contrée, de parler des forêts qui couvrent la plus grande partie de cette province.

L'industrie est représentée par des fabriques de sucre, de vernis, de briques, de poteries, de tuiles, etc., etc.

Cette région est très favorable à la culture de la canne à sucre ; elle s'y fait aussi sur une très grande échelle dans toutes les parties un peu élevées de l'arrondissement. Plusieurs plantations importantes existent à Biên-hòa, appartenant à des Européens. Nous citerons notamment la plantation de caféiers qui est dirigée par M. Benneke, à Chanh-hưng ; celle de la Société Pâris, Phước-tân et Cie, à Phước-tân ; celle de poivriers de M. Jurgensen, à Tàn-lợi, et celle de M. Nativel, à Bình-trước. La culture du riz et celle de la canne à sucre ont souri à M. Michelet ; aussi, comme les indigènes, ce vieux planteur s'y livre-t-il tout entier.

Mais revenons un peu sur la question industrielle qui est très importante dans cet arrondissement.

Au village de Tàn-vạng, à un quart d'heure du chef-lieu, les Chinois ont installé des fours et fabriquent, sur une assez grande échelle, des jarres, des gargoulettes, des plats, des vases à fleurs, des théières, avec de l'argile qu'ils trouvent à proximité.

À Tàn-lập, il existe également une poterie où l'on s'occupe spécialement de la fabrique de bols, de cuillers à soupe, de soucoupes. Ces objets sont fabriqués avec de l'argile et du kaolin que les Chinois trouvent sur place.

À Bình-diên et Bạch-khôi, les Annamites fabriquent des tuiles creuses très minces et des tuiles annamites, des vases à fleurs et d'autres ustensiles dont ils se servent, tels que crachoirs, pots à bétel, jarres, etc., etc.

À Bạch-khôi, ainsi qu'à Bình-diên, plus de 200 Chinois carriers s'occupent spécialement de l'extraction de la pierre sur les monticules environnants. Ils taillent cette pierre avec assez de facilité ; ils font des dalles qui servent surtout pour les tombeaux et les pagodes. Ils confectionnent également beaucoup de moulins à riz et de mortiers. Les morceaux de pierre provenant soit de la taille des dalles, soit des carrières, sont ramassés par les enfants et les femmes et convertis en macadam.

Quelques Chinois s'adonnent à l'extraction de moellons pour les constructions européennes.

[209] Biên-hóa possède deux briqueteries aux villages de Bình-đương et de Tàn-xuân.

À l'instar de Chợ-lớn, cet arrondissement possède donc tous les éléments des terres cuites en Cochinchine. Nous ne nous sommes point arrêté sur cette question en décrivant la ville chinoise, ainsi que certains postes de l'Ouest, où cette industrie est cependant très rémunératrice. Une étude approfondie sur ce sujet et due à la plume de M. Derbès ³⁶, va nous permettre, en ne citant que les principaux passages de ce travail, de faire connaître cette industrie. Comme le dit M. Derbès dans son introduction, la Cochinchine française est, par excellence, le pays des dépôts d'argile. Sous forme de terre argileuse ou de vase argileuse, cette matière constitue un des éléments les plus abondants du sous-sol cochinchinois et, en quelque point qu'on se trouve sur ce vaste territoire, si on en excepte quelques portions très peu étendues, on a pour ainsi dire sous la main une quantité presque indéfinie de cette matière.

« En général, la partie utilisable, c'est-à-dire la terre argileuse, constitue la première couche qu'on rencontre et qui descend jusqu'à 2 m 50 environ au-dessous du sol ; la vase argileuse vient après. Quand on part de Saïgon pour se diriger vers l'est et vers le nord, la conformation du terrain est un peu différente et les dépôts d'argile ont un autre caractère. Outre l'argile de surface, on trouve, dans ces régions, des bancs compacts d'argile blanche qui ne commencent qu'à 10 ou 12 mètres. Ce sont ces dépôts qui, par leur imperméabilité, retiennent, à cette profondeur, les nappes d'eau que nous rencontrons à Saïgon, à Tây-ninh et dans d'autres localités du Nord et de l'Est.

« Les qualités précieuses que possèdent les terres argileuses, la facilité de moulage qu'elles donnent, la fabrication de matériaux de construction de toutes formes qu'elles permettent, donnent à la constatation que nous avons faite une importance de premier ordre.

« C'est qu'en effet, la terre argileuse constitue une des ressources les plus précieuses de ce pays. Elle sert à la production des briques, qui sont les seuls matériaux de construction dont on puisse se servir, les autres, sauf le granit, faisant absolument défaut. Elle est utilisée pour la confection des tuiles et des carreaux ; elle est employée à la production de cette poterie commune : pots, vases et fourneaux, que l'Annamite utilise d'une façon si générale, et qu'on trouve dans la moindre baraque comme dans la plus somptueuse maison. Mêlée à la chaux, elle a pu produire du ciment artificiel, et il n'y a pas jusqu'à l'art céramique proprement dit qu'elle n'alimente, art qui, bien qu'encore dans l'enfance, a déjà pris droit de cité en Cochinchine.

« L'argile est un silicate d'alumine hydraté. Elle provient de la décomposition des roches feldspathiques, qui sont des roches renfermant du feldspath, c'est-à-dire un silicate double d'alumine et de potasse ou d'alumine et de soude.

³⁶ Études sur les industries de terres cuites en Cochinchine. — *Excursions et reconnaissances*, 1882.

« Les argiles sont donc, chimiquement, des silicates d'alumine hydratés très complexes, sur la composition desquels le dernier mot n'est pas dit, mais dont les éléments de composition sont essentiellement la silice, l'alumine et l'eau.

« Les argiles de Cochinchine se divisent en deux catégories bien distinctes : les argiles sans sable ou en renfermant moins de 10 %, et les argiles sablonneuses.

« Il n'est pas douteux, d'après les expériences sur les différentes terres mises au four, que l'alumine n'entre en très forte proportion dans la composition des argiles de Cochinchine. Laissant de côté tout manque de préparation et tout défaut de cuisson, on est fondé à avancer ce fait en présence du retrait considérable que prennent certaines terres.

« Or, avec un excès d'alumine, le manque de sable est un défaut qu'il faut absolument corriger si l'on veut avoir de bons produits. Remarquons, en effet, que le sable qui entre comme corps étranger dans les argiles agit, quand il est siliceux, comme matière antiplastique, et favorise entièrement le départ de l'eau, en donnant une plus grande porosité aux argiles. On admet, comme résultat de nombreuses expériences, que pour une bonne argile ordinaire, le mélange de sable et d'argile doit être de 20 % de sable contre 80 % d'argile. La nécessité du sable est d'autant plus évidente que le changement de volume de l'argile produit par le retrait à la cuisson est plus considérable.

« La fabrication des produits céramiques en Cochinchine comprend la fabrication des briques, celle des tuiles et des carreaux, celle des poteries grossières, des poteries fines et, enfin, [211] certains travaux embryonnaires de plastique et de statuaire.

« Nous aurons à examiner en détail ces fabrications ; mais celle qui a incontestablement, à tous les points de vue, la plus grande importance, est, sans contredit, l'industrie des briques. C'est, qu'en effet, c'est avec les matériaux artificiels de cette industrie qu'on arrivera à transformer ce pays au point de vue du bien-être matériel. L'Annamite a à sa portée un élément avec lequel il fait ses cases et se met à l'abri des intempéries : la paillo^{te}. Mais, outre qu'elle est d'une durée extrêmement limitée, cette construction ne peut s'assimiler qu'à un état demi-sauvage d'une société. La civilisation a ses exigences et, par la force des choses, l'Annamite arrivera à construire sa demeure en briques et à la couvrir en tuiles.

... ..

« L'argile de Cochinchine est généralement grasse, chargée de matières organiques et très débitée. Il faut donc fatalement et avant toutes choses, si on veut avoir de bons produits, *la choisir, la pourrir, la corroyer, la dégraisser et la tremper convenablement.*

« *Briques ordinaires.* — La terre, préparée en gros gâteaux, sans avoir subi d'autres opérations, est livrée au mouleur pour être façonnée.

« Tandis qu'en France, un bon mouleur peut faire 2.500 à 10.000 briques dans sa journée de 12 heures, le mouleur chinois n'en fait guère que 800. Il est vrai qu'il ne travaille pas plus de 8 heures, qu'il moule et sèche et qu'il est souvent employé dans le chantier à tout autre chose ayant trait à la fabrication.

« En général, un chantier se compose de 4 hommes, savoir : 2 hommes pour extraire la terre, la charger, la conduire à la fabrique, la fouler une ou deux fois et la tremper ; 2 hommes pour le moulage et le séchage. Chaque chantier doit faire 1.000 briques par jour.

« Les hommes sont payés à raison de 12 piastres par mois, nourriture non comprise. Quelquefois, on les nourrit, et alors, on ne leur donne que 8 piastres.

« La terre est employée très molle, de façon à se mouler sans efforts.

« Le sable qui sert à saupoudrer les briques et les moules pour empêcher l'adhérence est remplacé, en Cochinchine, par la cendre de balle de paddy, qui est excellente pour cet objet.

[212] « Malgré la plasticité de leur terre, les Chinois mettent tout de suite au démoulage leurs briques de champ. Ils sont très adroits pour cette opération.

« Les briques sont d'abord posées sur un seul rang. Deux jours après, on les relève et on les met sur trois rangs ; deux jours après, sur six rangs. On forme ainsi de petits murs à jour qui permettent à l'air une libre circulation.

« Le séchage se fait sous des hangars très bas, où les briques sont à l'abri du soleil et de la pluie. Il dure, en saison sèche, environ huit jours, et en saison humide, environ quinze jours.

« Quand la pâte résiste à la pression du doigt et que la cassure est nette, elle est regardée comme sèche et portée au four.

« Les fours dont on se sert généralement en Cochinchine sont des fours carrés ou rectangulaires et des fours ronds. Les fours du premier système sont, en général, remplis par des briques ; les fours ronds sont plus spécialement réservés aux tuiles et aux carreaux.

« La proportion de contenance est la suivante : un four qui contient 40.000 briques peut contenir 60.000 tuiles ou 20.000 carreaux. Ces fours sont suffisamment bien installés. Le chauffage s'y fait au bois.

« Il faut de 13 à 14 mètres cubes de bois, en général, pour cuire 10.000 briques, et la cuisson dure de 12 à 15 jours, suivant la nature du bois.

« La conduite du feu s'y fait très bien. On chauffe d'abord légèrement, ce qui constitue l'opération du fumage, puis on pousse vigoureusement jusqu'à cuisson complète : c'est ce qu'on appelle le grand feu.

« *Briques creuses*. Deux ou trois briqueteries pratiquent la production de briques creuses. La terre est choisie dans le banc d'argile et on a soin de rejeter celle qui n'a pas assez de cohésion. Pour ce genre de travail, l'argile doit être assez liante et plastique.

« La cuisson a lieu dans des fours ronds couverts, d'environ 40.000 briques, et le tirage s'y fait par 15 carreaux de 0 m 30 à 0 m 35 de hauteur et de 0 m 15 à 0 m 20 de largeur.

« Pour cuire 10.000 briques, il faut 22 jours environ et 16 ou 17 mètres cubes de bois.

« Le moulage de ces briques se fait à la machine.

[213] « *Briques comprimées*. — L'application des briques comprimées en Cochinchine est très restreinte ; il en est de même des briques réfractaires et mandarines.

« *Tuiles*. — Les argiles qui conviennent le mieux à la confection des tuiles sont les argiles grasses.

« Les tuiles confectionnées en Cochinchine ne comprennent guère que trois catégories distinctes : la tuile à crochets ou tuile plate, la tuile chinoise et la tuile mécanique.

« La tuile plate, la plus communément employée pour les édifices européens, est analogue à celle de France. Les dimensions diffèrent légèrement et le poids aussi. Elle se pose à tiers de pureau, c'est-à-dire qu'en un point quelconque de la toiture, il y a une triple épaisseur de tuiles.

« La tuile chinoise est une tuile creuse et large, qui est très en faveur auprès des Chinois et des Annamites. Quand on l'emploie seule, elle présente, à cause de ses dimensions et de sa faible épaisseur, un défaut capital : elle demande à être posée à cinquième de pureau, c'est-à-dire qu'en un point quelconque de la toiture il y a une quintuple épaisseur de tuiles.

« Les tuiles mécaniques sont très peu employées.

« Un mouleur fait par jour environ 300 tuiles plates et environ 450 tuiles chinoises.

« Ces produits ne peuvent guère se sécher au soleil dans ce pays à cause de leur faible épaisseur. Il en est de même des carreaux. On est obligé de les rentrer après une demi-journée d'exposition extérieure, de sorte qu'il se passe environ un mois et quelquefois plus entre le moulage et l'enfournement.

« *Carreaux*. — La manière générale de procéder à la fabrication des carreaux est la même que pour les briques et les tuiles. On introduit de la pâte dans un moule et on met au four. Seulement, il faut remarquer que, pour réussir dans ce travail particulier, il faut une pâte plus fine, un lavage spécial et un façonnage plus soigné.

« Un ouvrier moule environ 120 carreaux par jour. La cuisson se fait dans des fours ronds. On pourrait certainement fabriquer en Cochinchine, avec une terre convenablement mélangée de terre de Biên-hòa et de terre de Chợ-lớn, des carreaux excellents.

« *Poteries*. — En ce qui regarde la fabrication des vases et jarres, [214] il n'y a rien de bien particulier à faire ressortir. Le façonnage s'exécute comme en France.

« La fabrication des marmites et fourneaux est la plus répandue et constitue une vraie industrie indigène.

« Les produits de ce genre sont limités à trois et désignés par les Annamites sous les noms suivants : Un fourneau, qu'ils appellent *cà-ràn*, et qui a la forme très caractéristique d'une boîte à violon ; un grande marmite, qu'ils appellent *cái-trà*, et une petite marmite qu'ils désignent sous le nom de *cái-nói*.

« La terre qui sert à cette double fabrication contient beaucoup de sable. Celle à marmites en contient plus que celle à fourneaux.

« La terre extraite est pilonnée dans un mortier. L'opération porte sur 10 kilogrammes environ et dure d'une demi-heure à une heure. On ajoute alors la quantité d'eau nécessaire et on procède à la confection des produits. C'est aussi primitif que possible. L'ouvrier emploie deux outils : une spatule qui sert à lisser la terre et à la couper, et un bout de mandrin qui sert à soutenir la terre pour la tourner.

Les marmites et fourneaux ainsi obtenus sont mis à l'abri de l'air. Au bout d'environ huit jours, on les expose un jour ou deux au soleil.

« C'est alors que s'opère la cuisson qui se fait entièrement à l'air libre. On entasse 40 à 50 ustensiles, isolés les uns des autres par des lits de paille, on entoure le tout de paille de riz, de tranh ou de bois. C'est, en somme, une cuisson à la volée.

« La cuisson, pour être complète, demande de une heure et demie à deux heures.

« La fabrication moyenne pour un bon ouvrier est de 7 à 8 ustensiles par jour, la terre étant préparée à l'avance.

« Et pour ce qui concerne Biên-hòa, dit encore M. Derbès, les briqueteries sont assez importantes dans cet arrondissement ; on y fabrique des briques et des tuiles.

« La terre y est excellente, un peu maigre peut-être en certains endroits, ayant en tout état de cause une plasticité bien inférieure à celle qu'on trouve dans l'Ouest ; elle n'en a pas moins des qualités très recommandables et il est certain qu'on peut arriver à y faire de bons produits, par la préparation seule, sans ajouter de modificatifs. Beaucoup de Chinois, très experts dans la pratique [215] des terres argileuses et aussi habiles dans cet art que les prospecteurs qui recherchent les minerais dans le leur, nous ont affirmé que c'était la terre de Biên-hòa qui, convenablement choisie, était la meilleure et que c'était sur elle qu'il fallait fonder la plus grande espérance pour la production de bonnes terres cuites. »

L'arrondissement de Biên-hòa, comme nous l'avons dit, possède 12 marchés qui sont les suivants :

Marché	Canton
Thủ-đồng-sứ	Chánh-mỹ-trung
Đông-váng	Chánh-mỹ-trung
Bền-gò	Long-vinh-thượng
Chợ-đồn	Chánh-mỹ-thượng
Bà-ký	Thành-tuy-thượng
Đông-môn	Thành-tuy-hạ
Cây-gia	Chánh-mỹ-hạ
Chợ-định	Phước-vinh-thượng
Bền-cá	Phước-vinh-hạ
Cây-me	Chánh-mỹ-trung
Chợ-đường	Thành-tuy-hạ
Chợ-mới	Thành-tuy-hạ

Une tournée semestrielle est faite dans quelques-uns de ces marchés et certains autres centres importants par le médecin vaccinateur. La moyenne des sujets présentés est d'environ de 2.500 à 3.000 ; elle serait bien plus grande si les Moïs étaient moins réfractaires. Il faut dire, cependant, qu'à l'instar des Moïs de Thủ-dầu-một, ils commencent à comprendre que nous agissons dans leur intérêt.

La plus grande partie des centres éloignés du chef-lieu n'offrent que des routes peu carrossables ; aussi voyage-t-on presque continuellement en charrette à bœufs, seul moyen pratique dans les forêts. C'est ainsi que, plusieurs fois, nous avons parcouru toutes ces régions habitées par les Moïs, ce qui nous a permis non seulement de nous rendre compte de la nature du sol, mais de faire connaissance avec ces peuplades sauvages qui, il faut le dire, nous ont toujours fort bien accueilli.

Biên-hoa (ville). — Sur la rive gauche du Đông-nai et à 25 kilomètres de Saïgon, par la route, Biên-hòa est un des chefs-lieux les mieux situés de la Cochinchine. La ville, qui n'était autrefois qu'un petit village annamite, compte aujourd'hui plus de 8.000 habitants.

La prise de Biên-hóa par les Français remonte au 9 décembre 1861 ; elle ne fut pas des plus faciles.

« Les Annamites avaient accumulé des moyens de défense formidables sur toutes les avenues qui conduisaient à la citadelle. Un camp retranché de 3.000 hommes était établi à Mỹ-hòa, en travers du chemin qui vient de Saïgon par terre ; et le cours oriental du Đông-nai, déjà obstrué en partie par des bancs de roche, était fermé par 9 solides barrages et par une estacade de pierres. Des pilotis et des forts placés sur les rives

complétaient ces obstacles. Des brûlots étaient préparés pour être lancés contre nos navires. ³⁷ »

Mais le commandant en chef, après une chaleureuse allocution adressée à ses troupes, ne leur avait-il pas dit : « Nous allons marcher sur Biên-hòa et, s'il le faut, nous irons à Huè. » Aussi la résistance ne fut-elle pas longue et les Annamites ne tardèrent-ils pas à abandonner toutes leurs positions, malgré les nombreux obstacles qu'ils avaient opposés à nos troupes.

Biên-hòa est actuellement la résidence de deux administrateurs, a un bureau télégraphique et postal, possède un entrepôt d'opium, plusieurs distilleries d'alcool de riz, un tribunal, une église, une école, un camp de tirailleurs annamites, commandés par un capitaine d'infanterie de marine, une perception, etc., etc.

La ville est percée de fort belles rues et les routes, bien empierrées, sont des mieux entretenues.

Des chaloupes à vapeur font un service régulier entre Biênhòa et Saïgon.

Le commerce est assez actif, mais ne peut être considéré comme très important. L'industrie est à peu près la même que celle des autres postes de la colonie.

L'inspection est fort bien située ; à 150 mètres environ du Đốngnai, elle domine le fleuve et, de l'appontement, on peut facilement apercevoir les chaloupes ou les canonnières à une très grande distance.

Le marché de Biên-hòa est assez ancien et l'emplacement qu'il occupe est très restreint, étant donné son importance. Du reste, dans quelques années, celui qui est projeté sera bien mieux situé.

[217] On compte, en effet, sitôt les travaux de remblai terminés, en construire un nouveau qui sera plus près du fleuve et parallèle à ce dernier.

L'eau qui sert à l'alimentation du poste, à Biên-hòa, provient d'un puits. Elle est claire et limpide, quoique contenant quelques stries blanches visibles à l'œil nu et qui, par leur décomposition, donnent naissance à de l'hydrogène sulfuré. Son goût est très légèrement fade et sa température moyenne de 27 degrés, quand celle de l'atmosphère est de 30 degrés.

Elle est assez pauvre en acide carbonique libre et en air.

D'un degré hydrométrique ne dépassant pas 6 degrés, cette eau, filtrée et soigneusement évaporée au bain-marie, laisse un résidu par litre de 0 gr. 062, composé de :

Chlore correspondant aux chlorures	0,019
Chaux	0,035
Matières organiques	0,008
Total pour 1 litre	0,062

M. Lapeyrière a reconnu que l'eau de la rivière, alunée et filtrée, pourrait avantageusement la remplacer.

Cho-don. — Le marché de Chợ-đôn est situé sur la rive droite du Đông-nai, en face de Cu-lao-phò et à 10 minutes du chef-lieu. La population de ce centre est d'environ 250 habitants.

La maison commune qui fait suite au marché offre un très bel aspect.

³⁷ Les premières années de la Cochinchine. Vial.

Chợ-dón n'a rien de remarquable. Une fabrique de poterie se trouve non loin du marché.

Il paraît que, plusieurs fois, on a trouvé des aérolithes dans les environs de Chợ-dón, ainsi qu'à Bèn-gò, village d'An-hoa, canton de Long-vĩnh thượng.

Il y a, disent les indigènes, des aérolithes (lưỡi-tâm-sét) en cuivre, en bronze et surtout en pierre.

On s'en sert comme remède contre la variole. Après avoir mis quelques parcelles du bolide dans un bol rempli d'eau froide, on asperge avec cette eau le corps du malade, afin de calmer la douleur des pustules ! On procède de la même façon pour préserver [218] les vers à soie de la mort quand le temps est orageux et que le tonnerre gronde.

« Les aérolithes sont tenus en grande vénération par les Annamites, dit M. Landes (*Excursions et reconnaissances*). Tout éclair suivi de tonnerre comporte la chute d'un aérolithe. Il pénètre profondément dans la terre, mais en sort, par sa vertu propre, au bout de 3 mois et 10 jours. Sa possession porte bonheur ; on fait boire aux enfants un peu de sa substance réduite en poudre pour les garantir des mauvais esprits, des terreurs vagues ; on en donne aussi dans la petite vérole, pour amener une suppuration réglée et favorable. Tous les mauvais esprits redoutent au plus haut point la vertu magique de l'aérolithe.

« Ils ont, en effet, grand peur de la foudre ; aussi, quand il tonne, ont-ils bien soin, s'ils rencontrent un homme muni d'un chapeau ou d'un parapluie, de s'y mettre à l'abri de la foudre. Cela peut avoir de graves inconvénients pour l'homme qui est exposé à être foudroyé pour les méfaits de l'esprit. C'est pour cela qu'à chaque coup de tonnerre, les Annamites ont soin d'écarter de leur tête leur parapluie ou leur chapeau.

« Quand un homme est mort frappé par la foudre, on procède à son enterrement dans le plus grand secret, en écartant tout individu suspect et l'on cache pendant quelques mois le lieu de la sépulture. Il est à craindre, en effet, que quelque magicien n'aille déterrer le cadavre et lui couper la tête. Le crâne, préparé selon certaines formules, devient un moyen d'action puissant et un médium très lucide. Les chefs de bande essaient de s'en procurer et les consultent sur l'issue de leurs entreprises. Les crânes d'enfants et de jeunes gens ont, pour cet usage, plus de valeur que ceux des hommes faits et des vieillards. »

Long-thành. — Dong-môn. — Le village de Long-thành est à 3 heures environ de Biên-hòa, par la route, laquelle est très carrossable et fort agréable à suivre. Sur le parcours, à 14 kilomètres du chef-lieu, on remarque la concession de M. Yung, colon étranger, qui se livre à la culture du café et du tabac. Cette concession est assez vaste et promet de bons résultats, le terrain sur lequel elle se trouve étant très favorable à cette exploitation.

Du reste, M. Yung, avec ses connaissances très approfondies sur l'agriculture, ne peut que bien réussir.

[219] On traverse plusieurs grands villages dont les habitants sont pour la plupart bûcherons ; on remarque aussi d'assez jolies rizières sur le trajet. De temps en temps, on aperçoit d'immenses clairières et, dès le 18 ou 20^e kilomètre, c'est la grande forêt.

Long-thành est, du reste, situé, pour ainsi dire, au milieu des bois. C'est la résidence du chef de canton de Thành-tuy-ha et d'un garde forestier.

Long-thành possède un bureau des postes et télégraphes et un ancien fort, actuellement inoccupé.

La population ne comprend pas plus d'une centaine d'habitants. Ce centre est très réputé pour le commerce des bois.

Đông-môn, centre très important, à 5 kilomètres de Long-thành, sur la même route, possède un vaste marché, une maison commune, une école cantonale, une distillerie d'alcool de riz, sous la surveillance d'un préposé européen de la régie. C'est un très

grand centre, où l'on compte plus de 800 habitants. On peut se rendre en chaloupe de Biên-hòa à Đông-môn, mais il est préférable de suivre la voie de terre, car le rạch Đông-môn est impraticable à la marée basse et encore doit-on mouiller à plus de 5 kilomètres du marché.

Dong-van. — On se rend de Biên-hòa à Đông-ván en une heure. La ligne est directe par la voie fluviale. Il faut remonter le Đông-nai et s'engager ensuite dans le rạch Đông-ván, sur la rive droite duquel est situé ce centre.

Une route très carrossable conduit également du chef-lieu à Đông-ván ; cette route passe devant l'usine Pelleau et devant une ancienne usine qui, autrefois, était très importante. À hauteur du village de Bạch-khôi, sur la rive gauche du fleuve et presque en face du rạch Ông-tiếp et du village de Tân-ba (rive droite), on traverse le Đông-nai sur un bac. Le trajet, par la route, peut s'effectuer en une heure et demie environ.

À l'endroit où le rạch Đông-ván se jette dans le Đông-nai, on remarque, sur la rive gauche, Cù-lao-rùa (île de la Tortue), qui renferme deux villages : Nhựt thành et Tân-hội.

Le marché de Đông-ván est très important ; situé sur une hauteur et reposant sur un terrain pour ainsi dire granitique, ce centre, où l'on remarque un assez grand nombre de maisons construites en briques, une maison commune très vaste, produit un effet très agréable à l'œil. Un escalier, creusé dans la pierre et dont chaque marche peut avoir 8 ou 10 mètres de long, le relie au fleuve ; c'est, du reste, au bas de cet escalier que se trouve l'appontement que peuvent accoster les chaloupes et les grosses jonques.

À plusieurs centaines de mètres de la maison commune, se trouvent les vestiges d'un parc à éléphants que possédait, autrefois, le roi Gia-Long. Ce parc avait une étendue d'environ 3 ou 400 mètres carrés. Aujourd'hui, on a construit, sur cet emplacement, des cases annamites qui font suite au village.

Đông-ván, dans le canton de Chánh-mỹ-trung, est renommé pour ses cannes à sucre ; le sol de toute la région est très propice à cette culture qui s'y fait sur une vaste échelle.

« La canne annamite est d'une espèce dégénérée et ligneuse, elle donne peu de jus, ce qui provient de sa nature et de la grossièreté des moyens d'extraction. L'Annamite ne soigne pas assez sa canne, il plante trop serré, et, comme il ne fume pas sa terre, il ne peut obtenir que des résultats médiocres. Pour extraire le jus, il se sert de cylindres verticaux, mis en mouvement par des buffles ; au fur et à mesure que le vesou découle, il est versé dans plusieurs chaudières que l'on chauffe. La défécation se fait en délayant dans le liquide une certaine quantité de chaux. Malgré la grossièreté de la manipulation, on obtient ainsi un sucre serré, à grains fermes et brillants. Il se fait aussi une assez grande quantité de sucre candi.

« Une autre fabrication consiste à mélanger des blancs d'œufs avec une dissolution de sucre blanc que l'on coule en pains et que l'on fait cuire ; après le refroidissement, on obtient une masse spongieuse de couleur jaunâtre et d'un goût agréable, dont les Annamites font une consommation considérable dans les festins.

« On fabrique beaucoup de mélasse, parce que la préparation en est plus facile que celle du sucre ; on s'en sert pour faire des confitures et différentes espèces de pâtisseries.

« Tel est l'état de l'industrie sucrière en Cochinchine. Le gouvernement français, justement préoccupé de cette culture, a plusieurs fois encouragé les planteurs. On a essayé d'acclimater de nouvelles espèces de cannes plus riches en produits. Celle qui semble devoir le mieux réussir est la canne violette de Java. Néanmoins, il paraît difficile d'amener les Annamites à modifier en entier leur culture et à délaisser les cannes indigènes qu'ils ont sous la main. Mais [221] cette petite canne elle-même peut

s'améliorer beaucoup et donner d'excellents produits, si elle est mieux cultivée ; qu'on l'espace davantage, qu'on fume un peu les terres, qu'on sarcle convenablement les mauvaises herbes, et l'on verra qu'il ne faut pas trop se hâter de condamner la canne indigène, qui produit peu de jus, mais un jus plus riche en produits saccharins que les grosses cannes.

« Quant aux procédés d'extraction, il faut les améliorer sans doute ; néanmoins, on fera bien de ne pas se hâter trop, et de se souvenir que le mieux est souvent l'ennemi du bien ³⁸. »

On cultive, en Cochinchine, quatre espèces de cannes : la blanche, la rouge, la verte et la rouge et blanche, mais la variété blanche est celle qui donne, entre les mains des Annamites, les meilleurs résultats. Le sucre obtenu est assez blanc. On en extrait une plus grande quantité de la canne rouge ; mais, à cause de l'imperfection des procédés, il est presque noir.

On plante la canne vers le mois de janvier, après un seul labour, dans de bonnes terres, et au bout de douze mois, on fait une première récolte. Les deux années suivantes, sans nouvelle culture, on récolte encore des tiges de cannes. Au bout de ce temps, on change l'assolement. La canne, une fois coupée, est portée sous des meules grossières qui la broient.

Cette plante se vend, en outre, toute fraîche sur les marchés. Les Annamites ne fabriquent pas de rhum.

Étant donné la nature du sol dans le canton de Chánh-mý-trung, sol qui est très propice à cette culture, des Européens qui installeraient là des usines ne pourraient obtenir que d'excellents résultats.



Maison commune de Tân-uyên

Tân-uyên. — De Đông-ván à Tân-uyên, il ne faut qu'une heure, en chaloupe, par les rachs Đông-ván et Tre. On longe les deux îles Rùa et Bình-chánh et l'on entre, de nouveau, dans le Đông-nai, à hauteur des villages de Bình-ninh (rive gauche) et de Tân-uyên (rive droite).

Une route, empierrée et très carrossable, relie également ces deux centres et dessert les villages de Tân-lương et de Chợ-chùa. Cette route est parallèle aux deux rachs que nous venons de citer plus haut.

³⁸ P. Louvet. — La Cochinchine religieuse, introduction.

[222] L'île de Bình-chánh renferme les villages de An-chừ, de Tan-trạch, de Tan-trúc, de Diêu-hòa et de Bình-hưng.

Sur le parcours de Đông-vân à Tan-uyên, on remarque quelques rizières et de nombreux champs de cannes à sucre.

Le marché de Tàn-uyên est le plus important de l'arrondissement de Biền-hoa ; fort bien situé, il est très fréquenté par les Annamites. La maison commune, construite en briques, est fort belle.

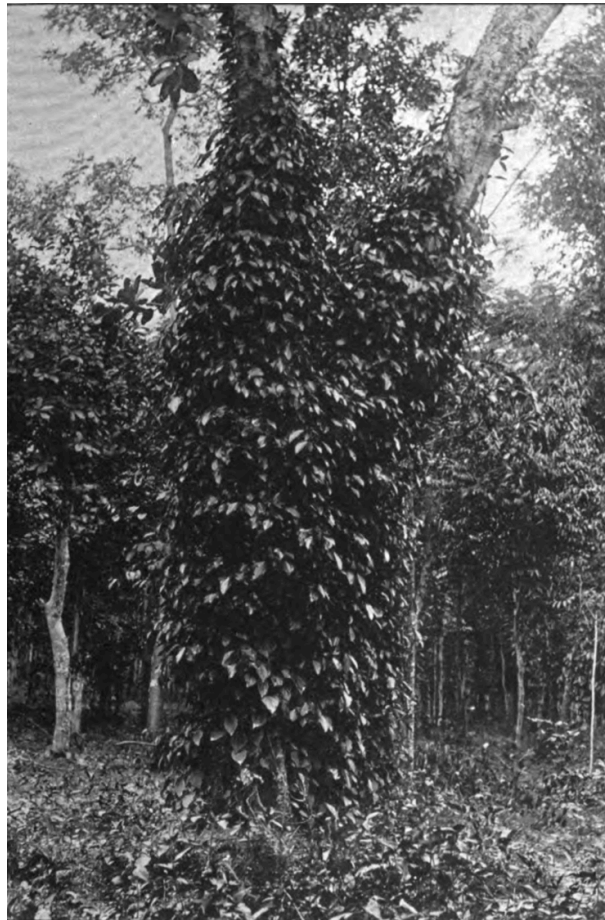
Presque toutes les maisons de ce centre, où l'on remarque un assez grand nombre de magasins, sont également construites en briques.

Tàn-uyên possède, en outre, un bureau des postes et télégraphes, une distillerie d'alcool de riz, plusieurs pagodes. C'est la résidence d'un garde forestier.

Comme ce centre était, autrefois, souvent piraté par les Moïs de Binh-son et de Bình-cách, le roi d'Annam envoya un grand mandarin nommé Hiệp, portant le titre de Bình-màng, escorté de nombreux soldats, afin de faire construire un fort à Tàn-uyên. Ce fort, ou citadelle, était immense ; on en voit encore aujourd'hui quelques vestiges. Une des portes de cette citadelle était en face de l'étang de Cái-trung. Une deuxième citadelle fut construite à 1 kilomètre de l'étang de Cái-trung ; elle avait, paraît-il, 600 mètres de long, et un vụng láu qu'on appelle encore aujourd'hui la porte ouest. À 800 mètres de la source de Bà-lành, une autre citadelle avait été construite et un vụng-láu qu'on appelle la porte est. A 500 mètres de ces deux vụng-láu, se trouvait une place immense pour loger de nombreux éléphants ; cette place porte le nom de Tàu-tượng (écurie d'éléphants).

Une légende assez curieuse concerne l'étang de Bao-cái-trung, auquel on a donné ce nom parce qu'à une de ses extrémités, il y avait une grande forêt où il n'était pas permis d'aller, car les Annamites prétendent que, dans cette forêt, se trouvait un énorme serpent (con rắng thuồng luồng). L'eau de l'étang était imprégnée de sa salive et toutes les personnes qui allaient se baigner dans cette eau revenaient avec le corps couvert de gale. Un jour, il advint qu'un nommé Trung, cai tùng chính du roi Gia-Long, en rentrant dans son village, avait eu le courage de tuer le fameux serpent. Depuis cette époque, l'eau est redevenue saine, inoffensive.

[223] Il existe également une légende concernant le village de Bình-hưng, en face de Tàn-uyên ; au rừng Càm, se trouvait, dit-on, un con rắng hồ ngựa (serpent cheval), ayant une crête sur la tête et sans queue (Ổng cuc). Ce serpent mesurait plus de 3 mètres de long ; on ignorait d'où il venait. Chaque fois qu'il rentrait dans la forêt, il hennissait trois fois et l'on prétendait alors que c'était le cheval de la déesse du pays qui revenait. Mais, chaque fois, il y avait un incendie à Tàn-uyên. Les habitants firent des vœux pour que la déesse n'envoyât plus son cheval. Cette dernière les ayant exaucés, tous les cinq ans, on célèbre en son honneur deux grandes fêtes (làm chay).



Poivrier. Récolte de 1897 : 4,1 kg

Dans les environs de Tàn-uyên, à 6 kilomètres environ de ce centre, on remarque de magnifiques poivrières dont la culture ne laisse rien à désirer. Elles occupent une grande partie du village de Tàn-lơi et sont sous la direction de M. Jurgensen ³⁹, colon très entendu dans cette branche de l'agriculture.

Presque tous les poivriers sont sur tuteurs naturels en pleine forêt. Certains arbres, dont un grand nombre sont énormes, possèdent des propriétés sans doute toutes particulières ; les poivriers qui grimpent autour de leur tronc jusqu'à 3 et 4 mètres au-dessus du sol ont une vigueur vraiment surprenante et leur rendement est prodigieux. Il nous en a été montré un qui avait donné, l'année précédente, 4 kg. 100 de poivre.

Cette concession, qui fait honneur à M. Jurgensen, est une des plus belles de Cochinchine ; déjà en plein rapport, elle est appelée, par les débroussailllements continuels qui s'opèrent, à devenir encore plus florissante et à rivaliser avec les poivrières d'Hóng-chông, dans l'arrondissement de Hà-tiên.

³⁹ Carsten-Freidrich-Juhn (ou Julien) Jürgensen : sujet allemand arrivé à Saïgon en juin 1893 à bord du vapeur allemand *Ingraban*, venant de Marseille. Naturalisé français le 19 novembre 1894. Il reprend la concession accordée le 16 septembre 1891 à M. Schœdler. Dernières nouvelles : 1901.



Habitation de colons européens à Tri-an

Tri-an. Les rapides. — Pays mois. — Tri-an est à 4 heures environ de Biên-hòa, en chaloupe, et à 3 heures environ de Tàn-uyên. La ligne est directe.

Tri-an est situé sur la rive gauche du Đông-nai, au confluent de ce fleuve avec le Sông-bé.

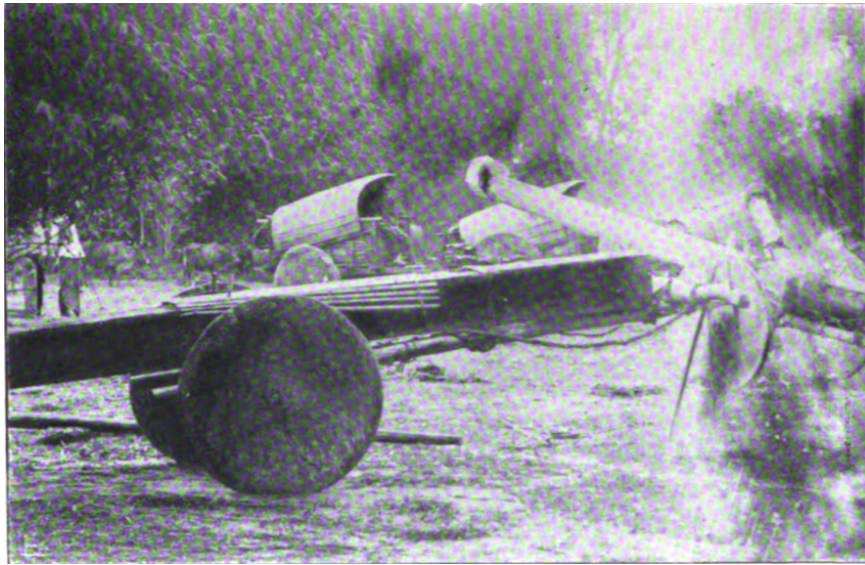
Plusieurs villages se trouvent sur le parcours et les principaux sont : Tàn-bích et Lạc-an.

Plusieurs colons européens se sont installés dans ces parages [224] pour se livrer à la culture de la canne à sucre et du café. Nous devons citer MM. Michelet et Bénecke. :

La concession de M. Michelet est vaste et le terrain très propice à la culture du riz et de la canne à sucre.

La plantation de caféiers de M. Bénecke se trouve sur le versant de trois petites montagnes couvertes de forêts, dont le terrain n'est qu'une suite de petite pierraille. Les caféiers sont assez beaux, mais le terrain, par trop rocailleux, est un obstacle sérieux à la venue des nombreux plants qui composent cette concession. L'arrosage n'est pas facile à faire. Malgré cela, l'exploitation est fort belle et, dans un avenir prochain, M. Bénecke aura certainement la satisfaction, étant donné ses connaissances techniques très approfondies, d'arriver à un bon résultat.

Toute cette région, depuis Tàn-uyên, est magnifique ; le paysage se déroule à chaque instant aux yeux du voyageur et on éprouve un vrai plaisir à regarder en détail toute la route. Les berges sont élevées et sablonneuses ; sur chaque rive, des arbres de haute futaie penchent leurs branches sur le fleuve ; de nombreuses cases annamites, peu espacées les unes des autres, occupent le sommet de ces mêmes berges et sont à moitié cachées dans le feuillage. En un mot, le paysage est fort beau, du moins aux basses eaux, car le lit du fleuve, à ce moment, est profondément encaissé ; il n'est pas inférieur à 15 ou 20 mètres.



Train de bois par voie terrestre

Tri-an est un tout petit village, où se trouve l'habitation d'un garde forestier. M. Epardeau, négociant en bois, a fait également construire à cet endroit une vaste case qui lui sert de pied-à-terre quand ses occupations lui permettent de quitter Saïgon pour quelques jours et qui est habitée ordinairement par son homme d'affaires, M. Navarro. C'est ce dernier qui s'occupe de faire sortir les bois et de les conduire à Saïgon. De nombreux coolies mois sont affectés à la coupe, mais n'habitent pas Tri-an. Ils vivent au milieu des forêts comme ceux de Thù-dáu-một. Dans un instant, nous aurons l'occasion d'en parler et de compléter la description que nous en avons déjà faite.



Train de bois par voie fluviale

Mais disons un mot des *rapides* avant de nous engager dans les forêts :

Le premier rapide se rencontre à 3 kilomètres au-dessous de Trị-an. Les deux tiers de la largeur du Đông-nai sont obstrués [225] par une grosse roche qui dépasse la surface de l'eau d'une quantité variable. Une fois à Trị-an, le Đông nai, jusqu'à Cày-gáo, est absolument impropre à la navigation. D'innombrables blocs de toute grosseur sont entassés dans le lit du fleuve. Tantôt les eaux, divisées en mille petits torrents, se glissent à travers les obstacles ; tantôt elles les franchissent avec un bruit formidable, en formant de véritables cataractes. Le spectacle que présente le fleuve sur cet espace, au moment des hautes eaux, est grandiose.

« L'origine de ces rapides est évidemment la suivante :

« La masse d'eau, accumulée dans la partie supérieure de la vallée du Đông-nai par les pluies annuelles, a fini par détruire les mouvements de terrain qui lui faisaient obstacle et par s'ouvrir, vers le Sud, une route qui n'est autre chose que le cours actuel du fleuve. Des quantités énormes de blocs de gré et de granit, mis à nus, ont été entraînés par les eaux. Là où s'est trouvé un obstacle, les roches se sont entassées, formant ainsi des barrages naturels, souvent infranchissables⁴⁰. »

Si on se rend, par terre, de Trị-an à Cày-gáo, en charrettes à bœufs, il ne faut pas moins de 5 heures. La route, jusqu'à Suối-sao, où se trouvent les rapides, est très carrossable, à part quelques pentes assez rapides. De cet endroit jusque chez les Moïs, le terrain n'est plus le même, mais la beauté des sites qu'on rencontre sur tout le parcours, les nombreuses clairières qu'on aperçoit au milieu de la forêt, font vite oublier la longueur du trajet et la défectuosité des chemins. La route qui conduit chez les Moïs, lesquels habitent non loin de Cày-gáo, est, pour ainsi dire, continuellement parallèle au fleuve ; c'est la route que l'on suit pour se rendre en Annam.

Le premier village moi qu'on trouve, après avoir quitté Cày-gáo, mais longtemps après, est Cày-an, où nous avons séjourné plusieurs jours, en compagnie de quelques amis. Là, mieux que partout ailleurs où nous étions passé, surtout dans les forêts de Thù-dáu-một, nous avons pu nous livrer à des observations intéressantes sur ces peuplades sauvages, au sujet desquelles nous avons cherché à savoir, sur les lieux mêmes et par tous les moyens possibles, s'il existait un Moï à queue. Plusieurs fois, pendant [226] notre dernier voyage, nous avons offert une somme assez considérable à celui qui, parmi les Moïs chez lesquels nous nous trouvions, nous montrerait un de ses congénères porteur de l'appendice en question. Et si nous tenions tant à cela, c'est que nous étions encore sous le coup d'un article très humoristique de M. G. Clemenceau, l'illustre tribun français, qui avait mis en émoi toute la population de Cochinchine. Nous savions pertinemment que le *Moï à queue*, dont a parlé M. d'Enjoy à la Société de Géographie de Paris, n'existait pas ; mais comme ce jeune magistrat, qui n'était resté que très peu de temps en Cochinchine, n'était allé guère plus loin que Trị-an, alors qu'il faut encore deux bonnes journées pour atteindre, de cet endroit, le premier village moi, il nous a été facile de nous convaincre que, peut-être, la simple lecture du passage suivant, dans les *Excursions et reconnaissances*, avait suffi à M. d'Enjoy pour qu'il se crût autorisé à raconter cette légende :

« Une tribu des Moïs des montagnes de l'Annam est désignée « par le nom de *Moi có đuối*, sauvages à queue. Ils passent pour avoir une queue consistant en un prolongement du coccyx, et l'on prétend qu'ils pratiquent un trou dans leurs sièges

⁴⁰ Voyage au pays des Moïs, par M. Gautier.

pour loger commodément cet appendice. On dit aussi que, lorsqu'ils font un prisonnier, ils lui tirent du sang pour y saucer leur riz ⁴¹. »

Nous n'avons pu, malgré tout notre désir, confirmer la découverte de M. d'Enjoy, procureur de la République.

Voici ce que dit, d'après M. G. Clemenceau, M. d'Enjoy, dans un fascicule de la Société de Géographie, 2^e semestre de 1895 :

« Ces barbares sont installés en Indo-Chine depuis les temps les plus reculés. Ce sont peut-être les singes luttant contre les dieux dont parlent les livres sacrés de l'Inde et que représentent les bas-reliefs des pagodes cambodgiennes. Divisés en tribus autonomes, réunis comme des troupeaux errants autour des chefs élus..., les *Moïs* sont fort arriérés. Leur intelligence est obtuse, leurs mœurs sont primitives. Ils ont la peau brune, le teint foncé, le nez aquilin. »

Les cantons *moïs* de la province de Biên-hòa sont principalement habités par des métis qui joignent aux caractères sus-énoncés les pommettes saillantes et les yeux obliques du Mongol. Ces *Moïs* [227] de Biên-hòa « qui ont pris à la race jaune son amour de l'agriculture, sa soumission à la hiérarchie littéraire », sont à demi-civilisés. « Ils payent des impôts, cultivent des rizières, portent des vêtements, vendent au marché et achètent dans les boutiques. » Les *Moïs* indépendants subissent, au contraire, les conditions de la vie animale : la loi du plus fort est la seule qui frappe leur esprit.

À la saison sèche, les Annamites remontent le Đông-nai et s'en vont échanger avec les *Moïs* des parapluies de cotonnade rouge, des verroteries, des couvertures de laine et des pots cassés.

Et M. Clemenceau continue à parler sur un ton fort enjoué de cette relation de voyage :

« C'est au mois de mars 1890 que M. Paul d'Enjoy quitta Biên-hòa, où il était en résidence, pour se rendre dans le pays des *Moïs*. Bien que cela soit du plus haut intérêt pour la science, je ne puis vous indiquer le chemin suivi par notre voyageur avec autant de précision que s'il eût pris, à la gare Saint-Lazare, un billet pour Argenteuil. Cependant, si vous voulez bien vous reporter à quelque carte de Cochinchine, vous verrez que Biên-hòa est proche de Saïgon, et comme le voyageur est parvenu en cinq ou six jours au pays des *Moïs*, en traversant la route de Bà-rja et en remontant le Đông-nai jusqu'au-dessus du confluent du Sông-bé, vous reconnaîtrez sans peine qu'il ne s'agit pas d'une exploration au-dessus des forces humaines. Je n'en éprouve que plus de contentement à savoir l'homme à queue si proche de nous et, par surcroît, Français de la France indo-chinoise.

« Faisant route à coups de hache, boussole en mains, à travers la forêt, M d'Enjoy arrive, en quatre jours, au village annamite de Trj-an, limite du territoire des *Moïs*.

« Ce mot, dans la langue annamite, signifie simplement barbares. Pour se désigner eux-mêmes, les *Moïs* emploient plus volontiers les termes de *puissants*, *nobles*, *agiles*, *invincibles*.

« Ce que sont véritablement les *Moïs*, M. d'Enjoy ne paraît pas bien le savoir. Félicitons-nous de cette ignorance, puisque c'est de là qu'est venue l'idée de son expédition. À vrai dire, notre curiosité ne sera pas complètement satisfaite après avoir écouté son écrit. Cependant, nous aurons recueilli quelques notes curieuses, parmi lesquelles la rencontre de l'homme à queue.

⁴¹ Landes. — Notes sur les mœurs et superstitions populaires des Annamites. (*Excursions et reconnaissances*).

« Après mille péripéties, le voyageur arrive enfin au village *moï*.

[228] « Un long tunnel, fait de pieux entrecroisés, comme les jambages de la lettre A, cloisonné de feuilles sèches, formait l'unique habitation du village. Ce tunnel avait bien 50 mètres de longueur, 1 mètre de hauteur et 2 mètres de largeur à la base du triangle. On entrait par une extrémité et on sortait par l'autre.

« À notre vue, de grands cris furent poussés par des enfants qui gambadaient dans l'herbe. Une multitude d'êtres étranges, nus, grimaçants, échevelés, sortit confusément du tunnel et s'enfuit dans la forêt en bondissant comme une compagnie de singes. »

« Un Moï, qui récoltait du miel sur un arbre, bondit comme un chat pour essayer de franchir le cercle des envahisseurs. On le fit prisonnier. Il expliqua que le village appartenait aux Léos, tribu vaillante, guerrière. Ce n'était point par lâcheté que ses compatriotes avaient fui, mais parce que le costume blanc de l'explorateur leur avait fait croire à l'apparition du démon au corps de lune, qui emporte les enfants dans les brouillards.

« Comme le Moï de Biên-hòa, le prisonnier avait d'énormes chevilles aiguës comme des ergots de coq. La peau était bronzée, le visage ovale, le nez allongé, la voix rauque, la taille élancée et portait la tête haute.

« *Mais il avait une queue comme un singe.* »

« On devine l'étonnement du procureur.

« Pour être certain, dit-il, que je n'étais pas le jouet d'une illusion, je tâtai l'appendice caudal du sauvage. Je constatai ainsi que la colonne vertébrale du Moï se prolongeait, extérieurement au buste, de trois ou quatre vertèbres pour former une petite queue de faune.

« Surpris de mon examen, le prisonnier se retourna brusquement et me dit, en poussant un long soupir, que les Moïs, autrefois, possédaient tous cet appendice.

« C'est la preuve de la pureté de ma race, dit-il. Les Moïs qui naissent d'unions contractées avec les étrangers n'ont plus de queue. Hélas ! à chaque génération, la queue se fait plus rare Notre décadence date du jour où notre roi, dont la queue était longue de trois coudées, fut chassé des riches plaines baignées par des fleuves d'or, que cultivaient nos ancêtres. »

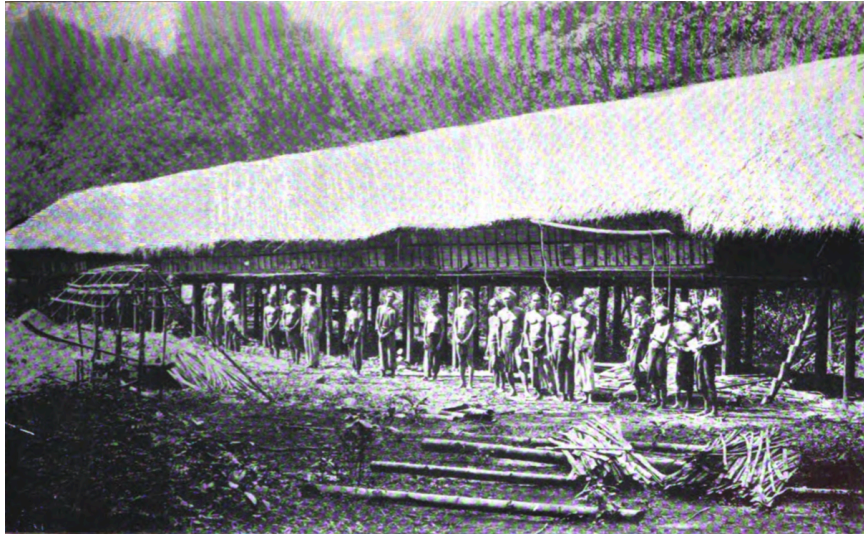
« Il y aurait fort à philosopher sur cette décadence de la queue signalée par le sauvage.

[229] « Pendant la nuit, le Moï offrit d'une certaine liane à son gardien sous prétexte de rafraîchissement. L'autre n'en eut pas plutôt goûté qu'il s'assoupit, et l'homme à queue court encore.

« M. Paul d'Enjoy se promet de revenir, mais il n'est pas revenu.

« Ce qui nous reste de son voyage, c'est qu'il y a dans le monde au moins un homme à queue. La queue est en *vrai*. Il a tiré dessus. Elle ne lui est pas restée dans la main. L'expérience était nécessaire, car les commis-voyageurs du monde entier sont si pleins de farces que je les crois capables, pour rire, d'accrocher des queues postiches au derrière des sauvages, comme ils déposent chez tous les fermiers de Normandie de fausses faïences de Rouen, savamment ébréchées, que le touriste naïf est tout heureux de payer au centuple de leur valeur.

« Ici, point de tricherie. Nous tenons l'homme à queue, et pas par les oreilles, comme le loup de la grammaire latine. Seulement, nous voudrions voir. Est-ce que le gouverneur de la Cochinchine ne pourrait pas nous expédier un loi de Moïs à longue ou courte queue ? Nous ne demandons pas la queue de trois coudées du roi, parce que nous ne sommes pas de l'opposition systématique, mais la modeste queue de faune qui fit l'admiration de notre magistral colonial serait la bienvenue, s'il y a un homme au bout. »



Case moi à Cày-an

Dans l'arrondissement de Biên-hòa, comme dans celui de Thù-dáu-một, les Moïs vivent ensemble, groupés par villages ; l'entente la plus grande règne généralement parmi eux. Leurs habitations sont à peu près identiques et leur façon de vivre également.

Une chose nous frappa au cours de notre dernier voyage. Sitôt notre arrivée à Cày-an, nous apprîmes qu'une grande cérémonie devait avoir lieu pendant la nuit dans la maison même qui nous était destinée et où étaient déjà réunis les principaux notables du village. Notre arrivée sembla un peu troubler les Moïs, mais le chef, ayant obtenu l'autorisation de procéder à la cérémonie, tout le monde fut enchanté.

Nous étions dans la maison commune du village, case très longue, où pouvaient loger facilement 200 personnes. Nous avons déjà donné un aperçu des habitations moïs, mais nous n'avions pas encore rencontré, dans nos voyages à travers les bois, une maison si bien comprise. Construite sur pilotis, à plus de 2 mètres au-dessus du sol, large de 7 à 8 mètres, très propre, des quantités de [230] mâchoires d'animaux sauvages suspendues à la voûte, de nombreux petits casiers placés d'un seul côté, à l'intérieur, et destinés à recevoir les offrandes en l'honneur des ancêtres, bétel, tabac, etc., etc., tout était original.

Une douzaine de musiciens ne tardèrent pas à nous faire entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire sur des gongs en cuivre, sur lesquels ils frappaient avec le poing en marchant les uns derrière les autres.

Bientôt après, quand notre distribution d'images d'Épinal, de petits couteaux, de miroirs, de fils de laiton, de ceintures rouges, etc., fut terminée, à 10 ou 15 mètres de nous, on installa une sorte de petit autel devant lequel une vieille femme voilée, suivie d'une jeune fille portant un mince bambou, autour duquel étaient attachées de nombreuses clochettes, vint s'agenouiller dans l'attitude de la prière.

De temps en temps, la jeune fille remuait les clochettes et la musique jouait ; c'était un vrai tintamarre.

Malgré cela, aucune clameur parmi la foule de Moïs réunis dans l'enceinte, mais plutôt un recueillement qui nous fit supposer une cérémonie en l'honneur de quelque personne défunte, en un mot, une sorte de cùm annamite.

Tout à côté de la vieille femme qui, à genoux, se tenait dans l'immobilité la plus complète, on avait placé une jarre remplie de vin de riz, dans laquelle, au moyen d'un chalumeau en bambou, deux Moïs, à tour de rôle, buvaient.

La séance durait déjà depuis plus d'une heure lorsqu'ayant demandé au grand chef de cette tribu le motif de cette cérémonie, nous apprîmes qu'une jeune sauvage, étant accouchée nouvellement, se trouvait en danger de mort ; tout le village s'était réuni pour prier, afin de faire recouvrer la santé à la malade.

Nous étant un peu rapproché de la vieille femme, nous vîmes à côté d'elle quelque chose d'assez volumineux qui remuait sous une couverture de laine et nous entendîmes aussitôt des cris d'enfant qui semblaient pour ainsi dire étouffés.

Nous eûmes bientôt l'explication de ce qui se passait. Sous la couverture se trouvaient la malade, son enfant nouveau-né et une autre jeune fille bien portante ; cette dernière, pendant que la vieille sorcière priait, devait, soi-disant, par son contact avec la malade, [231] prendre une grande partie du mal de sa congénère et contribuer ainsi à la guérison de la moribonde. C'est ainsi que procèdent les Moïs dans les cas graves.

Le lendemain, malgré toutes les prières, toutes les invocations de la vieille femme, la malade expirait. Elle fut inhumée au son de la musique et en grande pompe ⁴².

Un autre village moï, à une assez grande distance de Cày-an, se trouve sur la route qui se dirige vers l'Annam ; c'est là qu'habite le Tòng-hên, chef d'une grande tribu. Le village de Brelam est situé non loin de là. « C'est une agglomération de cinq ou six hameaux ou tribus moïs disséminés à 4 ou 500 mètres de distance les uns des autres sur le penchant des dernières pentes de la chaîne de partage des eaux. Le mouvement de terrain vient à mourir à 4 kilomètres au nord de Brelam. Là commence une série de plaines rigoureusement horizontales. Le sol est composé d'argile bleue et d'un minerai qui paraît très riche en fer. En beaucoup d'endroits, cette dernière pierre affleure le sol et y forme des plaques de 50 à 200 mètres carrés très planes.

« Elle présente alors une surface polie comme celle d'un métal qui se serait solidifié après fusion.

« Au premier aspect, le pays semble inhabité, tellement les cases sont distantes les unes des autres. Quelle que soit l'attention qu'on apporte dans les recherches, on ne découvre les habitations qu'avec la plus grande difficulté.

« Arrivé à Brelam, sur le penchant d'une colline qui domine la vallée d'une hauteur de 120 mètres environ, on voit s'ouvrir une véritable déchirure dans la direction du nord-est : c'est la vallée de la rivière de Brelam ; au loin, à perte de vue, on aperçoit des plaines unies ; un pic isolé apparaît à 25 kilomètres à peu près.

« La rivière de Brelam coule d'abord vers le nord-est sur une étendue de 4 kilomètres, en formant d'innombrables sinuosités, puis elle change de direction et coule alors franchement vers l'est. « Après un parcours de 15 à 16 kilomètres, la rivière de Brelam se jette dans la Direman.

« Le pays est couvert de forêts et le gibier foisonne, mais il est inabordable dans la saison sèche.

[232] « Les orages qui éclatent chaque année dans ces parages ont une violence inouïe. Ce sont ces orages qui, déracinant par le vent et la pluie tous les arbres qui dominent les autres, font que les géants des forêts sont relativement rares dans ce pays, où, cependant, jamais l'homme n'a eu occasion de venir couper un seul arbre. Parfois, plusieurs hectares de forêts sont déracinés et incendiés ⁴³. »

Les sauvages de cette contrée portent le nom de *Stiengs* ; on les appelle aussi *Benoms* et *Beleus*, mais ce ne sont, en somme, que des Moïs comme les autres dont nous avons parlé, ayant les mêmes mœurs et le même genre d'existence. Le Père Azémar qui a vécu longtemps au milieu d'eux, à Brelam, où il avait sa résidence, a fait, en 1886, une description très complète des Stiengs ; nous lui empruntons le passage

⁴² On prétend que, dans certaines tribus moïs, les femmes qui meurent ayant un enfant nouveau-né, sont enterrées avec leur enfant vivant, car les femmes moïs n'allaitent jamais un enfant qui n'est pas le leur.

⁴³ Voyage au pays des Moïs, par M. Gautier.

qui concerne la chasse, car il nous a paru très intéressant et ne fait que confirmer ce que nous avons vu, nous-même, chez les Moïs de Cochinchine :

« La table du Stieng est maigrement servie en temps ordinaire ; cependant, il ne faudrait pas conclure de là qu'il n'a jamais un copieux extraordinaire, auquel il sait faire grandement honneur. D'ailleurs, quel est le gastronome qui ne voudrait partager souvent le produit de la chasse du Stieng ?...

« Dans un pays où le gibier abonde comme dans les forêts stiengs, l'habitant doit naturellement en tirer parti pour sa cuisine. Le Stieng n'y manque pas aussi ; redoutant fort peu ce genre de fatigue, il donne une grande partie de son temps à la chasse ou à la pêche.

« Les bonnes armes sont absolument inconnues de ces sauvages, mais leur adresse et leur habileté suppléent si avantageusement à ce manque d'armes que le meilleur chasseur européen, avec ses fusils de choix, ne pourrait guère soutenir une lutte à la chasse avec le rusé Stieng. Celui-ci n'a que son arbalète, rarement un fusil. Eh ! qui voudrait se courber jusqu'à terre pour ramasser ce pauvre fusil, et, à plus forte raison, qui oserait l'accepter pour aller faire un tour de chasse ? Le fusil estimé et recherché du sauvage stieng, c'est l'ancien fusil français à pierre qui, sans doute, a été vendu autrefois aux Siamois ou aux Cambodgiens. Après un service de quelques siècles, entre les mains de gens qui [233] ne savent ni l'ouvrir, ni l'entretenir, la batterie est tombée, le bois de la crosse a disparu ; il ne reste plus que le canon, mais fort et d'un gros calibre, et, par dessus tout, il a trois ou quatre coudées de long. C'est parfait ; fusil de première qualité, il vaut une paire de bœufs. Inutile de dire qu'il est profondément gravé, non par la petite vérole, mais par la rouille. C'est là le signe de son incontestable ancienneté et d'une solidité à toute épreuve, voilà tout ; bon fusil quand même.

« Le sauvage fera un nouveau bois avec une branche d'arbre recourbée qu'il liera au canon avec des rondelles en rotin, adaptera à la lumière un morceau de bois creusé en forme de cuiller, lui collant un couvercle par dessus pour ne pas laisser tomber la poudre. Quelquefois, un individu, apprenti armurier, d'une habileté rare, fera, sinon une nouvelle batterie, du moins un nouveau chien en bois pour porter la mèche avec un ressort en corne de buffle. Donc, rien n'y manque, pas même la détente.

« L'arbalète au bras ou le fusil sur l'épaule, chargé à poudre seulement, une longue ficelle à la main qui doit servir de mèche, le Stieng va à la chasse du gros gibier : éléphants, rhinocéros, bœufs, buffles sauvages, car ce sont là les seules pièces auxquelles il consent à sacrifier une charge de poudre. Rarement, il se sert de balles, le plomb manque ; du reste, il aime mieux se servir de flèches, aussi bien avec le fusil qu'avec l'arbalète. Mais la flèche pour le fusil est différente de la flèche pour l'arbalète. La flèche pour le fusil est une longue canne ronde, droite, formée d'un bois très dur, remplissant juste le canon du fusil, portant, au bout, un morceau de fer pointu et tranchant en forme de flèche. Enfoncée dans le fusil jusqu'à la charge de poudre, elle sort encore de deux ou trois centimètres en dehors. La partie antérieure autour de la flèche en fer est recouverte d'une forte couche de poison. L'animal qui en sera percé tombera certainement après le coup de feu, et plus ou moins vite, selon la profondeur et la gravité de la blessure.

« Le poison employé par le Stieng pour empoisonner les flèches est le produit de la sève d'un grand arbre à écorce très blanche. Il fait des entailles à cet arbre, reçoit la sève qui en découle avec la limpidité de l'eau dans un tube de bambou, et, par une longue cuisson, en fait une espèce d'onguent qui durcit en peu de jours.

[234] « Ce poison peut servir plusieurs fois et, même après plusieurs années, il ne perd rien de sa première force.

« Ainsi armé, le chasseur stieng s'en va plein de confiance à la recherche de son gibier. Dès qu'il l'a entendu ou aperçu de loin, il interroge de suite le vent pour en connaître la direction, car il sait fort bien, par une longue expérience, qu'on ne peut

s'approcher d'un animal sauvage qu'en arrivant sous le vent. S'il ne fait pas de vent sensible, la fumée de sa cigarette va éclaircir son doute, ou bien encore, avec son couteau, il racle légèrement l'ongle de son doigt pour en détacher une fine poussière, dont l'obliquité, en tombant, lui donnera la direction du vent. Ces précautions prises, il avance lentement d'une brousse à l'autre pour se dérober aux regards de l'animal soupçonneux, et si les brousses manquent, il se couche ventre à terre, traînant le fusil, évitant d'éteindre la mèche, sans jamais perdre de vue le gibier qu'il convoite. Dès que l'animal se met à brouter, le chasseur avance d'un ou deux pas ; l'animal lève-t-il la tête pour ruminer, lui baisse la sienne pour se cacher ; l'animal arrache-t-il quelques feuilles en faisant un petit bruit, le chasseur en profite pour approcher de plus en plus. Ainsi de suite, d'un concert parfait, l'un travaille lorsque l'autre se repose.

« Avec ces stratagèmes, le chasseur stieng arrive à dix pas de la bête ; ce n'est qu'à cette portée qu'il se hasarde à faire feu ; il craindrait trop de brûler inutilement une charge de poudre. Au moment voulu, le Stieng lève un peu le canon de son fusil, vise bien au défaut de l'épaule ou sous le poitrail, présente la mèche à la tabatière de la poudre et le gros canon darde sa meurtrière flèche.

« Le sauvage poursuit l'animal blessé de toute l'agilité de ses jambes. Le sang qui, quelquefois, coule à flots, guide ses pas et lui fait connaître en même temps la gravité de la blessure. [Tout animal, surtout l'éléphant, blessé par une flèche empoisonnée, se dirige vers une mare d'eau](#) ; c'est là qu'il tombe ordinairement, lorsque le poison est assez fort et que la flèche a pénétré profondément. La viande d'éléphant est excessivement coriace ; on pourrait, par une longue cuisson, ramollir plus facilement l'écorce d'un vieux chêne. La trompe seule fournit un plat exquis et recherché lorsqu'on a pris la peine de la faire bien cuire, ce qui demande un temps considérable. Sur une petite fosse creusée d'avance, on jette un gros tas de bois, auquel on met le feu, et lorsque tout est réduit, [235] partie en cendres, partie en braise, on enterre la trompe d'éléphant dans cette espèce de four bien chaud. Le feu à peu près éteint, on retire la trompe, qu'on prendrait facilement pour un gros tronc carbonisé, et on enlève la peau toute brûlée. Après cette opération, on est surpris de voir apparaître un énorme saucisson rouge et frais, percé de deux gros trous parallèles dans toute sa longueur. Le moment n'est pas encore venu d'en couper une tranche pour la mettre sous la dent, car elle a perdu bien peu de sa dureté. Ce qui précède n'est qu'une préparation à une seconde et longue cuisson à petit feu pendant une bonne journée. La trompe d'éléphant devient enfin aussi tendre que la langue de bœuf, avec un goût de venaison.

« Le chasseur sauvage est rarement armé d'un fusil pour attaquer le gros gibier ; mais de quoi n'est pas capable, en fait de chasse, la hardiesse du Stieng, aiguillonnée par une faim canine ?

« Avec sa seule serpe, il ne craint pas d'aller attaquer un gros bœuf sauvage solitaire et il n'est pas inouï de le voir lui couper la gorge et rentrer à la maison avec un quartier de viande sur l'épaule. À travers les brousses et les herbes, le Stieng se faufile comme un serpent, rampe longtemps s'il est nécessaire et, parvenu assez près, il assène, de toute la force de ses bras, un vigoureux coup de serpe à l'animal imprudent et lui coupe un jarret. Le taureau bondit, furieux ; mais, avec trois jambes seulement, comment échappera-t-il à un ennemi acharné, comment évitera-t-il le combat ?

Il use ses forces dans une vaine fuite, et lorsque, ne pouvant plus fuir, il lui faudra, bon gré mal gré, accepter le combat, il lui restera à peine des forces suffisantes pour se tenir debout. Le Stieng, de plus en plus ardent, soufflant et écumant comme un lion dans l'arène, suit de près l'animal en fuite sans lui donner un instant de répit et profite du moment propice pour lui couper l'autre jarret. L'animal est à lui, il faut qu'il tombe. Ne pouvant plus désormais mouvoir son arrière-train, il a beau se dresser sur ses pieds de devant, la tête haute, l'air menaçant, le regard furieux, lançant par ses naseaux deux jets de vapeur, vains efforts, vaines menaces, désirs inutiles d'une vengeance impossible, il doit arroser le sol d'un sang encore plein de force et de noblesse. Le

sauvage triomphant le saigne, le brûle, fait un bon repas et rentre chez lui, un gros quartier de viande sur l'épaule, annoncer la bonne nouvelle au village.

[236] « La prise de ce gros gibier est rare, parce qu'elle est difficile ; le Stieng va plus ordinairement à la chasse ou à l'affût des sangliers, des cerfs, des chevreuils et des chevrotins. Le chien sauvage et le tigre lui laissent quelquefois les restes de leurs repas trop abondants et qui ne sont pas moins bons pour cela.

« L'animal le plus facile à prendre est un tout petit et très gentil chevreton, de la grosseur d'un lièvre, qui se nourrit principalement de fruits. Le Stieng, qui connaît ses habitudes, ses endroits favoris, le moment de ses repas, construit, avec des feuillages, une petite hutte au pied de l'arbre dont les fruits mûrs jonchent le sol, s'y met en embuscade, et lorsque le mignon chevreton arrive prendre son déjeuner ou son souper, il lui décoche une flèche meurtrière qui le traverse et qui même, quelquefois, le cloue à terre ; à la bonne saison, on voit, soir et matin, des individus rentrer au village avec un de ces petits frugivores-herbivores, victimes de leur trop grande simplicité. Leur viande est très bonne et ne manque pas de fumet ; le seul défaut de leurs gigots, c'est de n'être pas plus gros que la cuisse d'un poulet. Le gibier qu'on prend à la chasse coûte toujours un peu de fatigue, souvent arrosée de beaucoup de sueur, tandis que celui qu'on se procure avec des pièges n'est pas moins bon pour être moins cher. En ce second genre de chasse, le Stieng ne montre pas moins d'adresse que dans le premier.

« Son piège le plus ordinaire — on pourrait presque dire l'unique — est une lance bien cachée dans ou derrière une brousse touffue et fixée au bout d'un arc puissant, lequel, fortement tendu, est retenu par une détente aussi solide que légère. En dehors de la détente, on aurait beau heurter, pousser, frapper, que la lance resterait immobile ; mais, un écureuil ou un petit oiseau, ou même une feuille que le vent emporte, suffit, en frappant la détente, pour faire partir la lance qui, sortant violemment de sa cachette, va frapper un coup terrible.

« Une toute petite liane verte et prise dans le lien, bien semblable aux autres, de la grosseur d'une ficelle, est liée à la détente par un bout et par l'autre à une racine ou bien à un morceau de bois solidement planté en terre. Cette liane, qui doit faire partir la lance, traverse le passage du sentier dans toute sa largeur, à une hauteur plus ou moins grande, selon la taille des animaux pour lesquels elle a été faite. Le cerf, le sanglier ne peuvent passer par [237] là, entrer ou sortir qu'en touchant la mortelle ficelle et la lance les perce toujours au défaut de l'épaule. Peu de temps après les semailles, lorsque le riz est déjà grand et qu'il fournit une herbe tendre si recherchée de tous les herbivores, le Stieng a l'habitude de placer des pièges à lance autour du champ de riz à chaque petit sentier par où peuvent arriver les animaux sauvages. À cette époque, l'usage et la nécessité personnelle obligent tout étranger à n'entrer dans le champ de riz que par le chemin ordinaire ouvert et bien battu.

« Un autre piège (moins la lance), toujours avec le même genre de détente, est employé pour prendre les quadrupèdes grimpeurs. Il est accolé aux arbres, à hauteur d'homme. Une pièce de bois oblique, partant de terre jusqu'à l'arbre, sert d'escalier trompeur à l'animal grimpeur. Cet escalier porte à son bout, près de l'arbre, un anneau en rotin garni d'un nœud coulant et solidement fixé en haut à une branche du même arbre. Sur cet anneau est posée en travers une petite règle qui le partage en deux comme un diamètre et qui porte la détente du piège. L'animal imprudent, au lieu de partir de terre pour grimper sur l'arbre, suit ce nouveau pont plus commode, met sa patte sur le diamètre-détente, et sa tête, entrée dans l'anneau, il est étranglé par le nœud coulant, car la lourde pièce de bois qui lui a servi d'escalier, après avoir donné une forte secousse à la corde du nœud coulant, tire toujours en bas de tout son poids.

« Il existe encore chez le Stieng une autre espèce de piège : c'est le plus grandiose qu'il soit possible de rencontrer. Dans ces pays sauvages, souvent des clairières, comme des mers intérieures, pénètrent partout au milieu de ces immenses forêts. Supposons deux clairières à une distance de 5 ou 6 kilomètres, séparées par un isthme de forêt

épaisse ; il s'agit d'établir, sur toute la largeur de cet isthme, une file ou série de pièges, dans lesquels se prendront les animaux qui voudront passer d'un côté à l'autre.

« Pour cette opération, une dizaine de personnes, les uns armés de serpes, les autres de haches, abattent les brousses et les arbustes, qu'elles couchent pêle-mêle les uns sur les autres, de manière à former, non une vraie barrière, mais seulement un embarrassant obstacle aux animaux nombreux qui parcourent en tous sens ce coin de forêt. Cet abattis, qu'on peut franchir facilement en passant par dessus, a à peine 2 ou 3 mètres de large. Les ouvriers vont de l'avant, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ne cherchant nullement à suivre une ligne droite, mais à se diriger vers un arbre quelconque, grand, droit, long, ayant au moins 0 m 50 de diamètre au tronc. Cet arbre est coupé, en le faisant tomber suivant le prolongement de l'abattis ; ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à l'autre clairière.

« Cette première opération accomplie, suit la confection des pièges. À cet effet, au tronc de l'arbre abattu, on plante solidement en terre deux gros pieux fourchus pour en former un treuil et soulever l'arbre par le tronc, à la hauteur de 1 m 50. Le tronc de l'arbre est introduit dans un anneau très large, formé de lianes solides et retenu en position par un fort et long levier qui, passant sur le treuil, entre dans le même anneau. D'un côté, l'arbre qui pèse lourd, de l'autre, le levier placé dans l'anneau, de manière à obtenir la plus grande puissance et la moindre résistance possible. Au bout de la puissance du premier levier, est attachée une corde en rotin longue de 0 m 50 à peine, à l'extrémité de laquelle se trouve un second, mais plus petit levier. Ce second levier va passer presque à fleur de terre, dans la direction du premier, mais en sens inverse, sous un fort croc solidement fixé en terre et le plus près possible du point de résistance. L'autre bout de ce second levier, qui est la puissance, est simplement déposé sur un tronçon de bois nullement planté en terre, mais seulement dressé comme une quille à jouer, afin de le laisser dans un état de continuelle vacillation ; à la tête de ce tronçon de bois vertical est attachée une longue liane toujours verte, de la grosseur d'une ficelle, à 0 m 01 ou 0 m 02 au-dessus du sol et suivant la direction de l'arbre. Elle est, enfin, solidement fixée à un pieu quelconque, près du point où l'arbre touche à terre.

« Cette espèce de palissade, longue de plusieurs kilomètres, est ainsi entrecoupée (tous les cinquante ou cent mètres environ, suivant le nombre de beaux arbres abattus) d'une foule de semblables pièges. La grande difficulté pour le Stieng est de soulever ces gros arbres par le tronc pour pouvoir tendre le piège. Il se munit d'une forte corde, ordinairement en peau de buffle, laquelle, passant sous l'arbre, va s'enrouler sur le treuil, et quatre hommes, armés de doubles leviers, font tourner le treuil, soulèvent l'arbre [239] à la hauteur voulue. Une fois le piège prêt, on peut monter sur l'arbre, il ne saurait bouger ; mais un rat, un écureuil, une feuille même emportée par un fort vent et qui va toucher la détente fait tomber tout le mécanisme. C'est là la source d'un grand ennui pour le propriétaire de ces pièges, vu la grande difficulté de les tendre.

« Après la moisson, lorsque les pièges à lance ne fournissent plus de gibier et vers la fin de la saison sèche, lorsque les animaux sauvages ont beaucoup à courir, soit pour trouver une bouchée d'herbe tendre à manger, soit une gorgée d'eau à boire, le Stieng continue la chasse et commence la pêche.

« La chasse alors consiste à se mettre à l'affût le matin près des clairières, le soir près des mares d'eau. Pendant la saison sèche, tout le pays est en feu, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, surtout dans les vastes clairières où l'herbe et les petits bambous qui abondent meurent et sèchent tous les ans. Ce n'est pas qu'on y mette le feu à dessein, au moins rarement, mais le sauvage, toujours en route, cuit le riz dans tous les chemins, tous les coins de la forêt sans prendre jamais le soin d'éteindre le feu, et c'est ainsi que le vent se levant, le feu se communique à l'herbe sèche.

« À cette époque, on rencontre le feu partout et quelquefois d'immenses incendies de plusieurs kilomètres de front qui s'en vont au loin, poussés et dirigés par le vent, nettoyant la forêt pendant des quinze et vingt jours, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un

obstacle quelconque qui les arrête. Les animaux sauvages, effarés, prennent la fuite, et les hommes en voyage, moins alertes que les cerfs et les bœufs, et n'ayant pas, comme ces derniers, toute la forêt pour demeure, sont souvent plus embarrassés par ces longues colonnes de feu. Le Stieng, dans la forêt, qui se voit près d'être cerné par un cercle de feu arrivant vite sur lui, poussé par un vent violent, et sans aucun moyen de fuir, ni de l'arrêter, non seulement ne se décourage pas beaucoup, bien plus, ne changera pas la direction de sa route. Le feu l'a cerné, le feu va lui ouvrir un chemin. En avant du premier incendie, il en allume vite un second qui part en avant-garde, faisant place nette sur son parcours.

« Le Stieng, pris entre deux feux, suit pas à pas le feu qu'il vient d'allumer pour échapper au grand incendie qui le serre de près.

[240] Celui-ci, arrivé au point de jonction, ne trouvant plus rien à dévorer, se sépare en deux colonnes, et le sauvage, délivré, poursuit son chemin à travers les cendres encore chaudes. Le feu ayant ainsi brûlé toutes les herbes d'une plaine un peu marécageuse, elles repoussent aussitôt tendres et fines comme un champ de blé.

« Tous les herbivores, ruminants et non ruminants, s'y donnent rendez-vous, soit pour lécher les cendres blanches, soit pour brouter les jeunes pousses. Voilà le moment propice pour s'y mettre à l'affût.

« À la fin de la saison sèche, l'eau, dans les mares, diminue tellement qu'il arrive un moment où il ne reste que quelques flaques d'eau ou plutôt de vase.

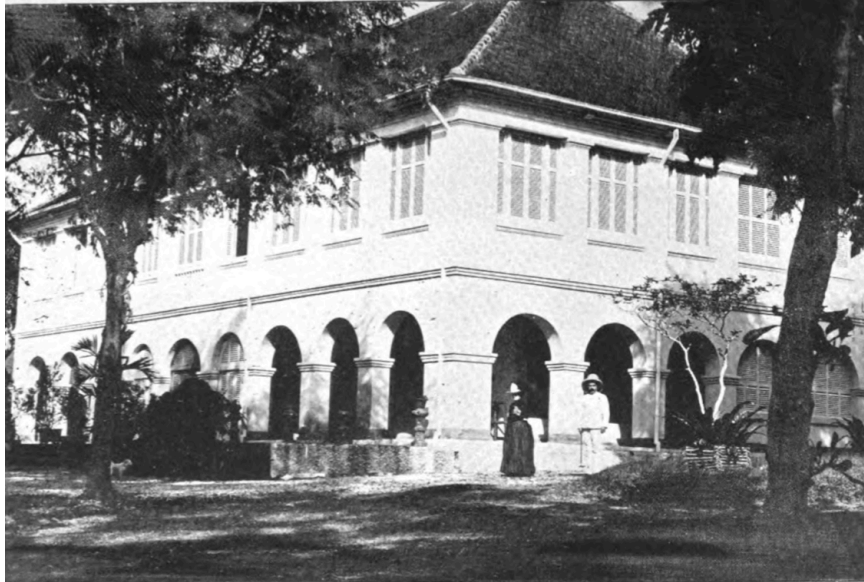
« À peine le soleil couché, tous les animaux sauvages des environs y accourent avec précipitation pour happer une gorgée de liquide. Les buffles veulent boire et se vautrer ; les bœufs, les cerfs et les sangliers et toute sorte d'animaux sauvages s'y trouvent confondus pêle-mêle. Comme il n'y a plus de place pour tous, ils se disputent, ils se battent, ils se poursuivent ; les plus faibles se retirent un peu pour revenir après. Le Stieng est à l'affût sur un arbuste, tire celui qu'il veut ou mieux celui qu'il peut. Il se mettrait à terre d'un côté de la mare qu'il ne les empêcherait pas d'approcher sur le côté opposé. La soif les presse si fortement qu'ils ne craignent plus rien. Mais, ordinairement, le sauvage n'est pas seul à l'affût ; le tigre y est aussi pour son compte. Il se cache dans la brousse et pousse un cri pour attirer le cerf vers lui. Le tigre imite assez bien le cri du cerf, mais non pas parfaitement.

« En tous cas, si l'homme s'y méprend quelquefois, le cerf ne s'y laisse pas tromper ; il reconnaît très bien la voix hypocrite du terrible animal.

« D'autres fois, le Stieng, armé de son vieux fusil, va au loin, dans un coin de la forêt épaisse où les cerfs cachent leurs petits : là, il prend sous ses pieds une feuille de gingembre sauvage, la plie en deux dans le sens de la longueur, les deux index dedans pour former une espèce de canal, la porte à la bouche et, aspirant fortement, il imite parfaitement le cri du cerf en détresse. Peu après, les cerfs se précipitent vers le chasseur, avec l'ardeur du tigre fondant sur sa proie. Il n'y a qu'à tirer à bout portant.

[241] « Cette dernière ruse qu'emploient les Stiengs de Brelam est très connue des Annamites des provinces de l'Est. Un de ces derniers, nous accompagnant certain jour à la chasse dans les forêts de Suôi-nú'oc, essaya, mais vainement, d'imiter le cri d'une biche que nous venions de tirer ; la biche factice ne parvint pas à faire venir son époux, et nous dûmes rentrer *bredouille*... »

[242]
CHAPITRE VIII
ARRONDISSEMENT DE TAY-NINH



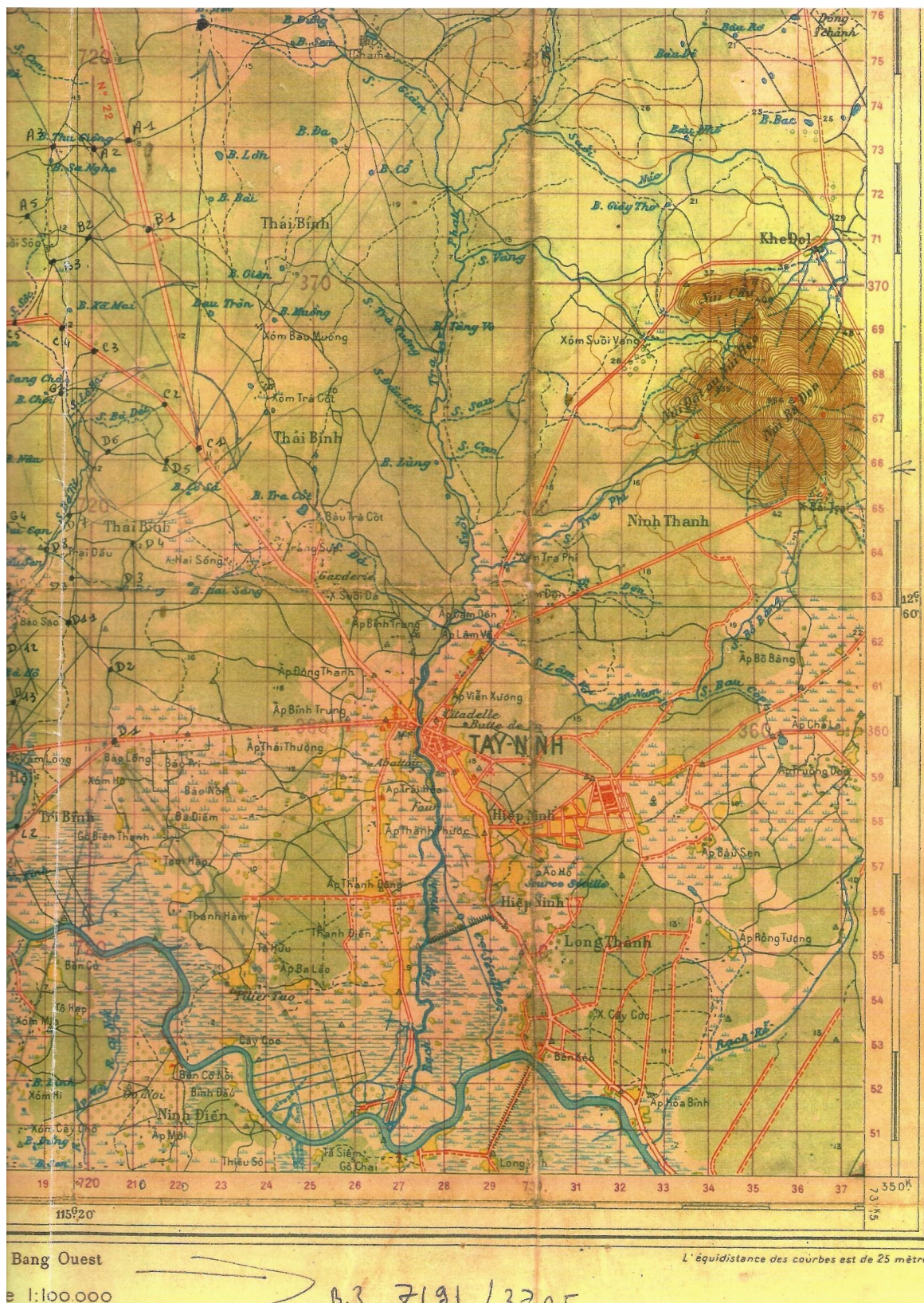
Inspection de Tây-ninh



2849

COCHINCHINE — TAY-NINH — L'Hôtel de l'Inspection

Tây-ninh. — Hôtel de l'Inspection (Photo Nadal, Saïgon)(Coll. Gérard O'Connell).



Carte d'état-major de Tây-ninh au 1/100.000^e (1952)(Coll. Gérard O'Connell)

Bornes. — Superficie. — Formation géologique. — Orographie. — Forêts. — Chàm (habitations, mœurs, coutumes, costumes, langue, écriture, religion). — Fleuves. — Râchs. — Routes. — Projet d'une voie ferrée. — Commerce. — Industrie. — Chasse. — Cantons. — Villages. — Population. — Vaccine.

Tây-ninh (ville). — Le fort de Tây-ninh. — Eau. — Historique. — Occupation du poste. — Révolte du Cambodge. — Pu-Combò. — Mort de M. Larclause. — Mort du colonel Marchaise. — Chì-hai-Quòn. — Forts de Bào-dùng et de Suôi-kỳ. — Postes des Douanes et Régies. — Marchés. — Distilleries. — Église. — Hôpital. — Infanterie de marine. — Service postal. — Voitures publiques. — Administrateurs. — Plantations nouvelles.

Tráng-bàng. — Distance de Tây-ninh. — Tha-la. — Origine de Tráng-bàng. — Pagode du Cá. — Population. — Source d'eau claire. — Commerce. — Postes.

Gò-dáu-ha. — Habitants.

Ké-đol. — Situation. — Montagne de Bà-đen. — Altitude. — Projets d'exploitation. — Pagode. — Pèlerinage. — Légende de la montagne. — Lê-cong-minh. — Bonzes cambodgiens. — Crémation.

Cà-nhum. — Village cambodgien. — De Cà-nhum à Rùng. — Élans. — Corne de cerf. — Son emploi comme médicament. — De Rùng à Tây-ninh par Pres-la, Bâu-đĩa, Suôi-kỳ, Trà-vòn et Trà-còt.

Bèn-lò-gò. — De Bèn-kéo à Bèn-lò-gò. — Aspect du pays. — Râchs Cái-cay et Cái-bác. — Bèn-cây-dầu. — Singes. — Con-giộc. — Bèn-lò-gò. — Long-phù.

Tam-long. — Situation. — Centre forestier. — *Lucilia hominivorax*. — Observation sur cette mouche. — Un cas grave. — Examen du malade. — Asticots. — Guérison. — Les larves. — La mouche. — Pronostic. — Confirmation de la découverte de la mouche de la Guyane en Indo-Chine.



Arroyo de Tây-ninh. Au fond à droite, le *Núi Bà-đen*

Arrondissement de Tay-ninh. — L'arrondissement de Tây-ninh, formé de la réunion des anciens huyêns de Tay-ninh et de Tráng-bàng, est borné : au nord et à l'ouest, par la frontière du Cambodge ; à l'est, par l'arrondissement de Gia-đinh ; au sud, par l'arrondissement de Tàn-an et par la province de Sòai-rieng. C'est un des plus étendus et des moins peuplés de toute la Cochinchine.

La superficie totale de l'arrondissement de Tây-ninh est de 691.471 hectares 79 ares 70 centiares, dont 16.000 hectares seulement de terrains mis en culture.

La formation géologique de Tây-ninh est à peu près la même que celle de tous les arrondissements de l'Est. Un seul point saillant est à signaler : la montagne connue sous le nom de *Núi Bà-đen*, d'une altitude de 884 mètres, est située à 15 kilomètres environ au nord de Tây-ninh. Cette montagne, de soulèvement granitique, [243] n'est pas habitée ; on n'en retire même pas le granit, les indigènes ne pouvant pas y travailler à cause du manque d'eau, disent-ils. Il y existe une quantité de mica et du quartz ; certains prétendent même qu'il y a des filons aurifères. Une bonzerie, située à 400 mètres d'altitude, est un lieu de pèlerinage pour les indigènes. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur ce sujet et de donner un aperçu plus complet sur la *Núi Bà-đen* (montagne de la Dame noire).

En général, le pays est très boisé et c'est de cet arrondissement que partent les richesses forestières : bois, huiles, résines, rotins, etc., pour se rendre au marché de Saïgon, Mỹ-tho, Sa-đéc.

L'arrondissement de Tây-ninh est, en effet, l'arrondissement forestier par excellence. Au 1^{er} septembre 1895, il existait 19 porteurs de permis de coupe, et les droits sur les bois ont rapporté au Trésor cette même année environ 20.000 piastres ; depuis cette époque, ces droits ont dû augmenter dans une notable proportion.

On trouve à Tây-ninh toutes les essences de toutes les catégories. Les plus abondantes sont : le sao, le gò, le sơn, le trắc (dont la coupe est supprimée momentanément), le vắp, le cam-xe, le bình-linh, le dắng-huờng, le xoày, le xen, le lầu-tầu (très abondant), le chồ, le lim, lẹ cà-chắc. Les essences de la 3^e catégorie sont nombreuses : le dắu, le hùynh, le vên-vên, le bắn-lắng, le sắu, le chiều-liều, le trắm-sừng, le viết, le bời lờì, le trắm, etc.

Tous les bois que nous venons de signaler sont les plus exploités. Les principaux centres forestiers sont les cantons de Hòa-ninh, de Giai-hòa, Hằm-ninh-thườg et les quatre cantons cambodgiens, sans exception, que possède l'arrondissement.

Jusqu'en 1892, l'exploitation forestière était libre. Comme on serait ainsi arrivé à dépeupler l'arrondissement des plus belles et des plus riches essences, le gouverneur général, sur la proposition de la commission des forêts, prit un arrêté pour créer immédiatement des réserves forestières. Dans cet arrêté, article 43, il est dit : *Un plan des réserves, dressé par les soins de l'Administration, sera déposé au chef-lieu de l'inspection, et un exemplaire en sera remis au chef de canton et à chaque village de la situation des réserves.*

En outre, l'arrêté du 5 janvier 1895 indique et modifie les dimensions des arbres à abattre.

[244] Les bois de chaque catégorie doivent avoir un équarrissage minimum pour les pièces équarries et un diamètre minimum pour les pièces en grume.

Il est ensuite perçu régulièrement, sur tous les bois à abattre, un droit proportionnel à la longueur des pièces.

La quantité des bois venant de l'arrondissement de Tây-ninh est considérable. Ils servent à faire des poteaux pour le service télégraphique, des traverses pour le chemin de fer ; ils sont employés pour les besoins du service des travaux publics, des constructions navales, de l'arsenal, et le bois de luxe pour la confection des beaux meubles que l'on trouve chez les riches Annamites et Chinois.

Mais, depuis que l'on a créé les réserves forestières et depuis que le nombre des porteurs de permis de coupe a augmenté, il n'est plus aussi aisé de se procurer, à proximité de Tây-ninh, les quantités considérables exigées par les différents services. Aussi les porteurs de permis de coupe sont-ils obligés, maintenant, d'aller assez loin, principalement dans les cantons cambodgiens, pour avoir les bois nécessaires à leur

commerce. De là, une difficulté parfois énorme pour le transport de leurs bois, transport qui se fait, à la saison des hautes eaux, par trains de bois, et, à la saison sèche, en charrettes à buffles.

Le nombre des bûcherons est très élevé dans l'arrondissement de Tây-ninh. Ces indigènes passent la majeure partie de leur existence en pleine forêt, où, la plupart du temps, ils construisent un abri provisoire, vivant au milieu de leurs buffles dans les plus tristes et les plus lamentables conditions d'hygiène. Aussi reviennent-ils au chef-lieu rongés par la fièvre et couverts de plaies horribles. C'est alors qu'ils reconnaissent les bienfaits de la médication française et de l'antisepsie en particulier.



Stiams [Chams] de Tây-ninh.

Il est, près de Tây-ninh, un village exclusivement composé de bûcherons, le village de Đông-tác, canton de Hòa-ninh ; c'est là qu'habitent les Chàm. C'est une tribu vraiment curieuse et d'intérêt.



Maison stiam à Tây-ninh.

« Intermédiaires, par leur position géographique, à ceux du Bình-thuận et à ceux du Cambodge, les Chàm de Tây-ninh sont un débris de ceux qui, fuyant la domination annamite, se sont réfugiés dans les forêts presque inhabitées pour y vivre indépendants.

[245] Actuellement, ils sont englobés en partie dans un canton annamite de la Cochinchine française, sur la frontière du Cambodge. Ceux qui sont restés à Tây-ninh ne forment que deux villages et pas plus de cent familles. Ils vivent sous notre

protection, en paix avec leurs voisins annamites et cambodgiens, tout en conservant un air de fierté dont se moquent les Annamites. Un des leurs, qu'ils regardent comme leur chef, sert, au besoin, d'intermédiaire avec l'autorité française, laquelle les laisse vivre à leur guise et leur permet d'avoir des armes à feu pour la chasse, leur grande passion. Ils n'ont pourtant pas abandonné leur grande arbalète à longue flèche et s'en servent même encore contre l'éléphant.

« Les deux villages chàm de Tây-ninh sont, comme ceux des sauvages noirs, sur pilotis, bien qu'au milieu des bois et entourés d'un rideau de grands bambous incultes qui les cache aux yeux. Un intervalle d'un mètre cinquante centimètres, au moins, sépare du sol le plancher de la case. Ces cases sont rectangulaires, avec un toit en paille à double pente, et construites entièrement en bois et en bambous mal joints, en sorte qu'elles ressemblent plus à de grandes cages qu'à des maisons. Elles n'ont qu'une ouverture qui est barrée le soir ; en même temps, on retire l'échelle qui va du plancher au sol. Ainsi fermée, la famille chàm se sent à l'abri des animaux féroces ; les buffles sont enfermés dans un rectangle de grosses claies en bois, à portée du fusil, dans le cas où le tigre viendrait ; les porcs, les chèvres sont sous le plancher, entre les poteaux de la case ; les poules sont nichées dans les touffes de bambou et des chiens maigres gardent la porte. On allume alors la mèche de coton qui trempe dans une coupe pleine d'huile et toute la famille mange le riz du soir, que la grand-mère a fait cuire, dans une marmite de cuivre, sur un petit fourneau de terre.

« La vie de famille est tout à fait patriarcale ; pour les enfants, la garde des bêtes ; pour la grande sœur, la garde des plus petits ; pour la grand-mère, la propreté de la maison et le soin du feu ; pour la femme jeune et forte, les travaux champêtres, le transport et la vente au marché annamite de menus produits ; pour l'homme, enfin, les travaux pénibles, la coupe des arbres, mais surtout la chasse.

« Leur costume est à peu près celui des Malais. Les femmes portent, comme au Cambodge, comme dans l'Inde, en Malaisie et en [246] Polynésie, une pièce d'étoffe enroulée et nouée à la taille, au-dessus ou au-dessous des seins et tombant jusqu'à la cheville. Mais, par dessus, elles mettent constamment un vêtement d'une coupe qui leur est spéciale ; c'est une sorte de chemise de femme avec des manchettes étroites, échancrée au cou et fendue devant jusqu'au niveau des seins, dessinant en outre très bien la taille, pour s'élargir au-dessous et descendre jusqu'au mollet. Elles se coiffent en relevant leurs cheveux sur le sommet de la tête, mais sans s'astreindre, comme l'universalité des Annamites, hommes et femmes, à faire toujours et absolument la même forme de chignon. Les jeunes filles aiment la parure et y apportent plus de variété que les Annamites : leur ornement d'oreilles n'est pas une sorte de clou d'or ou d'ambre, comme chez ces dernières, mais un anneau en forme de pendant, comme chez nous ; quelquefois, comme les sauvages noirs, elles portent des colliers de verroteries. Leur démarche est légère et gracieuse ; Morice avait déjà remarqué la courbe flexible de leur dos et la saillie notable de leur bassin. Elles aiment à aller les bras pendants et portent leur enfant tout nu à cheval sur la hanche.

« Au moral, il y a des différences très saisissantes entre eux et les Annamites. Ils ne sont ni poltrons, ni dissimulés ; dans leur regard, leur geste et leur démarche, ils ont un calme viril et non, comme leurs voisins, un abandon puéril ou une gravité affectée. Leurs femmes, qu'ils laissent très libres, n'en abusent pas. D'ailleurs, les deux peuples ne se fréquentent qu'au marché ; les Chàm se tiennent dans leur village et ne viennent jamais prendre part aux petites fêtes et réjouissances des Annamites.

« Langue, écriture. — La langue des Chàm est polysyllabique et recto-tono.

« Ils se servent encore, actuellement, d'une écriture spéciale à leur langue et qui tient le milieu, a écrit M. Aymonnier, orientaliste distingué, entre l'écriture du cambodgien et celle du javanais.

« Religion. — Leur religion actuelle est le mahométisme de la secte d'Ali, mais anciennement, la religion du Champa, dit Janneau, était un bouddhisme particulier, analogue au culte djain des Banyams de Bombay.

« Celui qui est habitué à l'aspect de la population annamite, très homogène dans son teint cannelle clair et dans sa petite taille, [247] est tout d'abord frappé, quand il aperçoit un groupe d'hommes et de femmes chams, de la différence de stature et de coloration qu'ils ont avec les Annamites et surtout de la variabilité extrême de ces deux caractères d'un individu à l'autre. Il dira que les Chàm, très différents entre eux, sont, en somme, plus grands et plus noirs.

« Beaucoup d'hommes, on peut dire le plus grand nombre, ont une taille élevée pour des Indo-Chinois. Elle est d'environ 1 m 67, de très peu supérieure à celle de leurs voisins les Cambodgiens, notablement plus élevée que celle des Annamites, qui est de 1 m. 59. La minorité a à peu près la taille de ces derniers.

« Femmes. — La différence de taille entre elles et les hommes est plus grande que chez les Annamites et elles se partagent aussi en deux groupes inégaux, le moins nombreux ayant une taille plus petite que celle des femmes annamites⁴⁴ ».

En somme, comme nous avons pu nous en rendre compte, ayant séjourné à Tây-ninh comme médecin du poste, puis ayant parcouru cet arrondissement comme médecin-vaccinateur, les Chàm sont très vigoureux, au visage ouvert et énergique. D'une austérité de mœurs et de religion à toute épreuve, n'ayant que très peu de rapports avec les Annamites, ils ne s'allient qu'entre eux, s'entr'aident d'une façon admirable et veillent sur leurs filles et leurs enfants avec une jalousie voisine de la férocité. Ils obéissent à un chef avec une passivité et un dévouement qui rappellent ceux du soldat ; ce sont des bûcherons d'une énergie rare et d'un concours très précieux pour le négociant français au service duquel ils se sont mis à Tây-ninh, M. Huguenin, successeur de M. Démolis.

Un seul grand fleuve arrose l'arrondissement de Tây-ninh, le Vaïco oriental ⁴⁵ et une grande rivière, la rivière de Saïgon. Les principaux rạchs sont : rạch Cái-bác, Cái-cay, Bàu-nâu, Trà-vò, Lô-cô, Nàg-đinh, Sóc-om, Khai-ràng-thượng, Tây-ninh, Kê, Bào, Dừa, Bà-đào, Gò-xòay, Tràng-bàng, Bà-quương, Bà-dệt, Tràm.

[248]

Les routes de l'arrondissement sont peu nombreuses ; mais celles qui existent sont principalement des routes stratégiques fort bien entretenues et très carrossables à toutes les saisons de l'année. La plus importante de toutes est celle de Tây-ninh à Saïgon (101 kilomètres) par Tràng-bàng. La deuxième, de Tây-ninh à Tam-long, c'est-à-dire à la frontière du Cambodge (10 kilomètres) ; enfin, la route de Tây-ninh à Bèn-kéo (8 kilom. 500). C'est à ce dernier point qu'une seule fois par semaine, vient un bateau des Messageries fluviales. C'est là que sont débarqués et voyageurs et marchandises, qui sont transportés à Tây-ninh soit par voie terrestre, soit par des jonques qui remontent l'arroyo de Tây-ninh.

De ces grandes artères, partent plusieurs embranchements secondaires. La route basse de Tây-ninh à Tràng-bàng, passant par Bèn-kéo, Cang-giang, Gò-dầu-hạ ; la route de Ké-dol, conduisant à Srock-trang, point extrême de la frontière de

⁴⁴ Al. Reynaud. — Contribution à l'histoire naturelle de l'homme. Les Chàm et les sauvages bruns de l'Indo-Chine. (Paris, 1880).

⁴⁵ Le Vaïco oriental, ou grand Vaïco, est formé par la réunion du Cái-cay, grossi sur la rive droite par le rạch Mang-gia et du Cái-bác. Sa direction générale, comme celle du petit Vaïco, est du nord-ouest au sud-est ; il forme de nombreux méandres. Il reçoit, sur sa rive droite, le rạch Tràm ; sur sa rive gauche, le Prêk-thu-siêt, la rivière de Tây-ninh, le rạch Bàu-nâu ; il passe à Bèn-kéo, à Đông-thù-đoàn, à Bèn-lức, reçoit le petit Vaïco, arrose Sông-tra et se jette dans le Sòai-rạp, à l'est de ce poste.

l'arrondissement. Enfin, la route des Ambassadeurs, ainsi nommée parce qu'elle était suivie par les mandarins de Huè, lorsqu'ils venaient apporter des présents.

En 1879, une commission composée de MM. Peyrusset, Rozée et Ricard (docteur) fit un projet de chemin de fer de Tây-ninh à Péam-phkhai-mérêch et de Péam-phkhai-mérêch à Tây-ninh. Ce projet était ainsi conçu :

1° De Tây-ninh à Péam-phkhai-mérêch, en face de l'île de Kà-sutin, rive gauche du Mékong (109 kilom. 850), traversant les points ci-dessous :

Trà-vông, Tric-lo-ok, Bèn-cáu-đàng, Bèn-đá, Spéam-chàm, Kadas, Prek-toch, Prek-bak-dok, Chut-sa, Prey-nokor, Kom-reng et Péam-phkhai-mérêch ;

2° De Péam-phkhai-mérêch à Lovéa-em, rive gauche du même fleuve et en face de Pnom-Penh (99 kilomètres 695) et traversant les villages cambodgiens désignés ci-dessous :

Châ-hé, Bèt-lập, Péam-sdéy, Ongkor-chéy, Prek-tanon, Thuột, Swai-takai, Chong-beng, Soamban-téan, Prek-takong, Khléang-Muông, Am-pil, Dom-hem et enfin Lovéa-em.

Soit 209 kilomètres 545 de Tây-ninh à Pnôm-Penh. Comme marchandises pouvant venir du Cambodge, on peut citer : bois de construction, peaux de buffles, bœufs, cerfs, coton, indigo, soie [249] grège, cocons, tissus de soie, poissons secs, graines, maïs, haricots, etc., etc.

Étant donné, nous dit un jour M. l'administrateur de Tây-ninh, les relations que nous commençons à avoir avec le Laos, l'Administration aurait peut-être intérêt à faire un chemin de fer de Tâyninh au Laos, et voici, ajouta-t-il, les distances qui sépareraient notre chef-lieu des principaux centres compris sur cette nouvelle ligne :

Tây-ninh à Stung-treng	250 km.
Tây-ninh à Khong	310
Tây-ninh à Sapot	480
Tây-ninh à Saravane	530
Tây-ninh à Huê	670
Stung-treng à Attopeu	160

D'après les renseignements obtenus auprès des Laotiens marchands de bœufs, venant de Mường-si-chom-phôn, suivant la route qu'ils ont prise, l'inondation varie de 10 centimètres à 1 mètre d'eau, à l'exception des fossés, ruisseaux et arroyos qui sont très profonds dans la saison des pluies. La route traverse alors plusieurs grandes forêts et de petits monticules.

Les marchandises pouvant être exportées seraient : les bœufs, vaches, buffles, éléphants, chevaux, peaux, ivoire, poissons secs, coton, soie grège, etc., etc.

En quittant Mường-si-chom-phôn, voici les endroits où sont passés ces marchands de bœufs laotiens pour venir à Tây-ninh : Hanh-choi, Khong, Kham-thon, Xuông-nak-khili, Chom-passack, Khong, Stung-treng, Kratié, Kân-chò, Tây-ninh ; ils ont mis deux mois et demi pour effectuer le voyage avec leurs bestiaux.

Comme c'est le Cambodge et maintenant le Laos qui nous fournissent la plus grande partie des buffles et des bœufs que possèdent les indigènes de l'arrondissement, il est certain qu'une ligne de chemin de fer, reliant Tây-ninh à Pnom-penh, ainsi qu'au Laos,

ne pourrait qu'augmenter le développement du commerce et de l'industrie de tout le pays, qui a toujours été assez pauvre.

Le principal commerce qui se fait dans l'arrondissement est celui des bois. La vente du paddy, de l'huile de bois, de la résine, des rotins, des bambous, du tabac, ne rapporte que très peu.

[250] L'industrie est représentée par quelques scieries, la fabrication de paniers en bambous et d'huile d'arachides.

La flore est grandement représentée ; on trouve, dans toutes les forêts, de magnifiques orchidées, des fougères, des fleurs de toutes sortes, des plantes textiles, médicinales, du caoutchouc, etc., etc.

Les différentes cultures auxquelles se livrent les indigènes, à Tâyninh, sont celles du riz, de la canne à sucre, des arachides, du cotonnier, des patates, des ignames, du bétel, du mûrier, du maïs, etc.

L'arrondissement de Tây-ninh est un des plus giboyeux de l'Est de la Cochinchine ; aussi les Nemrods y trouvent-ils tous les animaux gros et petits, à poils et à plumes, selon leur goût cynégétique, tout y abonde et le vrai chasseur n'a que l'embarras du choix : éléphants, rhinocéros, tigres, panthères, cerfs, élans, sangliers, chevreuils, lièvres, perdrix, cailles, etc.

Tây-ninh a été, de tout temps, renommé comme enserrant dans ses enceintes, avec un soin jaloux, les meilleurs fusils de Cochinchine. S'il nous était permis de citer quelques noms, nous rappellerions ceux de MM. Wetzel, Démolis, Rheinard, Lahaye. À ces Nemrods, dont la réputation est bien connue et dont les exploits cynégétiques feraient frémir nos plus grands chasseurs de France, il convient d'en ajouter quelques autres qui ont également fait de nombreuses hécatombes ; ce sont : MM. Huguenin, Lelièvre, Huilé, Reymondon ; et si nous ne craignons pas de blesser la modestie de plusieurs de nos collègues du corps de santé, nous n'hésiterions point à classer dans la même catégorie d'excellents tireurs : MM. les docteurs Dupuy et Nogué.

Si, bien des fois, il nous a été donné d'éprouver certaines émotions en compagnie de la plupart des grands chasseurs cités plus haut, car la chasse à la grosse bête fut toujours un de nos plus agréables passe-temps en Cochinchine, jamais il ne nous est arrivé, dans les forêts de Tây-ninh, d'être assailli par plusieurs centaines de cochons sauvages comme ceux auxquels fait allusion M. Postel (Raoul), dans son livre qui a pour titre : *À travers la Cochinchine* ⁴⁶.

La chasse que cet honorable magistrat a bien voulu nous donner l'occasion de lire nous a rappelé la *queue du Moi* de son collègue M. d'Enjoy ! Il ne s'offensera pas que nous la reproduisions ici, afin d'inciter nos vieux amis de Tây-ninh à redoubler d'ardeur [251] pour qu'ils tâchent de retrouver la graine des *peccaris* que M. Raoul Postel n'a dû voir que dans son imagination, après avoir lu, sans doute, une chasse de Mayne-Reid !

« Il m'est arrivé une aventure que je veux rapporter ici. Elle égaiera mon sujet, et sans doute aussi quelque peu à mon sujet. Mais d'autres que moi en ont éprouvé d'analogues en de pareilles circonstances :

« Dans les premiers jours du mois de mai 1873, je reçus de l'un des administrateurs de Tay-ninh une invitation de venir chasser la grosse bête dans son inspection. Je devais me hâter de mettre cette invitation à profit, car la saison des pluies était proche.

« Mon ami l'administrateur ne me parlait, dans sa lettre, que d'éléphants, de bœufs sauvages et autres gibiers aussi tentateurs qu'émouvants. Je me laissais facilement persuader et je partis.

⁴⁶ *À travers la Cochinchine*, par Raoul Postel, ancien magistrat à Saïgon — Challamel, 1887.

« J'arrivais à Tay-ninh le 16 au matin. Comme je n'avais obtenu que huit jours de congé, il fut décidé, à l'unanimité, que les chasses ouvriraient le surlendemain.

« Entourée de forêts vastes et sombres, arrosée d'innombrables canaux et de puissants cours d'eau, cette région, circonscrite dans un rayon de dix ou douze lieues par un cercle de hautes collines, est le rendez-vous populeux de tous les fauves imaginables. La chasse n'y est pas sans périls, mais elle est toujours productive. J'ajouterai que, la plupart du temps, elle est accidentée de la façon la plus imprévue. J'en devais faire l'expérience à mes dépens.

« Le 18 mai, à 4 heures du matin, nous marchions sur la frontière. Nos rabatteurs annamites nous avaient signalé, la veille, une troupe d'environ 25 éléphants. Nulle mention de bœufs sauvages ni de tigres, qu'on est pourtant certain de rencontrer à chaque pas en cel aimable pays.

« Nous étions neuf Européens, montés sur ces excellents petits chevaux du Rạch-gia, gris-pommelés, de formes ravissantes, rapides et têtus, qui ne connaissent que deux allures : le pas et le galop.

Pour armes, la carabine Lefauchaux rayée et le couteau de chasse.

Une meute de trente sloughis, aussi féroces que les animaux que nous allions poursuivre, nous accompagnait.

« L'inspecteur dirigeait la chasse ; ses douze années de séjour en Cochinchine lui donnaient une expérience complète des risques que nous pouvions courir et des moyens de les neutraliser.

[252] « Il nous recommanda formellement de ne point nous attaquer aux animaux en troupe, mais de ne tirer que les individus isolés.

En effet, lorsque, par suite d'une décharge imprudente, une bande de grands fauves a perdu quelques-uns de ses membres, elle se détourne et revient furieuse sur les chasseurs, lesquels, alors, paient trop souvent de leur vie une impatience maladroite et un amour-propre irréfléchi.

« Les deux premiers jours furent sans résultat. Les éléphants avaient regagné le Siam, où nous ne pouvions pénétrer en armes sans exciter les susceptibilités des mandarins, et les bœufs sauvages ne se montraient qu'en masses énormes. Quant aux tigres, nous ne voulions pas y songer, quelques-uns d'entre nous étaient trop novices pour cette besogne. Bref, pas un coup de feu. Nous étions désolés.

« Le 20 au matin, après avoir bivouaqué en forêt, nous songions à reprendre le chemin de Tâi-ninh, quand un de nos rabatteurs accourut nous signaler plusieurs troupes de cochons sauvages.

« Il ne faut pas juger ce curieux animal sur les trois ou quatre chétifs spécimens qu'en possède le Jardin des Plantes de Paris.

Ceux-ci, expédiés tout jeunes de Saïgon, sont demeurés rachitiques sous notre climat. En Cochinchine, leur taille et leur vigueur se développent dans des conditions bien différentes. Le cochon sauvage y ressemble à un jeune sanglier. Il est complètement noir et son poil est plus fin. Quant à ses mœurs, nous allons voir quelles elles sont.

« Nous remontons donc lentement sur nos bons petits chevaux. Une couverture, maintenue par une sangle, de vastes étriers dans le genre des étriers arabes, tel est leur équipement. Moi qui suis mauvais cavalier, je n'ai jamais pu me faire à cette installation primitive, et la journée du 20 mai 1873 m'en a pour toujours dégoûté.

« Nos sloughis lancèrent successivement trois troupes. Elles étaient, chacune, de deux ou trois cents individus. Pas moyen de tirer. L'inspecteur nous l'avait expressément défendu. Les cochons sauvages reviennent sur le tireur comme le bœuf, comme le buffle, et leur retour n'est pas moins périlleux.

« En qualité de débutant dans l'espèce, notre commun mentor m'avait pris sous sa tutelle spéciale. Le cœur me battait. Je flairais l'imprévu.

[253] « Les trois troupes se précipitent comme une triple avalanche à trois cents mètres de nous, poursuivies par nos impétueux sloughis. Les hurlements stridents des rabatteurs et des piqueurs annamites se mêlent à l'aboi prolongé de notre meute. Tout cela disparaît tour à tour comme un trait à travers les brousses et le feuillage, soulevant, par intervalles, d'immenses nuages de poussière rouge ; à peine pouvons-nous distinguer, dans ce fracas inouï, quelques fauves épouvantés qui se précipitent, en rugissant, sous les taillis les plus proches. Comme leurs affaires ne sont point les nôtres, nous demeurons immobiles, groupés dans un épais fourré de tamariniers et de cassiers, l'œil au guet, l'arme prête.

« Après environ vingt minutes d'attente, une quatrième bande apparaît, ramenée par le dernier relai de notre meute ; cent cinquante cochons sauvages à peu près, le museau en l'air, l'œil inquiet, l'oreille droite. Leur petite queue flexible, toute raidie, dénote à la fois la colère et l'épouvante. Ils nous ont éventés et passent à fond de train à cent trente pas de l'embuscade.

« L'impatience m'a pris. Depuis trois jours, pas un coup de feu ! Le regard de l'inspecteur s'est écarté de moi ; je ne me possède plus. Une détonation a retenti et un cochon, mortellement atteint, roule en hurlant sur le sol.

« Imbécile ! m'a crié l'inspecteur, au galop ! »

« D'un seul bond, tous les chasseurs ont abandonné l'affût. Nous galopons à bride abattue, en sens inverse de la piste. Chacun est muet. Le danger presse. Un sourd grondement fait gémir le sol derrière nous : c'est la troupe entière des cochons sauvages qui, revenue sur nous, nous lance à son tour et qui, de chassée devenue chasseresse, n'abandonnera notre trace que si l'un de nous succombe avant que nous ayons tous franchi la lisière extrême de la forêt.

« Chacun ne pense qu'à soi et galope à sa guise. En ce pays, nul ne songe au voisin : c'est la règle ; cela ne surprend personne. Le guide vole en tête et tous suivent à distance égale, selon le degré de rapidité de chaque cheval.

« Les rabatteurs indigènes nous ont abandonnés. Il s'agit, avant tout, de regagner sains et saufs la plaine.

« J'ai constaté déjà que j'étais un déplorable cavalier. Après trois quarts d'heure d'une course effrénée sous bois, ma monture [254] butte ; je vide les arçons et roule à terre. Mon cheval, qui est lui aussi de Cochinchine, suit mes compagnons, lesquels, naturellement, ne se sont aperçus de rien. Je me relève précipitamment, ayant, par bonheur, conservé intactes ma carabine et mes cartouches.

« J'entendais, à peu de distance, le flot hurlant des fauves acharnés sur nos pas. Où fuir, et à quoi bon ? Cent mètres seulement plus loin, et je me voyais déchiré par ces ignobles bêtes ! La peur, une horrible peur, me saisit. D'un bond, je m'élance sur les branches d'un gros jacquier qui, par chance, me tend les bras. Je m'y tapis et j'attends.

« La troupe de mes ennemis, toujours affolée, passe, comme un torrent, au pied de mon arbre. Je me croyais délivré. Quelle erreur ! « La bande, en effet, s'arrête tout à coup. Les uns flairent le sol, les autres éventent l'air. Tous ces animaux, naguère furieux, semblent s'être calmés soudain. On dirait qu'ils s'informent, qu'ils délibèrent.

« Leur masse confuse se serre et se rapproche. Puis, à la file, ils décrivent des courbes successives dans le rayon de mon refuge. Peu à peu, leur cercle se rétrécit. Un grognement énorme, sauvage, quelque chose sans nom, déchire l'air. Le jacquier, mon dernier espoir, est entouré complètement par les fauves. Je suis découvert, je suis perdu.

« L'arbre que j'avais si lestement escaladé mesurait bien une circonférence de six mètres. Les branches, fortes et souples, descendaient jusqu'à quatre pieds du sol, ce qui m'avait permis, la frayeur aidant, d'y trouver un prompt abri. Sa tête puissante se confondait avec celles des autres arbres de la forêt. Mais son tronc était isolé. Nouveau péril !

« Mes ennemis se divisent en deux troupes. Ils vont faire un siège en règle.

« Les uns, assis sur leur arrière-train, fixent sur moi leurs petits yeux perçants. Ils attendent ma chute. Les autres, le plus grand nombre, fouillent de leur groin le pied de l'arbre.

« Leur ardeur à tous est extrême. Leur travail de sape n'avance que lentement, mais il avance ! Pris de désespoir, et ne sachant qu'imaginer pour ma délivrance, je tire une douzaine de coups presque à bout portant sur mes agresseurs. Une douzaine de cadavres [255] rougit le sol. Vaine espérance ! La bande rageuse redouble d'efforts et je comprends que j'userais inutilement mes dernières ressources sans parvenir à effrayer des adversaires déterminés à ne me point abandonner.

« Je cesse d'agir, j'observe et je réfléchis.

.....
« Je demeurai, pendant sept longues heures, en proie à des visions atroces. La faim et la soif, d'ailleurs, se faisaient douloureusement sentir. Mes ennemis, cependant, redoublaient de rage. L'arbre énorme sur lequel je m'étais réfugié était entouré d'une fosse profonde, que creusaient, sans aucun répit, ces fauves endiablés. Déjà, quelques grosses racines jetaient en tous sens dans le vide leurs branches chevelues et noirâtres : le jacquier s'ébranlait peu à peu sous le choc répété d'assauts incessants. Quelques heures encore de cette sape surhumaine, et mon abri s'écroulait, et tout était dit.

« Soudain, au moment où je roulais dans mon esprit une résolution désespérée, douze ou quinze coups de carabine éclatent dans le silence de la forêt. Un hurlement formidable y répond ; quinze ou vingt cadavres gisent, pantelants, sur le sol. Une meute nouvelle de sloughis, l'œil sanglant et la gueule écumante, se précipite comme un tourbillon dans les rangs effarés des assiégeants. L'immonde troupe prend la fuite. J'étais sauvé !

« Quelques minutes après, mes amis me serraient dans leurs bras.... » (Raoul Postel).

Certes, nous connaissons à peu près tous les endroits giboyeux de l'arrondissement de Tây-ninh, mais jamais il ne nous est arrivé de rencontrer des bandes de cochons sauvages comme celles dont veut bien parler M. R. Postel ; qu'en pensez-vous, chasseurs de Tây-ninh ? Le récit que nous venons d'emprunter à la plume de ce magistrat est bien fait pour vous inviter à faire rabattre tous les fourrés épais de Nam-viò, de Ké-dol, de Suôi-đa, de la Grande Mare, du Bèn-kéo ! S'il reste encore quelques spécimens de cette espèce de cochons sauvages, n'hésitez pas à nous le faire savoir, mais tâchez, surtout, de retrouver le fameux jacquier à la circonférence de six mètres !

[256] L'arrondissement de Tây-ninh possède 10 cantons (6 cantons annamites, 4 cantons cambodgiens), 50 villages (32 villages annamites, 17 villages cambodgiens et 1 village de Chàm), 4 marchés, 1 école d'arrondissement, 7 écoles cantonales, 5 écoles libres et 15 écoles de caractères chinois ; 2 chrétientés, 2 églises, 2 mosquées, 8 bureaux de postes, 2 pagodes annamites, 4 pagodes chinoises, 9 pagodes cambodgiennes.

.....

[257] La population de l'arrondissement de Tây-ninh est de 48.864 habitants, se répartissant ainsi :

Français	23
Annamites	42.955
Chinois	346
Cambodgiens	5.365
Indiens	9
Chàm	166
Total	48.864



« Vaïco », chaloupe de la vaccine de l'Est

Malgré les tournées de vaccine qui sont faites à Tây-ninh semestriellement, il n'est pas rare de voir éclater, de temps en temps, de petites épidémies de variole dans certaines parties de l'arrondissement. Ce sont généralement les cantons cambodgiens qui sont les premiers atteints ; les villages qui avoisinent la frontière ont souvent un large tribut à payer à cette terrible maladie. Les centres principaux visités, tous les six mois, par le médecin-vaccinateur sont : Tây-ninh (ville), Tràng-bàng, Giao-hòa, Suôi-đá, Ké-đol, Cái-nhum, Rừng (Presla-sroc-tranh), Bèn-lògò.

Tràng-bàng est, pour ainsi dire, la limite de l'arrondissement, si, pour se rendre à ce poste, on redescend le Vaïco, et Bèn-lògò, si l'on remonte le fleuve. Ce dernier centre est le point extrême de Tây-ninh qui soit accessible aux chaloupes à vapeur, car le Vaïco, qui se divise en deux branches à Long-phú, n'est guère navigable, depuis cet endroit, que pour la petite batellerie.

[258] C'est généralement en charrettes à bœufs qu'on se rend dans tous les centres de l'intérieur, qui sont tous situés au milieu des forêts.



Pont de Tây-ninh

Tây-ninh (ville). — Le poste de Tây-ninh, bâti sur une petite colline, peut être divisé en trois parties : le fort, avec son mur d'enceinte et un large fossé en maçonnerie ; l'inspection, autour de laquelle sont groupées toutes les habitations des Européens, et la cité indigène, située sur les deux rives du rạch Tây-ninh.



Le pont de Tây-ninh vu de la rive opposée (Coll. Gérard O'Connell).



Façade du fort de Tây-ninh et montagne Bà-đen



Le fort « lieutenant-colonel Marchaise », P.C. du 5^e spahis marocains
Photo du lieutenant Jacques Thomas (1953). Coll. Gérard O'Connell.

Le fort doit protéger, en cas d'attaque, l'inspection et les habitations européennes. Il occupe le point culminant de la colline et cette légère altitude suffit pour protéger assez efficacement les soldats contre le paludisme et l'anémie tropicale. Le sol sur lequel repose le fort est formé, en majeure partie, de sable et de pierres dites de « Biên-hòa. »

Sur le devant du fort existe une vaste prairie à pente assez rapide de telle sorte qu'à la saison des pluies, les eaux, loin de s'accumuler dans les murs d'enceinte, ou bien encore de creuser des mares putrides tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du fort, vont se déverser rapidement dans l'arroyo de Tây-ninh qui coule à environ 150 mètres du fort.



Fort de Tây-ninh

Le fort comprend 4 bâtiments principaux et leurs dépendances :

- 1° La caserne occupée par l'infanterie de marine ;
- 2° L'infirmerie ;
- 3° Le logement du capitaine, commandant d'armes ;
- 4° L'habitation du médecin.

L'eau qui sert à l'approvisionnement du fort provient d'une source qui est située sur la route de Bèn-kéo, à 800 mètres environ de la caserne ; cette eau est presque irréprochable sous le rapport de la qualité. Elle est presque identique à celle de Biên-hòa. On peut donc rapporter à l'analyse de l'eau de ce poste celle de Tây-ninh.

Sous le règne de Gia-Long, vers 1807, Tây-ninh appartenait aux Cambodgiens. Plus tard, quand les Annamites eurent conquis le pays et que Gia-Long fût devenu l'allié du roi du Cambodge, c'est par la route des Ambassadeurs que les délégués de ce dernier roi vinrent se présenter à Gia-Long et lui offrir de nombreux présents : [259] c'est de là que la route bien connue de tous, à Tây-ninh, tire son nom.

Les délégués du roi du Cambodge s'arrêtaient toujours sur cette route avec leurs éléphants ; aussi les Cambodgiens ne connaissent-ils cette route que sous le nom de Rông domrày (parc à éléphants.) Le roi Gia-Long plaça trois petits détachements de partisans pour faire de nouvelles explorations dans la contrée.

Le premier détachement se plaça au Xòm-trường, commandé par un nommé Hón qui portait le titre de Tham-thiêng ; le deuxième détachement fut installé à Tây-ninh, qu'on appelait à cette époque le Khè-răng, au lieu-dit Phú-cù (actuellement briqueterie de M. [O'Connell](#)). Le commandant de ce détachement portait le titre de Quan-thù. Enfin, le troisième détachement s'établit à Quàn-hòa (actuellement Cầm-giang) et avait comme chef le nommé Như, qui portait le titre de Tham-thiêng.

Il n'y avait, à cette époque, ni citadelle, ni huyện, ni phủ. Mais bientôt après, les Annamites vinrent en assez grand nombre, s'installèrent dans la contrée nouvellement conquise, firent de grands défrichements. On créa une préfecture (phủ) à Phú-cù, et un pont de 100 travées, dont il reste encore quelques pieux aujourd'hui, y fut construit. Peu à peu, la population se dispersa de tous côtés et c'est ainsi que furent formés les

villages suivants : Trầng-bàìng, Bưng-bình, Gò-dầu-hạ, Gò-dầu-thượng, Rạch-báo, Thái-bình, Hào-đước, Cái-cạy, Cái-bác, etc.

En même temps que le Phú-cù, se créa, à Tay-ninh, une sous-préfecture, ainsi qu'à Quang-hòa (Cam-giang) ; mais, peu de temps après, on transporta cette dernière dans le Rach-bàò, qui portait autrefois le nom de Rach-xoày-mý et Baò. La préfecture de Phú-cù fut transférée où se trouve aujourd'hui le chef-lieu actuel, c'est-à-dire à Tây-ninh. Ce fait remonte à 1838, sous le règne de Minh-Mạng.

C'est en 1861 que, pour la première fois, les troupes françaises, sous le commandant Brière de l'Isle, vinrent occuper un fort annamite situé sur l'emplacement actuel du fort de Tây-ninh.

Jusqu'en 1866, il n'y eut que de légères escarmouches. Mais, à cette date, le capitaine d'infanterie de Larclause, faisant fonctions d'administrateur, et le capitaine d'infanterie de marine Pineau [260] eurent à repousser des bandes de rebelles annamites et cambodgiens, ce qui dura jusqu'au commencement de 1869.

Le capitaine de Larclause fut tué au village de Vinh-xuân (aujourd'hui réuni à celui de Vinh-thạnh), canton de Hòa-ninh, dans un combat où plus de 20 soldats français périrent également pour défendre le drapeau de la France.

La rébellion avait été fomentée par Pu-Combò qui se disait roi et disputait le trône à Norodom, roi actuel du Cambodge. Abandonné de ses partisans, Pu-Combò était allé se constituer prisonnier à Saïgon, entre les mains de l'amiral La Grandière. Il parvint à s'enfuir et à revenir dans l'arrondissement de Tây-ninh, où 2.000 Cambodgiens environ, qui s'étaient montrés hostiles au roi Norodom, vivaient tranquilles sous notre protection.

« Ils avaient envoyé quelques secours en argent à Pu-Combò, fait dont on s'était peu inquiété ; mais, dans les premiers jours de mai, cet aventurier disparut de Saïgon et s'enfuit vers le nord. Sur l'avis qui leur fut donné. M. de Larclause, inspecteur à Tây-ninh, fit rechercher Pu-Combò. Il apprit que ce prétendant à la couronne du Cambodge avait réuni quelques individus et parcourait le pays en annonçant son intention de revendiquer le trône les armes à la main.

« M. de Larclause, officier actif et résolu, se mit immédiatement à la poursuite du perturbateur, et, après l'avoir cherché pendant plusieurs jours de suite, sans avoir pu l'atteindre, il était rentré à Tây-ninh le 6 juin, persuadé que ce mouvement était sans importance. D'après tous les renseignements qui lui avaient été fournis, Pu-Combò n'avait pu réunir que 150 hommes et n'oserait pas tenir la campagne.

.....
« Le 7 juin, au point du jour, un rassemblement de plus de 2.000 individus, Cambodgiens, Chàm et Annamites, établis sur la frontière, ayant à leur tête des drapeaux blancs, s'avancèrent vers le fort de Tây-ninh. M. de Larclause, avec une escorte de 20 hommes, alla au-devant de cette foule. Il descendit du fort de Tây-ninh qui est sur une colline peu élevée, traversa la petite rivière qui coule au-dessous du fort sur un pont en bois par lequel passe la route de Saïgon au Cambodge, puis il se dirigea vers l'est, par [261] une route étroite qui passe à travers quelques habitations, des jardins, et aboutit à un marécage, où s'étaient arrêtés les révoltés.

« Ne doutant point de son influence sur des populations habituées à lui obéir et à le respecter, il était à quelques pas en avant de son escorte, monté sur un cheval blanc, sa carabine en bandoulière. Lorsqu'il fut à portée du rassemblement, il voulut parler, mais il fut immédiatement entouré et attaqué avec une énergie, une fureur et des cris que le fanatisme peut seul expliquer. Il eut le temps de tirer un coup de carabine et tomba mortellement frappé d'une balle. M. Lesage, sous-lieutenant d'infanterie, qui commandait l'escorte, fut tué avec plusieurs de ses hommes en essayant de le secourir.

« Les autres Français, quoique surpris de cette attaque imprévue, parvinrent à se dégager de la foule des agresseurs et ils se replièrent vers le pont, où l'ennemi fut arrêté

par un détachement de 20 hommes qui sortit du fort, sous les ordres du capitaine Pinaud. Malheureusement, la garnison, peu nombreuse, dut se borner à défendre les approches du fort.

« Cet événement causa une impression douloureuse dans la colonie européenne. M. de Larclause était un officier d'avenir et jouissait de la sympathie générale. Il venait de se marier depuis trois mois seulement avec une jeune Française charmante et distinguée qui l'avait accompagné courageusement dans sa résidence de Tây-ninh. Tout le monde déplorait l'irréparable malheur qui venait de frapper cette pauvre veuve, naguère si heureuse.

« Le télégraphe annonça cette fatale nouvelle à Saïgon. Il ne fut coupé par les rebelles que dans l'après-midi. Immédiatement, un navire partit pour porter des renforts, tandis que de Trảng-bàng, le poste le plus voisin, un détachement de quarante hommes partait en hâte sous le commandement du capitaine Frémier, inspecteur des affaires indigènes, chargé de remplacer son collègue et son ami, M. de Larclause.

« Il arriva à 9 heures du soir à Tây-ninh sans avoir rencontré d'obstacle sur sa route ; mais, après son passage, des bandes insurgées détruisirent les deux trams de Truong-mit et de Cau-khoi.

« Le lieutenant-colonel Marchaise avait été chargé de poursuivre les opérations militaires contre les rebelles de Tây-ninh. Il se mit immédiatement en campagne et parcourut les environs sans rencontrer l'ennemi. On pouvait croire que Pu-Combò allait s'enfoncer dans le Cambodge et continuer de se dérober à nos poursuites, ce qui lui était facile dans un pays peu habité, couvert de broussailles, de forêts et de marécages.

« Le 14 juin, le colonel Marchaise sortit de nouveau avec une colonne de cent cinquante hommes et deux petites pièces d'artillerie. On vint le prévenir que l'on avait enfin aperçu les Cambodgiens et il marcha à la hâte de leur côté. Il se trouva en face d'eux à trois heures du soir, après avoir accompli une marche pénible ; on était séparé par un ruisseau marécageux, le rạch Vinh.

« Emportés par leur ardeur contre des adversaires jusque là insaisissables, nos soldats, déployés en tirailleurs, se sont de suite élancés pour les rejoindre, ont traversé le ruisseau et ont rencontré un marais où ils ont eu à soutenir une lutte disproportionnée contre des forces numériquement écrasantes.

« Alors a eu lieu un sanglant combat dans lequel on a lutté corps à corps ; le colonel Marchaise est tombé mortellement frappé avec dix de ses hommes. À cinq heures, la colonne française, qui ne pouvait songer à rester plus longtemps dans ces marais, n'ayant pas de vivres pour bloquer ou tourner ces rebelles par une longue marche, a repris la route du fort, où elle est rentrée à trois heures du matin ; elle laissait l'ennemi affaibli et immobilisé par des pertes considérables. (Extrait du *Courrier de Saïgon* du 20 juin 1866.)

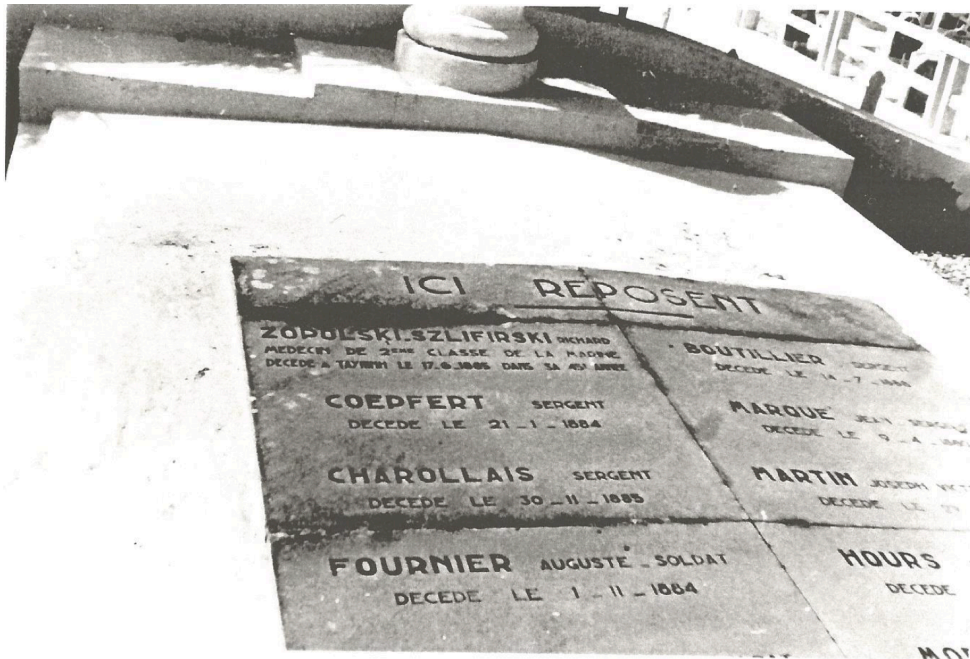
« L'intervention des deux pièces d'artillerie, dont le feu fut dirigé avec sang-froid et précision par M. le capitaine Frémier, contribua puissamment à arrêter les masses ennemies et à les faire rentrer dans les broussailles, où elles s'étaient dissimulées au commencement de l'action. Cet officier ramena la colonne à Tây-ninh après la mort du colonel Marchaise.

« De son côté, l'ennemi avait été décimé et avait abandonné le champ de bataille en y laissant beaucoup de cadavres. » (Vial.) Le capitaine Frémier organise de nouvelles expéditions contre Pu-Combò.



Tombe du lieutenant-colonel Marchaise
dans le cimetière militaire, derrière la citadelle.
Photo du lieutenant Jacques Thomas (1953). Coll. Gérard O'Connell.

MORTS POUR LA FRANCE À TAY-NINH



Zapolski-Szlifirski (Richard),
[né à Tomachoff (actuelle Tomaszów Mazowiecki), département de Varsovie, le 11 mars 1841]
médecin de 2^e classe de la marine,
décédé à Tây-ninh le 17-6-1885, dans sa 45^e année

Coepfert, sergent, décédé le 21-1-1884

Charollais, sergent, décédé le 30-11-1885

Fournier (Auguste), soldat, décédé le 1-11-1884

Boutillier, sergent

Marque Jean-?

Martin Joseph

Hours

Photo du lieutenant Jacques Thomas (1953). Coll. Gérard O'Connell.



Ici reposent
23 soldats d'infanterie de marine
tués à l'ennemi
les 7 et 14 juin 1886
Photo du lieutenant Jacques Thomas (1953). Coll. Gérard O'Connell.

Campant un jour à Tra-vông, le capitaine Frémier est attaqué par Pu-Combò, entouré d'une quantité considérable de partisans, et repousse l'ennemi, non sans lui infliger de très sérieuses pertes. Pu-Combò s'enfuit et va alors se mettre au service de Norodom. Le calme se rétablit en partie et la paix n'est troublée que par des [263] bandes annamites, sous le commandement de Chi-hai-Quòn, fils de Quàn-Định, grand guerrier de Gò-công. En 1867, il se fixe à An-có (canton de Hòa-ninh), où il établit un fort. Le commandant de Labroue, à deux reprises, alla raser le fort et chasser Chi-hai-Quòn, qui se réfugiait aussitôt avec ses partisans dans la grande forêt.

Enfin, une troisième attaque parvint à déloger Chi-hai-Quòn, qui se retira chez les Stiengs du Cambodge.

Chi-hai-Quòn rassemble les derniers partisans de Pu-Combò, mais ceux-ci le tuent, lui et les siens, et deux des principaux mandarins dévoués à Pu-Combò viennent faire leur soumission à M. Benoit, lieutenant de vaisseau, administrateur de Tây-ninh (fin 1867).

Jusqu'en 1875, la paix et la tranquillité règnent dans l'arrondissement de Tây-ninh. Mais, à cette époque, Siwotha, frère de Norodom, guerroyait pour son compte sur la frontière de la Cochinchine et du Cambodge.

En 1884, 1885 et 1886, les partisans de Siwotha essayèrent encore de pénétrer en Cochinchine par les routes de Tây-ninh, mais toutes les dispositions étaient prises pour arrêter toute rébellion.

Aujourd'hui, comme vestiges de l'organisation militaire annamite et cambodgienne, il ne reste plus que deux forts : un fort cambodgien, situé entre les villages de Bào-dung et Suôi-kỳ, sur la route de Tây-ninh à Trảng-bàng ; un fort annamite situé au hameau

de Tàu-vệ (village de Hoà-hội) sur le rạch Nam-gin, à 500 mètres environ de la frontière cambodgienne.

Ces deux forts sont perdus aujourd'hui dans la brousse qui les recouvre en entier et abritent des ennemis d'un nouveau genre, nous voulons parler des animaux, des reptiles et des insectes les plus redoutables de ces régions tropicales.

Actuellement, Tây-ninh est une charmante petite ville, ayant quelques rues bien percées, et possédant, comme tous les autres postes de Cochinchine, des représentants de tous les services : administrateur, percepteur, secrétaire d'arrondissement, magistrats, entreposeur, gardes forestiers, receveur des postes et télégraphes, agent-voyer, etc., etc.

Les postes forestiers, en dehors du chef-lieu, sont : Bèn-kéo et Bùng-binh.

[264] Un entreposeur principal a sa résidence à Tây-ninh, ayant sous ses ordres un entreposeur subordonné à Tràng-bàng, un receveur de distillerie commis et un préposé du service actif.

Depuis le 1^{er} mars 1895, on a retiré à la Cochinchine, pour les donner au Cambodge, les trois postes douaniers de Péam-Metrey, Nang-đinh et Thòc-nòc.

Les produits de recette des Douanes et Régies de l'arrondissement de Tây-ninh rapportent au Trésor 40.000 piastres environ.

On remarque, en outre, à Tây-ninh, deux grands marchés construits en briques, où, chaque jour, grand nombre d'indigènes, Annamites, Cambodgiens, Chàm se réunissent ; ces marchés sont assez bien approvisionnés de volailles, de viande de boucherie, de fruits et de légumes.



Tây-ninh. — L'église (Photo Nadal, Saïgon)(Coll. Gérard O'Connell).



Tây-ninh. — La Pagode (Photo Nadal, Saïgon)(Coll. Gérard O'Connell).

Il existe également au chef-lieu plusieurs distilleries d'alcool de riz, quelques pagodes chinoises et annamites, une église et un hôpital indigène qui est sous la direction de plusieurs religieuses françaises.

Autrefois, deux compagnies d'infanterie de marine occupaient le fort ; depuis quelques années, le fort ne possède plus qu'un détachement de cette même arme. C'est un lieutenant qui commande le poste, lequel comprend aussi un garde d'artillerie et un médecin de 2^e classe des colonies.



Tây-ninh. — Station des voitures (Photo Nadal, Saïgon)(Coll. Gérard O'Connell).

Chaque jour, une voiture publique fait le service des voyageurs entre Tây-ninh et Saïgon (101 kilomètres) par la route stratégique qui traverse le centre de Trảng-bàng. Il est question d'installer un service de voitures automobiles pour effectuer le même parcours et il est à désirer que ce projet aboutisse.

Si les nombreux administrateurs qui se sont succédé à Tâyninh, depuis la conquête, ont fait tendre tous leurs efforts au développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie dans cette partie de notre colonie, à côté des noms bien connus de MM. Chavassieux, Ponchon, Lacan, Vincenti, nous sommes heureux de voir celui de M. Séville ⁴⁷, l'administrateur actuel.

Dans le but de rendre possible l'élevage en grand dans les plaines immenses de Tây-ninh, M. Séville a fait des essais de plantations, notamment de plantes fourragères, le théosinthe d'Amérique, l'herbe de Guinée, différentes variétés de maïs indigènes et asiatiques. Il a, en outre, constitué une pépinière de poivriers, dont les plants seront distribués aux indigènes et aux colons.

⁴⁷ Armand-Joseph [Séville](#) (Saint-Dominique Habitation Comon, Guadeloupe, 7 janvier 1849-? 23 juin 1909) : mentionné au t. 1 comme administrateur de Bạc-liêu. Chef de la province de Tây-ninh (1895-juin 1899), puis de Vinh-long (déc. 1901-oct. 1903), date de sa mise à la retraite. Dans un article sur « Les cultures riches en Indochine » (*Le Mois colonial et maritime*, 15 août 1906, p.420), il se plaint que, malgré ses promesses, son successeur [Lalande de Calan] n'ait pas continué ses plantations. « Je lui fus encore bien reconnaissant de n'avoir pas coupé les arbres ni détruit le champ d'expériences, éventualités qui se produisent assez souvent en Indo-Chine. » Séville avait obtenu le 21 septembre 1899 la concession d'un terrain de 10,8 hectares à Thành-diên, canton de Hoa-Ninh, province de Tây-ninh, déjà planté de 1.800 caféiers, 1.000 poivriers, d'arbres fruitiers et d'herbes fourragères. Une source à Hiệp-Ninh (sud de Tây-ninh) — probablement celle que Baurac évoque — alimentant une petite piscine porta longtemps son nom. Elle est citée comme attraction par le [bungalow de Tayninh](#).

[265] Des plantations de caféiers Libéria sont déjà commencées sur les flancs de la montagne.

On a planté une grande quantité de manioc afin d'en extraire du tapioca.

Le bancoulier (noyer des Moluques), dont l'huile pourrait devenir un produit précieux pour l'exportation, est répandu sur tout le territoire.

Étant donné que la température de Núi Bà-đen varie de 6° à 27°, il serait peut-être possible d'étager sur ses flancs un grand nombre de productions des différentes zones.

Tràng-bàng. — À 50 kilomètres de Tây-ninh, par la route stratégique de Saïgon et à 5 heures du chef-lieu, par la voie fluviale, en chaloupe, Tràng-bàng, situé sur un dông, est le centre le plus important de l'arrondissement.

Si on effectue le trajet en chaloupe, la ligne est directe de Bèn-kéo jusqu'au vàm de Tha-la, sur la rive gauche du Vaïco. De l'embouchure de ce rạch jusqu'au Tha-la, il faut environ une demi-heure.



Monstre de Tha-la. Annamite âgé de 54 ans.

Tha-la est un assez grand village, où l'on remarque une fort belle église ; la chrétienté, dirigée par un missionnaire français, est très grande et les catholiques indigènes nombreux ⁴⁸.

Cinq kilomètres environ séparent Tha-la de Trảng-bàng et le trajet se fait généralement à cheval ou en charrette à bœufs ; la route est sablonneuse et non empierrée.

⁴⁸ En dehors de l'église, la chrétienté de Tha-la, dirigée aujourd'hui par le R. P. Claire, possède un petit hôpital indigène, où sont soignés les Annamites de la contrée, surtout les pauvres, par des sœurs indigènes.

En 1895, nous y trouvâmes un cas d'infirmité peu ordinaire : c'était un Annamite cul-de-jatte, âgé de plus de 50 ans. Il nous parut très intelligent. Les missionnaires de Tha-la lui enseignaient le quòc-ngù (l'annamite). Plus tard, en 1897, cet Annamite fut transporté à Tây-ninh, où il doit encore se trouver à l'hôpital indigène de cette ville. Ses mains et ses pieds ressemblaient à de véritables nageoires. Nous avons pris une épreuve photographique de ce phénomène, mais elle ne rend qu'imparfaitement l'original.

Autrefois, la partie supérieure de Trảng-bàng était couverte de forêts, tandis que la partie inférieure, qui était une vaste plaine presque inondée, était habitée par les Cambodgiens.

À l'arrivée des Annamites, les Cambodgiens se retirèrent du côté de Phnom-penh.

C'est un nommé Trước, l'ông-cà de Gia-lộc, qui fit construire le marché de Trảng-bàng. Comme ce grand personnage avait rendu de grands services à ses concitoyens au moment de la guerre que les Annamites eurent à soutenir contre les Cambodgiens, le pays, comme preuve de sa reconnaissance, a fait construire une pagode au marché de Trảng-bàng, qu'on appelle pagode du Cà, et dans cette pagode a lieu une fête anniversaire (25 du 12^e mois).

Après la conquête, le Gouvernement français construisit à Trảng-bàng un fort, une inspection, et y envoya des fonctionnaires. Des routes furent alors percées et des canaux creusés ; aussi le village commença-t-il, dès lors, à prendre une assez grande extension, le commerce s'y développa et de nombreux Chinois vinrent s'y installer.

Actuellement, Trảng-bàng compte plus de 1.500 habitants. C'est la résidence d'un phù. Le détachement de tirailleurs annamites qu'on y avait installé a été supprimé.

Un entreposeur de la régie habite ce centre et il est chargé de surveiller une distillerie d'alcool de riz qui est entre les mains des Chinois.

Trảng-bàng possède une maison commune très spacieuse, une école cantonale et un bureau des postes et télégraphes.

Dans les environs du marché et au milieu des rizières, se trouve une source d'eau claire, source qui doit provenir de la montagne de Tây-ninh, malgré la distance qui sépare Trảng-bàng de Núi Bà-đen. Les Annamites attribuent à l'eau de cette source, qui est excellente, du reste, des propriétés miraculeuses ; aussi ont-ils fait, en 1891, construire à cet endroit une petite maison couverte en tuiles et creuser, à l'intérieur, un puits, où les habitants viennent presque tous puiser l'eau nécessaire à leur consommation.

Au point de vue de l'agriculture, Trảng-bàng n'est pas très privilégié ; c'est principalement à la culture du riz que les indigènes de cette région se livrent.

Le commerce du tabac s'y fait sur une assez grande échelle ; l'industrie y est à peu près nulle.

Go-dau-ha. — Du vàm du rạch Tha-la jusqu'au marché de Gò-dầu-hạ, en remontant le Vaïco, il faut une heure environ en chaloupe.

Gò-dầu-hạ est situé sur la rive gauche du Vaïco. On y compte [267] plus de 200 habitants. L'appontement, qui est très grand, peut permettre l'accostage des chaloupes et même des canonnières.

La maison commune se trouve non loin de l'appontement, le marché est vaste et jouit d'une assez grande renommée. On y trouve d'excellents poissons, et, à la saison des fruits, de très bonnes mangues.



Orchestre cambodgien à Ké-dol

Ké-dol. — Le centre de Ké-dol, situé au pied de la montagne Bà-đen, sur le prolongement de la route qui conduit directement au Nam-vo, est à 18 kilomètres environ de Tây-ninh. C'est un village absolument cambodgien, assez peuplé, dans le canton de Chôn-bà-đen. La route qui y conduit, non seulement est des plus agréables à suivre, mais encore est très carrossable ; elle traverse d'immenses forêts et longe des clairières très vastes, où abonde toute sorte de gibier à plume et à poil. Il n'est pas rare, si on effectue le trajet de grand matin, d'apercevoir cerfs et chevreuils traversant la route et une quantité de coqs et de poules sauvages picorant sur la lisière de la forêt. C'est, du reste, dans les environs de Ké-dol que, presque toujours, se sont faites les plus belles chasses de Tây-ninh.

La montagne Bà-đen, qui a près de 900 mètres d'altitude, est des plus giboyeuses ; une battue, faite sur un de ses flancs par les Cambodgiens, réserve toujours, aux chasseurs avides d'émotions, des surprises agréables. Connaissant fort bien les endroits où se tient le gibier et, eux-mêmes, aimant beaucoup la chasse, les Cambodgiens sont toujours très heureux de se réunir en grand nombre et de se rendre à l'appel qui leur est fait. Aussi ne peut-on s'empêcher de leur reconnaître, à ce point de vue, une grande supériorité sur les Annamites qui, pour la chasse comme pour bien d'autres choses, n'ont pas cette ardeur, ce goût et cette connaissance dans l'art cynégétique qui caractérise la race khmer.

Posté, même dans les endroits les plus impénétrables de la forêt, par les Cambodgiens, infailliblement la bête levée passera à cet endroit qu'ils auront reconnu le meilleur pour vous permettre de brûler une cartouche.

La montagne de Tây-ninh a été l'objet de vœux formulés par les populations au sujet de la création d'une voie ferrée ou d'une simple construction d'un tronçon de Núi-Bà-đen à Bèn-kéo, petit [268] poste situé sur le Vaïco et distant de 26 kilomètres (session du Conseil d'arrondissement, août 1895). Cette création permettrait de mettre en culture une grande partie de la montagne, où pourraient croître quantité de plantes, fruits, fleurs, etc., du Midi de la France, de l'Espagne et de l'Algérie. On pourrait y exploiter, outre les bois d'essences classées, bois de chauffage, rotin, filasse pour cordages, etc., le granit, le gravier blanc, divers minerais qu'on dit s'y trouver, le pavot à opium, etc., etc. Le granit servirait à l'empierrement des routes, à la construction des

maisons, tant à Saïgon que dans les provinces de l'Ouest. Le gravier blanc, que chaque propriétaire de Saïgon et de l'Ouest désire posséder dans ses cours et jardins, serait écoulé à un prix rémunérateur. Ce gravier servirait à bien d'autres usages, notamment au ballastage des voies ferrées. Broyé, pulvérisé, il pourrait entrer dans la composition du ciment.

Il serait possible de capter les sources des différents ruisseaux qui coulent de la montagne, d'y construire un immense réservoir.

Cette eau servirait à l'alimentation du chef-lieu et pourrait aussi être utilisée pendant la saison sèche pour irriguer les champs de cultures diverses ou les plaines où l'on voudrait faire de l'élevage.

Comme nous l'avons déjà dit, la montagne de Tâ-y-ninh possède une pagode où de nombreux pèlerins viennent faire leurs dévotions.



Tây-ninh. — Pied de la montagne de Bà-đen (Photo Nadal, Saïgon)(Coll. Gérard O'Connell).



Tây-ninh. — Sentier conduisant du pied de la montagne à la pagode de la Vierge Ba-Den (l'arrivée)
(Photo Nadal, Saïgon)(Coll. Gérard O'Connell).



Tây-ninh. — Pagode de la Vierge (Photo Nadal, Saïgon)(Coll. Gérard O'Connell).

M. Jammes, dans son ethnographie, et sur des renseignements qui lui ont été fournis par M. Séville, administrateur de Tây-ninh, nous donne la *Légende de la montagne de Tây-ninh* et quelques autres détails s'y rattachant qui ne manquent pas d'intérêt :

« Comme aux premiers jours de l'Humanité, la légende naïve et enfantine des peuples orientaux fleurit encore en Indo-Chine.

« À ce titre, la nation annamite tient, sans contredit, le premier rang parmi les nations superstitieuses qui n'ont vu dans la religion qu'un fouillis inextricable d'inconnu et de mystère. Le culte ancestral ne s'est pas conservé pur à travers les âges ; chaque génération y a apporté son contingent de légendes et de récits mystérieux.

« Il serait bien difficile aujourd'hui à un chercheur documenté de trouver les origines de cette religion bouddhique au milieu des légendes sans fin que les Annamites, élèves des Chinois, ont agrémenté et enrichi de leur science théologique. Chaque pays, chaque zone, chaque montagne, ont leur légende mystérieuse connue et [269] racontée dans les villages par les plus savants et les plus sérieux du district. Les sombres pics couverts de forêts impénétrables, qui dominent comme des sentinelles avancées sur l'horizon les basses régions de Biên-hòa, de Tây-ninh, de Thù-dáu-một, de Châu-độc et quelques parties du Cambodge, ont fourni à l'imagination ardente des lettrés une interminable série de contes naïfs, dont s'est emparée la mythologie annamite.

« Les livres sacrés, pieusement conservés dans les bonzeries cambodgiennes, nous apprennent qu'autrefois, pour se marier, la femme était obligée de venir demander la main de l'homme. On conçoit tous les ennuis et toutes les contrariétés que dut produire dans les familles de ce pays ce renversement de lois naturelles : « Bien rares, en effet, dit textuellement la légende, étaient les femmes cambodgiennes qui venaient, sans contrainte et sans honte, demander la main de l'époux que leur cœur avait choisi. Que de rivalités, que de luttes intérieures ! » Le nombre de celles qui préférèrent coiffer

Sainte-Catherine plutôt que de se soumettre à cet usage dégradant devint si grand qu'il fallut construire une bonzerie spéciale destinée aux réfractaires.

« Une femme de courage se leva et résolut de mettre fin à cette barbare coutume. Quelques jours avant de se marier, elle se rendit dans un village voisin pour provoquer, devant les notables assemblés, les plus beaux gars en quête d'épouse et, en ayant remarqué un plus fort que les autres, elle lui proposa un duel singulier, qui fut accepté de bonne grâce. La jeune *Mé-Đen* convint avec lui qu'avec le sable de la plaine, ils feraient chacun leur montagne ; celui qui, le premier, achèverait son travail quand paraîtrait le matin à l'horizon, recevrait de l'autre la demande régulière en mariage, sans qu'un autre tribunal du monde pût trancher le différend. L'usage établi par les fiancés recevrait force de loi dans le pays et serait consacré par les rites. Ce qui fut dit fut fait ; le soir, à la nuit tombante, le jeune couple se mit à l'œuvre avec l'espoir dans l'âme et la gaîté au cœur. Il était entendu, en outre, que le premier qui aurait terminé sa tâche allumerait, en signe de triomphe et de supériorité, un fanal au sommet de la montagne.

« Le jeune homme était sûr de la victoire ; sa confiance était telle qu'il ne pouvait même pas songer un instant d'être surpassé par une faible femme, sans force et sans énergie. « Serait-il possible [270], disait-il, qu'une petite femelle de cette espèce vainquît le plus fort des jeunes gens de la région ? » Et, s'étant mis à boire, il passa la plus grande partie de la nuit à chanter galamment des couplets érotiques.

« *Mé-Đen*, de son côté, travaillait fiévreusement sans perdre une seconde. Quand la grande étoile messagère du matin se leva à l'horizon, sur les forêts sombres, la jeune fille courait avec fierté regarder son travail.

« C'est à ce moment que l'infortuné désœuvré, comptant trop sur ses forces, vit, au sommet de l'élévation artificielle, la lanterne qui annonçait sa défaite aux villages d'alentour. Pris de désespoir, il remplit avec furie les paniers apportés pour effectuer son œuvre et en éparpilla, de rage, le contenu dans toutes les directions.

« Ces monticules sont devenus de petites montagnes ; on les voit aujourd'hui s'étagier dans le lointain de *Bèn-cái-cùng*, dans le Nord-Ouest du poste. La montagne dressée par *Mé-Đen* est devenue le pic superbe dont nous avons parlé tout à l'heure et auquel les Annamites ont conservé son nom : *Núi-Bà-đen*.

« On devine la fureur non déguisée du jeune Cambodgien à la vue de sa défaite. Tous les moyens pour empêcher sa rivale de triompher furent employés. Le fiancé envoya d'abord contre la montagne un éléphant blanc de haute stature, qui devait la piétiner jusqu'à ce qu'elle fût devenue à niveau de la plaine environnante.

« Mais *Bà-Đen* avait mis le ciel de son côté, et, grâce à un miracle, elle transforma l'éléphant en pierre grise, au grand ébahissement des villages accourus sur les lieux. L'éléphant est aussi devenu une montagne, appelée par les habitants *Pnom-domreg*, ou, en annamite *Núi-tượng*, montagne de l'Éléphant. À la vue de tous ces prodiges, la haine furieuse du vaincu ne fit que s'accroître et s'étant entendu avec un génie de la forêt voisine qui lui fournit deux mille sangliers pour procéder au même bouleversement, il envoya ces animaux contre la montagne de sa belle. Les sangliers ayant été aussitôt pétrifiés et changés en montagnes appelées *Pnum-chrauch* et *Núi-heo*, le jeune homme essaya une dernière tentative ; il se procura des milliers de coqs et de poules sauvages qui devaient aplanir les travaux de *Mé-Đen*. Néanmoins, tout fut inutile et de nouvelles pétrifications augmentèrent les montagnes [271] de la plaine. Ces petites élévations de terre s'appellent aujourd'hui *Phnum-mon*, ou *Núi-gà* en annamite.

« Les notables des villages environnants, assemblés devant les religieux dans les monastères, virent, dans tous ces événements prodigieux, la main du ciel qui voulait mettre un terme aux anciens usages. C'est à partir de cette époque que, dans les campagnes cambodgiennes, l'homme demande la femme en mariage, comme dans tous les autres pays. Tous ces noms, d'origine cambodgienne, ont subi des

transformations à travers les âges : *Mé-Đen* est devenu *Bà-đen*, puis *Chơn-Bà-đen* chez les Annamites qui en ont fait plus tard *Núi-Bà-đen* et *Điện Bà-đen*, endroit où se trouve la pagode.

« La légende termine en disant que cette *Bà-đen* eut deux fils, grands chasseurs devant l'éternel et accomplissant leurs exploits à l'aide de chiens sauvages. On dit que souvent, pendant la nuit, les habitants entendent, dans la montagne, le son des gongs et des conques annamites ; ces *Cậu-trày* et *Cậu-quê* poursuivent les fauves de la forêt à la faveur des ténèbres.

« La divinité de *Tây-ninh* est une des plus célèbres de la Cochinchine. Des troupes de pèlerins, venus des quatre coins du territoire, se rendent tous les ans à la pagode de *Điện-Bà-đen* pour invoquer la puissante divinité de la montagne et lui offrir des présents. Le pèlerinage s'effectue trois fois par an, le 15 des 1^{er}, 7^e et 10^e mois annamites.

« Les riches apportent des rouleaux de dollars et des barres d'argent, les moins fortunés offrent les fruits de la terre et le travail de leurs bras pendant plusieurs jours et même plusieurs mois à la pagode célèbre.

« Les Chinois ont pareillement un grand culte pour la divinité de la montagne, *Điện-Bà-đen* est une des rares pagodes annamites fréquentées par les Fils du Ciel. Le monastère possède, dit-on, des ouvrages remontant à une très haute antiquité, couverts d'écritures hiéroglyphiques, inconnues du vulgaire ; à peine si quelques rares lettrés transpercent le sens mystérieux de la légende antique ; les anachorètes de la montagne lisent, pour la plupart, phonétiquement ces écritures et marmottent tout le long du jour des invocations incompréhensibles, sans en pénétrer le sens très vague qui y est attaché. Très intéressantes seraient pour un savant des [272] recherches patientes sur ce temple mystérieux des anciens âges. » (L. Jammes).

Si la femme cambodgienne était, autrefois, obligée, pour se marier, de venir demander la main de l'homme, il devait y en avoir un grand nombre qui, à l'instar des Annamites, très scrupuleuses, elles aussi, en la matière, devaient passer outre et faire comme ces dernières, c'est-à-dire éviter toutes les formalités dont nous avons parlé en traitant la question du mariage ⁴⁹.

L'histoire de la Basse-Cochinchine, traduction de M. Aubaret, nous permet d'ajouter quelques mots sur la montagne de *Bà-đen*. Tout nous porte à croire que l'auteur qui écrivit cette histoire, le nommé *Trân-hội-Đức*, n'avait point visité le site dont il parle.

« La montagne de *Bà-đen*, écrit l'auteur, est située en vue de la citadelle (*Gia-định*) ⁵⁰, et dans l'Ouest, à la distance de 261 lis et demi. Cette montagne, parsemée de roches de différentes hauteurs et extrêmement boisée, offre un sol excellent et des sources d'eau douce.

« Au sommet, se trouve la pagode *Ván-sơn* (Nuage de la Montagne), et au pied un lac dont la vue est extrêmement agréable. La forêt, en ce lieu, est très épaisse et habitée par des Annamites et des Mois qui y ont établi quelques villages. Les essences forestières de cette montagne donnent lieu à de grands profits.

« Il existe d'antiques armes et des ustensiles en or ou en jade que quelques personnes ont pu trouver au milieu du lac. Dans ce lac est aussi une sorte de gong ⁵¹ en or, semblable à la pierre musicale qui flotte en Chine sur les eaux du *Tu-tân* ou bien à la cloche du *Giang-thúy*.

⁴⁹ Mariages, p. 76. — « La Cochinchine et ses Habitants », provinces de l'Ouest.

⁵⁰ Phan-yên. — La région de *Tây-ninh* était, à cette époque, comprise dans cette province.

⁵¹ Gong, grand timbre en métal.

« Ce gong disparaît à la vue de ceux qui veulent s'en approcher. « On voit aussi, par les belles nuits sans nuage, un bateau dragon errer sur le lac ; il en sort des chants, des plaintes et des gémissements.

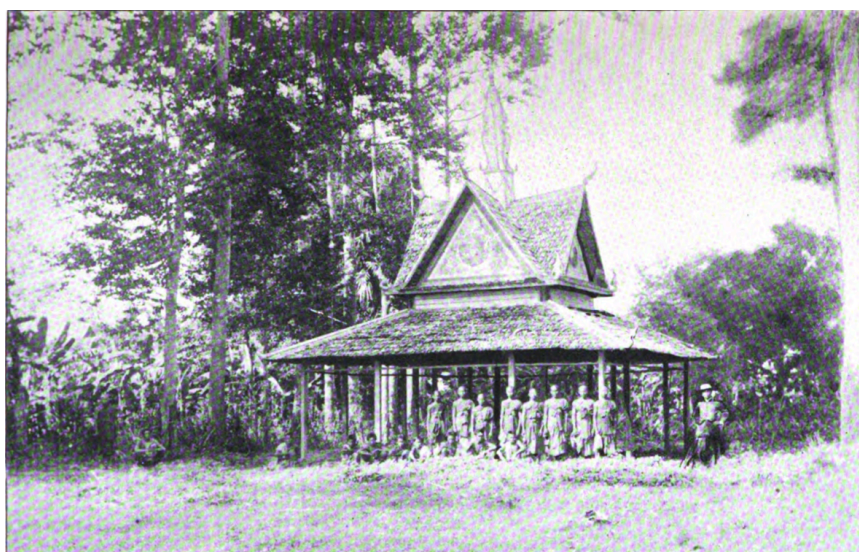
« Enfin, dans certaines occasions, se montre une tortue d'or, longue de plus de deux tams.

« Tout cela n'est pas extraordinaire, car ce lieu est véritablement fréquenté par les esprits ⁵². ».



Banian

⁵² Par l'âme de l'air.



Pagode cambodgienne

[273] C'est dans les environs de Ké-dol que M. Wetzel, le grand chasseur d'éléphants, bien connu dans tout le pays et que la mort est venu surprendre trop tôt, chassait jadis le con-minh, animal qui tend de plus en plus à disparaître. Le Dr Morice appelle ce ruminant *Bos frontalis*. « Cette énorme espèce, dit-il, longue à peu près se trois mètres, à robe noire, excepté une étoile grise au front et des canons jaunes, est remarquable par la saillie considérable de sa crête frontale, à laquelle succède, en avant, un creux très prononcé, puis un renflement non moins accusé au niveau des os propres du nez. Elle a treize paires de côtes, cinq vertèbres sacrées et quatorze vertèbres caudales. Elle habite uniquement les forêts de l'Est et surtout celles des croupes de la montagne Bà-dên. »

Dans une causerie qui a pour titre : « Les grandes chasses en Cochinchine », M. L. Jammes parle assez longuement de cet animal.

« Les habitants de Cochinchine voient souvent les marchands ambulants indigènes vendre, dans les rues, des cornes luisantes et régulières ayant appartenu à un bovidé de grande taille et se rapprochant, par leur aspect, des cornes du bœuf musqué.

« Elles proviennent des rares *con-minhs* que les Annamites chassent sur les plateaux de Long-thành ou dans les forêts du Cambodge. Les indigènes de l'Indo-Chine craignent cet animal à l'égal du tigre et de l'éléphant. Jusqu'à ce que l'histoire naturelle soit venue au secours de ceux qui désireraient lire son nom dans une classification quelconque, les chasseurs lui ont conservé le non indigène ou l'appellent vulgairement l'*auroch* des forêts.

« Mais le con-minh est-il bien l'*auroch* des Montagnes Rocheuses ? Peut-on le classifier avec *sécurité* et le considérer comme un sujet égaré de la grande espèce.

« Nous éprouverions quelque embarras à nous prononcer. Il est incontestable que le *con-minh* des forêts de l'Indo-Chine possède, avec l'*auroch* originaire du Nouveau-Monde, des liens de parenté très étroits.

« Nous croyons, toutefois, devoir affirmer qu'il peut former un genre à part dans la famille des bovidés sauvages. L'*auroch* de Cochinchine n'est nullement le frère de l'*auroch* des Cordillères ou même de celui qui, aux époques préhistoriques, laissa en France et dans toute l'Europe de nombreux débris dans les couches du sol.

[274] « En Cochinchine, il vit par troupes de 7 à 8 individus dans les vertes clairières et les forêts des provinces de l'Est. Sa taille est très élevée, ses cornes courtes mais bien plantées sur une tête un peu aplatie, terminée par un museau assez large. Le caractère

le plus frappant, c'est sa longue crinière qui, chez les mâles, donne un air imposant à ce roi des forêts.

« Ce qui distingue surtout cet animal, c'est sa férocité et son courage surprenant. Les indigènes le craignent autant que le tigre et la panthère quand, surtout, ils arrivent à le blesser.

« Plus terrible, plus rapide que le buffle des hauts plateaux, il fond sur son ennemi sans se préoccuper des obstacles que la nature a mis sur sa route. Il est reconnu, toutefois, qu'en temps ordinaire, le *con-minh*, toujours à la recherche des gras pâturages, se contente de brouter l'herbe tendre des vallées, en compagnie de sa femelle.

« Les Cambodgiens savent que quelques sujets âgés deviennent solitaires et qu'ils sont, alors, très difficiles à chasser. »

Les Cambodgiens qui habitent l'arrondissement de Tây-ninh, aussi bien que ceux de Châu-đòc, Sóc-trăng, Trà-vinh et Bắc-liêu, sont bouddhistes. Les bonzes, la tête complètement rasée et drapés de vêtements jaunes, consistant en un sampot et en un large manteau sans manches, qui leur cache la poitrine et les épaules, sont les représentants du clergé. Comme il a été déjà dit, page 48 « Cambodgiens, » 1^{er} volume de « La Cochinchine et ses Habitants », ces bonzes officient dans toutes les cérémonies ; ils pratiquent des exorcismes au lit du malade, récitent des prières, assistent à la crémation des morts. Ce mode de sépulture est admis chez les Cambodgiens.

« Leur religion, dit M. L. Jammes, veut que les corps soient incinérés après la mort. La crémation a lieu très souvent le jour même du décès, dans un endroit affecté à cette coutume funèbre. Toutefois, les riches gardent souvent la dépouille mortelle des leurs dans un cercueil déposé soit à la pagode, soit dans la plaine, où il est recouvert alors d'une simple couche de vase. Ceux qui ensevelissent provisoirement leurs proches creusent des trous peu profonds, laissant presque toujours le couvercle du cercueil émerger à la surface.

[275] « Dans les monastères, la coutume, ou plutôt les prescriptions religieuses, exigent que le corps soit conservé plusieurs mois et même pendant plusieurs années avant d'être incinéré suivant les rites. Les bonzes transportent alors, après les prières consacrées, le cercueil du défunt dans un endroit touffu voisin du monastère et le placent sur un tréteau, en plein air, soutenu par quatre piquets fichés en terre.

« Un petit toit de chaume recouvre la sépulture provisoire et la garantit des intempéries.

« La crémation se fait presque toujours en plein air, sur un bûcher ordinaire, orné d'étoffe rouge et de feuilles de bananier. »

Nous avons eu l'occasion d'assister plusieurs fois, tant à Sóc-trăng qu'à Tây-ninh, à des cérémonies de ce genre et nous reconnaissons que c'est vraiment impressionnant. Nous avons été par là même frappé de ce mépris de la mort chez l'indigène, car il est d'usage, chez les riches Cambodgiens, de procéder à ces sortes d'opérations avec la plus grande pompe ; c'est une véritable fête pour le peuple. En dehors de la musique, qui ne cesse de jouer pendant la cérémonie, qui dure généralement un ou deux jours consécutifs, et qui se compose d'un assez grand nombre d'*artistes*, pianistes, hautbois, flutistes, tambours, violonistes, guitaristes, cymbalistes, etc., une grande quantité de petits morceaux de papier portant chacun un numéro indiquant ce que doit gagner celui qui, l'ayant ramassé, le rapportera aux parents du défunt ou de la défunte, sont jetés au vent. C'est, en somme, une vraie loterie, qui attire toujours une foule considérable d'individus venus de tous les environs, à l'endroit où doit avoir lieu la crémation et qui se précipitent sur ces morceaux de papier aux couleurs variées, ce qui donne souvent lieu à des disputes se terminant, la plupart du temps, par des coups.

Les mânes des ancêtres sont ainsi honorées ; c'est aussi un moyen, pour les survivants de la famille du mort, de se faire une grande popularité, car la charité qu'ils sont supposés faire en répandant ces largesses ne sont point le but principal qu'ils se proposent d'atteindre en agissant ainsi, c'est du moins notre conviction. La cérémonie finie, les cendres du mort sont précieusement recueillies dans une urne et transportées sur l'autel du foyer domestique, où elles seront l'objet de nombreuses génuflexions et prières.

[276] Les bonzes, dont nous venons de parler, ne forment pas une caste, car il leur est permis de quitter les ordres après un temps plus ou moins long de séjour dans la bonzerie. Les bonzes se recrutent dans toutes les classes de la société, à partir de 20 ans, parmi les postulants, ou *nen*, admis dans les bonzeries dès l'âge de 7 ans. Le consentement des parents, celui des maîtres, s'ils sont de condition servile, leur est nécessaire. Leurs vœux ne sont pas perpétuels : ils se retirent dès que la vocation vient à leur manquer. Avant de s'adonner aux fonctions publiques, les jeunes gens qui aspirent à celles de l'État, au Cambodge, font généralement un stage d'un an dans une bonzerie ; cela leur donne un certain prestige dont ils sont très jaloux.

« Leur costume est jaune, orné de broderies en soie ou en coton, suivant leur rang. La piété des fidèles en fait les frais. Levés au point du jour, les bonzes commencent la journée par leurs ablutions, puis circulent dans les villages jusqu'à midi, mendiant le riz, le poisson, les fruits, le tabac, le bétel, l'arec, le thé, etc. À 8 heures et à midi, ils prennent leurs repas dans les bonzeries et jeûnent le soir.

« Ils ne se livrent à aucun travail manuel et toute leur occupation, en dehors du service religieux et de la récolte des aumônes, consiste à faire la classe aux postulants dans la journée.

« Leur instruction est fort médiocre et se borne, pour les plus instruits, à la lecture des livres sacrés, pour quelques-uns seulement à des connaissances géographiques sommaires.

« On en rencontre qui se piquent quelquefois de connaissances médicales et qui donnent des consultations dans leurs couvents ; un certain nombre prétendent lire dans les astres.

« Ils se confessent facultativement les uns aux autres, deux par deux et à haute voix, tous les jours, obligatoirement toutes les quinzaines. C'est quelque chose comme la coulpe usitée dans certains ordres religieux du catholicisme.

« Ce qui distingue surtout les bonzes, c'est leur détachement complet de tout ce qui a trait aux choses purement temporelles.

« Les bonzes ont une dizaine de commandements résumés ainsi par M. Moura : 1° ne tuer ni hommes ni bêtes, ni rien de ce qui a vie ; 2° ne pas voler ; 3° ne pas se marier étant religieux ; 4° ne pas mentir ; 5° ne pas s'enivrer ; 6° ne rien manger après midi ; [277] 7° ne pas chanter ni danser ; 8° ne pas s'habiller avec luxe ; 9° ne pas s'asseoir ni se coucher dans un endroit trop élevé ; 10° n'avoir ni or ni argent. Leurs pagodes sont généralement de style chinois et de style hindou mélangés, leur façade regarde l'est.

« À chaque bonzerie sont attachés un certain nombre de fidèles des deux sexes, sortes de frères-lais ou de sœurs converses qui vaquent aux emplois de domesticité. Les bonzesses sont généralement de vieilles dévotes : elles vivent en dehors de la bonzerie, dans des cases séparées, et sont généralement si laides que la morale n'a rien à reprendre à leur voisinage des couvents. » (Bouinais).

Cà-nhum. — *Rùng, Thùng, Pres-là, Sroc-tranh, Bâu-dia, Suòc-kỳ, Trà-vôn, Trà-côt, Tây-ninh.* — De Ké-dol à Cà-nhum, l'étape est assez longue ; il est prudent, surtout pendant la saison sèche, quand on effectue le trajet en charrette à bœufs, de faire halte à mi-chemin, étant donné la quantité de poussière qui incommode le voyageur et les nuées de taons qui forcent souvent, par leurs cuisantes piqures, les bœufs de se coucher.

Cà-nhum est un grand village situé au milieu des forêts et n'est composé que de Cambodgiens. Une seule habitation se remarque au milieu de toutes les autres, c'est la maison d'école, construite en briques, où se rendent, chaque jour, 10 ou 50 petits Cambodgiens pour suivre les leçons d'un instituteur détaché dans ce centre.

Tous les villages cambodgiens sont à peu près semblables ; celui de Cà-nhum ne fait point exception à la règle. Les cases sont construites sur pilotis et assez espacées les unes des autres ; pas de marché, aucune trace de maison commune. La plus grande entente règne dans le village, où l'autorité est représentée par quelques notables. Presque tous les habitants sont bûcherons ; les nombreuses essences de bois qu'ils coupent sont transportées à travers la forêt sur d'énormes charrettes à buffles, à Bèn-kéo, pour être ensuite, par trains de bois, vendues à Saïgon ou dans l'intérieur de la Cochinchine.



Char à buffles cambodgien

Il faut plus de 5 heures pour se rendre de Cà-nhum à *Rùng* et *Sroc-tranh*, deux villages essentiellement cambodgiens, qui se trouvent à l'extrême limite de l'arrondissement de Tâ-y-ninh, sur la frontière du royaume du Cambodge.

[278] C'est une des contrées les plus giboyeuses des provinces de l'Est et il nous a été permis de voir, dans les immenses plaines et clairières qui avoisinent *Rùng*, des troupes d'élans qu'on nomme, en annamite, *con-cà-tong* ; nous en avons compté, certain jour, 32 réunis ensemble et, non loin, 7 ou 8 cerfs qui, tout en faisant bande à part, semblaient vivre en bonne intelligence avec ces derniers ; il y avait 3 bœufs sauvages à 50 mètres environ des cerfs qui paissaient tranquillement sur la lisière du bois. Nous nous trouvions, à cette époque (1887) en compagnie de M. Wetzel qui, avec sa carabine express-rifle, abattit un magnifique bœuf sauvage et blessa mortellement un des élans qui fut retrouvé le lendemain à moitié dévoré par un carnassier quelconque, le tigre ou la panthère probablement.

En 1896, en l'aimable compagnie de MM. Lelièvre et Huilé, nous avons pu encore récréer nos yeux d'un spectacle peu ordinaire dans une des grandes clairières qui dépendent du même canton de Ta-bel-yul.

Un troupeau nombreux d'élans, surpris par nos deux compagnons de route, au petit jour, semblaient vouloir prendre la direction qui devait les mettre à l'abri des balles meurtrières de ces Messieurs ; mais l'indécision dans laquelle ces animaux se sont trouvés permit à MM. Lelièvre et Huilé de se poster convenablement. Un premier coup de fusil Gras, tiré sur la plus belle bête du troupeau, fit supposer aux élans, par sa

répercussion dans la forêt, que l'ennemi était sous bois ; tous vinrent alors sur chacun des chasseurs au pas de charge et se firent *mitrailler* presque à bout portant.

Est ce bien le nom d'*élan* qu'il faut donner au cerf connu sous le nom de *con-cà-tong* ? Quoiqu'il ressemble beaucoup à l'*élan* qui figure dans les classifications des naturalistes, ce n'est cependant pas le même qui vit en Cochinchine et ce dernier devrait avoir une dénomination spéciale, surtout à cause de ses cornes aux formes capricieuses, dessinant en des branches régulièrement arquées leurs gracieux contours. Il se rapprocherait beaucoup plus de l'axis.

Dans l'énumération que nous avons donnée des remèdes annamites (1^{er} volume, pages 149 et 183) (*Lộc-giác-sưông*), la corne de cerf y figure comme remède contre la gale.

M. L. Jammes, dans son étude « l'Art de guérir chez les Anna- [279] mites », nous fournit l'occasion de revenir sur cette question et nous permet de donner quelques détails intéressants concernant la corne de cerf ; nous lui empruntons donc ce qui suit :

« Ce n'est pas comme phosphates que le bois des cervidés est employé ; nous le possédons aussi, sous cet aspect, dans notre pharmacopée européenne.

« Au contraire, les cornes qui vont servir à la préparation suivante doivent avoir appartenu à un sujet jeune, dont l'âge ne dépasse pas 5 ans.

« La corne ainsi employée est molle, noirâtre, recouverte de poils. « Soumise, au préalable, à l'action lente d'un feu de charbon de bois, la pellicule se détache aisément sous la pression du doigt.

« Voici la formule telle qu'elle est prescrite dans les livres de médecine chinoise :

« Prenez une corne molle d'un jeune cerf de quatre ans, coupez-la en rondelles très minces et laissez-la macérer pendant trois jours, dans trois ou quatre litres d'alcool de riz de première qualité.

« Au bout de ce laps de temps, le liquide prend une teinte brunâtre qu'on filtre à volonté pour le clarifier. On l'aromatise ensuite avec des plantes odoriférantes et on obtient, de cette manière, un remède de premier ordre, capable de guérir un grand nombre de maladies. L'anémie la plus invétérée, la faiblesse, la perte des forces produite par les maladies de langueur, la fièvre rebelle des bois et des marais, doivent céder au traitement d'une semaine.

« Une deuxième préparation, toujours à base de corne de cerf, est encore plus recommandée aux cachectiques :

« Dans le vin macéré, ajoutez des os de singe, des vertèbres de serpent, du fiel de corbeau et, si possible, de la corne de rhinocéros hachée finement en poudre impalpable. Cette médecine est très efficace pour rétablir les forces des malades et donner une puissance génésique extraordinaire aux sujets débilités. ».

De Rùng, pour se rendre à Tây-ninh, on peut suivre une route autre que celle que nous avons prise pour aller de Ké-dol à ce centre ; c'est par là, du reste, que nous avons regagné le chef-lieu.

Le premier village ou hameau que nous avons traversé est *Pres-là*, qui est situé non loin de Rùng ; en 40 minutes, on effectue facilement le trajet. Le deuxième village, après *Pres-là*, est connu [280] sous le nom de *Bâu-dia* ; de là, jusqu'à Suôi-kỳ, il ne faut pas moins de 3 heures, avec de bons bœufs trotteurs.

On rencontre, ensuite, après 4 heures de marche à travers bois, le hameau de *Trà-vôn*.

De *Trà-vôn* à *Trà-côt*, l'étape est de 3 heures, et enfin, de *Trà-côt* à Tây-ninh, le trajet peut se faire en moins de 4 heures.

Bèn-lo-go. — De Bèn-kéo à Long-phú, la navigation, sur le Vaïco oriental, n'offre aucune difficulté, même pour une canonnière. En ce point, le fleuve, comme nous

l'avons déjà dit, se divise en deux bras, dont le premier, le rạch Cái-bác, n'est guère accessible qu'aux chaloupes, à cause de son peu de largeur et des troncs d'arbres qui en embarrassent le cours. Celles-ci, néanmoins, peuvent aller jusqu'à Bèn-lò-gò.

Le second, le Cái-cay, est plus large et plus profond que le précédent, mais la navigation y est presque tout aussi difficile.

Il ne faut pas moins de 3 heures pour se rendre, en chaloupe, de Bèn-kéo à Long-phú et deux heures, au minimum, de Long-phú à Bèn-lò-gò. Il faut dire que la navigation est des plus agréables sur tout le parcours, non seulement par l'aspect qu'offre le pays aux yeux du voyageur, mais par les nombreuses distractions qu'elle lui procure. Des quantités de pigeons verts, en effet, traversent à chaque instant le fleuve, de nombreux toucans et d'énormes calaos prennent leurs ébats sur les deux rives du fleuve, sur les hautes branches des arbres gigantesques qui se trouvent sur les berges élevées du Vaïco, des bandes de singes, fuyant à travers les branches de certains arbres qu'ils préfèrent, font un bruit assez significatif qui indique la frayeur que leur inspire le bruit de la machine ; des vols de perruches aux brillantes couleurs ne cessent de *zigzaguer* en tous sens et de faire entendre leurs petits cris perçants. Quelques villages et hameaux, situés sur le parcours, donnent encore au paysage, qui ne manque cependant pas de charmes, un aspect des plus attrayants. Mais où la nature a semblé vouloir, dans ses largesses, étaler aux yeux du touriste ses beautés les plus grandes, c'est à Long-phú, à l'endroit où le Vaïco se divise en deux bras. De très loin, en effet, du milieu du fleuve, dont les berges sont de plus en plus élevées et sur lesquelles la végétation est des plus luxuriantes, on aperçoit l'habitation du fonctionnaire [281] qui représente la douane du Cambodge : c'est le poste de la régie de Long-phú.

Au moment de l'insurrection, un poste français, commandé par un sergent, fut installé non loin de là ; il reste encore quelques vestiges de l'ancien fort, et ces ruines donnent asile, aujourd'hui, à de nombreux serpents réputés très dangereux.

Le rạch Cái-cay, qui se dirige sur Bèn-cây-dáu, centre qui dépend de Tây-ninh et où la population est assez dense, n'offre rien de particulier sur son parcours, mais Bèn-cây-dáu est l'extrême limite pour la navigation en chaloupe ; le rạch, après ce village, n'est abordable qu'à la petite batellerie ; son peu de largeur et son peu de profondeur sont un obstacle sérieux, même pour les grosses jonques.

Le rạch Cái-bác, qui conduit directement à Bèn-lò-gò, est un des plus beaux que nous ayons suivi dans nos tournées en Cochinchine. S'il est assez étroit et peu profond, il a ce grand avantage : c'est d'être très ombragé. Des arbres de haute futaie forment avec leurs branches des dômes de verdure sur la plus grande partie du trajet ; on a l'illusion, à chaque instant, de naviguer sous une immense tonnelle. Des quantités de singes énormes et qu'on ne trouve que dans ces parages, ainsi que sur les flancs de Nui-Bà-đen, nous voulons parler de l'espèce connue sous le nom de « con-giộc, » à face violette, pattes et queue blanches, corps gris foncé, abondent sur chaque rive et le chasseur peut utiliser largement sa poudre, surtout s'il est collectionneur, car en dehors des singes, on rencontre là une grande variété d'oiseaux, poules sauvages, perdrix, cailles, perruches, tourterelles, martins-pêcheurs, cormorans, pigeons verts, etc. Les clairières qui avoisinent le rạch sont excessivement giboyeuses ; des troupes d'élans, des chevreuils, des bœufs sauvages, des sangliers, etc., s'y rencontrent souvent.

Le village de Bèn-lò-gò n'est pas très grand mais assez renommé pour son commerce de bois. Il forme une des limites extrêmes de l'arrondissement ; la rive gauche du rạch fait partie de Tây-ninh, la rive droite appartient au Cambodge.

Tam-long. — Situé sur la rive gauche du Vaïco oriental et à une heure de Bèn-kéo, en chaloupe, en amont, le village de Tamlong est assez peuplé. Une route y conduit également du chef-lieu ; la distance est de 10 kilomètres.

[282] Tam-long est un centre essentiellement forestier et le commerce des bois s'y fait sur une vaste échelle, surtout celui des bois à brûler. C'est, en effet, à Tam-long que la Compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine prend presque tout le combustible nécessaire à ses nombreux vapeurs.

Ce village nous rappelle un travail que nous fîmes en 1889 et qui avait pour titre : « Note sur un cas de *Lucilia hominivorax* observé à Tây-ninh ⁵³. »

Nous croyons intéressant et utile de le reproduire ici, malgré que les *Archives de médecine navale* aient bien voulu nous faire l'honneur de le publier.

M. le Directeur du service de santé à Lorient et plusieurs autres médecins de la marine, après avoir entendu la relation verbale d'une observation faite en Cochinchine sur la *Lucilia hominivorax*, mouche inconnue jusqu'à ce jour en Extrême-Orient, m'ont engagé à faire connaître cette observation.

J'ai, en conséquence, rédigé la note ci-après, où je passerai successivement en revue :

- 1° L'observation ;
- 2° Les larves ;
- 3° La mouche.

D'après les rapports qui existent entre la *Lucilia hominivorax* de Tây-ninh et la *Lucilia hominivorax* de Cayenne, il sera facile de se convaincre que cette muscide n'a pas seulement élu domicile à la Guyane, au Brésil, au Pérou et au Mexique, mais qu'elle habite aussi la Cochinchine.

Observation. — Le 14 février 1888, à 4 heures du soir, le R. P. Simon, des Missions étrangères, à Tây-ninh, poste où j'étais chargé du service médical, m'écrivait une lettre conçue en ces termes :

« Je vous envoie un Annamite qui souffre horriblement de la tête depuis plusieurs jours ; il ne peut ouvrir les yeux et il lui est absolument impossible de faire le moindre mouvement sans éprouver aussitôt une vive douleur.

« Cet Annamite a le nez plein d'asticots ; je lui en ai sorti quelques-uns que je vous envoie dans une boîte, mais il en reste encore beaucoup.

[283] « Comme cet homme n'a pas les moyens de se soigner chez lui, je vous prie de me donner les instructions nécessaires pour que je lui fasse suivre, ici, le traitement que vous indiquerez.

« Recevez, etc.

« P. SIMON. »

Examen du malade. — L'Annamite en présence duquel je me trouve se nomme Nguyễn-văn-Thân; il peut avoir de 28 à 30 ans.

C'est un gardien de buffles, maigre, chétif et d'une malpropreté que je tiens à signaler.

Il habite près de Tam-long, village situé à environ 10 kilomètres de Tây-ninh.

Il répond difficilement aux questions qui lui sont posées et c'est avec beaucoup de peine que je parviens à savoir, grâce à un interprète, que, depuis 5 jours, il souffre de la tête et que la douleur qu'il éprouve va toujours en augmentant.

« Il y a 6 ou 7 jours, dit-il, je me suis endormi sur la lisière de la forêt, en gardant mes buffles. Depuis avant-hier, il m'est impossible de marcher, j'ai la tête en feu, et chaque mouvement que je fais me donne des élancements dans le front. J'ai prié le village de me faire transporter ici, sur un char à buffles, et ce voyage m'a énormément fatigué; je croyais ne pas pouvoir arriver. »

⁵³ Extrait des *Archives de Médecine navale*, novembre 1889.

Le malade prétend avoir ressenti d'abord des picotements dans le nez ; il a eu plusieurs épistaxis il y a 2 jours.

Actuellement, il éprouve une vive douleur dans les régions nasale, frontale et sus-orbitaire.

Il a eu chaud (expression que les Annamites emploient pour désigner la fièvre) ; les douleurs qu'il éprouvait il y a 3 jours dans la tête sont devenues insupportables ; il ne peut ouvrir les yeux.

« Ce matin, ajoute cet Annamite, j'ai saigné du nez. Ayant aperçu, dans le sang que j'ai rendu, un assez grand nombre de petits vers, j'ai eu peur et aussitôt j'ai appelé des voisins qui m'ont dit de venir à Tâi-ninh, trouver le P. Simon. »

Outre l'affaissement complet que je constate chez ce malade, la difficulté qu'il éprouve à s'exprimer, sa température, qui est de 40° 2, la céphalagie qu'il accuse, je remarque encore de la phlegmasie s'étendant à la peau du nez, aux paupières, au front; il existe un certain gonflement adémateux de la lèvre supérieure ; les [284] narines laissent couler un liquide séro-sanguinolent, dont l'odeur est fétide.

La face est étirée, les yeux sont fermés et enfoncés dans leur orbite, la peau est sèche et brûlante.

Je fais à Nguyễn-văn-Thân une injection émolliente vers la partie inférieure des fosses nasales. Le courant de liquide entraîne aussitôt un certain nombre de larves mêlées à une matière sanieuse.

Une seconde injection, pratiquée 15 ou 20 minutes plus tard, entraîne d'autres larves.

Déjà, le malade respire plus librement et se sent un peu soulagé. Il a une légère syncope. Quelques inhalations d'éther le remettent vite.

Une nouvelle injection au chloroforme est plus efficace que les précédentes ; elle entraîne 16 magnifiques larves.

À ce moment, le malade éprouve un mieux sensible. Je le renvoie au Père Simon et je prescris :

1° Compresses d'eau sédative sur le front ;

2° Injections émollientes ;

3° Inhalations de chloroforme.

Le soir, vers 10 heures, je me rends près du malade. Température : 39° 4 ; la fièvre persiste ; céphalalgie ; langue moins sèche ; état général un peu amélioré.

À la suite des injections, quelques larves s'étaient encore échappées des fosses nasales.

Pour la nuit, je prescris :

1° Compresses d'eau sédative sur le front ;

2° Potion avec : chloroforme, 15 gouttes ; sirop de sucre, 30 grammes ; eau, 150 grammes ; 1 cuillerée à bouche toutes les heures ;

3° Injections émollientes.

15 février. — L'état du malade s'est bien amélioré. 2 ou 3 larves ont été recueillies à la suite d'une injection au chloroforme. La fièvre est presque tombée ; température : 37° 8 ; le malade est beaucoup moins abattu ; les élancements qu'il ressentait sont moins vifs ; les douleurs nasale, frontale et sus-orbitaire tendent à disparaître. Même prescription.

16 février. — Ayant dû m'absenter le 16, je trouvai à mon retour, vers 11 heures du soir, cette lettre du Père Simon :

« Mon malade va mieux. Il peut aller et venir dans la maison et le jardin ; son mal de tête est moins fort de moitié, dit-il, et il ne sent plus d'asticots dans sa tête.

« (Jusqu'à hier, il les sentait aller et venir et souffrait beaucoup de démangeaisons). Il a un peu de fièvre et mal aux genoux. S'étant mouché un peu fort, il a perdu quelques gouttes de sang.

« Depuis hier, il n'est sorti aucun asticot. Jusqu'à hier, il ne pouvait ouvrir les yeux ; aujourd'hui, il les ouvre comme un homme bien portant.

« Recevez, etc.

« P. SIMON ».

17 février. — Le malade n'éprouve plus qu'une douleur vague, mal définie. Les dernières injections n'ont entraîné aucune larve. La fièvre a disparu ; le malade peut dormir et l'appétit revient.

19 février. — Le malade sort, se promène et n'éprouve plus aucune douleur.

22 février. — Nguyễn-văn-Thân est guéri.

Il prend congé du Père Simon et regagne son village.

À dater de ce jour, jusqu'au moment où j'ai dû quitter le poste de Tây-ninh, c'est-à-dire deux mois plus tard, je n'ai pas revu l'homme aux asticots, mais j'ai su, indirectement, qu'il se portait bien et ne s'endormait plus en gardant ses buffles.

M. le Dr Deblenne, médecin de la marine, étant en permission à Tây-ninh au moment où l'Annamite Nguyễn-văn-Thân me fut envoyé, a constaté l'état dans lequel se trouvait le malade et a cru pouvoir, comme moi, attribuer à la *Lucilia hominivorax* les accidents qui font l'objet de cette observation.

Les larves. — Les premières larves furent recueillies dans un flacon rempli de coton ; j'en introduisis quelques autres dans un second flacon contenant de l'alcool, où elles se sont, du reste, très bien conservées.

Je procédai ensuite à l'examen de ces larves. Malheureusement, l'outillage du médecin, dans les postes, laisse souvent bien à désirer et c'est grâce à une petite loupe que je possédais qu'il m'a été permis de relater quelques détails qui m'auraient sûrement échappé à défaut de cet instrument.

Chaque larve présente de 10 à 15 millimètres de longueur, 2 à 3 millimètres de largeur.

D'un blanc opaque, elle possède 9 anneaux bien distincts et 11 [286] segments, dont le premier se confond avec la tête qui ne présente pas d'yeux.

Sur chaque segment, se trouve une quantité de petits crochets. La bouche est formée de deux mamelons où se remarquent 2 mandibules.

Au-dessous du dernier segment, on aperçoit deux sortes d'appendices de forme triangulaire.

Renflée vers le milieu, un peu aplatie vers la tête, la larve est tronquée à l'arrière ; sa peau est très consistante.

Aussitôt leur expulsion des fosses nasales de Nguyễn-văn-Thân, où elles s'étaient développées, ces larves changèrent de couleur ; les parties postérieures et antérieures se rapprochèrent et vinrent former une coque, une boule allongée.

Cette coque brunit de plus en plus et finit par devenir presque noire.

(C'est une remarque qui a également été faite par M. Bonnet).

La mouche. — Les larves que j'avais recueillies se transformèrent en chrysalides et donnèrent naissance, au bout de 7 jours, à de magnifiques mouches, offrant toutes la même ressemblance. L'éclosion n'eut pas lieu pour toutes les larves, ce qui est dû, sans aucun doute, à l'action du chloroforme.

La mouche a 0 m 01 environ de longueur. La tête est très grande, le front large, la trompe presque noire, la face couverte d'un duvet jaunâtre.

Le thorax et l'abdomen sont bleus, les pattes noires, les ailes transparentes, les nervures noirâtres.

Voici, du reste, la description empruntée à Coquerel et qui répond, en tous points, aux remarques que j'ai faites moi-même :

« Tête très grande, plus large à la base qu'à la partie attenante au thorax ; trompe d'un brun foncé ; palpes testacées fauves ; face et joues d'un fauve clair, couvertes d'un duvet jaune doré ; quelques soies noires à l'épistome, ce dernier sans saillie notable ; front large, à deux rangs de cils noirs, jaunâtres, avec une bande médiane d'un brun rougeâtre à reflets bruns ; vertex brunâtre, à reflets noirâtres.

« Thorax d'un bleu foncé très brillant, à reflets d'un gris blanc sur les côtés et au bord antérieur. Trois larges bandes longitudina- [287] les de reflets noirs. Une bande allant de l'épaule à l'insertion des ailes, d'un bleu violacé. Épaules d'un vert bleuâtre.

« Abdomen d'un bleu brillant à reflets d'un gris blanc. Bord postérieur des segments d'un bleu foncé.

« Pattes noires ; jambes à reflets d'un bleu foncé. Ailes trans-parentes, un peu enfumées, surtout à la base ; nervures noires ; nervure extra-médiane formant un coude aigu, fortement concave ensuite ; deuxième nervure transversale sinueuse. »

Si on considère les désordres organiques occasionnés par la *Lucilia*, les accidents qu'elle provoque, l'infirmité dont elle est quelquefois la cause, et la mort qu'elle entraîne souvent, on s'expliquera le nombre de publications dont cette mouche a déjà été le sujet.

Mon observation semble tout à fait identique à celles qui ont été rapportées de la Guyane par MM. Chapuis, Saint-Pair, Kérangal, Audouit, ce qui ne fait que confirmer mon opinion et justifier le nom de *Lucilia hominivorax* que j'ai donné à cette mouche, dont la présence en Indo-Chine n'avait pas encore été signalée.

Le pronostic est loin d'être toujours favorable, puisque M. Bonnet a relevé 21 cas de *Lucilia* à Cayenne, dont 11 ont été suivis de mort ; des observations fournies par M. Maillard, en 1870, il résulte que, sur 44 cas relevés par lui, à la Guyane française, 21 ont été mortels.

Je regrette de n'avoir pu m'étendre sur la partie entomologique. En qualité de médecin, j'ai recueilli cette observation parce qu'elle m'a paru intéressante à deux points de vue : d'abord, pour les médecins de la marine qui sont exposés à rencontrer des cas analogues en Extrême-Orient et, en second lieu, au point de vue de la distribution géographique de cette muscicide⁵⁴.

Nous avons appris depuis, par plusieurs de nos collègues qui avaient fait un assez long séjour à Phnom-penh, que la *Lucilia* existe au Cambodge, ce qui n'a fait que confirmer notre découverte.

[288] Il n'y a que quelques mois, M. le Dr Depied, médecin de 1^{re} classe de la marine, relatait également la même découverte qu'il venait de faire au Tonkin, pays qui se trouve dans la même zone géographique. Il est donc inutile de nier, comme certains soi-disant savants ont voulu le faire après notre observation et celle de notre ami, le Dr Depied, l'existence, en Indo-Chine, de la *Lucilia hominivorax*.

Thanh-duc. — Dans le canton de Triem-hòa et à plus de 30 kilomètres de l'embarcadère de Bèn-kéo, sur le prolongement de la route de Cam-giang, le village de Thành-đức est assez étendu.

⁵⁴ M. le Dr Baurac a pensé avec raison que cette observation devait intéresser ses collègues. Des recherches et des études de ce genre sont du vrai domaine de la médecine navale ou, pour mieux dire, exotique. Il est à désirer, dans l'intérêt de nos traditions, que les *Archives de médecine navale* continuent, comme par le passé, à être le recueil par excellence de la géographie médicale. C'est par là, il convient de le remarquer, que les savants, en France comme à l'étranger, ont appris à connaître nos *Archives* et à les estimer.

Nous le signalons à cause du fait historique qui le concerne et que nous croyons intéressant de mentionner ici.

En 1887, alors que nous étions chargé du service de santé à Tây-ninh, la présence d'un énorme tigre fut signalée dans les environs d'un village situé à 5 kilomètres du chef-lieu. Le fauve avait enlevé un porc, et, ne l'ayant dévoré qu'à moitié, devait, selon toute probabilité, terminer sa besogne dans la nuit du lendemain.

Il ne tenait donc qu'à nous d'aller nous embusquer sur son passage présumé, afin de lui loger plusieurs charges de chevrotines dans la peau. M. Bouvret, garde d'artillerie, voulut bien nous accompagner dans notre excursion et nous partîmes ensemble à l'entrée de la nuit pour l'affût, ce qui nous permit, sinon de voir *Monsieur* le tigre que nous désirions tuer, du moins d'assister à un spectacle peu ordinaire. Un phénomène étrange se produisit dans le ciel vers 8 heures du soir : un globe de feu, illuminant une grande partie de l'espace et se dirigeant assez lentement vers la terre, ne nous laissa point douter que nous assistions à la chute d'un aérolithe. Nous vîmes disparaître la lueur derrière les grands arbres de la forêt qui nous environnait et nous crûmes que la distance qui nous séparait du point de chute était très rapprochée.

Vers 3 heures du matin, M. Bouvret qui, tout le temps qu'avait duré l'affût, s'était tenu à 200 mètres environ de nous, nous fit part, sitôt que nous fûmes réunis, de ses impressions ; lui aussi avait bien vu le globe de feu qui produisit un sifflement en même temps qu'un grondement, pouvant s'entendre de très loin.

Nous rentrâmes à Tây-ninh sans avoir pu utiliser nos armes, le tigre n'étant pas revenu.

[289] M. l'administrateur Chavassieux fut bientôt prévenu par le chef de canton de Triêm-hòa qu'un dragon de feu était tombé, la nuit précédente, dans une rizière et remonté au ciel. Voici, du reste, le compte rendu qu'en a fait M. Delauney, capitaine d'artillerie de marine en Cochinchine. Cette intéressante relation a paru dans la *Revue d'astronomie* publiée par Camille Flammarion.

« URANOLITHE COLOSSAL TOMBÉ EN COCHINCHINE. — Le 25 octobre 1887, vers 8 heures du soir, un bolide est vu de Tây-ninh ; on l'aperçoit aussi de Saïgon. Il semble se mouvoir de l'ouest à l'est.

« Ce bolide a l'aspect d'un globe d'un diamètre un peu supérieur à la moitié de celui de la lune dans son plein. Sa couleur est vive, blanche, un peu violacée. Il présente une longue traînée d'étincelles, qui subsiste à peu près 30 secondes.

« Quelques jours après, l'administrateur de Tây-ninh reçoit du chef de canton de Triêm-hòa une lettre dont voici la traduction littérale :

» Monsieur l'Administrateur,

» J'ai l'honneur de vous faire connaître que dans le village de Thành-đức ⁵⁵, le 9 du neuvième mois annamite ⁵⁶, un animal inconnu s'est contraint dans un endroit. Ce jour-là, il y a eu de la pluie et des coups de tonnerre. Cet animal est allé au ciel. La terre s'est éboulée sur une largeur de 20 mètres français, 5 mètres de largeur et 4 mètres de profondeur. C'est pourquoi je vous informe de cela.

» Signé : HUỲNH-VĂN-NHU. »

« La comparaison des heures, la direction du mouvement, amènent à rapprocher le bolide du 25 octobre des vestiges observés à Thành-đức.

« Le 3 novembre, nous nous étions rendus au point de chute de la météorite. C'est un vaste trou d'environ 32 mètres de longueur, 6 mètres de largeur et d'une

⁵⁵ À 23 kilomètres dans le sud de Tây-ninh.

⁵⁶ 25 octobre 1887.

profondeur maxima de 2 mètres. En voici le dessin exécuté d'après les mesures prises par M. le Dr Baurac, médecin de la marine.

« La météorite a touché dans une rizière, près d'un petit ruisseau qui sert de limite aux villages de Thành-đức et de Hiệp-hòa. Le sol [290] consiste en une tourbe très humide, mélangée de nombreuses racines qui en font une terre non croulante. Pour creuser un trou dans un tel terrain, le plus simple est de se servir d'un sabre, à l'aide duquel on taille des tranches verticales. Les racines étant sectionnées, la terre peut alors s'enlever rapidement. Un trou produit dans ce terrain ne peut se boucher naturellement.

« L'empreinte présente la forme d'une poire allongée munie de deux oreilles.

« Du côté ABC, la terre semble avoir subi une forte poussée ; on remarque des déchirements et des dénivellations, surtout dans l'angle compris entre B et C ; de la terre a été projetée au delà de C dans la direction DC. La météorite semble être venue de GFED, allant vers ABC ; sa direction était donc de l'ouest à l'est, ce qui est d'accord avec les déclarations des personnes qui l'ont vu se mouvoir dans l'espace.

« Impossible de retrouver la météorite ni dans la terre, ni dans le voisinage. Il est clair que, si ce corps s'est enfoncé dans le sol, on doit retrouver la trace de son passage, qui n'a pu se combler, vu la nature du terrain. Rien. Le fond de l'empreinte est une surface unie, partout également résistante.

« On est donc conduit à cette conclusion : *La météorite a ricoché*. C'est, du reste, ce que le chef de canton a exprimé en disant : *Cet animal s'en est allé au ciel*.

« Le ricochet est établi par la déposition des Annamites, entre autres le nommé Lâm, du village de Hiệp-hoa, et le maire de Phước-trạch, qui disent avoir entendu un grand bruit suivi d'une longue série de ronflements allant en mourant.

« MM. Bouvret, garde d'artillerie, et Baurac, médecin de la marine, qui, tous deux, étaient à 23 kilomètres de Thành-đức, ont entendu, le premier, comme un grand coup de fouet, le second, une série de grondements.

« Ce grand bruit, ce coup de fouet, s'est produit sans doute quand la météorite a touché le sol ; les grondements, les ronflements ont eu lieu par suite du mouvement anormal qui a suivi le ricochet. Les artilleurs, habitués à observer les points de chute des gros projectiles, ne peuvent conserver de doute à ce sujet. Ils savent que ce sont bien là les deux bruits que fournissent les ricochets, alors qu'un projectile qui s'enfonce en terre ne produit qu'un bruit sourd.

[291] « L'empreinte que la météorite a laissée sur le sol indique sa forme. C'est une poire allongée, qui s'est présentée dans sa longueur, l'extrémité effilée plus basse que l'autre. La partie effilée aurait d'abord raclé le sol et produit l'oreille GF. La résistance qui en est résultée aurait eu pour effet de faire pivoter l'axe de la météorite ; celle-ci s'est alors appliquée en plein sur le sol et a produit la longue empreinte ABDF. Puis cette météorite serait repartie aussitôt en raclant sur le sol par son extrémité renflée et produisant l'oreille C.

« Aussi l'empreinte, débarrassée des deux oreilles, indiquerait non seulement la forme de la météorite, mais ses dimensions d'une manière approximative, dimensions qui seraient bien supérieures à celles de toutes les météorites connues.

« Grâce à MM. Basset, secrétaire d'arrondissement, et Bouvret, garde d'artillerie, qui ont observé la météorite dans des stations éloignées de 5 kilomètres l'une de l'autre et à 23 kilomètres du point de chute, nous avons cherché à calculer l'inclinaison et la vitesse de ce corps. Ces observations paraissent revêtir un assez grand caractère d'exactitude à cause des conditions favorables dans lesquelles elles ont été faites. M. Basset était à table et a aperçu le globe de feu à travers l'ouverture d'une porte ;

M. Bouvret était à l'affût dans un endroit élevé. Nous trouvons que la météorite serait venue toucher le sol sous une inclinaison de 10°, avec une vitesse très considérable ⁵⁷.

« D'après l'empreinte, la météorite n'a fait qu'effleurer le sol ; il est vraisemblable qu'elle n'a perdu dans le choc qu'une faible partie de sa force vive. Elle a donc dû rebondir avec une grande vitesse. L'empreinte fait, en outre, supposer qu'elle a ricoché sous un angle de 34°. Elle a dû retomber très loin.

« Cette époque-ci semble, pour la Cochinchine, fertile en apparitions de météores. Un mois auparavant, le 22 septembre, une météorite à peu près sphérique, de 0 m 10 de diamètre, est tombée au village de Phú-lon, canton de Bình-chánh. Ce corps appartient à la classe des sporadosidères ; la cassure présente des petits grains métalliques.

« Pen de jours après la chute de Thành-đức, le 29 octobre 1887, [292] on a encore observé, de Tây-ninh, un bolide un peu moins gros que celui du 25 et suivant une orbite semblable.

Saïgon, novembre 1887.

« Capitaine DELAUNEY. »

Un autre phénomène qui ne laisse pas d'être curieux et qui se produisit l'année précédente, c'est-à-dire en 1886, fut signalé à M. Delauney par le phù (préfet) de Tây-ninh. La relation en a été également insérée dans le même ouvrage de la *Revue d'astronomie* en 1889, sous le titre : *Pluie de sang en Cochinchine*.

« Le 13 décembre dernier, dit le phù, je revenais à Tây-ninh, dans ma famille, sur la voiture publique, où avaient pris place quatre voyageurs et deux enfants, lorsque, vers 4 heures, à 8 kilomètres de Tây-ninh, le jeune conducteur malabare, en se tournant vers moi, me demanda avec colère pourquoi j'avais répandu sur ses vêtements du sang provenant de la coupure de mes doigts. Furieux de ce reproche qui n'était pas fondé, je jetai un coup d'œil sur moi-même et, à mon grand étonnement, je trouvais mes doigts pleins de sang. À cette vue, je crus qu'ils avaient été, en effet, coupés sans que je m'en fusse aperçu par quelque chose de tranchant ; mais, en les essuyant avec mon mouchoir, je vis qu'il n'en était rien.

« Je demandai alors aux autres voyageurs s'ils savaient comment du sang était arrivé sur mes doigts, ils me dirent qu'ils n'en savaient pas plus que moi.

« En continuant à visiter mes vêtements et à regarder autour de moi, je trouvai, à ma grande surprise, un nombre considérable de petites gouttes qui, sur ma robe noire, paraissaient noires ; mais, en les touchant, je vis, avec les autres voyageurs, qu'elles avaient l'apparence d'un sang un peu coagulé.

« Quelques minutes après, l'une des voyageuses, la nommée Phạm-thị-Lê, vit le visage de son enfant parsemé de gouttes de sang ; il en était de même de la robe blanche de mon petit garçon, ainsi que de mon parapluie placé derrière les Malabares conducteurs. L'un d'eux constata à son tour, et devant nous, une infinité de gouttes de sang sur sa jupe blanche.

« Le lendemain de cet événement, quand je voulus recueillir les taches de sang pour les montrer à l'autorité, les vêtements étaient déjà lavés.

[293] « Quant aux arbres de la partie de la route où le fait a été observé, il y en a 3 dits *vên-vên*, 2 *cây-da* (banians) et 1 *cây-dai*.

« Pendant qu'il tombait de ces gouttes de sang, le ciel était complètement couvert ; les voyageurs n'ont pas vu pleuvoir et ils ont, cependant, constaté que le sol de la route était humide. »

⁵⁷ M. Bouvret a vu l'aérolithe s'éteindre au moment où il arrivait dans le plan de l'horizon ; il a constaté une sorte de ricochet au moment de l'extinction.

Le nommé Lành annonce aussi une pluie de sang, tombée à la même heure, non loin de là, à Hiệp-ninh.

On ne se rappelle pas, dans le pays, avoir vu un fait semblable. M. Blanchard, à l'occasion de cette communication à l'Académie, présente les observations suivantes :

« De tous temps, on a parlé, avec une terreur superstitieuse, de pluies sanglantes ou d'eau chargée en sang. En effet, certaines eaux présentent une coloration d'un rouge vif, qui préoccupa beaucoup d'observateurs, il y a environ un demi-siècle. Sur les côtes méditerranéennes, des marais salants se montrent entièrement rouges. En 1836, Payen attribuait cette coloration à la présence d'un petit crustacé branchispode, l'*Artemia salina*. Bientôt, Dunal, de la Faculté des sciences de Montpellier, constatait que cette cause était due à un organisme végétal du genre *Protococcus*, appelé quelquefois aussi *Hæmatococcus*. En 1840, M. Joly, de la Faculté des sciences de Toulouse, dans un mémoire sur l'*Artemia*, confirmait les observations de Dunal et donnait la preuve que l'*Artemia* n'est rouge que parce qu'elle mange le *Protococcus*.

« Ainsi, on comprend sans peine que, par des coups de vent ou des ouragans, les eaux, ainsi rougies, viennent asperger le sol et les passants. »

Les forêts de Tây-ninh, comme celles de Thù-dầu-một, Biênhòa et Bà-rịa, renferment une espèce de chiens sauvages ayant une grande analogie avec le loup. Vivant continuellement sous bois, loin des habitations, ces animaux sont une plaie pour le gibier. Sangliers, cerfs, daims, chevreuils, paons, poules et coqs sont sujets à tomber sous la dent de ces fauves qui, souvent, se réunissent en bandes et font une guerre acharnée à ces divers animaux.

Comme l'a dit G. Leroy pour le loup, la nécessité de la rapine, l'habitude du meurtre et la jouissance journalière de membres d'animaux déchirés et sanglants ne paraissent pas devoir former aux chiens sauvages un caractère moral bien intéressant. Cependant, [294] excepté le cas de rivalité, cas privilégié pour tous les animaux, les indigènes qui habitent au milieu des forêts et qui peuvent, par conséquent, mieux observer ce qui se passe autour d'eux, ne nous ont point dit que les chiens sauvages exercent de cruauté directe les uns contre les autres, ni qu'un des leurs blessé est suivi au sang et, enfin, achevé et dévoré par ses semblables.

Quoiqu'il en soit, il est permis de douter de ce fait qui est peu ordinaire. Les relations morales ne peuvent pas être très étendues entre des animaux qui n'ont nul besoin de société ; tout être qui mène une vie dure et isolée, partagée entre un travail solitaire et le sommeil, doit être peu sensible aux tendres mouvements de compassion. Il en est probablement des chiens sauvages comme des loups qui, malgré le proverbe, doivent se manger souvent entre eux.

De grandeur moyenne, assez maigres, le pelage marron clair, les poils longs et hérissés, surtout ceux de la queue qui forme panache, les oreilles droites, les flancs assez rentrés, le museau allongé, la tête très grosse, les mâchoires puissantes, l'œil marron, l'odorat subtil, l'ouïe excessivement fine, la vue perçante, le cou volumineux, les chiens sauvages de Cochinchine vivent indépendants dans les forêts, y dorment la plus grande partie du jour et rôdent pendant la nuit. Se réunissant souvent en meutes assez considérables, ils parcourent des espaces très vastes ; ils marchent la nuit et ne s'arrêtent qu'au jour pour se coucher dans d'épais fourrés.

Comme les loups, ils ne vivent pas toujours cantonnés dans un espace déterminé, ils entreprennent quelquefois de longs voyages ; aussi, des bandes de ces animaux ont-elles été rencontrées, à quelques jours d'intervalle, dans certaines contrées de l'Est, assez éloignées les unes des autres. Quand ils ont éventé une proie, ils forment une espèce de croissant, rampant lentement vers l'animal qu'ils convoitent, de manière à ne pas lui donner l'alarme, et lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ont convenablement cerné

l'objet de leur convoitise et qu'ils sont en mesure de lui couper toute retraite, alors ils fondent sur lui brusquement et en poussant des hurlements affreux ; grâce à cette manœuvre, le cerf, le daim ou le sanglier se trouve contraint par les chiens sauvages de fuir par la seule voie ouverte qu'il croit être son salut, mais où il sera étranglé par une meute toute fraîche qui l'attend au passage.

[295] Si l'on parvient à capturer un de ces chiens sauvages, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'à l'instar du loup, il a les mêmes qualités que le chien domestique : il a, comme lui, la force, la patience, les sens développés, l'intelligence, mais il n'en a ni le dévouement, ni la noblesse de caractère, ce qui tient peut-être, comme certains le prétendent, à ce que l'homme n'a point fait son éducation.

Nous avons eu en notre possession un de ces animaux et pouvons dire qu'ils sont parfaitement susceptibles de bonnes qualités qui n'ont pas été développées en eux. La crainte et la défiance sont toujours cependant deux choses qui se remarquent généralement chez ces animaux. Très longs à se faire au nouveau régime qui leur est imposé, ils arrivent, néanmoins, à être sensibles aux caresses de leur maître et même à lui donner certaines preuves de fidélité qu'on ne rencontrerait point chez le loup, croyons-nous, qui, malgré l'éducation que lui aura faite l'homme, restera toujours égoïste et sauvage.

L'île de Phú-quòc, comme nous l'avons dit dans la description de l'arrondissement d'Hà-tiên (1^{er} volume), nourrit une race de chiens sauvages ou plutôt de chiens marrons fort remarquable.

Notre dernier voyage à cette île du golfe de Siam nous a permis de ramener deux spécimens de ces canidés. Celui que nous avons rapporté en 1892 n'était pas un chien de race pure, tandis que ceux que nous avons actuellement en notre possession offrent tous les caractères de cette espèce de chiens sauvages ou marrons, assez différents de ceux qui habitent les forêts de l'Est de la Cochinchine. Nous donnerons donc ici une description plus détaillée des chiens de Phú-quòc en même temps que la façon de chasser de ces animaux.

Le chien de Phú-quòc, par sa taille, son pelage, sa tête, son cou, son museau, ses flancs, ses mâchoires, ses yeux, son odorat, son ouïe, sa vue, sa force, ses pattes, etc., rappelle absolument le loup commun de la France, mais ne lui ressemble pas en tous points et se rapproche davantage des chiens sauvages de la Cochinchine.

La longueur du bout du museau à la naissance de la queue est de 0 m 94 centimètres.

La queue, épaisse à sa racine, est amincie à son extrémité ; elle n'est pas touffue et pend jusqu'à l'articulation tibio-tarienne. Le [296] chien de Phú-quòc, contrairement au loup, la porte presque horizontale, relevée et recourbée en avant ; sa longueur est de 0 m 33 centimètres. La hauteur au garrot est de 0 m 66 centimètres.

L'échine est droite, un peu incurvée vers l'arrière-train ; elle porte, entre le garrot et la croupe, une bande foncée large de 0 m 06 centimètres à sa naissance et allant en s'amincissant vers l'extrémité. Cette raie ou bande est formée de poils hirsutes et même rebroussés, ce qui est un caractère distinctif de cette race de chiens et qui se transmet à leurs descendants.

La tête est grosse ; sa largeur est de 0 m 15 centimètres entre les deux oreilles.

Le museau est noir et uni, long et pointu.

Le front est incliné et plissé.

Les lèvres sont noires aussi bien que la langue et le palais.

Le tour du cou est de 0 m 48 centimètres.

Les oreilles sont noires et droites, longues de 0 m 10 centimètres ; les poils qui les recouvrent sont très fins. Leur largeur est de 0 m 11 centimètres à la base : elles se terminent en pointe un peu arrondie.

Les yeux sont marrons, brillants la nuit, grands et cerclés de noir, obliques et placés dans la direction du nez.

Les cils sont très courts et les sourcils assez clairs.

Les pattes sont longues, lourdes, fortes, très droites. Celles de devant portent quatre orteils armés d'ongles puissants, et un cinquième sur la partie radio-carpienne, à quelques centimètres des autres. Aux pattes de derrière, il n'existe que quatre orteils, le cinquième fait absolument défaut. La largeur de la patte est de 0 m 06 centimètres.

La poitrine présente une surface de 0 m 20 centimètres.

Le chien de Phú-quòc a généralement un pelage jaunâtre, les poils sont ras mais lisses, de couleur plus claire sous le ventre que sur le dos.

Les mâchoires supérieures et inférieures sont armées, chacune, de 2 puissantes canines recourbées en dedans et de 6 petites incisives.

Le corps est généralement assez maigre ; les flancs sont rentrés.

Comme le loup, le chien de Phú-quòc a les sens très délicats. Il a bonne ouïe, bonne vue, bon odorat. Il entend un léger bruit [297] et de très loin ; il sent souvent de plus loin qu'il ne voit. S'il rencontre une piste, il sait de quel animal elle provient.

Il faut dire, cependant, que ces chiens ne chassent ordinairement qu'à vue. Ils se réunissent en meutes et se mettent en quête. Sitôt qu'ils ont aperçu l'animal qu'ils veulent dévorer, ils le cernent comme les autres chiens dont nous avons déjà parlé, mais ne lui laissent même pas l'espoir de pouvoir s'échapper. Comme ils ont des crocs très puissants et une force prodigieuse dans la mâchoire, si l'animal chassé est un buffle sauvage, plusieurs d'entre eux des plus hardis lui coupent les jarrets avec leurs dents et bientôt l'animal, qui leur fait tête en tournant en cercle, ne tarde pas à s'affaïsser sur le sol, et aussitôt la curée commence.

Les chiens de Phú-quòc étant très bien musclés et très résistants à la fatigue, tout cerf, sanglier ou buffle vu est un animal perdu, destiné à devenir leur proie.

À l'état de domesticité, ces chiens gardent toujours un caractère sauvage ; c'est à peine s'ils connaissent celui qui les nourrit.

Le chien de Phú-quòc n'aboie pas comme les autres chiens, mais fait entendre une sorte de hurlement ; comme chien de garde, il pourrait être très précieux. Ses puissantes mâchoires, armées de fortes canines très acérées, en font un terrible ennemi pour les autres chiens.

Le mâle et la femelle se ressemblent presque en tous points, mais cette dernière est un peu moins forte.

Comme on le voit, le chien de Phú-quòc a une grande analogie avec le loup. L'un ne vit que dans les forêts et s'y nourrit du gibier qu'il chasse ; l'autre se rapproche souvent des habitations pour enlever un animal domestique : mouton, oie, poule, etc., et même des chiens, prouvant ainsi que les chiens se mangent entre eux ! Il y a donc certains caractères qui différencient ces deux animaux, surtout la bande sur l'échine que portent les chiens de Phú-quòc.

Nous trouvant à Yòng-đóng, principal village de l'île de Phú-quòc, en compagnie de M. C..., administrateur de Hà-tiên, et de plusieurs autres personnes qui avaient bien voulu nous accompagner jusque-là, on organisa, certain soir, une partie de chasse. Une meute de sept ou huit chiens de race annamite et provenant, sans doute, d'un croisement avec les chiens sauvages de l'intérieur [298] de l'île, devait être lancée le lendemain matin à la première heure. Un énorme cerf était signalé depuis quelques jours comme venant viander aux alentours du village de Yòng-đóng ; on avait vu ses traces sur la plage et un indigène de l'endroit, vieux tueur de buffles sauvages, en avait fait part aux notables qui, tout heureux de pouvoir être agréable à leur administrateur, ainsi qu'au médecin-vaccinateur, avaient réuni, pour la circonstance, les meilleurs limiers que possédait le village. Nous devions forcément massacrer l'animal qui ne pouvait,

disaient-ils, échapper à nos chevrotines ; du reste, les chiens se chargeraient de la conduite du *con-nai*, dans le cas où notre maladresse lui ferait la vie sauve.

Il fut donc convenu que le lendemain, à l'aurore, chacun irait occuper le poste que le chef du village lui aurait assigné. Tous les chasseurs, après un succulent repas pris assez loin des cuves à nước-mắm, se séparèrent pour aller demander à Morphée un sommeil réparateur.

Un de nos compagnons, vers le milieu de la nuit, dans un rêve, voyait, sans doute, le fameux cerf, car nous entendîmes, sur un ton de voix très élevé et ne laissant aucun doute sur l'objet de sa vision : « À vous ! À vous ! » Ces deux mots avaient été prononcés si fort que toute la chambre fut réveillée et, comme le jour ne devait pas tarder à poindre, nous fîmes préparer le café par le boy ; quelques instants après, nous nous trouvions tous réunis autour d'une même table, où le déjeuner des chasseurs était servi.

À 6 heures, chacun de nous était posté. Les chiens furent lancés et nous attendions vainement depuis une heure environ la sortie de notre *con-nai*, quand on vint nous informer que le cerf était aux abois au milieu d'une mare. Les chiens, après l'avoir forcé, étaient parvenus à le cerner et l'auraient déjà étranglé et mis en pièces si l'Annamite piqueur ne les en eût empêché pour traverser de sa lance le pauvre animal, à bout de force et de courage. Nous arrivâmes pour assister à son agonie. C'était un vieux mâle énorme, et on eut beaucoup de mal à le retirer de la mare. Il eût été bien préférable pour nous de le voir défiler et de faire preuve, en présence des habitants de Yông-đông, de nos connaissances cynégétiques. Mais les chiens l'avaient vu ; il devait être pris par eux.

[299]
CHAPITRE IX
ARRONDISSEMENT DE BA-RIA



Inspection de Bà-rịa

Formation de l'arrondissement. — Bornes. — Superficie. — Terrains cultivés. — Terrains non. cultivés. — Nature du sol. — Routes. Fleuves. — Râchs. Faune. — Flore. Minéralogie. — Agriculture. — Commerce. — Industrie. — Population. — Cantons. — Villages. — Marchés. — Chrétientés. — Pagodes. — Écoles. — Superstitions. — Légendes. — Le génie Lý-xích-Quày. — Forteresse cambodgienne de Phước-bửu. — Pagode de Ngọc-tuyên. — Grotte de Núi-đỉnh. — Le baò-thạnh de Long-điền. — Eau.

Bà-rịa (ville). — Distance de Saïgon. — Prise de Bà-rịa. — Population du poste. — Cò-may. — Plantations de MM. Bertrand et Arcillon.

Long-điền. — Situation. Maison commune. Rocher. Marché. — Population. — Commerce.

Long-lập. — Distance de Bà-rịa. — Population.

Đàt-đồ. — Agglomération de Đàt-đồ. — Population. — De Phước-thọ à Phước-hải. — Distance. — Phước-hải. — Population. — Commerce.

Moïs de l'arrondissement de Bà-rịa. — Villages moïs. — Habitations. — Vêtements. — Alimentation.

Arrondissement de Bà-rịa. — L'arrondissement de Bà-rịa, formé de l'ancien huyện de Phước-an, a la figure d'un quadrilatère dont la longueur est d'environ 55 kilomètres de l'ouest à l'est. La région du Nord s'étend surtout chez les Moïs et va en s'élevant graduellement ; la région du Sud, sillonnée d'arroyos communiquant entre eux avec le Đông-nãi et avec la mer par plusieurs bouches, est remarquable par ses salines, fondées par une colonie chinoise vers la fin du XVII^e siècle.

L'arrondissement de Bà-rịa est borné : au nord, par l'arrondissement de Biên-hòa et le Bình-thuận ; à l'est, par le Bình-thuận (Annam) ; au sud, par la mer de Chine et la baie de Gành-rái ; à l'ouest, par l'arrondissement de Gia-định. Sa superficie totale est

d'environ 103.000 hectares, dont 11.000 hectares pour les terrains cultivés, 82.000 hectares pour les terrains non cultivés, 10.000 hectares pour les terrains d'habitation et du domaine public.

Le sol est pauvre, en général, sauf sur quelques plateaux de terre rouge (Đât-dò, Xuyên mội, Long-lập), où la culture du coton, de la ramie, du maïs, des haricots, réussit bien, et dans quelques parties basses, où l'on trouve d'assez bonnes rizières. Le reste de l'arrondissement est formé soit de montagnes granitiques, soit de marais à palétuviers, que la marée haute recouvre en entier, soit d'anciennes dunes sablonneuses.

[300] Quoique peu favorisé sous le rapport des routes, l'arrondissement de Bà-rịa en possède cependant quelques-unes très carrossables ; nous citerons les principales :

1° Bà-rịa à Saïgon, un peu plus de 26 kilomètres, sur le territoire de Bà-rịa ; dessert le chef-lieu et les villages de Long-huông, Phước-hòa, Phú-thành et Mỹ-xuân, dont l'importance est à peu près nulle ;

2° Bà-rịa au Bình thuận, 35 kilomètres 600 ; dessert le chef-lieu et son marché, le grand village de Long-diễn et son marché (Chợ-thành), le village d'An-nhứt, la grosse agglomération de Đât-dò (5 villages) et le marché de Ngâ-tré ; enfin, le village agricole de Xuyên-mội ;

3° Bà-rịa à Long-nhượng et au pays mội, 12 kilomètres ; dessert le chef-lieu, Long-kiển, Long-lập et son marché (Chợ-đá-bàn), Long-hiệp et Long-nhượng et se continue par un chemin charretier qui pénètre dans le canton mội de Long-có ;

4° De Long-nhượng à la mer, 12 kilomètres 900 ; dessert Long-nhượng, Đất đò et les marchés dits Chợ-ngà-tur et Chợ-gò, Phước-lợi, Long-mỹ, le grand village pêcheur de Phước-hải et son marché (Chợ-luối-rê) ;

5° De Thù-lưu à Phước-tĩnh, 13 kilomètres 700, s'amorce sur la route de Bà-rịa au Bình-thuận, à 2 kilomètres du chef-lieu environ, dessert le marché de Chợ-bên, la station balnéaire de Long-hải (par un embranchement de 3 kilomètres) et le village maritime de Phước-tĩnh ;

6° Long-diễn à Long-mỹ, 9 kilomètres 700, fait communiquer le village de Long-diễn avec Phước hải et la mer ;

7° An-nhứt à Chợ-bên, 4 kilomètres 600, relie le marché de Chợ-bên à la route de Bình-thuận. C'est au marché de Chợ-bên que sont embarqués, pour Saïgon, les produits des plateaux fertiles de Đât-dò et de Xuyên-mội.

Il existe dans l'arrondissement beaucoup d'autres routes moins importantes. Le total général du réseau est d'environ 150 kilomètres. La plupart de ces routes ont été tracées sous l'administration de MM. de Verneville et Escoubet. L'empierrement en a été commencé par M. Marcellot et continué par M. Delanoue.

Il y a peu de ponts importants à Bà-rịa. Tout l'Ouest de l'arrondissement est un dédale inextricable d'arroyos sans routes terres- [301] tres et, par suite, sans ponts. Dans le reste de l'arrondissement, au contraire, on ne communique que par terre, et les arroyos à traverser sont rares et peu larges.

La route de Bà-rịa, au débarcadère du bateau des Messageries fluviales de Saïgon, est celle qui offre relativement le plus de ponts, puisqu'on y en rencontre 4 sur un parcours de 3 kilomètres 600 ; l'un d'eux a 60 mètres et les autres une moyenne de 29 mètres.

En outre, on trouve :

1° Sur la route de Saïgon, le pont du rạch Vàng (pont métallique de 18 m 50) ; pont de Thị-vài (pont métallique de 25 mètres) ;

- 2° Sur la route de Long-những, pont de Suôi-khách-vàng, 21 mètres, sur pieux à vis ;
- 3° Sur la route du Bình-thuận, pont de Thu-lưu, 20 m 30, sur pieux à vis ; pont de Suôi-tre, 26 m 60, sur pieux en bois ; pont métallique de 30 m sur le Sông-rai, dit Cầu-lớn ; pont de 29 m, sur pieux en bois, dit Cầu-giải ;
- 4° Sur la route d'An-nhứt à Chợ-bền, pont de Bà-nhe, 18 m, sur pieux en bois ;
- 5° Sur le chemin de Xuyên-mộc à la mer, pont du Sông-khinh, 25 m, sur pieux en bois ;
- 6° Sur la route de Long-những à la mer, les trois ponts des marais de Hội-mỹ, sur pieux métalliques, ayant respectivement 15, 47 et 17 mètres ;
- 7° Sur la route de la montagne du Núi-đỉnh à Bàu-thành, pont de Cầu-mới, 25 m, sur pieux en bois ; pont de Tham-lương, 15 m, sur pieux à vis ;
- 8° Au chef-lieu, pont de Sông-định, 32 m, sur culées et piles en maçonnerie, tablier métallique.

L'arrondissement de Bà-rịa est arrosé par deux fleuves principaux : le Sông-ráy et le Sông-bò đập qui vont se jeter tous les deux dans la mer de Chine au même endroit, à Lộc-an. Leur débit est très peu considérable en saison sèche.

Le Sông-ráy, qui prend sa source en pays mới et qui coule presque constamment en forêt ou dans les palétuviers, ne baigne aucun centre important. Son inondation annuelle est considérable. Il a pour principal affluent le Sông-hoa, ou Sông-kinh, qui passe à Phước-bửu.

Le Sông-bò-dập passe à Long-mỹ et à Hội-mỹ. Il a pour principal affluent le Suôi-kách-vàng ou Suôi-đá-bàn qui assèche souvent au mois d'avril.

Les rạchs sont très nombreux. L'Ouest de l'arrondissement offre, en effet, un enchevêtrement inextricable d'arroyos, dont les plus fréquentés sont :

- 1° Les rạch Cò-may, Tân-mọi, Bò-hành, Bòi-bùng, Đá-giảm, Ngà-tur, Gò-già, Tân-bàì, qui mènent de Bà-rịa à la rivière de Saïgon, laquelle sépare l'arrondissement de Bà-rịa de celui de Gia-định ;
- 2° Le rạch Thị-vài, qui mène au Đông-nai et à Biên-hòa ;
- 3° Le rạch de Bà-rịa, qui mène à la baie de Gành-rái et au Cap-Saint-Jacques ;
- 4° Le Cửa-lập, qui fait communiquer la rivière de Bà-rịa avec la mer de Chine à Phước-tĩnh et qui passe non loin du marché de Chợ-bền.

La faune est à peu près la même que celle de Tây-ninh, surtout au point de vue des animaux. On y trouve, en effet, cerfs, chevreuils, daims, sangliers, plusieurs variétés de singes, beaucoup de tigres et de panthères, ces dernières représentées par deux félins mouchetés qui s'appellent, l'un *con-beo* et l'autre *cọp-gâm*. Il y a encore des éléphants, des rhinocéros dans les forêts du Nord et de l'Est de l'arrondissement. Beaucoup de lièvres, de coqs et de poules sauvages, des paons, quelques perdrix, faisans, cailles, poules sultanes, calaos, etc. Très peu de serpents ; le serpent bananier (*bothrops viridis*) est le plus fréquent. Les caïmans abondent dans le Sông-định et le Sông-ráy ; on rencontre aussi quelques iguanes, très peu de moustiques, de rares scorpions et scolopendres, beaucoup de termites, une quantité de fourmis rouges, de sangsues de bois.

À peu près toutes les espèces de poissons de la zone tropicale existent à Bà-rịa, soit poissons de mer, soit poissons d'eau douce ou d'arroyos ; il y a quelques huitres dans la baie de Gành-rái et à Phước-tĩnh ; des moules à Long-hải, des langoustes, des crabes et des crevettes.

La flore est richement représentée, comme à Tây-ninh, Biên-hòa et Thù-dầu-một. Toutes les essences de bois estimées en Co- [303] chinchine se rencontrent dans l'arrondissement de Bà-rịa : Gò, trắ, cằ-lai, cam-xe, vắ, sao, sằ, dắ, etc. ; très peu de palmiers d'eau ; on couvre les maisons avec des herbes sèches (tranh) ou avec des feuilles de palmiers de forêts (lá-buôn, lá-ké).

La minéralogie ne comprend que de faibles spécimens : des roches de granit de Biên-hòa et d'une pierre noire qui semble basaltique. Jusqu'ici, les montagnes de Bà-rịa n'ont révélé l'existence d'aucun métal. On trouve seulement quelques traces de fer dans les pierres de Biên-hòa. Pas de calcaire ; on fait la chaux avec des coquillages.

Au point de vue de l'agriculture, Bà-rịa produit du riz médiocre et en très petite quantité ; mais, sur les plateaux de terre rouge, on récolte du maïs, de la ramie, du coton, des haricots. Le coton et les haricots donnent lieu à une exportation assez importante. Le café Libéria et Arabica a, jusqu'ici, donné des résultats assez incertains, mais la culture du poivre est très rémunératrice.

Le commerce le plus important de l'arrondissement de Bà-rịa est celui du sel, qui s'exporte sur Singapoor et sur les pêcheries du Grand-Lac, au Cambodge. Malheureusement, les moyens d'exportation manquent et il reste, chaque année, un stock assez important en magasin, quoique le sel se vende à vil prix (de 10 à 13 cents le picul).

Il est interdit aux vapeurs d'entrer dans la rivière de Bà-rịa, à proximité des salines ; le jour où cette interdiction sera levée et où l'exportation ne se fera plus par jonques, il n'y aura plus de stock d'invendu.

Le commerce des chevaux a perdu énormément de son importance par l'interdiction de l'exportation des chevaux d'Annam en Cochinchine.

Le commerce des bois est bien moins considérable qu'à Biên-hòa, Thù-dầu-một et Tây-ninh, par suite du manque de voies fluviales pour l'exportation des produits des forêts du Nord et de l'Est de l'arrondissement.

Le nước-mắ et le poisson sec donnent lieu à un certain commerce à Phước-tinh et à Phước-hài. Les produits accessoires de la forêt, huile de bois, résines, paillo~~tes~~, etc., s'exportent en quantités assez considérables par Chợ-bằ.

[304] La région Ouest de l'arrondissement fournit beaucoup de bois à brûler (palétuviers) à Saigon, notamment aux Messageries fluviales. Des jonques de mer de Bằ-tre et de Trà-vinh viennent aussi faire des provisions de bois à brûler à l'embouchure du Sông-rái, vers Lộc-an.

L'industrie est à peu près nulle en dehors de l'exportation du sel. Il n'existe, dans l'arrondissement, que quelques fours à chaux et une poterie à Long-mỹ.

La population de l'arrondissement est de 41.834 habitants, se décomposant ainsi :

Français	40
Annamites	40.000
Chinois	293
Moïs	1.500
Tagals	1
Total	41.834

Bà-rja comprend 7 cantons, dont 3 cantons moïs et 60 villages, dont 20 villages moïs.

.....
[306] L'arrondissement possède deux chrétientés : Phước-định, au chef-lieu, et Đất-đô, dans l'intérieur. On peut y ajouter les deux petites chrétientés de Thôm et de Xuyên-mộc, qui dépendent, l'une et l'autre, du missionnaire de Đất-đô.

30 pagodes figurent au contrôle de l'inspection ; les plus intéressantes à visiter et aussi les plus vénérées sont celles situées dans les montagnes, principalement celles de Chua-hang, de Bàhet et de Thi-vài, dans le massif de Núi-đỉnh ; celles de Châu-viên, de Châu-long et de Ngọc-tuyên, dans les montagnes de Long-hái et de Phước-hải ; enfin, celles de Dinh-có et de Chơn-viên, sur de petites collines isolées.

Les principales écoles sont :

1° L'école d'arrondissement, située au chef-lieu, qui compte 200 élèves, en y comprenant l'école cantonale d'An-phú-hạ, qui y a été annexée ;

2° Les écoles cantonales d'An-phú-thượng (à Long-điển), de Phước-húng-thượng (à Long-mỹ) et de Phước-húng-hạ (à Đất-đô) ;

3° Deux écoles de la mission, au chef-lieu et à Đất-đô, avec des écoles annexes à Long-hiệp et à Xuyên-mộc.

Les indigènes de l'arrondissement de Biên-hòa, aussi bien que leurs congénères des autres provinces, ont des croyances superstitieuses contre lesquelles rien ne saurait prévaloir. Aussi certaines légendes qui courent dans tout le pays ont un grand crédit auprès des Annamites, surtout celles qui concernent quelques-unes des pagodes que nous avons citées plus haut. Nous en avons recueilli un petit nombre qui sont assez intéressantes :

« Dans le canton d'An-phú-thượng, sur la colline de Chơn-bèn (Chợ-bèn), on voit, sur un rocher, l'empreinte d'un pied d'enfant. Cette empreinte existe depuis les temps les plus reculés. On croit que la marque a été faite par le pied d'un *tiên* (génie). On suppose également qu'elle vient du pied valide de *Lý-thiết-Quày*, un génie boiteux, qui a choisi ce lieu pour descendre parmi les Annamites, avec une gourde sur l'épaule et s'appuyant sur un bâton noueux. »

La légende dit, en effet, d'après un traducteur, que *Lý-thiết-Quày* est un des huit grands génies de la terre. Jeune et beau, il avait toutes sortes de pouvoirs et faisait même des miracles. Son [307] âme sortait de temps en temps de son corps pour aller visiter l'enfer, et, pendant ce temps, son corps restait inerte. Un jour, un mandarin en voyage, suivi d'une escorte nombreuse, entra dans la maison de *Lý-thiết-Quày* pour

demander l'hospitalité pendant une nuit. Justement, l'âme du génie était en promenade et le mandarin, pour se débarrasser du corps qui le gênait, le fit enterrer, malgré les supplications du serviteur du génie qui affirmait au mandarin incrédule que son maître reviendrait à la vie.

L'âme de *Lý-thiết-Quày*, ne trouvant plus le corps au retour, erra longtemps sans asile, lorsqu'un jour, elle vit sur l'eau le corps d'un noyé boiteux et y entra. Le noyé revit sous le nom du génie.

Dans la sculpture et la peinture chinoises et annamites, ce génie est représenté sous la forme d'un individu boiteux et très laid, s'appuyant sur un bâton et portant sur l'épaule une gourde remplie de miracles.

« Dans le canton de Phước-húng-hạ, au milieu de la forêt, il existe, à Phước-bừu, les ruines d'une forteresse cambodgienne. On n'y voit plus que quatre remparts en biên-hòa, mais nulle trace de construction à l'intérieur. Cet endroit inspire une grande terreur aux habitants du village, et ceux-ci n'ont jamais osé et n'oseront jamais enlever les pierres pour leurs besoins. On trouve là un immense bloc de marbre très uni, invisible à toute personne ayant l'idée de le visiter et visible seulement pour ceux qui viennent là par hasard, sans intention projetée ⁵⁸. »

« Près de la pagode de Ngọc-tuyên, dans le canton de Phước-húng-thượng, on remarque, sur une montagne du même nom que la pagode, une source d'eau très claire et un rocher auquel on a fait un trou. Ce rocher contenait, paraît-il, une pierre précieuse qui en a été extraite par un Français.

« Avant la construction de la pagode, un bonze avait élu domicile à cet endroit. Ce religieux venait souvent faire sa prière au bord de la source et les poissons, qu'il appelait ses fidèles, accouraient de tous côtés pour l'écouter et pour manger le riz que le bonze leur distribuait.

« C'est pour cela qu'on a donné le nom de Ngọc-tuyên (*ngọc*, pierre précieuse ; *tuyên*, source) à la pagode élevée à cet endroit. »

[308] « Sur une montagne du massif de Núi-đỉnh, dans le canton d'An-phú-hạ, se trouve une grotte réputée très profonde. L'ouverture de cette grotte est très grande et, dans l'intérieur, se trouvent une foule de ramifications partant dans toutes les directions ⁵⁹.

« On raconte que cette grotte était habitée par de gros serpents à crête rouge, de ces serpents qui servent de monture aux génies.

Ces serpents, connus sous le nom de *ngựa-ông* (cheval de Monsieur), *ngựa-bà* (cheval de Madame), ne faisaient aucun mal à personne, vu qu'ils se retiraient dans la grotte pour y faire pénitence et n'en sortaient que pour porter leurs maîtres.

« Chaque sortie des serpents était indiquée par un grand vent autour de la grotte et tout passant, prévenu par ce signe, devait s'éloigner bien vite de l'endroit pour ne pas attirer sur lui la haine des génies qui le châtieraient en lui envoyant une maladie grave ou en le faisant mourir.

« Ces serpents n'existent plus. Par la pénitence, ils sont devenus dragons et se sont envolés vers les lieux célestes. Après leur départ, une pagode, appelée *Chùa-hang*, fut construite par les bonzes près de la grotte. Ces religieux racontent aux personnes qui viennent visiter leur pagode qu'un des leurs était descendu jusqu'aux enfers par ce chemin et qu'il y avait vu des maisons et de magnifiques palais. »

⁵⁸ M. Delanoue, administrateur, a visité l'endroit en question et n'y a pas vu le bloc de marbre dont il est parlé ; il est vrai qu'il y était allé exprès.

⁵⁹

« Le *bàu Thành*, situé près de Long-diên, n'est pas, comme on pourrait le croire, un étang, mais bien un immense abreuvoir creusé jadis par les Cambodgiens pour leurs chevaux et les éléphants. Très profond autrefois, il ne l'est plus de nos jours. Pourtant, les habitants n'osent pas s'aventurer un peu loin dans la mare ; une certaine crainte les oblige à rester sur le bord : la peur du *Ma-da* (fantôme-peau), un méchant esprit représenté sous la forme d'une peau noire et molle et qui enveloppe les pieds du nageur, l'empêche de regagner la rive. Après de vains efforts, la victime est entraînée au fond de l'eau. »



Bureaux de l'Administration à Bà-rịa

Bà-rịa (ville). — Le chef-lieu de Bà-rịa, dont l'emplacement a été très mal choisi, n'est pas le principal centre de l'arrondissement et ne le deviendra jamais.

[309] Il ne faut pas moins de 8 heures pour se rendre de Saïgon à Bà-rịa, en chaloupe. La rivière de Saïgon comprend une grande partie de l'itinéraire ; mais, en la quittant, il faut bien connaître les rạch de la contrée pour ne pas faire fausse route.

De Saïgon, on remarque sur le parcours, à droite : rạch Bàng, Tàn-trùng, Tắc-ròi, Bà-biên, Ruôi, sông Dừa, sông Tắc-bãi, Xóm-ngà-tur, sông Đá-dàng, Xóm-bà-lai, rạch Núi-núa, rạch Tắc-mọi, rạch Cò-may (Xóm-cò-may) ; à gauche : rạch Bang-cút, Cá-trê-lón, Cá-trê-nhò, Bình-trung, Khi-hà, Ông-mỹ, Ông-thuật, Ông-kéo, Lá, Cù-lao-ôm tương, rạch Ông-chụng, Xua, rạch Nhé, Chanh, Xóm-bày-bửu, rạch Tre, Bà-rịa.

« La prise de Bà-rịa remonte à 1861.

« Après la bataille de Biên-hòa, l'amiral Bonard se dirigea immédiatement par mer avec les troupes de débarquement et un détachement espagnol (*Tableau de la Cochinchine*. Cortambert et Rosny) vers la citadelle de Bà-rịa, où les mandarins essayaient de rallier les débris de leur armée.

« L'amiral, secondé par le commandant Coupvent-Desbois, capitaine de vaisseau, tourna le camp ennemi, fit surprendre une tête de pont qui était gardée sur ses derrières et y plaça deux compagnies de fusiliers pour la nuit. À 9 heures du soir, ce détachement, isolé au delà d'un marais, fut vigoureusement attaqué et eut un homme tué ; mais il soutint vaillamment le choc et resta maître du terrain. C'était une diversion des troupes annamites qui effectuaient leur retraite au même moment. En entrant dans le campement ennemi, **on trouva environ 300 chrétiens brûlés vifs dans une prison**, où

ils avaient été enfermés ; quelques-unes de ces malheureuses victimes purent être arrachées aux flammes et ne survécurent pas à leurs blessures ⁶⁰. Certains chefs annamites, touchés de compassion, avaient ouvert, avant de fuir, une autre prison remplie de chrétiens, contrairement aux ordres de leurs mandarins ; ils les avaient ainsi arrachés à une mort affreuse.

« Pendant dix jours, on poursuivit les divers détachements de l'armée annamite, en les délogeant successivement de tous les villages situés entre Bà-rja et la frontière orientale de la province.

[310] Cent jonques qui ravitaillaient l'ennemi le long de la côte furent brûlées par notre flottille ; le *Norzagaray*, capitaine Lespès, en détruisit vingt-cinq dans la baie de Phan-rí.

« D'après les renseignements parvenus au quartier, l'ennemi avait perdu 1.500 hommes dans toutes ces rencontres ⁶¹ ».



Marché de Bà-rja

Situé sur la rive gauche du petit rạch Bà-rja, Bà-rja (ville) occupe une certaine étendue de terrain et possède quelques rues qui ne laissent rien à désirer. Les bâtiments de l'inspection, comprenant les bureaux, les logements des deux administrateurs et toutes leurs dépendances, soit entourés de magnifiques jardins. Le marché, situé sur une place immense, est fort bien construit, ainsi que la maison commune.

Bà-rja possède 1 bureau des postes et télégraphes, 1 perception, 1 entrepôt d'opium, 1 école, 1 église, plusieurs pagodes, 1 fort où se trouve une compagnie de tirailleurs annamites, commandée par un officier d'infanterie de marine. La population du poste peut atteindre le chiffre de 2.000 habitants. Le commerce et l'industrie y sont à peu près nuls. Chaque semaine, un ou deux bateaux des Messageries fluviales se rendent de Saïgon à Cò-may, où se trouve un grand appontement ; mais Cò-may est à plus de 3 kilomètres du chef-lieu, ce qui rend assez difficile le transport des voyageurs et des marchandises pour Bà-rja.

⁶⁰ En souvenir de cet événement, une chapelle spéciale a été érigée dans le cimetière catholique de Bà-rja par les soins de la Mission.

⁶¹ Extrait. — Les premières années de la Cochinchine, par M. Vial.

Non loin du poste, on remarque deux magnifiques plantations de café et de poivre appartenant à MM. Bertrand et Arcillon, deux planteurs très méritants. Nous avons eu l'occasion de visiter ces plantations en compagnie du sympathique administrateur, M. Delanoue, et nous pouvons affirmer que notre admiration a été bien grande quand nous nous sommes trouvé au milieu de tous ces poivriers et caféiers qui forment une véritable petite forêt. Ces deux plantations, qui sont peut-être les deux plus belles de la Cochinchine, font vraiment honneur à MM. Bertrand et Arcillon qui, certainement, ne tarderont pas à voir tous leurs efforts et leur peine couronnés de succès et à jouir des bénéfices que leurs plantations sont appelées à leur rapporter.

Certains terrains de l'arrondissement de Bà-rja sont très propices à la culture du café et à celle du poivre, et il est regrettable de [311] voir un si petit nombre de colons européens se livrer à cette branche de l'agriculture.

L'eau du poste de Bà-rja est louche et blanchâtre, d'un goût fade et susceptible de sentir légèrement les œufs pourris, au bout de quelques jours de repos dans un vase.

D'une température presque identique à celle de l'atmosphère, elle est aussi très pauvre en gaz carbonique libre et en air. Son degré hydrométrique ne dépasse pas 4° 5.



Maison commune de Long-diên

Long-dien. — Le centre de Long-diên est situé à 6 kilomètres de Bà-rja ; on s'y rend par la route et l'on remarque, sur le parcours, à droite, un cái-dinh de Phước-lê, la bifurcation de la route de Cò-may, l'emplacement de l'ancienne pagode de Phước-lê, le pont de Thù-lự ; à gauche : la nouvelle pagode de Phước-lê (chùa), le champ de courses de Bà-rja, la bifurcation de la route de Thù-lự à Chợ-bèn, le hameau de Bân-chay et le marché de Long-diên.

La maison commune de Long-diên est remarquable ; à l'extérieur comme à l'intérieur, la construction ne laisse rien à désirer, les colonnes qui soutiennent cet édifice sont énormes et en essences de bois rares, les sculptures en bois qu'on voit à l'intérieur sont de vrais chefs-d'œuvre, ainsi que les panneaux et le frontispice de la salle des réceptions ou réunion des notables indigènes. Les meubles eux-mêmes, en bois de *trắc*, sont incrustés de nacre et remarquables par leur propreté.

À quelques mètres de la maison commune, se trouve un rocher assez élevé sur lequel a été construit un kiosque charmant, où, plusieurs fois la semaine, M. l'Administrateur et quelques habitants français de Bà-rja viennent prendre l'air, après la sortie des bureaux, le soir, vers 6 heures.

Le marché de Long-diên est assez vaste, mais comme il est fort ancien, l'Administration doit en faire construire un nouveau. La population de Long-diên est de 4.000 habitants.

Le principal commerce de ce centre est le commerce du sel, car les salines sont très peu éloignées du village.

Long-lập. — Long-lập est à 7 kilomètres de Bà-rja, par la route ; c'est un centre situé au milieu des forêts, dont la population s'élève à 3.000 habitants.

[312] En se rendant du chef-lieu à Long-lập on trouve, à droite, le hameau de Xóm-cát, le village Nước nhì, le village de Long-kiên, la route qui conduit à la plantation de MM. Bertrand et Arcillon, le village de Long-xuyên, le tombeau de Huè-thượng, le marché de Đá-bàng, la maison commune de Long-lập, la pagode du Génie (cái-đỉnh) et la pagode de la Déesse (cái-chùa-bà), à gauche, le cimetière européen et le marché de Chợ-đón.

Long-lập est renommé pour son assez grand commerce de coton. Les environs de ce grand centre sont très giboyeux ; les cerfs et les sangliers y abondent.

Đàt-đò. — Phuoc-hai. De Long-diên à Đàt-đò, il y a 7 kilomètres. La route, sur tout le trajet, est très agréable ; de nombreux vallons se succèdent et les pentes qu'on rencontre sont très douces. De chaque côté de cette route, s'étendent de nombreuses rizières et quelques jardins. On trouve à droite, la route d'An-ngài, le đình d'An-ngài, la maison commune d'An-nhút ; à gauche, les ponts d'An-nhút, de Cáo-đầu, de Cáo-suôi-đoàn, la maison commune de Phước-tuy et le đình de Phước-tuy.

Đất-đò est une agglomération formée des 4 villages de Phước-tuy, Phước-thọ, Phước-hạp et Hiệp-hòa. Ce centre compte 3.500 habitants ; on y fait un assez grand commerce de coton, de ramie et de haricots.

De Phước-thọ, village qui est compris dans l'agglomération indiquée ci-dessus, jusqu'à Phước-hải, il y a 10 kilomètres.

Ce dernier centre, qui possède 2.000 habitants, est un gros village pêcheur ; aussi, le principal commerce de Phước-hải est-il celui du poisson sec.

On remarque sur le parcours de Phước-thọ à Phước-hải : à droite, le marché de Ngà-tu, celui de Chợ-gò, de Long-mỳ, la pagode de Long-mỳ, le pont de Câu-bà-núa et les dunes de Phước-hải ; à gauche, la maison commune de Phước-thọ, ainsi que l'école cantonale, la pagode de Phước-liêu et celle de Phước-hải.

Du marché de Long-mỳ à Phước-hải, la route n'est plus carrossable pour les voitures ; le moyen le plus pratique est la charrette à bœufs ou le cheval.

Mois de l'arrondissement de Bà-rja. — L'arrondissement de Bà-rja, comme il a déjà été dit, possède 3 cantons mois au Nord- [313] Ouest. « Toute la contrée habitée par ces Mois, dit le Dr Neiss, forme un plateau s'élevant peu à peu à mesure que l'on s'avance vers le Nord-Est. Sur ce plateau, se dressent de nombreuses collines, entre lesquelles serpentent de petits cours d'eau qui deviennent des torrents pendant la saison des pluies, mais qui sont à peu près desséchés pendant la saison sèche. Tout le pays est couvert de forêts, mais celles-ci, continuellement ravagées par la manière barbare dont les Mois cultivent le riz, ne renferment que fort peu de beaux arbres.

« Les villages mois n'ont pas de position bien fixe ; quand les habitants ont suffisamment dévasté la forêt sur un point, ils vont dans un autre lieu bâtir leurs cases et établir leurs cultures. Ils ne sortent pas cependant d'un territoire fixe et un village n'empiète jamais sur l'autre ; les limites sont souvent marquées par des poteaux, mais surtout par des pièges à tigre qui ont été construits par ordre de l'Administration. Quelques villages, possédant des rizières cultivées à la manière annamite, ne changent jamais de place, n'ayant aucun intérêt à s'éloigner de leurs rizières.

« Tous les villages paient à la France un très léger tribut qu'ils payaient à l'Annam avant la conquête ; ils se composent, en général, de 15 à 20 maisons, dont quelques-unes abritent plusieurs ménages. Les cases sont disposées en trois ou quatre groupes, quelquefois rapprochés l'un de l'autre, quelquefois dispersés sur toute l'étendue du territoire du village. Ces habitations ont un aspect tout particulier qui a fait dire quelquefois que les Mois habitaient sur les arbres. Ce sont de véritables cages rectangulaires tressées en bambou, le toit est en chaume de tranh et, souvent, les parois sont doublées de paillotes ; ces légères constructions sont élevées sur de forts piquets à 3 m 50 et même souvent à 5 mètres au-dessus du sol ; quelquefois, le principal pilotis est un arbre que l'on a coupé à la hauteur voulue, en conservant quelques branches horizontales qui servent de soutien à la case ; ces branches continuent à végéter et l'on peut vraiment dire alors que la famille loge dans un arbre. Quand, à l'aide d'une sorte de perchoir formé par un bambou ébranché à 0 m 20 du tronc, on a pu grimper dans ces étranges maisons, on en a bien vite fait l'inventaire. Point de meubles, un plancher à jour formé par de petits bambous distants de 3 à 5 centimètres les uns des autres ; au milieu de l'un des [314] grands côtés du rectangle, une large planche carrée recouverte d'une forte couche de cendre et servant de foyer. Le feu, entretenu nuit et jour, maintient dans la case une atmosphère de fumée qui éloigne les moustiques ; au-dessus du foyer est suspendue une claie de bambous, dans laquelle sont exposés à la fumée la provision de poissons salés, parfois quelques tranches de venaison et toujours de ces petits pains de riz formés par le résidu du dernier thé (vin de riz) qu'ils ont bu, destinés à servir de ferment pour une prochaine opération.

« Le long de la muraille, sont suspendus quelques arcs, des flèches, des paniers et des vans assez bien tressés ; quelques nattes leur tiennent lieu de lits, avec de petits sacs de paddy pour oreiller.

« Dans l'un des angles de la case est appliquée une sorte de petite cage en bambou, séparée de l'intérieur par une paroi mobile.

C'est dans cette espèce d'armoire qu'ils ramassent leur vaisselle et qu'ils conservent leurs provisions de paddy, de sel et de pots de vin de riz en fermentation. Dans la partie nord du pays, toutes les cases sont orientées de manière que le faite de la toiture aille de l'Est à l'Ouest ; ils nous ont dit que, s'ils changeaient l'orientation de leur demeure, ils attireraient le malheur sur leurs familles.

« Chez eux et dans la forêt, les Mois ont, pour tout vêtement, une simple bande d'étoffe dont ils appliquent le milieu sur leur ventre ; les deux extrémités, ramenées en arrière, sont croisées sur la région lombaire, puis ramenées en avant dans le sillon interfessier, relevées et passées dans la ceinture, pour venir, ensuite, flotter sur le devant des cuisses. Quand ils vont dans les marchés ou qu'ils reçoivent chez eux un étranger, il se vêtissent à la manière annamite. Les vieilles femmes n'ont quelquefois d'autre vêtement que la bande de colonnade que nous venons de décrire, les jeunes y ajoutent un carré d'étoffe attaché au cou et cachant les seins ; le plus souvent, d'ailleurs, en dehors de leurs maisons, elles sont vêtues comme les Annamites. Tous, hommes et femmes, ont les oreilles percées ; ils y portent des anneaux d'argent, de cuivre ou même simplement de petites ficelles ; les plus riches portent au cou des colliers d'ambre.

« Leur alimentation se compose de riz ; ils y ajoutent du poisson salé qu'ils pêchent en petite quantité dans les torrents, au moyen de paniers tressés, assez analogues aux casiers à homards de nos [315] pêcheurs français ; ils s'en procurent la plus grande partie dans les marchés de Long-lập et Long-nhựng, au moyen d'échanges. Ils mangent aussi le maïs vert qu'ils cultivent et la patate douce qu'ils déterrent dans la forêt, et trop souvent au milieu des chemins ; creusant des trous ronds et bien réguliers, d'un pied de diamètre et de plusieurs pieds de profondeur, ils établissent ainsi, avec une incroyable insouciance, de véritables chausse-trappes. »

En somme, les Moïs de l'arrondissement de Ba-rịa ont une grande analogie avec les Moïs et Stiengs de Bien-hòa et les sauvages de Thù-dáu-một. Au Laos, on en trouve aussi, nommés Khâs, suivant les tribus, qui se rapprochent également de ceux qui viennent d'être décrits. Dans les environs d'Attopeu, nous avons trouvé un petit village de Khâs sur les arbres, à 15 et 18 mètres de hauteur.

Nous en avons pris une photographie.

ARRONDISSEMENT DU CAP SAINT-JACQUES

Formation. — Bornes. — Superficie. — Nature du sol. — Routes. — Fleuves. — Râchs. — Minéralogie. — Forêts. — Commerce. — Population. — Cantons. — Villages. — Pagodes. — Chrétientés. — Historique du Cap-Saint-Jacques. — Légendes. — Le Cap. — Sanatorium. — Batteries. — Plage de Tiouane. — Dunes. — Route du Cap à Tiouane. — M. Outrey. — Jetée. — Baie de Gành-rái. — Lazaret. — Le *Shamrock*. — Quarantaine de 1891. — Cétacé du Cap-Saint-Jacques. — Pagode de la Baleine.

Arrondissement du Cap-Saint-Jacques. — La circonscription du Cap-Saint-Jacques, qui comprend l'ancien territoire des villages de Thăng-Tam et Thăng-nhì, a été détaché de l'arrondissement de Bà-rịa, par arrêté du gouverneur, en date du 1^{er} mai 1895. Un administrateur des affaires indigènes a été chargé de cette circonscription, qui est bornée : au nord, par le Sòng-đĩnh et le rạch Bà-bồ ; au sud et à l'est, par la mer de Chine ; à l'ouest, par la baie de Gành-rái et la baie dite des Cocotiers.

Le nouvel arrondissement du Cap-Saint-Jacques a une superficie de 3.597 hectares 66 ares, dont le dixième à peine des terrains est cultivé.

Au point de vue de la nature du sol, le Cap-Saint-Jacques est presque entièrement couvert de sable ; néanmoins, au pied des deux soulèvements de nature granitique qui constituent les massifs du Phare et de Gành-rái, il y a une terre argileuse très propre à la culture.

Les principales routes sont les suivantes : route du Cap à Gành-rái, en passant par Bèn-đĩnh (7 kilomètres) ; route du Cap à Tiouane à travers les dunes (2 kilomètres) ; route du Cap à la Fausse-Baie construite en corniche le long de la mer (4 kilomètres) ; route du Cap à Bà-rịa par Rạch-giữa, Cúc-lô et Cò-may (21 kilomètres).

Il y a lieu de signaler également la route du Cap au Phare (3 kilomètres, construite sous le gouvernement de l'amiral La Grandière.

La route des Batteries A et B, ainsi que la route Militaire, conduisant à la batterie de Gành-rái, ont été construites par l'Artillerie.

Le seul fleuve à signaler est le Sòng-đĩnh, qui remonte à Bà-rịa.

Les rạch principaux sont : Rạch de Bèn-đĩnh, qui se jette dans [317] la baie de Gành-rái ; rạch Cù-a-tắc, qui relie le Sòng-đĩnh au rạch de Bèn-đĩnh et le rạch Bà-bồ, qui se jette dans le Sòng-đĩnh, un peu plus haut que Rạch-giữa.

La minéralogie n'offre rien de particulier. Les soulèvements du Phare et de Gành-rái sont de nature franchement granitique. On y rencontre du fer en petite quantité. La présence du fer est notamment très apparente dans la Fausse Baie, où on le rencontre mêlé au sable de la plage.

L'arrondissement du Cap-Saint-Jacques est recouvert de forêts épaisses et où les essences forestières sont encore assez nombreuses. L'Administration a constitué des réserves dans plusieurs portions de ces forêts. Les massifs montagneux de Gành-rái et

du Phare sont recouverts d'essences rabougries qui ne peuvent être guère utilisées que comme bois de chauffage.

Le commerce est assez actif. La présence des Européens, dont le nombre va toujours croissant, le rend de jour en jour plus important. Les jonques venant du Bình-thuận et des autres provinces de l'Annam contribuent également à développer le mouvement commercial.

L'arrondissement possède 2.183 habitants pouvant se décomposer ainsi :

Français	(?)
Annamites	2.045
Chinois	130
Cambodgiens	2
Indiens	6
Total	2.183

Il n'y a qu'un canton, celui de Vũng-tàu, et deux villages, Thặ̉ng-tam et Thặ̉ng-nhì, un seul marché, celui du Cap, qui s'affirme annuellement 660 piastres, trois pagodes, dont l'une à Thặ̉ng-tam (celle de la Baleine), l'autre au chef-lieu, dite de Phước-linh, et la troisième à Bèn-đinh. Anciennement, il y avait une pagode sur le sommet de la montagne du Phare dont on a trouvé les vestiges lors de la construction des bâtiments actuels. Les jonques annamites la saluaient en passant au large. Quelques-unes, provenant des provinces de l'Annam, ont conservé cette vieille coutume qu'avaient les navigateurs indigènes des côtes d'Annam.

Une autre pagode devait exister sur la montagne de Gành-rái, dite Núi-Hòn-sập, car on retrouve encore les vestiges d'une ancienne construction de briques qui le fait supposer.

Une seule chrétienté existe au Cap-Saint-Jacques, ayant à sa tête un missionnaire, le R. P. Simon, et une seule école, dite d'arrondissement, qui compte 85 élèves.

Les Frères de l'école Taberd, de Saïgon, doivent édifier un internat pour un certain nombre d'enfants.

Nous devons à M. Pétrus Kỳ quelques renseignements sur le Cap-Saint-Jacques, renseignements que [M. Outrey](#), administrateur actuel du Cap, a bien voulu nous communiquer. C'est surtout au point de vue historique que nous les reproduisons :

« Le Cap-Saint-Jacques faisait partie, autrefois, du territoire du Cambodge appelé Thuỳ-chơn-lập.

« Comme on le remarque partout, les Cambodgiens n'habitent pas souvent les montagnes, ni leurs flancs ; ils construisent de préférence leurs habitations, à toits pointus et sur pilotis, sur des terrains plats. Leurs hameaux étaient ainsi disséminés dans la vallée du massif montagneux du Cap. Ils avaient des relations commerciales avec les Ciampoïs du Bình-thuận et les Moïs des montagnes supérieures, avec des Malais de Poulo-Condore et des Annamites.

« Les Ciampoïs, refoulés par les Annamites, n'ont jamais essayé d'occuper ce pays ou de se mêler aux habitants cambodgiens. Ce furent les Annamites qui, en 1769, encouragés par la cour de Nguyễn de Huè, après avoir franchi la frontière ciampoïse,

leur succédèrent. Ces envahisseurs pacifiques venaient avec leurs familles, choisissaient un endroit propice et s'y installaient, en cultivant tout d'abord un jardin potager autour de leur case, et puis, peu à peu, défrichaient les terrains incultes et inoccupés pour y planter du riz.

« Les Cambodgiens, détestant les *Yuôn* (Annamites), pour éviter d'être leurs voisins, déménageaient et allaient installer leurs cases et leurs hameaux plus loin dans l'intérieur des terres. À mesure que les Annamites avançaient, les Cambodgiens s'éloignaient.

« Le Cap-Saint-Jacques s'appelle *Gành-rái* (promontoire des loutres), en caractères *Lại-co-son* (nom géographique). On le nomme ainsi parce qu'il y avait autrefois beaucoup de loutres qui se réunissaient sur les bords du promontoire. La chose est d'autant plus compréhensible que le petit poisson abonde dans ces parages. Les loutres y vivaient tranquilles, à l'abri de tout danger.

« Le port de mer porte un nom cambodgien annamitisé, celui de *Cán-giờ*, provenant de celui de *Chon-cán-chư*, qui signifie : « pied d'un panier à riz cuit ». Les Annamites n'en prennent que deux syllabes assimilables à leurs mots composés ou doubles, *Cán-chư*, pour former *Cán-giờ*.

« La baie des Cocotiers est connue sous le nom de *Vùng-tàu* (baie servant d'abri aux navires). Pour la baie, ainsi que pour les environs, jusqu'à *Giềng-bông* (*Cửa-làp*), *Thùy-ván*, *Mô-xoài*, les noms cambodgiens n'existent plus.

« Comme légende, on ne connaît que celle-ci : Les loutres qui se réunissaient en grand nombre au Cap, à une certaine époque de l'année, venaient là pour faire un sacrifice expiatoire pour les poissons qui leur ont servi de nourriture !

« La légende ciampoise relate également un fait assez curieux : Un des rois ciampoïs, vaincu par les Annamites, fut décapité. Il vivait encore après l'exécution et portait sur ses deux mains sa tête tranchée et se promenait du territoire ciampoïs jusqu'à *Bà-rja* et *Chợ-bèn*, criant à l'injustice. Tout le monde en avait peur. Un jour, une personne courageuse le rencontrant, au lieu de fuir, lui demanda bravement qui il était et lui dit de lui raconter son histoire. La tête, après avoir satisfait la curiosité de son interlocuteur, tomba et mourut.....

« À *Gành-rái*, les Annamites avaient construit une batterie sur le 3^e pic (intérieur) et un *thú-ngũ*, petit fort de douanes (1777).

« Les côtes, depuis le Cap jusqu'à *Qui-nhơn*, étaient très fréquentées par les bateaux malais. Les Malais, qui occupaient *Poulo-Condore* et les îles du golfe de Siam, étaient de la même race et de la même origine que les Ciampoïs, premiers émigrants de la Malaisie ».

Actuellement, le chef-lieu est le seul centre principal de l'arrondissement ; fort bien situé au bord de la mer, possédant un sana- [320] torium nouvellement créé, un immense marché en construction, un bureau postal et télégraphique, quantité de villas charmantes, un camp de tirailleurs annamites, plusieurs forts ; enfin, un phare qui envoie sa lumière à de très grandes distances. On est émerveillé à l'aspect de cette petite ville naissante, sortie de la brousse, sortie comme par enchantement. Mais il faut dire que, sous l'habile et intelligente direction de M. Outrey, administrateur, le Cap Saint-Jacques ne peut tarder à devenir un des postes les plus importants de la Cochinchine. Étant donné les heureuses modifications apportées depuis la prise de possession de l'arrondissement par M. Outrey, on ne peut que bien augurer pour l'avenir du Cap.

Voici, du reste, quelques fragments détachés du *Courrier de Saïgon* et dus à la plume de M. *Sanatorium*, qui donneront, mieux que nous pourrions le faire nous-même, une idée exacte du Cap Saint-Jacques :

« Mon étonnement, dès mon arrivée dans l'enclave des récents bâtiments entrepris par l'Administration et les propriétaires, n'a plus connu de bornes.

« Je ne me reconnaissais plus dans cette épaisse brousse d'autrefois, sillonnée de sentiers tortueux, pleins d'obstacles ; je ne voyais plus l'emplacement des villas autrefois fameuses : la villa des pilotes, la villa Rochon et bien d'autres, me paraissaient déplacées. J'étais, enfin, dans un pays neuf, au sein d'une ville nouvelle, sortie de terre comme par miracle, comme par enchantement.

« Pour mieux jouir du spectacle, je gravis, en compagnie d'un citoyen de la ville du Cap, la partie abrupte de la colline voisine, celle que contourne, en l'évitant, l'admirable route carrossable qui conduit à Tiouane.

« Là, le tableau change d'aspect ; on embrasse l'étendue de la ville entière d'un coup d'œil et on peut, en quelques coups de crayon, dresser le plan de toutes ses artères.

« Un admirable réseau de routes, de rues et de boulevards tirés au cordeau traversent, en tous sens cette ville naissante, et, de tous côtés, les maisons se dressent peu à peu, les villas surgissent, les bâtiments de l'État s'exhaussent de jour en jour sur leurs fondations.

« Cette bâtisse robuste, entièrement faite avec des moellons de granit, repose l'œil du voyageur, habitué à ne voir que les mesquines et monotones constructions de briques. Tout cela a un aspect sévère, un air de place forte ou de mur d'enceinte, propre à défier les attaques de l'artillerie.

« Le marché central est terminé, un système spécial pour la canalisation de l'eau potable doit fonctionner aux premiers jours. Dans un an, tous ces vides, tous ces terrains vagues et broussilleux, qu'on disputait naguère aux sangliers et aux bêtes féroces, recevront d'élégantes maisonnettes ou des constructions de rapport.

« La ville, admirablement orientée sur la mer, reçoit, pendant les deux moussons, les brises du large.

« La plage de Tiouane, qui n'était reliée à la ville qu'au moyen d'un sentier mal tracé et mal tenu, a été rendu accessible aux voitures, au moyen d'une route carrossable que Saïgon pourrait bien envier. Cette route a nécessité des travaux remarquables, des tours de force, dont le voyageur se rendra compte en jetant un simple regard sur le sol environnant.

« À mi-chemin de Tiouane, elle traverse un grand marais couvert de fleurs de lotus et peuplé d'oiseaux aquatiques ; c'est la cuvette naturelle qui reçoit les eaux pluviales des montagnes d'alentour. On conçoit la difficulté qu'ont dû obtenir les conducteurs des ponts et chaussées pour affermir ce sol meuble, sous lequel la tourbière instable étend ses couches de détritux végétaux.

« Plus loin, la série des dunes mouvantes commence. Il a fallu les attaquer de front.

« Mais quelle désillusion ! Au fur et à mesure que la pioche avançait dans le sable, des éboulements continus refermaient la tranchée, effaçant en un instant le travail de plusieurs heures. C'est par un système énergique qu'on a pu venir à bout de ces inconvénients. Et pour ne pas laisser au sable mouvant le temps de dévaler le long des talus et des pentes raides, on a eu le bon esprit de procéder sans retard à des plantations raisonnées de végétaux vivant dans le sable, qui retiendront avec leurs racines le terrain, fixé dorénavant.

« Cette plage de Tiouane est bien belle. Je sens qu'un avenir incontestable est réservé à ce coin, aujourd'hui désert.

« Mais, c'est dans le gigantesque travail de la jetée que se révèlent l'esprit d'initiative, l'énergie du jeune administrateur qui préside à cette entreprise.

[322] « En le voyant se multiplier sur les divers chantiers, dans les carrières à ciel ouvert ou dans les galeries de la montagne, on pense que la Cochinchine serait un tout autre pays, si elle ne comptait que des fonctionnaires de cette trempe. M. O... rappelle, par sa force de caractère et sa connaissance approfondie des choses du pays, cette pléiade d'anciens administrateurs disparus, qui jetèrent les bases de notre colonie

naissante, et dont les travaux, consignés dans les premiers fascicules des *Excursions et reconnaissances*, n'ont pas été encore égalés.

« Ce côté du Cap, naguère si paisible, ressemble, aujourd'hui, à une tranchée ouverte sur la voie en construction d'un chemin de fer.

« Des montagnes ont été séparées, changées de place, des blocs énormes de granit dévalent les pentes raides pour venir se placer sur les wagonnets qui les transportent à la jetée.

« La poudre, la dynamite et le fulminate font entendre, tout le long du jour, dans la baie, leur voix terrifiante.

« La jetée a près de 90 mètres de long. Elle s'avance peu à peu dans la mer, atteignant des fonds moyens de 6 mètres ».

Bientôt, les bateaux des Messageries fluviales de Cochinchine, qui font actuellement le service de Saïgon au Cap, verront leur nombre s'augmenter de ceux du Cambodge, qui possèdent le tonnage exigé par les règlements, confortablement aménagés et d'une vitesse suffisante. »



Lazaret de Gành-rái

Non loin du Cap-Saint-Jacques et près de la baie des Cocotiers, se trouve la baie de Gành-rái, qui a été choisie comme lazaret en cas d'épidémies.

Le lazaret est au pied d'une colline, fort bien abrité, et comprend un grand nombre de bâtiments. C'est là qu'on fait faire quarantaine aux passagers des bateaux contaminés et qui viennent dans les eaux de Cochinchine.

En 1891, le *Shamrock*, transport de guerre, revenant du Tonkin, ayant à son bord plusieurs personnages importants de la colonie qui rentraient à Saïgon et un grand nombre de prisonniers tonkinois destinés au pénitencier de Poulo-Condore, fut mis en quarantaine par la santé de Saïgon. Le choléra, ayant éclaté à bord, avait fait déjà quelques victimes.

[323] C'est à Gành-rái que furent débarqués les passagers pour la Cochinchine et nous fûmes désigné comme médecin du lazaret. La quarantaine se fit dans les meilleures conditions, et nous n'eûmes, fort heureusement, à déplorer la mort de personne.

Nous nous sommes toujours rappelé avec plaisir les bons moments passés à Gành-rái ; nous avions, il est vrai, charge d'âmes, mais nos hôtes furent vraiment dignes de

tout éloge. Le bon air, une nourriture substantielle, des soins d'hygiène les plus scrupuleux et quelques distractions eurent vite raison du choléra. Aussi, le cordon sanitaire que nous avons fait former aux alentours du lazaret et qui se composait de tirailleurs annamites, sous les ordres d'un sergent français, fut-il rompu, par ordre, et rentra-t-il au Cap Saint-Jacques avant que la quinzaine fût écoulée.

La quarantaine fut levée, au grand contentement de tous, et le *Shamrock*, mouillé au large, put reprendre sa route vers les rives de France.

Les croyances et superstitions des Annamites ne sont pas moins originales au Cap-Saint-Jacques que partout ailleurs, en Cochinchine ; celles concernant le cétacé du Cap, la pagode de la Baleine, etc., sont des plus curieuses ; aussi croyons-nous intéressant de citer ici ce qu'en dit M. Jammes, dans un des numéros du *Courrier de Saïgon* :

« Nous avons vu, dit l'auteur, combien sont nombreuses et originales les croyances populaires des enfants de l'Annam. Ce qui frappe surtout l'observateur épris du réel intéresse qu'inspirent les recherches du folklore ⁶² chez ce peuple à l'esprit naïf et léger, c'est que les superstitions grossières professées au sein des masses ne sont pas seulement l'apanage du jeune âge. L'âge mûr et la vieillesse payent un tribut commun à ces légendes fantastiques qu'en Europe, l'homme adulte a dépouillées depuis longtemps.

« L'Annamite naît, croît, grandit et meurt au milieu de ce chaos inouï de choses extraordinaires, profondément incrustées dans son cerveau par une longue suite de générations.

« Tous les grands animaux de la création sont pour lui un objet de vénération et de culte. Le tigre royal, malgré la terreur et l'effroi qu'il inspire, reçoit les hommages, les offrandes sincères de [324] tout un peuple, au fond des plus humbles chaumières de l'Annam. Il est pour tout le monde le *Ông-cop*, ou seigneur tigre. « Monsieur le tigre a traversé le village cette nuit, dira sérieusement et avec conviction le lettre du Gouverneur, chargé des écritures publiques. »

« Cependant, comme il est un peu lâche, au dedans de lui-même, l'Annamite insultera au seigneur captif pris au piège et amené au chef-lieu dans une cage en bambou ; il se rappellera, peut-être, qu'un des siens a été autrefois la victime de ses griffes, et là, en toute sécurité, il le traitera comme le dernier des vauriens, avec son mépris si original et si typique, tout en le lardant de coups de lance ou de coups d'épieu. L'éléphant est aussi un grand personnage. Le *Ông-Tượng*, le *Ông-voi*, mérite considération ! Songez donc, un animal de cette taille à côté d'un peuple si petit !...

Comme les fauves de grande taille, qui, au fond des forêts de l'Annam, paissent en toute tranquillité, les monstres de l'Océan participent à cet élan de vénération que les peuples indo-chinois professent à l'égard des géants de la nature.

Mais voici une étrange histoire qui vient, bien à propos, fournir une contribution intéressante à l'étude que nous poursuivons. Elle est relativement de date récente, et comme chacun est à même de la contrôler, nous ne nous appesantirons pas outre mesure sur le degré de véracité de son criterium historique :

« Vers l'année 1848, le paisible village de pêcheurs, adossé contre les flancs de la montagne granitique du Cap-Saint-Jacques, fut réveillé un beau matin, avant l'aurore, par un événement extraordinaire, auquel les vieillards et les savants des basses provinces attribuèrent une grande signification.

« Au moment où les barques des pêcheurs allaient se mettre en route, chargées de filets, avant le lever du soleil, pour la pêche du large, toute la population fut mise en émoi par des cris inusités. Les notables s'assemblèrent à la maison commune pour tenir conseil. Quelque chose de grave se passait, sans aucun doute, à la faveur de la nuit !

⁶² Folklore : Vieux mot normand qui signifie : Traditions populaires.

« Voici la raison d'une aussi étrange révolution, au milieu de cette poignée de familles patriarcales, dont l'existence ne connut jamais ni les difficultés de la lutte, ni les soucis de la vie.

« Un énorme animal, aux formes inconnues, battant le sol de ses puissantes nageoires, frappant les flots de ses formidables coups [325] de queue, soufflant bruyamment comme un troupeau de buffles, gisait échoué sur le rivage de la mer ⁶³. Cet animal était gros comme une jonque, fort comme plusieurs éléphants. Deux puissantes mamelles, d'où coulait un lait pur et blanc comme celui d'une femme, étaient placées sous le ventre. Ses yeux, relativement petits, avaient une expression de douceur remarquable. Sa bouche énorme était garnie d'une foule de dents vibrantes et polies comme du rotin. On pouvait en compter plusieurs centaines, en haut et en bas!...

« On a déjà reconnu dans cette description un poisson de grande taille, originaire des mers polaires, une baleine franche à l'humeur voyageuse qui, ainsi qu'il arrive parfois sur nos côtes de France, était venue se perdre dans les eaux chaudes de la mer de Chine, poussée, sans doute, par quelque typhon déchaîné.

« Que venait faire cet énorme animal sur les côtes annamites ? Ce *cá-măp* (baleine) était un émissaire d'en haut, un envoyé divin, chargé d'une mission spéciale, présageant des choses de la plus haute importance ; c'est ainsi, du moins, que le décidèrent les savants naturalistes de la Basse-Cochinchine, appelés en consultation auprès du vice-roi de Saïgon.

« Pour empêcher que le flot ne remportât le géant des mers, à la marée haute, on amarra solidement cette baleine, qui mesurait exactement onze brasses, et on attendit les événements. La décomposition ne tarda pas à faire son œuvre, apportant sur les ailes des oiseaux de proie qui, par milliers, s'abattirent sur sa carcasse, la peste et le choléra. En 8 jours, la charpente du cétacé, complètement nettoyée par les vautours et les marabouts de la plaine, permit aux Annamites de se promener dans son ventre, comme jadis l'illustre Jonas.

« Les vieux pèlerins arrivèrent en foule ; un bonze austère vint s'établir auprès du mammifère décharné ; les offrandes tombèrent nombreuses, et bientôt, le religieux commença, à quelques centaines de mètres de la plage, une petite pagode assez coquette, où le géant des mers fut porté en grande pompe, sur un autel où on peut le voir encore aujourd'hui. Jamais, au grand jamais, depuis cette époque, l'équipage d'une jonque annamite n'est venu faire de l'eau à la source voisine, sans offrir des présents ou brûler devant cette carcasse monstrueuse des bâtonnets odoriférants.

[326] « Maintenant encore, les pêcheurs de la région viennent faire, tous les ans, leurs dévotions à la pagode du Cap-Saint-Jacques, afin que la sainte baleine leur accorde une pêche fructueuse, des opérations heureuses ou un voyage exempt de soucis !

« Le cachalot, le dauphin et tous les cétacés à mamelles sont pareillement considérés par les Annamites comme doués d'une puissance mystérieuse, comme issus d'une essence particulière, devant laquelle l'humble mortel doit respectueusement s'incliner. »

Il ne faut pas remonter si loin pour avoir un exemple identique à celui que M. Jammes constate.

En 1897, nous trouvant en service dans l'arrondissement d'Hà-tiên, qui fait partie des provinces de l'Ouest, on vint nous apprendre qu'un énorme poisson avait été trouvé échoué sur un banc de sable du golfe de Siam, tout près du chef-lieu, près de Pháo đài.

Nous nous rendîmes, en compagnie de M. l'administrateur C... et de plusieurs autres personnes, à l'endroit où se trouvait le cétacé en question et pûmes nous rendre

⁶³ Les annales annamites nous ont conservé le récit de cet événement. Nous traduisons d'un livre écrit en caractères chinois le passage qui s'y rapporte.

compte que l'énorme poisson qui avait mis en émoi toute la contrée était une petite baleine. Elle mesurait seulement près de 7 mètres de long.

Déjà les Annamites, malgré le terrain assez mouvant où se trouvait le cétacé, avaient entouré l'animal d'une palissade de bambous et fait, au-dessus de ce petit géant de la mer, une toiture en chaume. La baleine, trouvée morte deux jours auparavant, commençait à entrer en décomposition ; elle n'en attira pas moins une foule considérable d'indigènes, venus de tous les points de l'arrondissement pour contempler sa carcasse. C'était un vrai pèlerinage dont nous fûmes témoins plusieurs jours durant. Comme pour le cétacé du Cap-Saint-Jacques, les notables, réunis en conseil, décidèrent de faire construire une pagode à l'endroit même où la baleine avait été trouvée, et depuis, on se rend chaque jour faire des prières, déposer des présents, etc., à la pagode du cétacé d'Hà-tiên.

Il est un usage chez les Annamites qu'il convient de rappeler ici : tout indigène qui a la bonne fortune de trouver échoué sur le sable un de ces gros mammifères doit, pendant une année, porter le deuil.

[327]
CHAPITRE XI
POULO-CONDORE

Historique. — Prise de possession. — Établissement d'un pénitencier pour les Annamites. — Situation. — Orographie. — Nature du sol. — Forêts. — Moussons. — Température. — Habitants. — Eau. — Nourriture. — Baie du Sud-Ouest. — Petites îles.

Poulo-Condore. — La topographie de Poulo-Condore a déjà été faite par un de nos collègues, M. le Dr Brémaud ⁶⁴, dont la plume, très autorisée, a consigné tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet. Nous ne saurions donc mieux rendre hommage à l'auteur qu'en reproduisant les principaux passages de son travail. Il nous serait, du reste, assez difficile d'écrire longuement sur Poulo-Condore, n'ayant jamais eu l'occasion de visiter le poste.

« *Côn-nôn*, la plus grande île du groupe des Poulo-Condore, servait autrefois de lieu de déportation aux Annamites. Les Anglais y tentèrent un établissement en 1702 et y construisirent un fort dont on voit encore les traces sur une petite éminence de la baie du Sud-Est. Mais, en 1708, ils furent presque tous massacrés, pendant la nuit, par les soldats de Macassar, qui étaient à leur service. Ils abandonnèrent tout essai d'établissement et, jusqu'à la conquête française, ces îles restèrent la paisible possession de l'empire d'Annam.

« En 1863, l'avis *l'Écho* vint prendre possession de Poulo-Condore. La prise de possession eut lieu sans coup férir ; les soldats annamites, tenant garnison, passèrent, comme *matas*, à la solde de la France, et les [déportés annamites, au nombre d'une trentaine, se dispersèrent tranquillement dans les îles](#) et regagnèrent la terre ferme ou les îles des Pirates, sans qu'on les inquiétât.

« L'Administration songea immédiatement à établir à Poulo-Condore un pénitencier où seraient maintenus tous les Annamites et Asiatiques condamnés, en Cochinchine, pour délits de droit commun.

« Un bagne fut établi dans la baie du Sud-Est, et une compagnie d'infanterie de marine vint tenir garnison dans des [paillo^{tes}](#) élevées à la hâte. Le commandant de l'île logeait à bord du *Vigilant* [328], navire attaché à la station ; puis, peu à peu, s'élevèrent des bâtiments en maçonnerie ; des casernes furent construites, des maisons furent édifiées pour loger les fonctionnaires, et le poste prit peu à peu l'aspect qu'il offre maintenant.

« Situé à environ 97 milles au sud-ouest du Cap-Saint-Jacques et à 45 milles des bouches du Cambodge, l'archipel de Poulo-Condore est composé de 12 îles qui, de la principale d'entre elles, ont pris le nom de groupe de Poulo-Condore.

« Par 104° 12 de longitude Est et 8° 40 de latitude Nord, ces îles occupent, sur la surface de la mer, près de 200.000 mètres carrés.

« L'île sur laquelle est établi le pénitencier, Poulo-Condore ou *Côn-nôn*, dont le nom veut dire île des Serpents, est formée par une chaîne de montagnes qui s'étend du nord-est et au sud-ouest, et dont le sommet Sud, le plus élevé, s'élève à 596 mètres au-dessus du niveau de la mer.

« Elle mesure environ 12 kilomètres de longueur, sur une largeur variable de 5 à 2 kilomètres. Très découpée, elle offre un grand nombre de baies. C'est dans la plus vaste, ou baie du Sud-Est, que, sur la plage, à environ 200 mètres de la mer et par une altitude de 4 mètres, sont construits tous les établissements composant le poste de Poulo-Condore.

⁶⁴ *Archives de médecine navale*, tome XXXII.

« Le poste est établi à égale distance des extrémités de la baie et se trouve circonscrit, du côté des terres, par une suite d'élévations décrivant un véritable fer à cheval : ces élévations, dont la hauteur moyenne est d'environ 330 mètres, séparent complètement le poste du reste de l'île.

Le fer à cheval, ainsi circonscrit, mesure 5 kilomètres dans sa grande largeur et environ 2.000 mètres dans sa partie la plus profonde.

Le sol y est formé par du sable marin. À l'époque de la formation de l'île, les flots devaient, évidemment, battre le pied même des montagnes. En raison même de la profondeur de la baie, du calme de la mer en cet endroit, il s'y est formé de vastes accumulations de sable qui, exhaussant peu à peu les fonds, ont dû surgir à un moment donné et former le plateau qui existe aujourd'hui. Ce mode de formation est indiqué par les trois rangées de dunes parallèles au bord de la mer, hautes de 50 à 20 mètres, que l'on rencontre en allant de la plage au pied des montagnes.

[329] « Le sous-sol se trouve formé par un banc d'argile ; ce sous-sol, imperméable, a permis, en certains endroits, dans l'intervalle des dunes, et le plus souvent au pied même des montagnes, la formation de flaques d'eau saumâtre qui, alimentées par les eaux pluviales, forment une série de marais communiquant entre eux et qui déversent dans la mer le trop plein de leurs eaux par deux rigoles embourbées et vaseuses, décorées, par les habitants du pays, du nom de rivières du Cambodge et de Thamin.

« L'influence de la marée se fait sentir, dans l'intérieur, à environ 400 mètres de l'embouchure de ces petits cours d'eau.

« Poulo-Condore est de formation éruptive et de soulèvement. La roche granitique qui compose l'ossature de la montagne n'existe nulle part à l'état de lits compacts et puissants ; elle a été soulevée après son refroidissement, fissurée, crevassée et disloquée.

« Les montagnes présentent des pentes qui varient d'une façon très sensible de l'est à l'ouest et qui diminuent d'autant plus que les lieux considérés s'éloignent davantage de la Petite-Condore. Ce sont les bouches volcaniques, aujourd'hui éteintes, de cette île, qui paraissent avoir soulevé les terres environnantes, et d'autant plus que le foyer de l'action s'en trouvait plus rapproché ; ce que semblent indiquer, en effet, les escarpements de la partie sud-est et du versant sud-ouest, jusques et y compris la croupe Ouest, dont la déclivité, quoique moindre, n'a pas moins de 0 m 25 par mètre, et où le granit devient rare.

« Le sol du fer à cheval était encore, naguère, tout couvert de brousses, d'arbustes. Le pénitencier était ainsi enveloppé d'un fourré impénétrable, semé, çà et là, de vastes marécages. Mais de nombreux défrichements ont eu lieu ; la plus grande partie des marais a été canalisée et transformée en rizières ; de nombreux essais de culture ont été tentés, de vastes jardins potagers ont été établis à l'usage des forçats ; des plantations de coton, de maïs, de pistaches, d'arbres fruitiers, de tabac, ont complètement changé l'aspect général du poste et nous paraissent avoir amené une [amélioration très notable dans l'état sanitaire du pays et surtout dans l'état particulier du bagne annamite](#), ainsi transformé en colonie agricole.

« Les forêts commencent à la base même des montagnes et couvrent tout le reste de la surface du pays. Riches en bois de cons- [330] truction, ces forêts offrent tout l'aspect de forêts vierges : des mousses, des fougères couvrent le tronc des arbres et de nombreuses lianes y forment un lacs inextricable, traversé par quelques rares et difficiles sentiers.

« Poulo-Condore est située à environ 100 milles de Saïgon. Les navires mettent, en moyenne, 12 heures pour se rendre de Poulo-Condore au Cap-Saint-Jacques ; la montée de la rivière dépendant de la marée, il faut compter 24 heures de voyage entre Poulo-Condore et Saïgon.

« Il n'existe point de communications régulières entre la terre ferme et les île ⁶⁵.

« Les vents qui règnent à Poulo-Condore sont réguliers. Ce sont les moussons des mers de Chine : celle du Nord-Est, qui commence en octobre pour finir en avril, et celle du Sud-Ouest, qui commence en mai pour finir en septembre.

« Les températures extrêmes sont de 24° en janvier et de 31° en mai. On voit donc que, si le thermomètre ne s'abaisse pas autant qu'à Saïgon, il n'arrive pas non plus à une hauteur aussi considérable.

Les habitants indigènes de Poulo-Condore sont d'une paresse et d'une incurie générales, paraît-il, dans la race annamite. Sans souci de l'avenir, ils ne cultivent que la quantité de riz nécessaire pour l'année et, pour le reste, ils se fient à la clémence du ciel, à la fécondité de leurs porcs et à l'abondance des bananiers.

« Les eaux potables, à Poulo-Condore, proviennent des puits nombreux qu'on y a creusés.

« Les îles voisines du pénitencier : Petite-Condore, Baï-kan, etc., ne sont point habitées ; élevées au-dessus de la mer à une hauteur moyenne de 250 à 300 mètres, très escarpées, elles sont recouvertes de bois.

« Les singes, les serpents et quelques rares oiseaux en sont les habitants. Sur quelques-unes de leurs plages, les tortues viennent déposer leurs œufs.

« La Grande-Condore est seule habitée. En dehors du pénitencier et du poste, il existe 300 habitants environ.

⁶⁵ Le poste de Poulo-Condore est aujourd'hui ravitaillé par le paquebot qui fait le service de Saïgon à Bangkok et, pour les lettres, par le courrier annexe de Saïgon à Singapore, tous les 15 jours, et vice-versa.
Dr J.-C. B.

La Cochinchine ne doit plus avoir de secrets pour celui qui aura bien voulu nous suivre à travers cet immense pays, lire la description que nous avons faite de chacun des arrondissements de notre colonie et qui sont compris, soit dans les provinces de l'Ouest, soit dans celles de l'Est.

Il nous eût été facile de nous étendre longuement sur certaines parties des réseaux forestiers, agricoles, etc., mais il nous a semblé préférable de laisser à des plumes plus autorisées que la nôtre le soin d'éclairer les populations avides de détails n'entrant pas dans le programme que nous nous étions fait, en commençant cet ouvrage ; nos connaissances elles-mêmes, assez restreintes en certaines matières, nous imposaient de ne point aborder toute question délicate.

La Cochinchine a été dépeinte telle qu'elle est, telle que nous la connaissons, après l'avoir parcourue en tous sens pendant nombre d'années consécutives.

Un seul point, cependant, sur lequel nous tenons à revenir avant de dire *adieu* à ce magnifique pays, que nous habitons depuis 1886, est celui qui a trait au recensement de la population asiatique de la Cochinchine et aux épidémies de choléra qui, toujours à la même époque, chaque année, font de nombreuses victimes parmi les indigènes.

Appelé par notre service à faire des tournées multiples dans l'intérieur de la colonie, il nous a été facile, en effet, de constater souvent que la population est beaucoup plus dense qu'on ne le croit généralement.

Voici, du reste, ce qu'un journal de Cochinchine, le *Courrier de Saïgon*, imprimait dans ses colonnes, le 25 avril 1897 : À propos de recensement :

« Le Dr Baurac a fait, vendredi soir, à la séance ordinaire de la Société des Etudes indo-chinoises, une communication très intéressante, qui vient corroborer en tous points ce que nous avons dit du recensement.

« Le docteur dit, d'abord, que rien, jusqu'ici, n'a été fait à ce [332] sujet et que personne n'est à même de se figurer la population de la Cochinchine.

« D'après lui, la population de la Cochinchine ne serait pas de *un million huit cent mille*, comme on le croit généralement, mais bien de quatre et cinq millions d'habitants.

« Bien que ce chiffre paraisse un peu exagéré, tous les membres présents écoutent avec un grand intérêt la communication du médecin de la vaccine.

« Les occupations professionnelles du Dr Baurac, chargé, comme on le sait, du service de la vaccine en Cochinchine, lui ont permis de recueillir des renseignements un peu sur tous les points de la colonie.

« M. Baurac a parcouru tous les arrondissements et pénétré jusque dans les derniers recoins habités de la Cochinchine. Il a écrit un ouvrage fort intéressant sur ce pays, qu'il connaît à merveille, ouvrage au parachèvement duquel il met la dernière main.

» Je me base, Messieurs, sur des faits d'observations précis, pour affirmer devant vous que la population de ce pays est trois fois plus importante que ne l'accordent les statistiques.

» Depuis cinq ans que je voyage dans les provinces pour porter, jusqu'au fin fond des brousses les plus reculées, le vaccin sauveur ⁶⁶, *il m'est arrivé parfois d'avoir des*

⁶⁶ À l'heure actuelle, nous avons, pour ce qui nous concerne personnellement, inoculé le vaccin à environ 300.000 sujets asiatiques, chiffre qui est assez expressif pour faire ressortir l'importance qu'a prise la vaccine en Cochinchine.

preuves si palpables de la fécondité des Annamites que j'en suis resté stupéfait moi-même !

» Ainsi, j'arrive dans un village d'un millier d'habitants, au fond d'une riche province. Je recommande aux notables d'amener tous les enfants des environs pour recevoir le vaccin. Les autorités indigènes se mettent en marche, et 300 enfants, conduits par leurs parents ou portés par leur mère, arrivent à la maison commune du chef-lieu de canton. Sur mes instances réitérées, un second appel fait toujours venir une centaine de retardataires. Il m'est affirmé, par les autorités, que tous les enfants, sans exception, se sont rendus à la réquisition du village.

» Six mois après, je repasse par ce même endroit et quelle n'est pas ma stupéfaction de voir, non pas 300 enfants, mais 600, 700 [333] et 800 petits Annamites qui pleuvent comme la grêle dans l'enceinte municipale, il en sort de partout.... ! »

« À chaque tournée semestrielle, il en est ainsi pour chaque centre. Et le Dr Baurac ajoute que ces constatations se renouvellent partout, dans tous les centres fréquentés par lui depuis cinq ans.

» J'admets bien, dit-il, qu'une femme fasse un enfant tous les ans, mais tous les six mois, la chose est bien inadmissible ! »

« La population est bien plus dense dans les provinces qu'on ne saurait l'admettre communément.

« Les idées du Dr Baurac sont pareillement soutenues par plusieurs missionnaires, vieux Cochinchinois, qui donnent à la colonie une population double au moins de celle des statistiques officielles.

« Le Dr Baurac parle ensuite du choléra asiatique qui nous vient des provinces excentriques de Rachgia, d'Hà-tien et du Cambodge, pays où l'industrie du poisson pourri est très florissante.

« Les Annamites, riverains des canaux ou des rivières, pilent leur poisson dans un mortier pour produire le *mắm* ou mixture indigène.

« Une seule espèce de poisson est conservée par ces industriels de la pourriture, qui rejettent le petit poisson blanc impropre, paraît-il, à la bonne fermentation. Les fleuves charrient une quantité énorme de cadavres minuscules.

« Au bout de plusieurs jours, les eaux stagnantes de la saison sèche sont contaminées sur une grande étendue. Il se forme, alors, au sein des cours d'eau, des bactéries dangereuses, s'attaquant à la peau des indigènes qui boivent l'eau du fleuve et qui se baignent couramment dedans. Un *prurigo* très gênant envahit tout le corps et c'est pour cette raison qu'à bord des sampans et dans le voisinage des cours d'eau, vous voyez les Annamites se gratter tout le temps d'une façon pitoyable.

« Ne serait-ce pas au sein de ces eaux contaminées que vivraient et se reproduiraient les germes du choléra et que, véhiculés par les canaux dans les arroyos, ils pénétreraient dans les grandes artères ?

« Tous les ans, à pareille époque, nous sommes infectés de la même façon.

« C'est ainsi que le Dr Baurac a pu le constater dans plusieurs [334] villages renommés pour leurs poissons pourris, et où, au plus fort de la fabrication, se produisait un nombre considérable de décès indigènes. »

Pour ce qui concerne la population, M. le Gouverneur général ne saurait attendre plus longtemps pour accorder à la Cochinchine une constatation si importante qui doit assurer au trésor une augmentation notable de revenus.

Les registres d'impôts ne doivent pas être en rapport avec la population de chaque village ; c'est cette révision des *Đia-bô*, ou registres indigènes, qui s'impose et qui pourrait, dans une certaine mesure, confirmer nos assertions. Mais, étant donné la complicité de la grande majorité des autorités annamites avec les habitants des villages qui ont tout intérêt à ne pas se faire inscrire et qui rançonnent fortement les chefs pour

échapper à la mesure générale, il est à craindre qu'on puisse arriver facilement à un très bon résultat.

Les statistiques de la vaccine seraient, peut-être, pour chaque village, le meilleur mode de recensement ; suivant le nombre d'enfants présentés au médecin vaccinateur afin d'être inoculés pour la première fois chaque semestre, on pourrait avoir un recensement très approximatif des gens valides et pouvant, par conséquent, payer l'impôt. La question est délicate mais non impossible à résoudre.

Comme il est mentionné plus haut, nous n'avons pas craint d'affirmer, devant une nombreuse assemblée, notre opinion sur la population de la Cochinchine.

Mais nous ne saurions nous poser en contrôleur ; nous n'avons fait que donner le résultat de nos observations, afin que le Gouvernement prît les mesures nécessaires pour faire rentrer dans les caisses du trésor des impôts qui, certainement, ne sont pas perdus pour tout le monde.

Quant à la question du choléra, nous avons également cru faire œuvre utile en signalant une des causes qui, d'après nous, peut le produire et afin qu'on y porte remède, lequel ne serait pas difficile à trouver.

Les épidémies qui sévissent encore de nos jours en Cochinchine sont des plus meurtrières et l'augmentation de la population se [335] ressentirait bientôt des mesures énergiques prises pour enrayer le mal.

La Cochinchine, comme nous l'avons dit et comme on peut le voir, est un pays d'avenir. Aux différents points de vue du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, tout n'a pas été fait.

Le commerce n'occupe qu'un très petit nombre de nos compatriotes, auxquels les Chinois font une concurrence redoutable. L'industrie est presque tout entière entre les mains des Annamites et des Fils du Ciel. L'agriculture, enfin, offre encore de vastes terrains d'exploitation aux colons européens possédant des capitaux sérieux.

Peuplons donc la Cochinchine de bons colons entreprenants et avisés et, comme l'a si bien dit M. J. Chailley-Bert ⁶⁷, « appelons-y les Chinois, appelons-y les Français : non pas les pauvres mais les riches, les capitalistes, ceux-là plus tard emploieront les autres. Appelons-les, attirons-les, offrons-leur des avantages, des privilèges, des monopoles. »

Ayant le courage, le dévouement, l'ingéniosité, l'entrain, la ténacité et l'application, nous pouvons, aussi bien que les Anglais, nos voisins, avoir droit à la colonisation ; utilisons donc toutes ces qualités et rendons de plus en plus prospère ce beau pays de Cochinchine, et que Saïgon devienne, comme le disait autrefois M. J. Blancsubé, un des plus grands entrepôts du monde et la reine de l'Extrême-Orient !

FIN

⁶⁷ Chailley-Bert : *La Colonisation de l'Indo-Chine*, Paris, A. Collin.

NÉCROLOGIE
Le docteur J.-C. Baurac
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 novembre 1899, p. 2)

Une nouvelle bien douloureuse nous est communiquée. Le docteur J. C. Baurac, médecin de première classe des colonies, vient de mourir en quelques jours à Saïgon, dans sa quarantième année, d'une crise aiguë de dysenterie. Quittant son service à Lao-kay, il avait dû se faire hospitaliser à Hanoï, il y a un mois et demi environ, atteint d'anémie profonde et d'un affaiblissement consécutif de la vue. Les soins les plus énergiques et les plus dévoués lui furent prodigués et il semblait presque complètement guéri lorsqu'il demanda la permission, au commencement de novembre, de se rendre à Saïgon pour préparer le lancement du dernier volume de son ouvrage considérable : *La Cochinchine française et ses habitants*. Cette suprême joie lui aura été refusée de voir le succès couronner l'œuvre de sa vie coloniale.

Le docteur Baurac est mort à la peine. Jamais, depuis de longues années, il n'avait pris une heure de repos.

Tout le temps libre que lui laissait l'exercice de ses fonctions, il le consacrait à ses livres, des *in-octavo* de 350 et 400 pages. Chargé de la vaccination en Cochinchine, il avait parcouru en tous sens, et village par village, notre belle colonie, qu'il connaissait comme pas un. Aussi, ses livres sont-ils l'étude la plus complète et la plus documentée qu'il nous ait été donné d'apprécier. Le texte et l'image y formaient un tout parfaitement homogène, car il ne laissait à personne qu'à lui-même, le soin d'illustrer ces deux volumes renfermant près de 250 gravures remarquables.

Le docteur Baurac maniait la plume comme le scalpel, avec une admirable sûreté de main, sous l'empire d'une pensée écrite et claire. Il ne posait pas cependant au littérateur affamé d'originalité et de préciosité dans la forme. C'était un historiographe consciencieux qui, dans un style sobre et précis, disait tout ce qu'il voulait dire et le disait bien.

Ses observations ont porté sur tous les points intéressants : ethnographie, géographie, agriculture, zoologie, minéralogie, anatomie, histoire, mœurs, religions, arts, administration, colonisation, industrie et commerce. Ça et là, de palpitants souvenirs de la conquête, d'attirantes reconstitutions des civilisations mortes.

En 1894, lorsque parut le premier volume, M. Lebon, alors ministre des Colonies, écrivit au Dr Daurac une lettre des plus flatteuses, puis, il l'autorisa à achever sa publication : « Je vous accorde cette autorisation d'autant plus volontiers, disait le ministre, qu'après avoir pris connaissance du manuscrit, j'ai constaté qu'il complètera utilement l'œuvre commencée. Je vous remercie de l'heureuse initiative que vous avez prise de faire connaître par le livre et l'image une de nos plus belles possessions d'outre-mer et je tiens à vous en exprimer toute ma satisfaction. »

Fort de cette approbation, l'auteur fut certain que l'appui effectif donné par le Protectorat à l'impression du premier volume ne lui ferait pas défaut pour la publication du second. Ce fut une illusion, hélas ! Le budget ne permit pas, à ce qu'il paraît, d'en couvrir les frais. En lui annonçant le tirage des 500 exemplaires commandés, l'éditeur remit au Dr Daurac une note de 1.000 francs. Sans la moindre fortune, qu'allait devenir le malheureux auteur en présence de cette lourde carte à payer ? C'est pour s'entendre avec la Colonie et l'imprimeur qu'il était parti pour Saïgon, la mort dans l'âme. L'honnête homme, le bon et sympathique camarade que tous ceux qui l'approchaient aimaient autant pour sa modestie que pour sa douceur et sa serviabilité, espérait obtenir au moins des délais et des appuis qui lui permissent de faire face aux échéances.

Brutalement, la mort a tranché toutes les difficultés et brisé tous les espoirs, en terrassant cet humble et dévoué serviteur de la science, ce travailleur doué d'une

grande âme de Français, amoureux fou de la Patrie, qu'il rêvait plus grande par la prospérité de ses colonies. Il se plaisait à les faire connaître à ses compatriotes comme à faire aimer la France aux peuples conquis.

Cette France pour laquelle il succombe lui doit un *merci* et se doit à elle-même de ne pas laisser périr l'œuvre d'un de ses plus vaillants enfants.

Cette œuvre lui survivra, n'en doutons pas. Mais nous aurons toujours un regret. Le docteur Baurac se proposait de faire un jour pour le Tonkin ce qu'il avait fait pour la Cochinchine. Il nous l'affirmait il n'y a pas un mois ! Son zèle ne se serait pas ralenti. Nous n'en pouvons donner de meilleure preuve que cette conclusion éloquente qui précède sa signature :

« Ayant le courage, le dévouement, l'ingéniosité, l'entrain, la ténacité et l'application, nous pouvons aussi bien que les Anglais, nos voisins, avoir droit à la colonisation. Utilisons donc toutes ces qualités et rendons de plus en plus prospères ces beaux pays de l'Indo-Chine française ! »

Qu'il dorme en paix ce bon patriote, la semence qu'il a jetée en terre, féconde, germera, et d'autres, s'inspirant du viril exemple donné avec tant d'abnégation par J.-C. Baurac, reprendront sa noble tâche et l'accompliront sans défaillances.

A. LIRFAQUE.
